This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 859,446

SE TAIRE ET FAIRE

888
H8i
tB29

L'ILIADE D'HOMÈRE

MEAUX. — IMPRIMERIE J. CARRO.

L'ILIADE
D'HOMÈRE

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS

PAR

J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

I

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, quai des Augustins, 35

—

1868

MEAUX. — IMPRIMERIE J. CARRO.

L'ILIADE
D'HOMÈRE

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS

PAR

J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

I

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, quai des Augustins, 35

—

1868

Vignaud lith.

INTRODUCTION

Rendre Homère vers pour vers en notre langue, c'est une témérité qui étonnera certainement bien des lecteurs, sans qu'au fond cette témérité soit peut-être aussi grande qu'elle le paraît. Les deux volumes que je soumets au public, démontrent que l'entreprise est exécutable ; comment a-t-elle été exécutée et jusqu'à quel point a-t-elle réussi, ce n'est pas à l'auteur d'en décider ; il s'en remet au

425849

goût et à l'équité de ceux qui voudront bien prendre la peine de faire connaissance avec Homère sous cette forme, où il n'a jamais été présenté en français.

Ma seule apologie, ce sera de dire que je n'ai pas cédé à une vaine fantaisie. Sans doute, c'est un très-vif plaisir que de vaincre des difficultés réputées insurmontables, et ce n'est pas sans quelqu'orgueil qu'on entre le premier dans une voie où personne n'a osé mettre le pied. C'est un voyage dans une contrée inconnue ; car tout rebattu que semble le sol d'Homère, et quelque nombreuses qu'aient été les explorations, on y découvre toujours des trésors à recueillir et à mettre en lumière. C'est le privilége de ces génies souverains, et de celui-ci en particulier, de pouvoir être étudiés presqu'à l'égal de la nature. Il n'y a pas de recherches qui n'y révèlent des aspects nouveaux, pas d'analyses qui les puissent complétement épuiser. Plus on y admire, plus on y trouve des sujets inouïs d'étude et d'admiration. Mais j'ai eu des motifs plus sérieux que l'attrait de la difficulté vaincue. Même en me flattant que la lutte ne serait pas tout à fait impuissante, il m'a fallu des raisons meilleures pour l'affronter, malgré tant d'obstacles et d'écueils, que je connais au moins aussi précisément que qui que ce soit.

N'en déplaise à quelques préjugés trop répandus, s'il est une qualité frappante dans Homère, c'est une exquise sobriété. L'histoire de la poésie n'offre pas une œuvre qui ait dépassé, ni même égalé, cette simplicité constante et cette justesse de trait, cette force contenue, cette élégance rapide, cette vigueur de sentiment et de narration, sans parler de tant d'autres qualités plus relevées encore. Le « Festinat ad eventum » est de la plus exacte vérité dans la composition générale, et dans les détails les plus minutieux. Lorsque parfois la prolixité est réelle, c'est toujours avec une intention qu'il est aisé d'apercevoir. Nestor et Phœnix peuvent être longs, comme les vieillards le sont si volontiers quand ils s'entretiennent des exploits de l'enivrante jeunesse à jamais écoulée ; mais Homère n'est pas du tout « babillard, » comme le dit Voltaire, qui ne lui refuse pas d'ailleurs « son estime. »

Parmi les historiens, il n'en est pas un dont les récits soient plus prompts et plus vifs que ceux d'Homère. Ses tableaux, toujours essentiellement naturels, ne reçoivent jamais plus de développements qu'il ne convient, comme ces nobles corps, robustes et sveltes, où la vie et la santé circulent avec une harmonieuse énergie, et que rien ne déforme ou ne surcharge.

Les facilités que les traducteurs se permettent trop souvent envers leurs modèles, sont donc plus déplacées pour Homère que pour tout autre. On se met à l'aise avec lui; mais on l'altère; et ces déviations, quoique légères dans chaque cas, finissent, en s'accumulant, par changer sa physionomie tout entière. C'est encore une interprétation de sa pensée; mais le poëte a échappé; et la flamme divine, sans être éteinte entièrement, est tellement obscurcie que des yeux peu attentifs la méconnaissent, et que même des esprits distingués la nient de très-bonne foi, égarés par des versions qui sont infidèles au milieu de leur fidélité même. La traduction d'un poëte n'a qu'un but, c'est de faire sentir ses beautés; si elle n'y parvient pas, elle est par cela même condamnée, quelque mérite qu'elle puisse avoir. C'est là ce qui fait que les poëtes ne peuvent être bien traduits qu'en vers, comme Voltaire le soutenait contre Mme Dacier. Dans toute langue, fût-ce la plus ingrate, la poésie a son idiôme propre; elle a son puissant et sonore instrument. Se priver d'une telle ressource, c'est se désarmer soi-même, c'est s'ôter gratuitement la meilleur chance du triomphe. Mais le rhythme ne suffit pas encore tout à fait avec Homère. Si l'on s'accorde la licence de le modifier en faisant deux ou trois vers là où il s'est

contenté d'un seul, on se suscite autant de périls que la prose elle-même peut en présenter.

A l'appui de ceci, on citera un exemple : c'est celui de Pope. Dans cette grande scène de Priam, aux pieds d'Achille, redemandant le corps de son fils, il y a dans l'Iliade vingt-et-un vers. C'est le cri de la nature; la situation donnée, le cœur d'un père ne peut parler autrement ; c'est une âme déchirée, s'exprimant avec toute l'angoisse et la hardiesse de la douleur la plus vraie. Pope, qui est un versificateur très-expert, un poëte même à certains égards, et dont la version a obtenu le plus légitime succès, a fait trente-six vers au lieu de vingt-et-un. Ce n'est pas uniquement allonger et énerver l'original; c'est le dénaturer. Quelqu'habile que soit Pope, quelque sentiment vrai qu'on lui suppose de l'antiquité, il est inévitable qu'il ait ajouté, de son fond, quinze nuances tout au moins qui ne sont pas homériques, risquant par là de gâter la peinture qu'il copie, loin de pouvoir l'embellir. L'effet est autre, quoi qu'on fasse ; car il est impossible que quinze vers de plus ne changent pas l'impression générale. L'Iliade, ainsi traduite, monte à vingt-cinq ou vingt-six mille vers au lieu de quinze ou seize mille.

Les traductions qui amplifient et grossissent, font

comme ces verres de lunettes qui représenteraient, aux yeux étonnés, les objets plus forts de moitié.

Mais il est une extrémité opposée, et il s'est trouvé de prétendus traducteurs pour réduire Homère, et pour le refaire en l'abrégeant. On sait ce qu'a été l'essai malencontreux de La Motte, qui était cependant de l'Académie française et qui passait pour homme d'esprit. Il a mis l'Iliade en douze chants au lieu de vingt-quatre; et oublieux même de cette proportion, il n'a pas fait, pour l'ensemble, la moitié autant de vers qu'en renferme le texte. Voltaire s'est beaucoup égayé de cette tentative bizarre, et il avait bien raison. Mais lui-même n'a pas été beaucoup plus prudent. Il voulait aussi remanier Homère à notre usage; et pour nous faire accepter le vieux chantre de l'Ionie, il croyait qu'il fallait « changer, adoucir et élaguer presque tout. » Voltaire a même essayé de pratiquer ces principes; et les échantillons qu'il nous a laissés montrent que, s'il avait traduit tout Homère, c'est un Homère presqu'aussi contrefait que celui de La Motte qu'il nous aurait donné. Il était persuadé que le poëme de l'Iliade n'offre pour nous aucun intérêt. Que l'auteur de la Henriade parle ainsi, on le conçoit; mais de la part de l'auteur du Temple du Goût, c'est un jugement bien inattendu. Heureusement,

Voltaire s'est contredit. Tout en avançant que l'Iliade est une œuvre beaucoup plus mal conduite que le Clovis de Desmarets ou la Pucelle de Chapelain, qu'elle est arrangée avec mille fois moins d'artifice que les petites Nouvelles de son temps, il trouve néanmoins que douze beaux vers d'Homère sont au-dessus de la perfection de ces bagatelles. « C'est un gros diamant, ouvrage brut de la nature, » qui l'emporte sur des colifichets de fer ou de laiton, » quelque bien travaillés qu'ils puissent être par des » mains industrieuses. »

Entre ces extrêmes, on peut suivre une voie moyenne, également éloignée des excès contraires. Le seul chemin sûr, c'est de reproduire autant que possible Homère lui-même, sans avoir la présomption de le corriger dans un sens ou dans l'autre. Il est clair qu'en ceci la véritable mesure, c'est la sienne et non la nôtre. Voilà le motif puissant qui m'a déterminé à le suivre pas à pas, en ne donnant que lui seul sans addition ni retranchement. La langue grecque permet, je le crois, une version de ce genre; le latin ne la souffrirait pas, parce qu'il est beaucoup plus concis. Ce que j'ai risqué sur Homère, je ne conseillerais à personne de l'essayer pour Virgile, malgré de périlleux exemples. Ce n'est pas seulement parce que

je mets l'Énéide fort loin de l'Iliade ; c'est surtout parce que le génie de la langue latine est trop différent du génie de la nôtre. La traduction des Géorgiques par Delille est un chef-d'œuvre ; mais ce n'est pas par une exactitude scrupuleuse qu'elle se distingue. Je ne crois pas céder à l'entêtement trop habituel aux gens qui ont un système ; mais je m'assure que la seule façon de rendre réellement Homère, est celle que j'ai prise. Dans notre temps, qui a plus d'exigences que les précédents, à cause de son caractère éminemment historique, si l'on tente encore une traduction de l'Iliade en vers, on choisira le même procédé que moi. Le XIXe siècle, qui se flatte à juste titre d'avoir le sentiment réel des choses, ne voudrait pas plus d'un squelette que d'un corps démesurément bouffi.

Mais quelle que soit la valeur de la méthode que j'ai cru devoir adopter, je n'ai eu qu'un objet en vue : contribuer, si je le puis pour ma faible part, à entretenir le culte du beau. A considérer notre temps, nous ne pouvons pas, chacun de nous dans sa mesure, lui rendre un plus délicat service. Ce n'est pas ici qu'il conviendrait de faire la satire de notre époque ; mais parmi tant de choses qui lui manquent, on peut dire qu'elle a perdu le sentiment de la beauté à un degré vraiment extraordinaire. C'est une

éclipse passagère, on doit le désirer ardemment; mais l'obscurité n'en est pas moins épaisse, et l'on ne voit pas encore poindre l'aube qui ramènera la vraie lumière. Toutefois si notre âge, surtout depuis vingt ans, ne produit plus rien de grand par lui-même, il peut sans doute encore goûter le beau qu'a produit le passé. A ce titre, on peut lui recommander Homère avec une pleine sécurité, et aussi avec quelqu'espoir.

Après un très-long commerce et d'impartiales études, je n'hésite pas à soutenir que, parmi les poëtes immortels de tous les temps, de tous les pays, il n'en est pas un seul qui ait aussi souvent et aussi complètement que celui-là, senti et rendu la beauté, faite pour ravir et élever les cœurs. Homère est resté le plus grand de tous, de même qu'il est le premier en date; et cette palme de la suprématie ne sera peut-être jamais ravie de ses mains. A son génie personnel, qui est merveilleux et jusqu'à présent incomparable, il a joint le génie de la race à laquelle il appartient. La Grèce n'a guère fait que des chefs-d'œuvre en tout genre; et pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler quelques noms au hasard, Sappho, Pindare, Sophocle, Phidias, Aristophane, Platon, Aristote, Démosthène, Hérodote, Thucydide, Hippocrate et des milliers d'autres.

C'est ce chœur prodigieux qu'Homère commence, et qu'il domine encore de toute sa grandeur et de sa perfection. Depuis trente siècles tout à l'heure, la louange a été unanime, et elle en est presque devenue banale. Mais il est bon de la répéter sans cesse ; et de nos jours, cet écho ne doit pas se taire comme moins utile ou moins équitable.

On entend parfois des gens, qui pourtant ne manquent ni d'instruction ni de goût, exprimer une sorte d'estime dédaigneuse pour l'antiquité. Ces juges hautains seraient tentés de dire d'Homère et des autres : « Oui, pour leur temps, ce n'est pas trop mal. » C'est là une méprise contre laquelle on doit protester, parce qu'elle est plus fréquente qu'on ne suppose, et qu'elle n'est pas sans conséquence. Il faut qu'on le sache : Homère, et avec lui l'antiquité grecque, n'a besoin d'aucune indulgence. Nos aristarques peuvent être aussi sévères qu'ils le voudront, sans omettre cependant d'être justes. Homère est beau et grand aujourd'hui comme il l'a été dans le passé, comme il le sera dans un perpétuel avenir. L'admiration ne peut cesser que quand cesserait l'esprit humain lui-même, qui se glorifie de tels génies en même temps qu'il en jouit, et qui, pour les oublier, devrait tout d'abord se dépouiller

de son plus légitime orgueil et de ses facultés les plus aimables.

Il y a dans Homère de l'éternel et du périssable. C'est l'éternel qui nous intéresse et nous attache à jamais. Voltaire ne se trompe pas en croyant que la guerre de Troie, en elle-même, nous importe assez peu. Mais la guerre nous passionne toujours; et malgré la philanthropie de notre temps et ses louables efforts, le genre humain n'est pas près de renoncer à la fureur des batailles. L'Iliade est surtout un tableau de la guerre, telle qu'elle se faisait il y a trois mille ans, non loin des rivages qui ont vu récemment celle de Crimée; et à ce titre, l'Iliade a déjà grande chance de nous plaire et de nous charmer. Le patriotisme Hellénique devait en être transporté, et si cet enthousiasme avait besoin d'excuse, nous n'aurions qu'à nous rappeler nous-mêmes l'enivrement des guerres de la Révolution et de l'Empire. Nous ne sommes pas tenus d'être patriotes à la façon des Grecs; mais si Argos et Ilion ne nous émeuvent plus, Homère a parlé de la guerre à merveille, comme il parle de toutes choses; et ses peintures, toutes vieilles qu'elles sont, n'ont rien perdu de leur réalité et de la vivacité de leurs couleurs. Elles sont d'une vérité qui ne passera pas. On sait quels éloges

en a faits Napoléon, qui peut être regardé comme le plus habile et le plus terrible guerrier qu'ait vu le monde. La guerre, mêlée d'héroïsme au milieu de ses horreurs, remplit l'Iliade, qui caresse et flatte ainsi une des passions les plus vivaces et les plus chères de l'espèce humaine. Pas un poëte ne l'a dépeinte comme Homère. Il a dû personnellement y prendre part pour en comprendre si bien toutes les péripéties; ou si, par hasard, il n'a jamais combattu, son génie n'en est que plus étonnant, puisqu'il a pu satisfaire les plus grands hommes de guerre, depuis Alexandre jusqu'à Bonaparte.

Ce n'est pas là un mérite vulgaire; et celui-là est un spécimen, et comme la clef de tous les autres.

Néanmoins, si l'Homère de l'Iliade n'était que belliqueux, il ne serait pas aussi sûr de nous plaire. Affreuse en soi, la guerre est bien vite monotone; et ce sang qui coule sans cesse, n'assouvit en nous que les instincts de la bête, qui sont parfois sublimes, mais qui le plus souvent ne sont qu'inhumains. A l'atrocité des combats, Homère a su entrelacer une foule d'épisodes touchants ou gracieux qui l'atténuent et la compensent, en en déplorant les suites lamentables. Tout en partageant les sentiments héroïques de ses compatriotes, et en exaltant la gloire des vain-

queurs, il n'en reste pas moins accessible aux émotions les plus douces et les plus tendres. Il célèbre la guerre, parce que, sur le théâtre des événements de ce monde, elle tient la plus large et la plus illustre place; mais il la réprouve; et s'il eût été impitoyable lui-même autant que ses héros, il aurait cessé d'être le poëte accompli que nous admirons et que nous aimons.

On n'a point assez remarqué tout ce qu'est la peinture du caractère d'Achille dans l'Iliade. Il est terrible presque d'un bout à l'autre; et même quand sa frénésie de vengeance se laisse un instant fléchir devant une intervention divine, elle est toujours près de renaître et d'éclater. On dirait ces animaux fauves que l'adresse de l'homme parvient à dompter quelques moments, mais dont il faut craindre sans cesse l'élan cruel et irrésistible. Dans Achille, l'orgueil de la force, de la jeunesse, de la beauté, de la puissance, du courage, de l'intelligence, est porté au comble. Pour tous ces dons enviables, quoique dangereux, le type d'Achille est demeuré le plus grand et le plus haut que jamais une imagination de poëte ait conçu. Énée, Roland, Vasco de Gama, Godefroy de Bouillon, Renaud, Tancrède, en sont si loin, qu'à côté d'Achille ils comptent à peine. Cependant Homère n'est pas aveuglé

par la gloire du héros qu'il a dépeint, tel que la tradition le lui donnait ; il le juge, et il le condamne, tout brillant qu'il le fait.

Lorsqu'Achille, dans son désespoir de la perte de Patrocle, se laisse aller à accabler d'outrages le cadavre d'Hector, et que, dans sa rage, il égorge de ses propres mains, sur le bûcher de son ami, douze jeunes Troyens prisonniers, Homère nous représente le Ciel révolté de ces hideux emportements. La terre, muette de crainte et d'un lâche respect, se tait devant l'implacable vainqueur. Mais les dieux ne peuvent pas supporter ce spectacle et cette vengeance honteuse. Apollon somme Jupiter de faire cesser ces monstruosités, qui déshonorent celui qui s'y livre, et qui soulèvent l'indignation des immortels, moins indifférents et plus équitables que les humains. Le père des dieux charge Thétis de cette mission auprès de son redoutable fils, et la prière maternelle est toute puissante là où peut-être les ordres divins eussent échoué. Ainsi les dieux, en refrénant Achille, apprennent au monde ce qu'il faut penser de ces excès de la victoire et de ces ivresses forcénées du triomphe. Ici les dieux ne sont que l'âme d'Homère ; c'est la conscience du poëte qui nous parle et se révèle à nous.

Cette sagesse ne se dément pas une seule fois. Jamais les choses de ce monde n'ont été jugées, dans les limites de la poésie, avec plus de vérité et de profondeur. On pourrait en montrer cent exemples dans l'Iliade et l'Odyssée; mais pour se borner à un seul, il suffit de se souvenir de la réponse d'Achille à Priam, quand il lui rend son fils, et que, touché un instant des infortunes du vieillard, il cherche, tout sanglotant lui-même, à le consoler par le tableau impartial des misères communes. Le vainqueur est tout aussi rudement frappé que le vaincu; le succès ne met personne à l'abri du destin. Achille lui-même, que le monde envie et redoute, n'est pas moins malheureux qu'un autre; si Priam a perdu son fils, Pélée ne reverra plus le sien, qu'une mort prématurée va prochainement abattre. Il faut garder son courage contre l'adversité, et la plainte est aussi vaine que pusillanime. Quel stoïcisme pratique!

C'est cette élévation d'âme et cette délicatesse soutenue, qui donnent aux œuvres homériques un charme dont nul autre n'approche. Sans cette qualité supérieure et perpétuelle, les mérites du poëte, quelque éclatants qu'ils fussent encore, s'effaceraient et ne nous séduiraient pas autant.

Auprès du personnage d'Achille, qui est nécessairement le principal et remplit toute l'Iliade, il faut mettre

celui d'Hélène. La belle et funeste Hélène est cause de la lutte qui décime les deux peuples. Cette figure ne doit pas être sur le premier plan; mais elle ne peut pas non plus être absente un seul moment. Si Pâris et les Troyens la rendaient, la guerre n'aurait plus de motif et cesserait sur le champ. Hélène est coupable d'adultère; elle a d'abord trahi son époux, avant d'attirer tant de maux sur sa patrie. Sa beauté divine est admirée même des vieillards, que l'âge a glacés ; sa douceur et sa grâce ont désarmé en partie ceux à qui elle apporte tous les fléaux de la guerre. Elle est même absoute par les dieux; car c'est Vénus qui l'inspire et la retient malgré elle dans des liens illégitimes. Hélène, que tant de protections entourent, est-elle excusée par Homère? A-t-il pour elle l'indulgence qu'éprouvent Priam, Hector, les principaux chefs de Troie et la déesse de l'Amour? Peut-il lui pardonner? Et s'il ne l'approuve pas, jusqu'à quel point peut-il la condamner? Homère prend ici un détour ingénieux, pour satisfaire à la fois la raison et une tendre pitié, pour concilier le juste châtiment et la commisération. C'est de placer dans la bouche seule d'Hélène tous les reproches qu'elle mérite. Le juge ne se découvre pas, et cependant il se prononce. Hélène ne peut parler d'elle-même qu'en s'adressant les injures que les

autres lui épargnent; et les épithètes insultantes qu'elle se prodigue sont l'écho des sentiments secrets qu'elle devine autour d'elle, sans que personne les lui exprime. Elle se répète qu'en perdant Hector, tombé sous la main d'Achille, elle reste exposée sans défense à l'exécration que le peuple de Troie lui a vouée.

Ainsi, l'Hélène d'Homère est représentée sous les couleurs qu'exigent la raison et la morale; sa conduite est appréciée tout aussi bien que celle d'Achille, avec plus de ménagements, mais avec autant de forte équité.

Ces nuances si justes de discernement moral se multiplient à l'infini dans Homère; et il serait bien difficile aux détracteurs les plus résolus, ou aux critiques les plus timorés, de le trouver jamais en faute. C'est là ce qui justifie cet éloge magnifique qu'en fait Horace en quelques mots :

« Du bien, du mal, du vrai, du faux, il parle d'or,
« Plus clair et plus profond que Chrysippe et Crantor. » [1].

Homère ne doit pas faire le moraliste; mais il n'y a pas de cœur plus moral que le sien. Aux séductions invincibles

[1] Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Pleniùs ac meliùs Chrysippo et Crantore dixit.
Epist. I, 2, ad Lollium.

de l'esprit, il a joint la séduction bien plus profonde et presqu'aussi générale d'une belle âme. On ne s'aperçoit pas toujours de l'action de cette puissance cachée; mais elle n'en est pas moins efficace. Aussi, ne puis-je concevoir la dureté de Platon envers le poëte. Le portrait que l'auteur de l'Iliade trace des dieux, n'est pas toujours très-digne de leur majesté, on doit en convenir; mais ce n'est pas lui qui invente leurs aventures; il les reçoit de la superstition populaire, qu'il suit trop fidèlement peut-être, parce qu'il la partage; mais ce n'est pas lui qui la crée ni même qui l'entretient. Le rigide philosophe de la République lui reproche encore d'amollir les cœurs, et d'avoir représenté les héros gémissant et pleurant comme les autres hommes, à qui ils préparent ainsi de trop faciles excuses. Sans doute, les héros d'Homère, à commencer par Achille, pleurent et gémissent, non pas par une faiblesse repréhensible, mais uniquement par l'infirmité naturelle de notre espèce, qu'ils ne peuvent pas guérir en eux. Mais on peut se le demander, malgré le rigorisme Platonicien : Est-ce qu'il est vrai que la lecture d'Homère, en général, soit capable d'abaisser et d'affaiblir les âmes? N'est-elle pas faite plutôt pour les grandir et les fortifier? Lycurgue a-t-il porté atteinte à la vertu de ses Spartiates,

en leur ouvrant, le premier parmi les Grecs, une poésie efféminée et corruptrice ? Tyrtée n'a-t-il pas emprunté à cet Homère tant blâmé, quelques-uns de ces accents les plus héroïques, qui menaient la jeunesse de Lacédémone au combat, à la gloire et à la mort?

Du reste, ce n'est pas assez pour un poëte d'avoir ces austères vertus de moralité, de patriotisme, et de courage. Avant tout, la poésie doit charmer, en causant tout ensemble étonnement et plaisir.

Mais quel poëte autre qu'Homère a fait entrer dans le tissu de son œuvre, des scènes plus réelles et plus frappantes, plus formidables et plus douces? La querelle d'Achille et d'Agamemnon, qui sont les deux principaux personnages de l'armée grecque, l'attaque victorieuse des Troyens contre le fossé dont la flotte est défendue, l'ambassade inutile des Grecs vaincus auprès du guerrier qui peut seul les sauver, la Dolonée, le combat sur les vaisseaux, que dévore l'incendie, l'indomptable résistance des Ajax, la magnanimité de Patrocle, qui obtient d'aller combattre sous les armes de son ami, l'apparition d'Achille désarmé, qui se montre sur la poupe de son vaisseau et épouvante les Troyens par son seul aspect, sa fureur inconsolable en apprenant la mort de Patrocle, dépouillé par Hector, la récon-

ciliation des deux princes, sous la pression de tant de malheurs, la mort du héros troyen, le rachat de son corps par la rançon paternelle, ses funérailles après celles de Patrocle, les lamentations dans les deux camps, ce sont là autant de tableaux grandioses et vrais, que, depuis trois mille ans, personne n'a surpassés.

A côté de ces scènes immenses, sévères et solennelles, ces autres scènes d'un tout autre ton, aussi pathétiques, aussi touchantes, aussi gracieuses que les premières sont terribles : la revue des troupes grecques sur la tour d'Ilion, où Priam interroge Hélène, les adieux d'Hector et d'Andromaque, la prosopopée des Prières dans le discours du vieux Phœnix, la ceinture de Vénus dérobée par Junon, le sommeil du maître des dieux enivré par l'amour, l'ombre de Patrocle se montrant en songe aux regards d'Achille éploré, la rencontre de Mercure et du vieux Priam. Puis ces autres scènes à moitié comiques : la discussion conjugale de Jupiter et de Junon, Vulcain boiteux servant le nectar aux dieux, qui, à sa vue, sont pris d'un rire inextinguible, l'insolence de Thersite châtiée par Ulysse, Vénus, blessée par Diomède, se plaignant à sa mère Dioné, le combat des déesses. Puis encore, cette description prodigieuse de la flotte des Grecs dénombrée vaisseaux

par vaisseaux, la description du bouclier d'Achille.

A toutes ces peintures, qui sont comme des tableaux d'histoire, ajoutez ces cadres restreints, mais non moins admirables, que forment les comparaisons, répandues comme autant de fleurs dans le poëme entier, miniatures aussi vivantes, aussi colorées, aussi simples, que les toiles les plus développées et les plus vastes. Enfin, cette multitude de caractères, si profondément tracés qu'ils ont vécu jusqu'à nous, et que nous connaissons Achille, Ajax, Diomède, Ulysse, Agamemnon, Ménélas, Nestor, Priam, Hector, Sarpédon, Glaucus, Polydamas, Pâris, Hécube, Andromaque, Hélène, comme si tous ces personnages étaient de notre temps et près de nous.

Voilà des beautés qui ne sont ni antiques ni grecques exclusivement, des beautés immortelles, qui sont de tous les temps, de tous les lieux, de tous les peuples, pour quiconque a le sentiment du grand et du vrai. La nature et la réalité, sous leurs faces infinies, n'ont jamais été mieux comprises ni mieux rendues, depuis les sentiments les plus intimes du cœur humain jusqu'aux spectacles du monde extérieur, depuis l'énergie des héros jusqu'à l'aveugle férocité des bêtes sauvages, depuis les hécatombes sanglantes des champs de bataille jusqu'aux joies de la famille,

depuis les fracas de la foudre et des torrents déchaînés jusqu'à la paix des campagnes fécondées par le labeur de l'homme et jusqu'aux chefs-d'œuvre de l'industrie, depuis les sombres forêts bouleversées par les orages sur le haut des monts jusqu'à l'humble fleur qui fait la parure d'un jardin, depuis la sérénité majestueuse du souverain des dieux jusqu'aux misérables agitations des humains. Tout a vibré, tout s'est peint, tout s'est réfléchi dans l'âme d'Homère plus complètement que dans aucune âme de poëte. A moins que notre âge n'ait pris le parti de fermer les yeux, il doit être ébloui comme les autres de tant de lumière ; son admiration ne peut pas être moins vive que celle de tous les âges qui l'ont précédé.

Mais ces dons, incontestables autant que brillants, pourraient s'effacer encore presque inutiles et perdus, sans cet art de la composition qui doit les employer tous et les faire concourir, dans une exacte proportion, à un but commun, qui constitue l'unité de l'œuvre. La composition est la faculté suprême qui donne à toutes les autres leur prix, en leur traçant des limites et en les bornant à leur domaine propre. Sans déprécier aucun des grands poëtes, on peut dire que, dans Homère, la composition est irréprochable. Si même je ne m'abuse, personne à cet égard ne peut lui

être égalé, parmi les plus beaux et les plus puissants génies. L'Iliade est, sous ce rapport, un chef-d'œuvre sans rival. Il est douteux que jamais l'esprit humain puisse aller au delà. En tout cas, et jusqu'à présent, chez aucun peuple, dans aucune langue, à aucune époque, l'esprit humain n'a autant approché de la perfection.

Comme ceci est de très-haute importance, et que, dans un sujet où l'on a fort abusé de la conjecture, ce peut être la matière d'un fait démontré et irrécusable, il est nécessaire de s'y arrêter quelques instants. L'Iliade est là devant nous, avec ses mérites et ses défauts; et il semble qu'il est assez facile de savoir précisément ce qu'elle est. Sans espérer de couper court à la controverse, on peut établir quelques points fixes, d'où ne s'écarteront désormais que les esprits aveuglés par un parti pris, et les esprits faux, à peu près aussi incurables les uns que les autres.

Le sujet de l'Iliade, c'est la colère d'Achille. Le poëte nous l'annonce dès son premier vers, et il faut l'en croire. Mais l'auteur est-il resté fidèle à son plan? Ne l'a-t-il pas perdu de vue quelquefois? N'a-t-il pas égaré les lecteurs sur ses pas? Je pose en fait qu'Homère ne s'est pas un seul instant écarté de son sujet, et qu'il n'est pas possible, en le lisant sans prévention, d'oublier ce sujet, plus qu'il ne

l'oublie lui-même. Pour le prouver, j'analyse l'Iliade le plus brièvement que je puis, en la suivant avec la plus entière fidélité.

Une querelle survient entre Agamemnon et Achille, à l'occasion des moyens que l'armée des Grecs doit employer pour fléchir le courroux d'Apollon, cause de la peste dont elle est atteinte. Le fils de Thétis, insulté par l'aîné des Atrides, en présence des rois assemblés, jure de ne plus combattre, puisqu'on lui montre cette ingratitude après tous les services qu'il a rendus, et il se retire dans sa tente. Sa mère Thétis, pour le consoler, obtient du souverain des dieux que les Grecs soient châtiés de l'affront fait à son fils par le chef impérieux qui les commande. Jupiter, voulant punir Agamemnon, lui fait croire par un songe que dans ce jour les Grecs pourront prendre, même sans Achille, la cité des Troyens. L'armée grecque, après quelque hésitation, se met en marche, sous ses chefs principaux, que le poëte énumère; l'armée troyenne sort aussi d'Ilion, et le conflit se prépare.

Au moment où les deux armées vont en venir aux mains, Pâris, dont la coupable passion alluma cette longue guerre, se décide, poussé par son frère Hector, à défier en combat singulier Ménélas, qu'il a déshonoré. Le duel est

convenu; et l'issue de la lutte entre les deux peuples sera prochaine, d'après les conditions acceptées des deux parts. Mais Vénus soustrait Pâris aux coups de son adversaire; et un des princes troyens, Pandare, excité par Minerve et Junon, blesse perfidement Ménélas, en lui décochant une flèche, malgré la trève qu'on vient de jurer. Agamemnon, indigné, ordonne la bataille. Diomède s'y distingue par-dessus tous les autres héros; il tue Pandare, et il pousse l'audace jusqu'à blesser Vénus et Mars, qu'il rencontre dans la mêlée. Les Troyens sont forcés de reculer. Pour prévenir de nouveaux revers, l'augure Hélénus ordonne que les femmes restées dans Ilion aillent solennellement implorer la faveur de Pallas. Hector, qui a rétabli le combat, s'éloigne un instant pour porter ce conseil à sa mère Hécube; il revient en hâte, après avoir fait ses adieux à sa femme Andromaque; et pour réparer la lâcheté de son frère, il propose de se battre seul à seul contre le plus valeureux des Grecs. Ajax, fils de Télamon, est désigné par le sort; mais la lutte n'aboutit pas, parce que la nuit vient séparer les deux champions. On conclut une trève pour ensevelir les morts de part et d'autre; et les Grecs, effrayés de l'échec qu'ils ont éprouvé, profitent de la trève pour creuser un vaste fossé et élever une muraille crénelée,

qui doit protéger leur flotte, seul espoir du retour. Mais ils ont oublié de placer leur entreprise sous la protection des dieux.

Le lendemain, la bataille recommence dans la plaine. Les Grecs sont vaincus, et les Troyens, parvenus au pied du fossé, y bivouaquent, en s'éclairant de feux durant toute la nuit. L'alarme est vive dans le camp des Grecs. Agamemnon, autour duquel s'est réuni un conseil de guerre, se résigne, sur l'avis de Nestor, à faire à Achille des avances qui puissent le ramener au combat. Ulysse, Phœnix et Ajax vont en députation vers Achille, qui reste inflexible. Privés de ce secours, les Grecs sentent le besoin de savoir exactement ce qui se passe dans le camp ennemi ; deux héros, Diomède et Ulysse, se risquent à y pénétrer, et ils rentrent avec de précieux renseignements et un riche butin. Mais dès l'aube du jour, les Troyens, pleins d'espoir, reviennent à la charge ; et la mêlée est si ardente que les principaux chefs des Grecs sont successivement blessés : Agamemnon, Diomède, Ulysse, Machaon, Eurypyle.

Le vieux Nestor ramène lui-même dans sa tente le savant médecin Machaon. Achille, monté sur la poupe de son navire pour contempler la bataille, voit passer le char de Nestor, et il envoie Patrocle savoir quel est le

blessé que le vénérable roi de Pylos transporte avec tant de soin. Nestor demande à Patrocle de venir combattre, revêtu des armes d'Achille, afin de tromper les Troyens, et de les faire un instant reculer d'effroi. Cependant les Troyens, mettant pied à terre, franchissent le fossé, et divisés en cinq corps, donnent l'assaut. Hector enfonce une des portes de la muraille; ses soldats se précipitent à sa suite dans le camp et courent aux vaisseaux pour les incendier. Les deux Ajax et Idoménée soutiennent le choc. Les rois blessés reviennent animer les troupes de leur présence, pendant que, sur le Gargare, Junon endort la vigilance de Jupiter. Le souverain des dieux se réveille; et pour quelque temps encore favorable aux Troyens, il leur assure un triomphe passager.

Malgré l'héroïsme d'Ajax, Télamonien, le feu est mis au vaisseau de Protésilas; et Achille, qui aperçoit l'éclat menaçant de la flamme, presse lui-même Patrocle, à qui il prête ses armes, de voler au secours des Grecs. Patrocle, que l'ennemi prend pour Achille, se couvre de gloire; il éteint le feu, qui commençait à consumer la flotte, et il chasse les Troyens dans la plaine, en les forçant de repasser la muraille et le fossé; il tue Sarpédon, le fils de Jupiter. Mais emporté par son courage, il poursuit l'en-

nemi jusque sous les remparts de Troie. Apollon, indigné, le dépouille de son armure et le livre sans défense aux coups d'Euphorbe, qui le blesse le premier, et à ceux d'Hector, qui l'achève. Un combat furieux s'engage sur le cadavre de Patrocle; Hector ravit les armes d'Achille, dont il se couvre. Mais le corps tant disputé reste en la possession des Grecs; grâce à la résistance des deux Ajax, Ménélas et Mérion peuvent le soustraire aux mains des Troyens.

Achille, désespéré de la mort de son compagnon, voudrait combattre sur le champ; mais comme il est sans armes, sa mère Thétis va demander à Vulcain une armure pour son fils. Le dieu la lui fabrique; et le héros, ayant reçu les armes divines, se réconcilie avec Agamemnon et retourne au combat. Les dieux y prennent part en même temps qu'Achille, qui, cherchant à joindre le meurtrier de son ami, exerce ses fureurs sur l'armée troyenne, au risque d'être noyé dans les flots du Scamandre. Il atteint enfin Hector; il le tue, et il traîne le cadavre, attaché à son char, sous les yeux même des parents et de la femme du héros malheureux. Il fait de splendides funérailles à son ami, et célèbre des jeux solennels. Il immole sur le bûcher douze captifs troyens, et il outrage

le cadavre d'Hector, jusqu'à ce que, par l'ordre de Jupiter, il consente à accepter la rançon que Priam vient lui offrir. Le corps d'Hector, rapporté à Troie, y reçoit les honneurs funèbres; et l'Iliade se termine sur ce triste tableau, présage d'un avenir plus sinistre encore.

Telle est l'Iliade dans son ensemble, et telles sont toutes les phases de la colère d'Achille.

Je le demande : Est-il un poëme épique qui ait plus d'unité? Cette unité n'est-elle pas un fait absolument certain, absolument évident? Ou il faut contester cette analyse telle qu'elle vient d'être présentée, et la contester contre l'évidence même; ou il faut accorder que, dans l'Iliade, le sujet est un, et que le poëte n'a pas cessé un seul instant d'y avoir les yeux constamment fixés. La remarque n'est pas neuve, malgré ce que peuvent en penser quelques critiques; c'est Aristote, le premier, qui la faisait, voilà plus de vingt-deux siècles. Grand admirateur d'Homère, qu'il met au-dessus de tous les poëtes de la Grèce, il le loue dans la Poétique (chap. XXIII, § 5), d'avoir su nettement circonscrire son sujet, et de ne s'être point laissé entraîner à raconter toute la guerre de Troie. Homère n'a décrit qu'un épisode de ce terrible conflit, qui a rempli dix ans entiers: la querelle des deux princes et

le courroux d'Achille, avec toute les conséquences fatales qu'il a portées.

Le sujet de l'Iliade est si bien délimité qu'on a pu calculer le nombre de jours qu'elle dure exactement. C'est en tout quarante-neuf jours, en y comprenant la description de la peste, qui précède le courroux d'Achille et les funérailles d'Hector, qui suivent la réconciliation des deux princes grecs. Si l'on retranche ces deux annexes, tout nécessaires qu'ils sont, la colère d'Achille, depuis son origine jusqu'au moment où elle s'apaise, ne comprend que trente jours, ni plus ni moins ; et ce récit poétique, digne d'un historien consommé, fournit lui-même tous les éléments infaillibles de ces calculs. Homère sans doute n'y a pas songé; mais guidé à son insu par le sentiment de la réalité, il a supputé les temps comme aurait pu le faire un chronologiste [1].

C'est donc ainsi que l'Iliade doit se présenter à nous; son unité doit être placée, comme un fait qu'on peut incessamment vérifier, au-dessus de toute contestation ; quiconque n'admet point cette donnée essentielle, est exposé à ne faire que des faux pas en essayant de parler d'Homère.

[1] Voir surtout le travail de M. Jean-Georges de Hahn, intitulé : Aphorismes sur l'Iliade et l'Odyssée, en allemand, Iéna, 1856.

On a été étonné quelquefois de l'immensité des notions de toute espèce qui se rencontrent dans les poëmes homériques, à l'aide desquels on a pu reconstituer une civilisation entière. Ce n'est là qu'une marque du génie, qui reproduit tout, parce qu'il aime et comprend tout, l'homme, la nature et les dieux. Il n'est pas besoin de croire à plusieurs Homères, pour expliquer ce phénomène. Si la nature créait encore de nos jours une intelligence poétique de cette puissance, notre civilisation, cent fois plus compliquée et plus multiple que celle des Grecs au temps de la guerre de Troie, se refléterait non moins complètement dans ce nouveau miroir, aussi vaste, aussi pur que le premier. Religion, guerre, industrie, traditions populaires ou individuelles, avec tous leurs développements, passions, sentiments avec toutes leurs nuances, viendraient s'y réfléchir dans la juste proportion que demanderait le sujet choisi par le nouvel Homère, qui saurait aussi bien que son devancier nous charmer et nous instruire. Seulement la nature, toute féconde et libérale qu'elle est d'ordinaire, est avare de ces dons-là. Jusqu'à présent, le monde n'en a reçu qu'un seul ; un second Homère n'est pas impossible ; mais nous l'attendons. L'Iliade et l'Odyssée sont bien des encyclopédies, ainsi qu'on la remarqué ; mais si rien n'y manque,

rien non plus n'y est désordonné, ni confus; tout y est régulier et à sa place, comme dans un ensemble systématiquement conçu et réalisé ; tout y porte l'empreinte d'un plan arrêté à l'avance et observé à travers tant de détails, sans le moindre écart. Si dans un des épisodes les plus fameux et les plus courts de la guerre de Troie, les idées peuvent être innombrables, il n'en est pas une qui s'égare et qui soit étrangère au sujet, comme il en eût été si plusieurs mains, au lieu d'une main unique, avaient travaillé à une œuvre commune mais bigarrée.

Homère lui-même s'est donné la peine à plus d'une reprise, d'indiquer la marche de son poëme, non pas à la façon de ces auteurs qui signalent directement le chemin qu'ils vont suivre, mais avec cette habileté qui lui est propre. Lorsque Thétis va supplier Vulcain de faire une armure pour son fils, elle lui raconte en quelques mots comment il se fait qu'Achille est sans armes. Elle résume tout ce qui s'est passé depuis l'enlèvement de Briséis jusqu'à la mort de Patrocle : l'affront que le roi des rois a fait au héros, le ressentiment d'Achille retiré sur ses navires, la défaite des Grecs, leur vaine ambassade pour obtenir le secours qu'on leur refuse, le triomphe éphémère des Troyens, la permission accordée à Patrocle d'aller com-

battre à la tête des Myrmidons, l'issue fatale de cette généreuse résolution, et le brûlant désir d'Achille de venger le trépas de son compagnon [1].

Que faut-il de plus pour démontrer à tous les yeux, qui ne sont pas aveugles, le sujet véritable de l'Iliade, son unité manifeste, et du même coup la personnalité d'Homère ? On a cependant supposé qu'Homère n'avait jamais existé ; et ce paradoxe, qui a le malheur d'être une idée absolument fausse, a été soutenu avec un savoir et un appareil d'érudition qui ont pu faire illusion quelque temps. A mon sens, il suffit d'un coup-d'œil même rapide sur l'Iliade, pour sentir immédiatement que c'est là une impossibilité. Quoi ! Cette œuvre, prodigieuse plus encore dans son ensemble que dans ses détails, a été faite au hasard, dans la durée de plusieurs siècles, par quinze ou vingt poëtes différents, qui ne se sont pas connus, qui ne se sont pas concertés, et qui, sous le feu d'une égale inspiration, ont pu produire des fragments, réunis plus tard en un merveilleux édifice, d'une harmonie, d'une proportion, d'une symétrie, d'une solidité sans pareilles ! Quoi ! C'est là expliquer la composition de l'Iliade ! C'est se rendre compte en critique, c'est-à-dire en juge éclairé et compé-

[1] Voir l'Iliade, chant XVIII, vers 442 et suivants.

tent de ce chef-d'œuvre, dont la beauté ne peut épuiser ni l'admiration de la foule ni celle des philosophes ! Vraiment, j'aimerais autant croire que la Vénus de Milo ou le Thésée, sont l'œuvre de quinze ou vingt sculpteurs, tous de génie bien entendu, qui, à quelque cent ans de distance les uns des autres, ont fait, sans se douter de la collaboration, celui-ci un pied, celui-là une jambe, tel autre un sein, tel autre la tête, tel autre la taille, et que tous ces morceaux, assemblés un jour par le premier venu, ont tout à coup montré à nos regards surpris ces formes surhumaines que nous ne pouvons nous lasser de contempler. Cette seconde supposition n'est pas plus extraordinaire que l'autre; et sans vouloir rien exagérer, je croirais un ouvrage de sculpture encore plus réalisable par ce procédé que ne le serait un ouvrage d'esprit.

Autre argument, qu'on peut opposer à nos modernes Chorizontes [1], et auquel on ne voit pas qu'ils aient jamais songé à répondre. Laissons, si vous le voulez, l'unité du sujet et l'unité de composition, quelque manifestes

[1] Les Chorizontes étaient les critiques de l'antiquité qui voulaient voir deux auteurs différents pour l'Iliade et l'Odyssée ; nos Chorizontes modernes ont fait mieux, puis qu'ils trouvent plusieurs auteurs dans la seule Iliade.

qu'elles soient, et n'en tirons pas avantage. Mais l'unité d'esprit, d'intelligence, de pensée, de logique, de diction même, qu'en faites-vous? Comment est-il possible de la concilier avec cette diversité d'auteurs, et sans doute aussi de temps et de lieux, qu'exige votre hypothèse? Car on ne pourrait supposer, par un redoublement d'invraisemblances amoncelées, que ces nombreux Homères ont chanté tous à la même époque, dans la même contrée, avec la même tournure de pensée, avec la même couleur de langage.

Pour moi, qui viens de vivre vingt-deux ans de suite avec Homère, pour le traduire comme j'ai essayé de le faire, et qui ai dû peser un à un tous ses vers, toutes ses pensées et souvent tous ses mots, pour demander à notre langue les équivalents indispensables, je le déclare hautement : Il n'y a dans l'Iliade, d'un bout à l'autre, qu'un seul et même esprit, toujours identique dans sa puissance, dans ses facultés, dans ses habitudes; et je suis sûr aujourd'hui de connaître la nature de l'intelligence homérique, comme je connais la nature des belles intelligences avec qui Dieu m'a permis de passer ma vie. Je ne donne naturellement ce témoignage tout personnel que pour ce qu'il est, et je ne prétends en faire la règle de qui que ce soit; mais on comprendra qu'il ait pour moi une valeur décisive;

et je me flatte que je ne serais pas le seul à le porter, si d'autres engageaient aussi avec le poëte ce long et doux entretien que je lui ai demandé.

On pourrait, il semble, s'arrêter ici et ne pas pousser plus loin une démonstration qui s'appuie sur des preuves aussi fortes, que fournissent l'observation, la logique et le goût. Mais le paradoxe a été si hautain et si retentissant qu'il est bon, puisque l'occasion en est offerte, de lui porter encore quelques coups, sans même espérer que ce soient les derniers. Les paradoxes sont un peu comme ces plantes de mauvaise nature, qui sont d'autant plus vivaces et d'autant plus fortes qu'elles sont moins bonnes ; l'esprit humain n'est pas à l'abri de ces surprises et de ces faiblesses, et il accueille certaines opinions avec une ardeur qui n'a d'égale que leur fausseté.

D'abord, l'antiquité tout entière, placée plus près d'Homère, a ignoré absolument ce fait étrange ; et elle a cru naïvement à l'existence du poëte, que nul n'a jamais songé à révoquer en doute. Quels n'eussent pas été l'incrédulité et l'étonnement de Platon et d'Aristote, si on leur eût dit que cet Homère, banni par l'un de son état idéal, tant loué par l'autre, n'était qu'un fantôme, et que ce personnage, accablé de louanges, ou poursuivi de blâme, n'avait jamais vécu

que dans la foule de ces Rhapsodes, qui ne s'étaient pas douté faire ni si bien ni si mal! A côté des philosophes, tous les législateurs avaient commis la même méprise; un Lycurgue, un Solon croyaient, comme Aristote et son maître, à la réalité d'Homère. Pisistrate, Périclès, Alexandre, n'en doutaient pas plus. Les historiens, Hérodote, Thucydide s'y sont également trompés. En un mot, l'antiquité, pour ne parler que de la plus haute, celle qui était séparée d'Homère de quelques siècles à peine, n'a pas soupçonné ce que la sagacité des philologues et des érudits a réussi à découvrir au XVIIe siècle et au XVIIIe siècle de notre ère.

C'est là certainement un fait bien singulier, et il serait désirable qu'on ne le passât pas sous silence. Il serait bon de nous apprendre comment ce fait a été possible à si courte distance, et comment il a été si durable. Pendant la série de tant de siècles, tout le monde a cru à la personne d'Homère, jusqu'au temps de l'abbé d'Aubignac, de Charles Perrault, de Vico et de Wolff. Mais à dater de leur époque, le monde, sans être précisément converti à la nouvelle explication, en a été troublé néanmoins, et l'émotion n'est pas encore calmée tout à fait. Probablement on était las d'entendre admirer Homère depuis si longtemps ; on l'a pros-

crit, comme ce citoyen d'Athènes, peu partisan aussi de la monotonie, qui exilait Aristide, fatigué qu'on l'appelât si souvent le Juste.

Il est bien probable que, pour l'abbé d'Aubignac et pour Charles Perrault, cette négation ne fut qu'une arme de guerre. Dans la querelle du parallèle des anciens et des modernes, Homère était un argument considérable; et quelque grands que fussent encore les auteurs contemporains, on ne pouvait raisonnablement les lui comparer. Corneille et Racine sont bien admirables sans doute; mais les égaler à Homère, c'était une telle exagération que les contempteurs les plus déclarés de l'antiquité n'osaient pas la hasarder. Corneille et Racine en eussent été révoltés tous les premiers, et leur modestie ne s'en serait pas plus arrangée que leur goût, formé à l'école des Anciens. On supprima Homère pour se débarraser d'un argument incommode; il était plus facile d'avoir raison des Rhapsodes, entre lesquels on le démembrait.

Pour Vico, la question fut toute autre, bien que son erreur aboutit à la même conclusion; elle reposait sur des principes très-différents et très-supérieurs. Pour comprendre ce divin et mystérieux spectacle de l'histoire universelle, Vico essaie de concentrer ses regards sur quel-

ques grandes manifestations des peuples; et la poésie en est, à ses yeux, une des plus belles et des plus claires. Il y trouve comme une révélation des desseins de Dieu et des puissances de l'humanité. Mais les individus sont trop petits pour figurer sur cette vaste scène; ce ne sont pas des poëtes qui ont chanté, ainsi qu'on le croit vulgairement ; ce sont des nations. Homère en particulier s'évanouit pour faire place à la Grèce; ce n'est pas lui qui est l'auteur de l'Iliade et de l'Odyssée, c'est la Grèce qui les a enfantées, par un procédé que Vico ne nous dit pas, mais qui s'est répété, à ce qu'on peut croire, chez bien d'autres peuples, et à bien d'autres époques. A ce compte, on pourrait tout aussi bien nier l'existence du Tasse, de l'Arioste, de Milton : c'est l'Italie qui a chanté les croisades et les aventures amoureuses des chevaliers; c'est l'Angleterre qui a chanté la chute du premier homme, comme sans doute c'est elle aussi qui a composé les drames de Shakespeare. Évidemment, même pour Vico, ce ne sont là que des abstractions, bonnes si l'on veut pour faciliter l'expression des choses et donner un peu plus de vie aux masses anonymes dont se compose le genre humain dans ses différentes périodes. Vico ne tient pas précisément à détruire Homère; il veut simplement l'expliquer. C'est une

vue tellement générale, qu'elle peut être presqu'indifféremment vraie ou fausse, selon le point de vue auquel on se met pour l'accepter ou la repousser. Homère est très-digne assurément de représenter la Grèce, et la Grèce peut se substituer à son noble fils, dans lequel elle se personnifie. Mais de là à nier l'existence individuelle d'Homère, et à essayer de distinguer dans ses poëmes les morceaux séparés dont ils ont été plus tard composés, il y avait loin. Il a fallu encore près de cent ans pour arriver à cette hypothèse scabreuse.

C'est à Wolff (Frédéric-Auguste) que revient l'honneur de cette tentative de meurtre épique, qui n'a pas tout à fait réussi. Wolff était un très-savant homme ; et l'édition qu'il a donnée d'Homère, tout en tâchant de le supprimer, est la meilleure qui en ait été jamais publiée ; bien du temps s'écoulera peut-être avant qu'elle ne soit dépassée. D'Ansse de Villoison avait fait connaître quelques années auparavant (1788), le fameux manuscrit de Venise, qui conservait toutes les traditions des travaux Alexandrins. Les vers douteux ou interpolés y étaient « obélisés » avec soin, c'est-à-dire notés des signes dont se servaient jadis les grammairiens et les critiques du Musée. En outre, un ample commentaire, extrait de cent auteurs, rappelait une

foule de faits curieux et jusque-là ignorés, qui attestaient l'étendue et l'ardeur des antiques controverses. Cependant, tout en suspectant un certain nombre de vers, même en en retranchant quelques-uns comme interpolés, personne chez les Anciens n'avait poussé la hardiesse jusqu'à nier Homère, sous prétexte de l'amender et de l'expurger.

Wolff s'y décida. C'est à partir de ses célèbres Prolégomènes (1795) qu'il devint de mode de soutenir qu'Homère n'a pas vécu, et de trouver dans ses poëmes une simple agglomération de fragments sortis de mains diverses et répondant à diverses époques. Les motifs de Wolff n'étaient pas du tout ceux qu'avaient eus ses prédécesseurs incomplets du XVIIe et du XVIIIe siècles. Wolff partait de ce fait, qu'il réputait évident, qu'au temps d'Homère l'écriture était inconnue. Les poëmes d'Homère n'ayant pas été écrits, il fallait supposer qu'ils avaient été composés de mémoire par l'auteur et ensuite récités par lui. Mais un poëme de seize mille vers, en ne s'en tenant qu'à l'Iliade, composé de mémoire, et le même tour de force recommencé pour l'Odyssée, c'étaient là des invraisemblances par trop inadmissibles. Puis donc que le poëme n'avait pas été écrit, puisqu'il n'avait pu être composé à l'aide du simple souvenir, restait que ce poëme n'eût jamais existé,

et que l'œuvre que nous avons sous le nom d'Homère fût un simple recueil de chants qui avaient cours, vers les temps de Solon et de Pisistrate, dans les colonies grecques de l'Asie-mineure. Voilà dans sa généralité l'hypothèse de Wolff, qui pendant un temps a fait fortune, et que chez nous M. Dugas-Montel a défendue avec plus de zèle que de succès.

Ce qui conféra une assez prompte autorité au paradoxe de Wolff, ce fut la passion des études dont le Moyen-âge était devenu l'objet, à la gloire de notre siècle et au grand profit de l'histoire. On trouva des analogies frappantes entre les Troubadours et les Aèdes ; les Chansons de Geste étaient toutes pareilles aux chants présumés des Rhapsodes ; et parmi ces inspirations sans nombre de la muse populaire, célébrant ce grand événement de la guerre de Troie, on n'avait eu ensuite qu'à faire un choix facile, et à prendre les plus belles pour en former l'Iliade et même l'Odyssée. Cette comparaison était bien un peu incomplète et boiteuse ; car enfin, si les Rhapsodes avaient chanté ou récité leurs poésies comme les Trouvères, ces derniers n'avaient pas fourni les éléments d'une Iliade, que le Moyen-âge n'avait jamais connue. Mais peu importait d'ailleurs, et l'on passait assez facilement sur cette discor-

dance. Il n'avait manqué à nos âges héroïques qu'un Diaskévaste, un arrangeur, assez intelligent; mais nous avions toutes les pierres du monument; une main seule avait fait défaut pour l'élever en les coordonnant, tandis que la Grèce avait eu cette bonne fortune, qui aurait pu nous écheoir tout aussi bien qu'à elle.

On pouvait nommer précisément l'arrangeur grec d'Homère, le Diaskévaste : c'était Pisistrate, qui le premier, disait-on, avait fait mettre par écrit, les poëmes appelés homériques, tandis que Solon s'était contenté de les faire réciter par les Rhapsodes, selon certaines règles dont il leur était défendu de s'écarter dans les fêtes solennelles. Pisistrate, le tyran d'Athènes, est mort en 528 av. J.-C.; et supposer qu'on n'eût songé à fixer par l'écriture des ouvrages de ce genre que vers la fin du VIe siècle avant l'ère chrétienne, c'est chose fort étonnante, quand on songe qu'Homère ou les Rhapsodes vivaient quatre cents ans plus tôt. Mais c'est Cicéron, qui prête ce rôle à Pisistrate et qui en fait le premier éditeur de l'Iliade et de l'Odyssée. (De l'Orateur, III, 34). Le témoignage de Cicéron est respectable; cependant il ne suffit pas pour faire de cette intervention de Pisistrate « le point central de toute la question, » ainsi qu'on l'a voulu. Pisistrate est bien récent, et

la tradition remonte beaucoup plus haut que lui, plus authentique même que celle qui le concerne.

Plutarque nous apprend, dans la vie de Lycurgue, que ce grand homme s'étant exilé volontairement de Sparte pour quelques années, voyagea dans les colonies de l'Asie-mineure; que là il connut les poëmes d'Homère; et que charmé de leur sagesse et de leur inexprimable beauté, il les copia de sa main, et les rapporta avec lui quand il revint à Lacédémone. Ce récit, que rien n'infirme, me semble tellement vraisemblable que je n'hésite pas à le considérer comme vrai. Lycurgue pouvait voyager en Asie-mineure vers le début du IXe siècle avant l'ère chrétienne. Il est par conséquent à cent ans environ de l'époque où probablement vivait Homère lui-même. Dès lors, on conçoit que, dans cet intervalle de temps, la Grèce du Péloponnèse ait pu ne pas connaître Homère, et que le législateur de Sparte ait été le premier à le lui révéler. Mais il est bien moins présumable qu'elle fût demeurée dans cette ignorance jusqu'à Solon et Pisistrate. Le patronage d'un Lycurgue est un honneur même pour Homère; mais de plus, cette circonstance a un degré de probabilité qui s'accroît par la proximité même des époques et des dates.

Pour que Lycurgue pût copier les poëmes homériques et les communiquer à ses concitoyens, il fallait nécessairement que ces poëmes fussent écrits. S'ils n'avaient existé que dans la mémoire des Rhapsodes, le voyageur aurait eu à ramener à sa suite un assez grand nombre de ces récitateurs, dont pas un sans doute ne possédait par cœur le poëme entier, et encore bien moins les deux poëmes. Lycurgue rentrant dans sa patrie, avec un tel cortége, accompagné de ces Aèdes que Sparte n'avait jamais entendus, c'était là un fait assez surprenant pour que la tradition s'en fût conservée, et qu'il n'eût pas échappé aux historiens et aux biographes. Mais à quoi bon ces hypothèses toutes gratuites? Le fait rapporté par l'exact Plutarque est si simple, si naturel, qu'il faut l'admettre comme il nous le transmet. Toute la question est de savoir si, du temps de Lycurgue et même antérieurement, l'écriture était en usage chez les Grecs, et si Lycurgue pour ses transcriptions, bien plus, si Homère lui-même pour la composition de ses poëmes, ont pu s'en servir, à peu près comme nous nous en servons aujourd'hui nous-mêmes.

On doit se prononcer pour l'affirmative, dans l'état actuel de nos informations, qui reposent à la fois sur les témoignages d'Homère bien compris, sur ceux de l'Anti-

quité, et enfin sur des monuments authentiques que possèdent nos musées, et qu'il est facile d'interroger aussi souvent que nous pouvons le vouloir. C'est sur l'absence de l'écriture que Wolff s'est surtout appuyé; si cet argument lui est enlevé, tout son système s'écroule à la fois; et il ne reste plus trace de son paradoxe.

Interrogeons d'abord Homère. Il a eu dans l'Iliade deux fois au moins l'occasion de parler de l'écriture; et les termes dans lesquels il l'a fait ne laissent guères de prise au doute. Pour moi, du moins, je crois fermement que c'est de l'écriture qu'il a entendu parler. Le premier passage est relatif à Bellérophon, VIe chant de l'Iliade, vers 168 et suivants. Prœtus, qui veut se défaire de Bellérophon, sans oser le tuer, donne au jeune homme une « tablette pliée », dans laquelle « il a écrit ou tracé » des signes funestes et des ordres qui doivent faire périr celui qui les porte, par les mains du roi de Lycie, à qui il doit les remettre. La seule obscurité qu'offre ce passage est relative au mot Écrire, qui en grec peut signifier tout aussi bien Tracer, Dessiner. Si c'est un dessin que porte Bellérophon, imagine-t-on quelle perfection d'art il avait fallu qu'on atteignît dès lors pour qu'une peinture de très-petite dimension pût être si bien comprise, et qu'elle

exprimât clairement ce que Prœtus voulait faire savoir à son beau-père de Lycie? Évidemment, c'est une lettre que porte Bellérophon; cette lettre est « pliée » et fermée, pour qu'il n'en découvre pas le contenu et pour qu'il tombe dans le piége homicide où on veut l'attirer. Quand le roi de Lycie a vu la lettre de Prœtus, il se conforme sur le champ à l'ordre perfide qui lui est donné; et il expose le porteur de la missive à une suite de périls faits pour le perdre.

Si donc, Homère suppose que, déjà du temps de Bellérophon, c'est-à-dire deux générations avant la guerre de Troie, on faisait usage de l'écriture, à plus forte raison, l'employait-on de son temps.

Le second passage de l'Iliade, où il peut être question de l'écriture, est au chant VII, vers 175 et suivants. Hector a défié le plus brave des Grecs à venir se mesurer avec lui corps à corps, pour vider la querelle des deux peuples par la mort d'un des champions. Neuf rois se lèvent pour répondre à cette provocation : Agamemnon le premier, Diomède, les Ajax, Idoménée, Mérion, Eurypyle, Thoas et Ulysse. Chacun des guerriers trace sa marque; on agite toutes ces marques dans le casque d'Agamemnon, et Nestor, qui les secoue, tire celle d'Ajax, fils de Télamon,

que toute l'armée désirait. On montre la marque favorisée du sort à chacun des concurrents. Aucun ne la reconnaît; mais quand elle arrive à celui qui l'avait *écrite* ou *tracée*, aussitôt Ajax, plein de joie, déclare que c'est la sienne ; il la saisit ; et dans son transport, il la jette à terre, en adressant quelques mots à l'armée. Qu'est-ce au juste que cette marque ? Il n'est pas aisé de le dire avec précision. Mais comme Homère se sert du même mot qui, pour la missive de Prœtus, a paru signifier l'écriture, tout porte à croire qu'ici encore c'est bien de l'écriture qu'il s'agit, et non d'une marque quelconque où aucun signe graphique n'eût été tracé.

A ce témoignage d'Homère, on peut en joindre d'autres, plus récents que le sien nécessairement, mais beaucoup plus précis. On peut avancer que toute l'Antiquité a cru que l'écriture existait du temps de la guerre de Troie, et que les Grecs qui assiégèrent dix ans Ilion en usaient couramment. Voici un exemple décisif. Dans l'Iphigénie en Aulide d'Euripide, Agamemnon écrit à sa femme Clytemnestre de lui envoyer sa fille sur le champ pour qu'il l'unisse en mariage à Achille. En réalité, le chef de l'armée grecque ne fait venir sa fille que pour l'immoler à Diane, d'après les ordres de Calchas, et pour rendre les vents favo-

rables. Mais bientôt le père se repent de cette criminelle faiblesse; et malgré sa promesse formelle à Calchas, à Ulysse et à Ménélas, il écrit de nouveau à Clytemnestre pour contremander le voyage d'Iphigénie, dont l'hymen sera remis à un autre temps. Le malheureux père livre son secret au messager qu'il charge de sa mission; il lui apprend ce que contient sa lettre pour que l'esclave serve plus exactement son dessein, et il lui remet la dépêche scellée et cachetée. Pour donner encore plus de créance à l'envoyé, il lui confie le sceau qui a servi à fermer les tablettes. Mais Ménélas, qui soupçonne la défaillance paternelle de son frère, épie le messager, lui arrache la lettre qu'il porte, la lit en en rompant le cachet; et la rapportant toute ouverte à son frère, il lui reproche sa perfidie, qui peut être si fatale à la Grèce.

Ainsi, Euripide pense que les héros de la guerre de Troie s'écrivaient des lettres, comme on le faisait de son temps à Athènes et dans la Grèce. Il fallait bien que l'auditoire le pensât comme lui; car si cette supposition eût été une invraisemblance choquante, l'auteur ne l'aurait pas risquée sur la scène devant tant de spectateurs intelligents. Euripide, né à Salamine en 480, le jour même de la fameuse bataille, mourut en 406 av. J.-C. Il est séparé d'Homère

par cinq cents ans et peut-être plus. Mais son témoignage n'en est pas moins précieux ; et quelle qu'en soit d'ailleurs l'exactitude, ce témoignage constate qu'à l'époque de Périclès, de Socrate et de Platon, l'opinion commune admettait sans difficulté que, durant la guerre de Troie, on connaissait et qu'on employait l'écriture pour cet usage, assez raffiné déjà de lettres particulières et de missives officielles, dont le contenu devait rester ignoré du public.

Mais d'où l'écriture était-elle venue aux Grecs? Hérodote nous l'apprend d'une manière certaine ; et rien ne contredit la tradition qu'il nous a conservée. En visitant à Thèbes en Béotie le temple d'Apollon Isménien, Hérodote y vit trois trépieds votifs, qui portaient des inscriptions en lettres Cadméennes. Ces inscriptions remontaient au temps de Laïus, d'Œdipe et d'Étéocle (liv. V, ch. 59). Ces lettres Cadméennes différaient un peu des lettres Grecques, qui leur avaient succédé en les imitant. On les appelait ainsi, parce que Cadmus était le chef de la colonie phénicienne qui des côtes de l'Asie était arrivée dans la Béotie, apportant aux Héllènes et aux Ioniens une foule d'inventions curieuses, et entre autres l'écriture, dont ces peuplades grossières n'avaient eu jusqu'alors aucune idée. D'abord, cet alphabet avait été purement celui de la langue phéni-

cienne; mais pour l'adapter à une langue différente, on avait dû le modifier à quelques égards. De là, cette ressemblance bien connue entre l'alphabet phénicien, (hébreu, sémitique) et l'alphabet grec. Par esprit de justice, Hérodote aurait voulu qu'on nommât ces lettres Phéniciennes plutôt que Cadméennes; mais l'usage avait prévalu. L'historien ajoute que, comme à cette époque reculée, le papyrus était rare, les Ioniens se servaient pour écrire de peaux de chèvre ou de mouton, coutume qu'avaient gardée des peuples barbares de son temps. Selon la supputation d'Hérodote, Laïus était à la troisième génération après Cadmus. Le Bellérophon d'Homère est un peu postérieur à Laïus, et Prœtus a pu fort bien connaître et employer l'écriture importée depuis plus d'un siècle dans la Grèce.

D'après cette tradition du père de l'histoire, on doit croire, comme d'après Homère et Euripide, que du temps de la guerre de Troie, l'écriture était d'un usage permanent; qu'ainsi Agamemnon en Aulide a pu envoyer ses deux lettres contradictoires à Clytemnestre, et que trois ou quatre siècles plus tard Homère a pu écrire aussi ses deux poëmes.

Il n'y a dans l'antiquité qu'une seule autorité qui puisse

être invoquée contre tous les témoignages que je viens de réunir, c'est-à-dire contre Homère lui-même, contre l'opinion généralement admise en Grèce, et reproduite par Euripide, contre Hérodote, auxquels on pourrait en ajouter tant d'autres : cette autorité, c'est celle de Flavius Josèphe, historien Juif, du temps de Vespasien et de Titus.

Par un sentiment très-louable de patriotisme, Josèphe essaie de prouver, dans le début de son Traité contre Appion, que l'archéologie Juive est fort supérieure à l'archéologie Grecque. La prétention est juste à bien des égards. Mais pour la soutenir, l'historien ajoute que chez les Grecs on ne connaît aucun écrit authentique qui soit antérieur à la poésie d'Homère. Les Grecs se glorifient d'avoir reçu leur alphabet de Cadmus et de ses phéniciens ; mais on n'a aucun monument de cette date reculée. « On a pu même » disputer longtemps, dit Josèphe, pour savoir si ceux qui » firent l'expédition de Troie, bien après l'époque de » Cadmus, ont su employer les lettres qu'il avait apportées. L'opinion la plus communément admise, c'est qu'ils » les ignoraient. Et quant à Homère, qui a vécu très-postérieurement à cette expédition, on a soutenu que lui-» même n'avait pas davantage employé l'écriture, que ses » poésies n'avaient été conservées d'abord que de mé-

» moire, et que ce n'était que plus tard qu'on en avait fait
» une collection, en les recueillant de la bouche de ceux
» qui les chantaient. » Josèphe attribue à toutes ces circonstances les nombreuses variantes qu'on peut trouver dans les poésies homériques.

Ce passage de Josèphe doit être considéré comme la source de toutes les théories nouvelles sur la composition des deux poëmes : Homère n'a pas écrit l'Iliade et l'Odyssée ; on chantait ses vers, et c'est de la bouche des Rhapsodes qu'on les a reçus et conservés. De là à prétendre qu'Homère n'avait pas existé, il n'y a qu'un pas ; et nos philologues modernes ont franchi ce pas sans trop de scrupule, conduits et égarés par tous les arguments que l'on sait.

Mais il ne suffit pas d'affirmer, d'après ce qui précède, que du temps d'Homère, du temps de la guerre de Troie et même antérieurement, l'écriture devait fort probablement exister en Grèce ; il faut aller plus loin. L'Iliade et l'Odyssée ne sont pas de simples inscriptions comme celles du temple d'Apollon Isménien, ou des missives de quelques lignes comme celle d'Agamemnon dans Euripide. On est donc conduit à penser qu'il y avait, dès l'époque d'Homère tout au moins, des livres analogues aux nôtres

pour l'étendue, si ce n'est pour la forme et la matière. L'Iliade compte plus de quinze mille vers, l'Odyssée en a un peu moins; ce sont là des ouvrages considérables ; si Homère les a écrits, ils ont formé de véritables volumes, sous sa main d'abord, sous la main des Rhapsodes ensuite, et pour toute la postérité qui a suivi.

Les faits que je vais alléguer mettront cette opinion hors de toute incertitude; car il y a des hypothèses qui équivalent à des faits.

Dans le Phèdre de Platon, se trouve conservée une tradition, que je crois parfaitement exacte, et qui peut contribuer à dissiper bien des obscurités et à nous mettre sur la voie. Près de Naucratis en Égypte, dans le Delta, habitait, disait-on, le Dieu appelé Theuth, auquel est consacré l'ibis. On prétend que c'est lui qui a inventé les nombres, le calcul, la géométrie et l'astronomie, le jeu de dames le jeu de dés et l'écriture. Bientôt l'écriture servit à faire des livres sur papyrus; et bien que le roi Thamus, qui régnait alors à Thèbes et sur toute l'Égypte, n'approuvât pas beaucoup cette invention, elle n'en fit pas moins un rapide chemin. Les livres formèrent des bibliothèques ; et la plus célèbre, peut-être la plus ancienne, fut celle d'Osymandias, que vit encore Diodore de Sicile (livre I, ch. 49), quand il

voyagea en Égypte, un peu avant l'ère chrétienne. D'après les travaux récents de nos égyptologues, Ousimandouei, l'Osymandias des Grecs, appartient à la XVIe dynastie, ce qui nous reporte à deux mille ans environ avant notre ère.

Il ne paraît donc pas douteux que l'invention des livres dans notre Occident ne revienne à l'Égypte. On peut en donner une excellente raison : c'est que l'Égypte était la contrée qui possédait, par une sorte de privilége, la matière dont l'industrie de l'homme pouvait alors faire des livres. Cette matière, tout le monde la connaît, c'est le papyrus, roseau qui croît en abondance dans les marais du Nil, et qui peut y être multiplié indéfiniment. De très-bonne heure, à ce qu'il paraît, les Égyptiens avaient connu tout le parti qu'on peut tirer de l'écorce de ce végétal précieux, et ils n'avaient pas tardé à en faire un objet de fabrication et de commerce important.

A quelle époque remonte cet emploi spécial du papyrus? A ne consulter que les Grecs et les monuments égyptiens eux-mêmes, il serait bien difficile de le savoir. Mais nous avons beaucoup mieux que des citations d'auteurs plus ou moins bien informés. Nous avons sous les yeux la preuve matérielle que l'usage du papyrus, pour la confection des livres, remonte à plus de vingt siècles avant notre ère. Les

musées de l'Europe possèdent des papyrus qu'on a transportés de l'Égypte, et que nos érudits déchiffrent et comprennent. Le musée du Louvre, celui de Turin, celui de Leyde, celui de Berlin, comme celui de Boulaq, près du Caire, s'en sont enrichis. Dans le Livre des Rois, M. Lepsius a donné le fac-simile d'un manuscrit qui remonte à la XIIIe ou XIVe dynastie, c'est-à-dire à près de 2500 ans avant l'ère chrétienne. Beaucoup d'autres papyrus sont de 18, 17, 14, 12 siècles antérieurs à cette même ère. Je n'insiste pas sur ce point, qui est aujourd'hui surabondamment démontré. Non-seulement on a trouvé des papyrus ; mais on a découvert aussi dans les tombeaux et dans l'intérieur des momies, tous les instruments qui servaient à écrire : les godets qui contenaient l'encre noire ou rouge, les roseaux qui remplaçaient les plumes, les grattoirs qui devaient effacer, les polissoirs qui devaient dans certains cas rendre le papyrus plus lisse et plus coulant. Pour tous ces détails, nous n'avons plus rien absolument à désirer. Comment fabriquait-on le papyrus? Pline nous l'a décrit minutieusement, et il est bien probable que les procédés suivis et perfectionnés de son temps, remontaient à la plus haute antiquité.

Dès le temps d'Aristote et d'Alexandre, on avait en

Grèce des livres disposés par feuillets à peu près comme les nôtres. Mais les vieux papyrus de nos musées, sont destinés à être roulés (volumen). On savait faire dès lors aussi du papier sans fin, et tel de ces manuscrits a deux, trois, quatre et cinq mètres de long. La hauteur était d'un pied tout au plus, à cause de la nature même de la plante; mais l'étendue en longueur pouvait être indéfinie. Quelques papyrus un peu développés auraient donc suffi pour renfermer la copie de l'Iliade toute entière dans leurs nombreuses colonnes.

Maintenant, pourrait-on comprendre que la Grèce, qui était en relation perpétuelle avec l'Égypte, n'eût pas connu une si merveilleuse invention, et que les colonies de l'Asie-mineure, plus voisines encore que le Péloponnèse, si actives, si intelligentes, si admirablement douées à tous égards, aient ignoré l'écriture et les livres, quand l'Égypte les possédait de temps immémorial, et en faisait un emploi si général et si utile, en même temps que si ancien? Est-il possible que Cadmus, qui a donné l'alphabet phénicien aux Hellènes, ait ignoré aussi, dans des contrées encore plus rapprochées de l'Égypte, ce complément si nécessaire? Dès le temps de la guerre de Troie, l'Égypte est fréquentée par les Grecs. L'Iliade parle avec grands éloges de la

fameuse Thèbes aux cent portes, et dans le IVe chant de l'Odyssée, Ménélas raconte à Télémaque qu'il a visité la Thèbes d'Égypte, qu'il s'y est lié avec le roi Polybe, qui y régnait alors, et qu'il a amassé dans cette riche contrée des trésors considérables, dont il jouit à Lacédémone. Si l'on rapporte des richesses de l'Égypte, comment n'en eût-on pas rapporté l'invention bien autrement utile de l'écriture, si on ne l'eût pas possédée alors ?

D'après tout ceci, il me semble qu'on peut penser, sans trop de hardiesse, qu'Homère a écrit ses poëmes. Est-ce un fait, comme je le crois ? Est-ce une simple hypothèse ? Je laisse aux lecteurs le soin de décider. Mais en supposant que ce soit une hypothèse, quels avantages n'a-t-elle pas, et quels problèmes n'aide-t-elle pas à résoudre !

Si Homère a écrit, nulle difficuté à comprendre dès lors la composition si régulière et l'unité de ses poëmes. S'il n'a pas écrit, il est impossible de s'en rendre un compte satisfaisant ; c'est une énigme qui demeure insoluble. Nous savons à quel prix s'achètent les belles œuvres de l'intelligence ; nous savons ce qu'elles coûtent de labeur et de constante application. Homère, quel qu'ait été son génie, n'a pas improvisé de pareils monuments. Non-seulement il a dû les méditer de longues années ; mais il a dû s'y re-

prendre à plusieurs fois, et ce n'est pas du premier coup qu'il a pu trouver et de telles pensées et une telle forme. Mais n'est-ce pas là transformer Homère en un auteur de nos jours, élaborant, limant ses poëmes, et ne les livrant à l'admiration ou aux critiques de ses concitoyens, que quand il a tout fait pour les rendre les moins imparfaits possible? Je ne le nie pas; et quelque singulière que l'assertion paraisse, il faut s'y accoutumer et ne pas la rejeter sans examen. Comme Homère est le plus ancien des poëtes qui soient arrivés jusqu'à nous, on s'est imaginé qu'il est le plus ancien de tous sans exception, et qu'il n'y en a pas eu un seul avant lui. C'est là une erreur complète; et si l'on veut s'en rapporter à l'autorité d'Aristote [1], il faut croire qu'antérieurement au chantre de l'Iliade et de l'Odyssée, il avait existé bien d'autres poëtes, qui avaient écrit, mais dont les œuvres n'avaient pas été conservées. Si Homère n'est pas le premier, on comprend mieux sa perfection, puisqu'il aura pu profiter des exemples de ses devanciers. S'il est le premier au contraire, cette perfection est à peu près inconcevable, et quel que soit le génie d'un peuple, il est impossible qu'il débute par de tels chefs-d'œuvre.

[1] Aristote, Poétique, ch. IV, § 7.

L'hypothèse que je propose, n'explique pas seulement l'unité et la perfection de l'Iliade ; elle explique en outre le rôle des Rhapsodes. Les poésies d'Homère, admirées de tous, étaient apprises par cœur par des gens qui faisaient profession d'aller les réciter de lieux en lieux. En admettant même, comme je le veux, que l'écriture fût dès lors connue et employée, les manuscrits et les livres devaient être rares, comme le remarque Hérodote. Les Rhapsodes y suppléaient. A certains jours de la vie de famille, dans certaines cérémonies populaires, ce devait être un plaisir bien vif et bien nouveau d'entendre la récitation de ces merveilleuses poésies, qu'on ne pouvait se procurer que très-difficilement. Comme l'auditoire devait être généreux à proportion qu'il était ému, le métier devenait aussi lucratif qu'honorable. Des Rhapsodes récitant des portions des poëmes homériques, et choisissant les épisodes selon les circonstances et les auditeurs, cela se conçoit très-naturellement ; mais des Rhapsodes composant eux-mêmes des morceaux de poëmes épiques, qu'on a pu réunir plus tard en un tout, comme l'Iliade et l'Odyssée, c'est une idée qui ne semble pas pouvoir être soutenue bien sérieusement.

Autre avantage de l'hypothèse : elle montre aussi très-

clairement ce qu'a été le rôle successif de Lycurgue, de Pisistrate et de tous ceux qui, dans ces temps reculés, se sont occupés de la publication des poésies homériques. Lycurgue en rapporte une copie d'Asie-mineure; et c'est le premier exemplaire, on peut croire, que connut la Grèce occidentale. Mais Sparte, qui n'a jamais été communicative, devait l'être encore bien moins à cette époque lointaine ; et selon toute apparence, ce n'est pas elle qui fit part des poëmes homériques au reste de la Grèce. Athènes d'ailleurs par son génie propre, aussi bien que par sa position, était en mesure de se les procurer sans intermédiaire. Peuplade maritime et commerçante, elle avait des rapports fréquents avec les petites confédérations des côtes de l'Asie-mineure, où elle-même avait envoyé plus d'une colonie. Les Ioniens en particulier se faisaient gloire de se rattacher à Athènes, bien qu'ils vinssent primitivement de l'Achaïe et non pas de l'Attique. Ainsi Athènes pouvait avoir mille facilités de se procurer les poésies d'Homère, qu'elle devait goûter aussi vivement qu'aucun des peuples grecs. Seulement l'histoire ne nous a pas conservé ce détail, et nous ne savons pas comment, par qui, à quelle époque, Athènes entra pour la première fois en possession de ces trésors. Ils y étaient avant le temps de Solon,

puisque Solon est obligé comme législateur de s'occuper de l'intervention des Rhapsodes dans les Panathénées. Vers le même temps, Pisistrate fait faire une édition des poëmes homériques, comme le fera plus tard Alexandre, qui charge son maître Aristote de ce soin savant.

Si je ne me trompe, quand une hypothèse répond si bien aux faits où elle prétend porter la lumière, on peut la regarder elle-même comme un fait. Celle-ci est de ce genre, et comme elle explique parfaitement l'unité et la perfection d'Homère, le rôle des Rhapsodes et celui des premiers éditeurs, elle doit être vraie.

Restent les nombreuses variantes qu'offrait le texte d'Homère dès les temps les plus reculés, et qui, avec le progrès des siècles, s'étaient tellement multipliées, qu'elles provoquèrent à Alexandrie d'immenses recherches de critique, que les Modernes n'ont probablement pas égalées. Il n'y a rien là qui doive nous surprendre. Les variantes et les interpolations sont encore très-fréquentes de nos jours, malgré toutes les garanties d'exactitude et de précision que nous procure l'imprimerie. A moins de deux siècles de distance, Pascal, défiguré par ses amis, a été presque ressuscité par M. Cousin. Si nous sommes exposés nous-mêmes à tant de mécomptes, que devait-ce être

malgré le secours du papyrus, dans ces âges primitifs, pour des poésies qui étaient dans la bouche de tout le monde, et que bien des gens devaient être tentés d'écrire de mémoire? Un Homère absolument correct serait une sorte de miracle ; mais quelles que puissent être les interpolations et les variantes, que j'admets aussi bien que personne, elles n'ont pas détruit l'ensemble ni l'unité du poëme. Il pose toujours devant nous dans toute sa splendeur, dans toute sa beauté ; et les taches qui peuvent parfois le déparer, sont vraiment si peu de chose qu'elles méritent à peine qu'on s'y arrête. Ce qui peut même nous surprendre, c'est que ces taches imperceptibles aient été si rares; et en voyant combien elles sont peu nombreuses, on doit penser que c'est l'admiration universelle qui aura contribué à préserver l'intégrité du monument.

Maintenant que j'ai essayé de remettre Homère dans sa vraie place, et de lui conserver autant que j'ai pu, l'existence, l'unité et la perfection, qu'on lui a niées quelquefois, je voudrais le comparer à ses émules, pour montrer qu'il est encore le plus beau et le plus grand de tous. Aujourd'hui, et grâce à l'esprit investigateur de notre siècle, nous connaissons à peu près complétement les monuments épiques de tous les peuples et de tous les temps. Nos phi-

lologues et nos orientalistes nous ont ouvert les épopées de l'Asie. Elles sont gigantesques. Dans l'Inde, le Mahâbhârata a deux cent mille vers; le Râmâyana en a soixante-dix mille. Dans la Perse, le Shahnameh, que nous devons à M. Jules Mohl, a cent vingt mille vers. Ces œuvres colossales sont difformes; et ce serait peine perdue, que de vouloir un seul instant les assimiler aux chefs-d'œuvre de la Grèce. Mais s'il n'y a que peu de chose a en tirer sous le rapport du goût et de la beauté, nous pouvons en faire sortir un très-utile enseignement, qui servira de confirmation à ce que nous avons dit sur l'unité homérique. Bien qu'on puisse discerner un plan général dans chacun des poëmes hindous, on voit très-clairement aussi que ce sont des recueils de légendes de différentes mains et de plusieurs époques. Ces légendes ont été accumulées de la manière la plus arbitraire et la plus confuse, et ce désordre peut donner une juste idée de ce que seraient l'Iliade et l'Odyssée, si c'était de fragments de Rhapsodies qu'elles eussent été composées. L'habileté d'un Pisistrate, ou de tel autre Diaskévaste, n'y eût rien fait, pas plus que l'habileté de Vyâsa n'a pu corriger les vices du Mahâbhârata. Le défaut originel de la composition se serait trahi, et rien n'aurait pu le racheter. Quand on dit que l'Iliade a été

formée de morceaux chantés par Homère et les Homérides, c'est une conjecture que déjà l'unité de l'œuvre suffit à réfuter ; mais quand on voit, en fait, par les poëmes Brahmaniques, ce que sont des recueils de ce genre, cette conjecture, en soi si peu probable, s'anéantit devant des réalités aussi claires et aussi monstrueuses.

Il faut savoir en outre que le Mahâbhârata et le Râmâyana sont relativement très-récents. Ils ne peuvent pas remonter plus haut que les premiers siècles de notre ère. D'abord la renommée les avait faits beaucoup plus anciens, et même, disait-on, plus beaux qu'Homère ; puis l'enthousiasme s'était accru encore, quand, à la fin du dernier siècle, on traduisit quelques morceaux d'une grandeur plus originale que régulière. Mais lorsque ces monuments ont été publiés dans leur ensemble et que la philologie sanskrite a eu fait toutes les conquêtes qui l'ont illustrée, on s'est refroidi et l'on s'est aperçu de bien des lacunes et de bien des défauts que la première ferveur n'avait pas permis de discerner. Des œuvres de cette nature sont à peu près illisibles pour nous. Elles n'en sont pas moins curieuses pour l'histoire des peuples qui les ont enfantées, pour celle de l'épopée, et même celle de l'esprit humain. Quant au Shahnameh de Ferdouzy, il date du XIe siècle de notre ère, et

Mahmoud le Ghaznévide l'avait commandé au poëte. C'est une œuvre puissante et de génie; mais c'est une immense chronique en beaux vers, plutôt que ce n'est un poème proprement dit; les événements qui y sont racontés renferment plus de 3,000 années. Il peut y avoir encore la plus riche poésie dans ces récits qui remontent au début des temps; mais il est plus difficile qu'il y ait la moindre unité.

L'épopée latine se réduit à peu près à Virgile; et sans nier le talent de Lucain, la Pharsale, que le jeune auteur a laissée inachevée, ne peut pas figurer dans cette glorieuse compagnie. Virgile est admirable; et il suffirait du IVe et du VIe chants de l'Énéide pour le ranger parmi les plus nobles représentants de la poésie. Mais son œuvre, sauf des épisodes, n'est guères intéressante; et je ne sais si cette longue légende sur les origines de Rome a même beaucoup charmé le patriotisme des Romains. Les esprits les plus distingués en ont très-vivement goûté quelques parties; et c'est un prix suffisant. Mais l'Énéide n'a jamais eu et ne pouvait avoir la popularité de l'Iliade. Virgile n'a pu su éviter l'écueil signalé par Aristote : au lieu de choisir un épisode du voyage d'Énée et de son établissement en Italie, il a voulu en raconter l'his-

toire tout entière. Le récit est fatiguant, pour le lecteur, et peut-être aussi pour l'auteur, qui n'a pas terminé son poëme. Eût-il pu y mettre la dernière main, il n'en aurait pas changé l'ordonnance; et c'est surtout la composition qui est défectueuse. L'exemple de Virgile ne devait pas sauver du naufrage la Pharsale de Lucain, tout près de lui, ni au XVIe siècle le Camoëns, ni au XVIIIe siècle, notre Henriade. Il est très-convenable que l'épopée s'appuie sur l'histoire; mais elle s'égare si elle prétend en quelque sorte s'y substituer.

Un grave défaut de Virgile, à mon avis, c'est qu'il imite Homère. D'abord c'est là se priver d'un grand charme, celui de la nouveauté; une belle chose, déjà connue, produit nécessairement beaucoup moins d'effet. Je ne parle même pas du péril de lutter avec Homère, en affrontant la comparaison. Mais en admettant qu'on réussisse aussi bien que lui, ce n'est qu'une copie. L'âme du poëte, au lieu de se mettre en rapport direct avec la nature et la réalité, ne s'est souvenue que de la pensée d'un autre. Ce n'est pas seulement un reflet, un écho; c'est en outre comme une diminution de pensée et d'émotion. Au lieu de subir le coup de la réalité, et de s'inspirer par elle, on puise à une source inférieure, qu'on peut admirer, mais à laquelle il

n'aurait pas fallu recourir. Il suffit de quelques rapprochements pour voir à quelle distance Virgile est de son modèle dans toutes les scènes qu'il lui a empruntées, qu'elles se passent sur la terre ou dans les cieux. La mythologie d'Homère est certainement étrange; mais elle est sincère, tandis que celle de Virgile l'est bien peu; on y sent quelque chose de factice qui met l'esprit en continuelle défiance.

Ce qui rachète tout dans Virgile, c'est une sensibilité de la plus extrême délicatesse. Il a l'âme d'une tendresse infinie, à demi-chrétienne, et il n'y a que lui qui pût imaginer et peindre le personnage de Didon. C'est là ce qui fait sa gloire et son immortalité. Mais, cette qualité, précieuse dans l'élégie, ne suffit pas pour la conception d'un poëme qui prétend célébrer la guerre et les héros (Arma virumque). L'âme de Virgile en son genre est peut-être l'égale de celle d'Homère; mais avec Homère, on vit dans une perpétuelle élévation, dans un constant et naturel héroïsme, qui va merveilleusement au sujet qu'il chante, et qui de plus maintient les esprits dans une atmosphère virile et saine. On respire tout à l'aise sur ces hauteurs, tandis que, malgré tout le génie de Virgile, ce n'est que pendant d'assez courts instants, qu'on se trouve

avec lui dans les régions supérieures. Elles sont au contraire si bien faites pour Homère qu'il n'en sort pas ; il y plane toujours, et ce vol prodigieux ne s'abaisse pas un instant, parce qu'il n'a rien de forcé ni de violent. On a dit qu'en lisant l'Iliade on se sentait haut de six pieds. La remarque est vraie; mais elle ne se serait pas également appliquée à l'Énéide.

Virgile a les avantages et les inconvénients de son temps. La civilisation a fait de grands progrès dans l'intervalle qui le sépare d'Homère. L'Énéide est plus une œuvre littéraire qu'une œuvre d'inspiration; l'Iliade n'est littéraire à aucun degré, toute belle qu'elle est. Homère n'a eu que les émotions que donnent de grands événements et un grand génie. Virgile a dû faire presque tous les calculs que ferait de nos jours un homme de lettres, depuis les adulations pour les grands ou pour les préjugés nationaux, jusqu'aux condescendances pour le goût du jour ou même pour la critique. Bien qu'Homère ne fût pas le seul auteur de son temps, il n'y avait point alors de poëte de cour, et personne ne songeait à composer des Épitres et un Art poëtique comme Horace, ou un Art d'aimer comme Ovide. L'époque où vit le poëte exerce toujours sur lui une inévitable influence; quelques siècles plus tôt, même à

Rome, Virgile n'aurait pas conçu son Énéide telle qu'il l'écrivit entre ses amis et sous Auguste.

Le sujet de l'Énéide est d'ailleurs assez analogue tout à la fois à celui de l'Iliade et à celui de l'Odyssée; c'est un mélange des deux que Virgile a essayé de faire.

Doit-on compter la Divine Comédie parmi les poëmes épiques? C'était une question qu'on ne se posait même pas au siècle dernier; Voltaire n'a pas compris le Dante dans son Essai sur la Poésie épique. Aujourd'hui nous sommes moins difficiles; et nous trouverions bien rigoureux de ne pas admettre que le poëte florentin du XIVe siècle ait fait une épopée. Mais en acceptant la Divine Comédie pour un poëme épique, la justice veut qu'on reconnaisse que c'est une œuvre bien étrange. Cette division en trois parties, Enfer, Purgatoire et Paradis, est à peine un plan; il est très-difficile de s'orienter dans la pensée de l'auteur. La Divine Comédie est avant tout l'expression de passions politiques, ardentes comme elles étaient au Moyen-âge, dans les Républiques Italiennes. La poésie épique n'est pas faite pour servir des rancunes ou des admirations personnelles; il lui faut des sujets plus larges. Mais quoique le sujet choisi par Dante fût stérile, il y a montré parfois une telle puissance de génie que sa

gloire mérite de vivre à jamais, parce qu'il suffit en effet de quelques morceaux accomplis pour conquérir une admiration durable. Je n'exclus pas Dante du cercle épique, comme l'a fait le goût trop dédaigneux de Voltaire, qui y comprenait cependant et Le Trissin, et Don Alonzo de Ercilla; mais je ne saurais mettre un instant la Divine Comédie en parallèle avec l'Iliade, tout en reconnaissant que, pour l'Italie du Moyen-âge, il y avait bien des motifs de croire que Dante était aussi grand qu'Homère. Les génies pouvaient être de même force; les œuvres ne le sont pas, non plus que les temps ne sont les mêmes. L'Italie, qu'inaugure au XIVe siècle la Divine Comédie, sera bien belle à son tour; mais elle n'égalera jamais la Grèce, tout en l'imitant. Surtout, elle n'aura pas débuté, comme elle, par le plus étonnant de ses chefs-d'œuvre. Le caractère général de la Divine Comédie reste une énigme obscure, comme tant de passages presqu'inintelligibles dont elle décourage encore la sagacité des érudits et des philologues.

Le caractère du poëme de l'Arioste n'est guères plus aisé à définir; il est presqu'aussi difficile de le classer parmi les épopées que de l'en exclure. Voltaire, qui d'abord l'avait relégué à un rang inférieur et ne l'avait

regardé que « comme le premier des grotesques, » lui fit plus tard réparation ; et il finit par le trouver « aussi sublime que plaisant. » Il l'égale même à Homère pour la description des combats. C'est peut-être pousser la réparation bien loin. Quoique le génie de l'Arioste soit plein de séduction, le Roland furieux n'est après tout qu'un roman de chevalerie, où la réalité tient trop peu de place. Le monde où vivent les Sacripant, les Roger, les Bradamante, les Marphise est purement fantastique ; le lecteur ne peut y prendre rien au sérieux, si ce n'est le ravissant langage de l'auteur. C'est assez peut-être pour obtenir le genre de succès qu'ambitionnait sans doute l'Arioste. Mais il faut d'autres conditions pour mériter la gloire que recherche le poëme épique. Le premier jugement de Voltaire semble encore le plus juste ; et l'on peut croire que c'est l'auteur indulgent de la Pucelle qui se sera fixé définitivement au second. L'épopée ne peut pas descendre aux contes de Boccace. Voltaire rappelle malicieusement qu'une bulle du Pape Léon X excommunie ceux qui diraient du mal de l'Orlando Furioso ; et voilà pourquoi il en dit tant de bien. On peut respecter les bulles papales ; mais il faut respecter encore plus la raison, le bon goût, et la pudeur, qui est une partie du goût. L'Arioste les a trop sou-

vent et trop complétement bravés. Ses prologues méritent tous les éloges qu'on leur a prodigués; mais ils ne doivent pas se rencontrer dans un poëme épique.

La Jérusalem délivrée, bien que d'un tout autre ton que le Roland furieux, peut être aussi le sujet de critiques analogues. Les amours des chevaliers, des guerrières, des enchanteresses, y tiennent beaucoup trop de place. Quelque chastes que soient ordinairement ces passions, qui s'allument d'une armée à l'autre, malgré la différence des religions, elles déparent le grand événement que le Tasse veut célébrer. Les Croisades et surtout la première offraient une noble matière à l'épopée, et dans l'histoire des peuples modernes, le génie du poëte ne pouvait rien chanter de plus illustre ni de plus touchant. Les temps étaient encore assez proches pour qu'on pût les bien connaître; ils étaient aussi déjà assez éloignés pour que l'imagination pût les embellir de toutes ses couleurs. Mais les couleurs dont s'est servi le Tasse ne sont pas assez réelles. Les enchantements qu'il se plaît à raconter ne trouvaient que des incrédules, même au Moyen-âge; ils n'étaient de mise à cette époque que dans les romans les plus légers. Ils forment cependant en grande partie le fond de la Jérusalem; et sans la perfection du style, l'ouvrage entier semblerait

s'adresser plutôt à des enfants qu'à des hommes. L'Italie se reconnaît et s'admire dans ses deux épopées; mais on dirait que c'est surtout la forme qui la charme et qui l'enivre; elle fait bon marché de la pensée, pourvu que l'expression en soit exquise. Voilà ce qui explique la gloire du Tasse et de l'Arioste. Le style est sans doute une des qualités essentielles de l'épopée; mais elle veut aussi des qualités plus solides, qui rehaussent encore les ornements qu'elles reçoivent.

Le plan de la Jérusalem délivrée est bien tracé; et il se renferme dans de justes limites. Le récit ne dure, comme dans l'Iliade, qu'un petit nombre de jours; mais il est souvent interrompu par des épisodes démesurés, qui en rompent le tissu, tout en le rendant plus brillant. C'est un sujet historique que le Tasse a choisi; mais il n'a pas su donner aux faits qu'il voulait immortaliser cette vie et cette apparence de réalité qui les fait comprendre. La nature n'est pas observée ni rendue d'assez près; aucun des caractères qu'il a essayé de tracer n'a ce relief et cette puissance qui les gravent dans la mémoire des hommes. Godefroi, en dépit de sa sagesse, est bien effacé. Renaud est trop romanesque, comme Tancrède lui-même. Si le monde de la Jérusalem n'est pas tout à fait aussi fantas-

tique que celui du Roland furieux, il n'est guères moins faux.

« Mais que ne tolère-t-on pas
» Pour Armide et pour Herminie ? »

Pourtant d'autres n'ont point eu besoin de cette indulgence; et il vaut mieux pouvoir s'en passer.

Dans les Lusiades du Camoëns, c'est surtout le plan qui est défectueux. Égaré par son patriotisme, le poëte a voulu raconter la glorieuse histoire de son pays, et il a essayé de la faire rentrer tout entière dans l'épisode qu'il a choisi. Delà, la nécessité de ces interminables récits qui intéressent sans doute beaucoup plus celui qui les fait que ceux qui les entendent. Le malheur, c'est que la postérité y porte moins d'intérêt encore que le roi de Mélinde ou le Samorin de Calicut. Les deux morceaux les plus connus et les plus remarquables sont présentés l'un et l'autre sous cette forme languissante. Les amours d'Inez et l'apparition d'Adamastor ne gagnent point à passer par la bouche de Gama; et elles eussent produit plus d'impression encore dans la bouche du poëte. Le sujet, quoique assez grand, ne prêtait pas à l'épopée; et malgré beaucoup de génie, le Camoëns ne s'est guères élevé au-dessus d'une relation de voyage en vers.

Ce qui peut lui donner une place assez haute parmi les poëtes épiques, même en dehors du Portugal, c'est qu'il a une inspiration puissante et sincère, qui se soutient sans faiblir un instant. On sent partout l'ardeur du patriotisme, malgré le singulier mélange de mythologie païenne que Camoëns a cru pouvoir adopter. Bacchus, conquérant des Indes, et jaloux des Portugais, qui marchent sur ses traces, Jupiter délibérant avec Vénus et les autres dieux, l'Olympe païen tout entier intervenant, sans préjudice d'interventions chrétiennes, ce sont là des conceptions bizarres et fausses, qui pouvaient plaire à l'érudition portugaise à la fin du XVIe siècle, mais qui ne peuvent être acceptées par le bon goût. Appliquées à un fait historique et récent, elles n'en sont que plus choquantes. Camoëns n'avait pas fait partie de la grande expédition de Vasco de Gama; mais il avait visité les lieux illustrés par les hardis navigateurs; et il semble que la vue des choses aurait dû le préserver d'inventions aussi peu réelles.

L'inspiration de Milton est encore plus forte, et tout aussi soutenue que celle du Camoëns. Elle a l'avantage d'être infiniment plus haute. Il n'est pas donné au génie poétique de tenter un sujet plus relevé que la chute de l'homme, et les pures félicités de l'Éden. Mais est-ce bien

là un sujet que puisse aborder la poésie, même la plus enthousiaste? Un poëme épique peut-il être la paraphrase de la Bible, cette paraphrase fût-elle la plus sublime? Faire parler Dieu et son fils, faire parler Satan et ses légions infernales, est-ce une œuvre accessible même au génie d'un Milton? Et puis, l'exil du paradis est-il une matière suffisante pour le développement d'un poëme? La tentation du Serpent, la faiblesse de la mère du genre humain, la complicité de son compagnon, et le châtiment, suite prévue de la faute, tout cela se passe en un moment pour ainsi dire. Quand le fait principal est si rapide et si court, n'y a-t-il pas nécessité de recourir à des hors-d'œuvre ou tout au moins à des discours et à des descriptions, sans lesquelles l'œuvre n'atteindrait pas l'étendue suffisante? Ces objections sont vraies; et certainement la nature même du sujet a dû nuire beaucoup au succès. Il fallait avoir le fanatisme de Milton et des Puritains, auxquels il s'adressait, pour se plaire à une lecture plus religieuse que poétique.

Néanmoins, et bien que toutes ces passions furieuses et passagères soient à jamais éteintes, le nom de Milton doit vivre éternellement comme un des plus grands de l'épopée. Homère excepté, je ne vois pas qui l'on peut mettre au-

dessus de lui. Son génie est d'une pureté et d'une force extraordinaire; et s'il était permis à personne de pénétrer jusqu'à l'origine des choses, et de représenter dans un langage mortel les premières émotions que la vue de l'univers a dû produire sur l'homme récemment créé, c'est Milton seul qui pourrait nous en donner quelque idée, et nous ravir avec lui dans une époque qui a dû être, mais dont le souvenir ne peut s'éveiller que dans l'âme profonde et croyante du poëte. L'œuvre est d'ailleurs très-bien conduite, quoique le goût soit souvent très-mauvais. Le sujet étant posé, il a été traité avec une régularité qui contribue à l'éclaircir et à le faire plus aisément accepter. Mais avec Milton, on est hors de ce monde; et n'était l'admirable union du premier époux et de la première femme, n'était l'adorable candeur de ces cœurs encore parfaitement purs, le lecteur ne saurait où se prendre pour toucher terre. Milton ne peut captiver que bien peu d'âmes; mais ces âmes-là comptent parmi les plus nobles de la création; ce sont de celles qui ont la force de rechercher sur ses pas les sombres éclats de l'Oreb et du Sinaï et les splendeurs de Sion. Quelque opinion que l'on ait sur les croyances qui forment le fond du poëme, Milton n'est pas seulement une gloire pour l'Angleterre; il est aussi un honneur pour

l'esprit humain, dont jamais en poésie le vol n'a visé plus haut.

Il semble que le Paradis perdu aurait dû décourager toute imitation. Pourtant, Klopstock s'est trouvé pour essayer de marcher sur les traces de Milton. La Messiade atteste une âme tendre et délicate, une imagination féconde; mais c'est une œuvre à peu près illisible. La rédemption du genre humain est un sujet aussi grand que sa chute; mais l'Évangile se laisse encore moins paraphraser que la Bible. La Messiade n'a aucun intérêt. Klopstock doit occuper une belle place dans l'histoire de la littérature allemande; mais dans celle de l'épopée, on ne peut le citer que pour rappeler une défaite. Le talent ne peut suppléer au génie; et Klopstock avait trop présumé de ses forces.

C'est un mécompte assez semblable qu'avait éprouvé Voltaire; certainement, s'il se fût mieux connu lui-même, il n'eût pas entrepris la Henriade. Il est vrai qu'il était alors fort jeune et de l'âge à peu près qu'avait le Tasse quand il commença la Jérusalem délivrée. La France n'avait pas de poésie épique, et bien des gens regardaient comme une honte pour notre pays d'être privé de cet honneur littéraire, quand tous nos voisins l'avaient conquis. Par un sentiment de vanité patriotique, Voltaire prit la

résolution de nous assurer la couronne qui nous manquait. M. de Malézieux, comme l'auteur le raconte lui-même, lui disait que « les Français n'avaient pas la tête épique. » Mais Voltaire voulut prouver le contraire, se persuadant qu'il serait une exception. Par malheur, il n'a fait que confirmer l'opinion de son censeur. La Henriade, malgré de très-beaux vers et une surprenante facilité, n'est pas un poëme épique. C'est un fragment d'histoire versifiée; les faits y sont très-exactement rapportés pendant les cinq ou six ans que dure l'action, depuis l'alliance des deux rois jusqu'à la conversion de Henri IV et son entrée dans Paris. Mais l'intérêt est absolument nul. Le personnage même du héros est d'une froideur qui éloigne toute émotion; et le poëme se termine à peu près comme ces contes naïfs où l'on rassure le lecteur sur le destin de tous ceux qui ont passé sous ses yeux:

« Dès lors on admira ce règne fortuné,
» Et commencé trop tard et trop tôt terminé, etc. »

De la part de Voltaire, doué de tant de bon sens et de goût, la méprise est inconcevable. Croire que de propos délibéré on peut se donner un poëme épique à faire, comme toute autre tâche! Connaître si mal les conditions

d'un pareil enfantement! Il n'y a pas de recette pour l'épopée, si ce n'est l'inspiration, sincère, énergique, persévérante. En présence de quelque grand évènement ou de quelque souvenir héroïque, le plus souvent national, l'âme du poëte s'enflamme, son imagination s'exalte; et si Dieu lui a réparti des facultés assez puissantes, le génie finit par produire ces œuvres colossales qui sont sûres de durer en charmant les siècles. Le sujet peut être très-divers, Iliade, Odyssée, Énéide, Divine Comédie, Jérusalem délivrée, Paradis perdu, le poëte peut presqu'indifféremment choisir, pourvu qu'il sente la nature dans toute sa vérité et sa profondeur, et qu'il la rende dans toute sa beauté, autant du moins qu'il est donné à l'esprit de l'homme de réaliser l'idéal, qu'il entrevoit mais qu'il n'embrasse jamais tout entier. Voltaire admirait beaucoup Henri IV, qui est sans contredit le meilleur de nos rois; mais l'estime de l'historien et du politique ne remplace pas le feu dont le cœur du poëte doit brûler.

L'incapacité de l'esprit français pour l'épopée me semble n'être qu'un préjugé peu fondé, malgré la sentence de M. de Malézieux. Ce qui est vrai, c'est que la France n'a pas encore produit de poëme épique. Qu'elle ne puisse jamais en produire, c'est une hypothèse, qui peut être

soudainement contredite par l'apparition de quelque chef-d'œuvre inattendu. Au dernier siècle, on pouvait tout aussi bien soutenir que l'esprit français n'était pas lyrique, et l'on aurait apporté, à l'appui de cette assertion, une foule d'arguments spécieux, tirés aussi de la tournure de l'intelligence nationale. Ronsard, Malherbe, J.-B. Rousseau, Gilbert et même André Chénier suffisaient pour donner peut-être des espérances ; mais la France n'avait pas de poésie lyrique proprement dite. Au XIXe siècle, après nos triomphes et nos revers, quand la paix a été rendue au monde et à notre patrie, l'esprit français a trouvé le lyrisme avec un éclat que bien peu de peuples ont eu dans le passé, et qu'aucun des peuples contemporains n'a certainement égalé. Une fortune pareille attend peut-être l'épopée. On ne voit pas pourquoi l'intelligence française ne joindrait pas, à toutes ses qualités solides et précises, les qualités nécessaires pour réussir dans un genre où s'allient si bien la séduction de la poësie la plus haute et l'austérité de l'histoire la plus grave. Seulement, la nature crée peu de génies de cette trempe, et jusqu'à présent elle ne nous en a pas accordé.

Je ne voudrais pas terminer cette revue, toute abrégée qu'elle est, et revenir à Homère, sans donner un regret à

Byron. On peut à peine nommer Don Juan, le poëme licencieux dont il a fait comme son testament littéraire, et où il s'est joué de la morale avec un cynisme qui rappelle la Pucelle de Voltaire. Mais le peintre du naufrage au second chant, et de tant d'autres scènes non moins frappantes, avait toute la force qu'exige l'épopée. Si l'âme fût restée pure, et n'eût point été de bonne heure corrompue par des perversités qui n'étaient pas faites pour elle, la patrie de Shakespeare aurait eu peut-être un émule de Milton. Mais quelle chute ! et quelle affreuse destinée !

Après avoir jeté ce coup d'œil rapide sur l'histoire de l'épopée dans l'Antiquité et jusqu'à notre temps, je crois pouvoir attribuer justement à Homère une supériorité, que la comparaison fait encore ressortir. A mon avis, voici trois points capitaux où il l'emporte évidemment sur tous les autres épiques.

D'abord, Homère paraît le seul qui ait bien compris la nature de l'épopée, comme nous devons encore aujourd'hui la comprendre. Il n'a pas tenté une page d'histoire, bien que le fait auquel il s'est attaché eût un caractère historique. Il a évité cet écueil, où presque tous ses imitateurs se sont brisés. Dans l'épisode qu'il a choisi, il a peint une passion, que tout homme connaît, parce qu'il

n'en est pas de plus naturelle ni de plus ordinaire. La colère, même dans un cœur comme celui d'Achille, ne diffère pas de la colère qui peut animer le cœur de chacun de nous. Une insulte ne porte pas toujours les conséquences que porta l'insulte faite au plus valeureux des Grecs, au fils de Thétis; mais un tel sujet est à la portée de tous les esprits; et si l'on ne sympathise pas avec le caractère redoutable d'Achille, on n'ignore rien des fureurs qu'un affront peut soulever dans une âme jeune, impétueuse et altière. Le poëme épique ainsi conçu est assez rapproché du roman tel qu'on le conçoit de nos jours. C'est un grand honneur pour le roman, et ce n'est pas un abaissement pour l'épopée, bien que le roman ait quelquefois l'étrange prétention de la remplacer. Origine et fondation du peuple romain, conquête de la Terre sainte, passage du cap de Bonne-Espérance, chute de l'homme, mission du rédempteur, ce sont là des sujets beaucoup trop généraux. Il est peu d'esprits pour y prêter attention. Ce n'est pas par la poësie qu'ils doivent être traités; l'histoire ou la théologie les réclame. Seul, le sujet de l'Iliade est pris directement dans le cœur humain; et pour toutes les péripéties que peut comporter l'œuvre, il n'y a pas une base à la fois plus simple, ni plus forte.

A ce premier avantage, qui est déjà considérable, Homère en joint un second, qui l'est encore plus, et qui lui appartient, ce me semble, sans aucune contestation. Il n'est pas un de ses rivaux qui soit aussi vrai que lui, ni aussi près de la nature. Nul n'a senti et rendu la réalité avec une émotion plus profonde et une expression plus juste en même temps que plus contenue. L'analyse a été poussée plus loin, par exemple dans Virgile; mais il n'en fut jamais de plus exacte ni de plus précise. Homère est sobre, ainsi que je l'ai dit, malgré la réputation contraire et bien immérité qu'on lui a faite. Il dit ce qu'il faut dire, sans la moindre prolixité, sans aucune enflure; les traits qu'il choisit sont si essentiels que la peinture est complète et vivante, quelque peu nombreux qu'ils soient. Je demande vainement rien d'égal à aucun de ceux qui l'ont suivi et qui l'ont connu, ou qui se sont frayé des voies absolument nouvelles. Sans doute, on peut trouver dans Virgile, le Dante, l'Arioste, le Tasse, Milton, des beautés de détail vraiment admirables; mais le plus grand éloge qu'on puisse encore en faire, c'est de dire qu'elles sont dignes d'Homère. A mon sens, il n'est pas possible à la louange d'aller plus loin. Ce qui distingue Homère par dessus tous, c'est que ce sentiment de la nature et de la réalité ne s'affai-

blit pas un instant chez lui, et qu'il éclate d'un bout à l'autre de l'Iliade, depuis les emportements d'Achille insulté, jusqu'aux lamentations troyennes sur le cadavre d'Hector. Dans le cours entier du poëme, qui est fort long, on ne trouverait pas une faute de goût, c'est-à-dire une idée qui soit en contradiction avec la réalité et la nature. Les mœurs et les croyances qu'Homère dépeint sont barbares et même à demi-sauvages ; ce n'est pas le poëte qui les crée ; mais les couleurs sous lesquelles il les présente et qui n'appartiennent qu'à lui, sont irréprochables; et le dessin est d'une pureté dont rien n'approche.

C'est là ce qui explique le puissant et immortel intérêt qu'inspire l'Iliade. Achille, Ulysse, Agamemnon, Nestor, Ajax, Diomède, Hector, Priam, Andromaque, Hélène, ne sont pour nous que de vains fantômes dès longtemps évanouis; leur souvenir a pu passionner la Grèce victorieuse de l'Asie ; mais pour nous leur mémoire est à jamais éteinte et morte. Qui les fait donc vivre de cette existence qui nous émeut et nous pénètre encore après trois mille ans? Ce sont les sentiments qu'ils représentent, sentiments éternels dans le cœur humain et qui ne cesseront jamais d'y subsister : l'ivresse de la force et de la jeunesse, l'orgueil de la puissance, l'habileté de la pru-

dence unie au courage, le respect de la vieillesse, la vertu guerrière, l'héroïsme d'un grand cœur qui défend la patrie sans espoir de la sauver, les infortunes des parents perdant leurs fils, des chefs de peuples perdant leur empire, des femmes perdant leurs maris, ou les trahissant, etc. Il faudrait que l'âme humaine fût désormais mutilée pour cesser un jour de sentir toutes ces émotions terribles et charmantes; et quand le spectacle de notre propre cœur nous est retracé avec une vérité saisissante, nous ne pouvons pas plus y demeurer impassibles que devant la réalité elle-même. Je ne sais si j'éprouve quelque faiblesse particulière pour l'Antiquité grecque; mais je dois avouer qu'Homère m'arrache bien souvent des larmes que Virgile même ou Milton ne peuvent également provoquer. Homère est plus près que personne de la vérité; jamais nul autre poëte n'a réalisé l'idéal avec une telle plénitude.

Enfin, je signale un troisième avantage d'Homère, qui tient étroitement à ce sentiment si profond et si constant de la réalité. Homère a su employer le merveilleux mieux que qui que ce soit. Le merveilleux est un des écueils les plus dangereux de l'épopée; tous les poëtes y ont échoué. Le merveilleux est presque ridicule dans Virgile; il est extravagant dans l'Arioste, qui n'avait guère, il est vrai, à

se soucier d'être raisonnable en chantant la folie de Roland; il est déraisonnable trop souvent dans les Lusiades et dans la Jérusalem ; il n'est guère plus convenable dans Milton, bien que le sujet même l'exigeât impérieusement ; il est d'une fadeur intolérable dans Voltaire. Homère seul a su manier cet instrument délicat et périlleux. Il avait à sa disposition une mythologie toute faite, qui était la religion de son temps; il y a peut-être ajouté ; mais en tout cas, il en a fait un usage à la fois grandiose et mesuré. Les dieux interviennent dans les choses mortelles; mais ils n'y font rien qui soit par trop extrême; les êtres humains qui vivent en rapport perpétuel avec eux, s'ils leur empruntent quelque chose de leur grandeur, ne dépassent point non plus les proportions acceptables. Les héros d'Homère sans doute sont gigantesques ; mais ils vivent d'une vie qui est encore la nôtre tout en l'exagérant. C'est que, dans l'auteur de l'Iliade, l'intelligence de la réalité est si vraie qu'elle l'enchaîne en quelque sorte, et le préserve de ces écarts d'imagination où tant d'autres se sont laissé égarer.

Ainsi, emploi du merveilleux, sentiment de la réalité, conception de ce que doit être le poëme épique, tels sont les trois points où le vieux chantre d'Achille et d'Ilion reste incomparablement supérieur. En regardant aux pensées.

au style et au langage [1], il serait facile de trouver encore bien d'autres titres de supériorité. Mais les titres qui viennent d'être indiqués suffisent pour justifier l'admiration des siècles et la nôtre.

Homère est-il donc parfait? Non certes; et si ce n'était pas une tâche inutile et ingrate, j'essaierais ici de signaler ses défauts. Mais si Homère est sujet à la faiblesse commune, qui ne nous permet jamais d'atteindre la perfection, il s'est éloigné de la beauté éternelle moins que tout autre; et sauf l'idéal qui plane toujours au-dessus de nous, et qui seul doit inspirer directement l'âme du poëte, il n'est rien parmi les hommes de plus beau ni de plus grand. Ce n'est pas un modèle qu'il faille imiter servilement. Mais c'est une œuvre accomplie qu'il faut connaître et consulter sans cesse, comme on peut conseiller aux sculpteurs d'avoir toujours sous les yeux les marbres de Phidias, sans chercher à les copier. L'artiste arrive plus aisément à rendre quelque chose de l'idéal caché qu'il porte en son sein, quand il contemple les chefs-d'œuvre où d'autres avant lui l'ont heureusement interprété.

Aristote se demande avec raison (Poétique, VIII, 3)

[1] « Ajoutez que, sous le rapport des pensées et du style, Homère est supérieur à tout le monde. » Aristote, Poétique, XXIV, 3.

si Homère, qu'il qualifie de dieu en le comparant aux autres poëtes, et qui a vu si complétement le vrai en toutes choses, a été inspiré par son art ou par la nature. C'est une question que nous pouvons nous faire, comme le philosophe, sans d'ailleurs la résoudre peut-être plus que lui. On ne saurait douter que la nature n'ait fait immensément pour Homère; mais en présence de l'Iliade et de l'Odyssée, il est évident que l'art entre aussi pour beaucoup dans des monuments aussi vastes et aussi réguliers. La nature peut dicter des hymnes, comme ceux des Védas. L'enthousiasme et l'instinct suffisent pour des œuvres de si courte haleine. Le souffle qui les crée n'a point à les coordonner. Les pensées s'y succèdent sans se combiner; l'effet général qui en résulte est très-puissant, comme le sentiment qui les inspire; le désordre même des idées y ajoute encore; l'édifice incohérent et presque en ruines n'en a parfois que plus de majesté. Mais dans l'Iliade, l'ordre se montre partout. Il n'y a que l'art le plus consommé qui puisse parvenir à tant de symétrie et de proportion. C'est méconnaître toutes les lois de l'intelligence et de la composition que de supposer que de telles œuvres se fondent d'un seul jet. Il y a beaucoup d'art dans Homère; et si la nature lui a fait le don gratuit du génie, il s'est

montré reconnaissant d'un tel bienfait en le cultivant avec une énergie qu'atteste le mérite même de son œuvre. Est-ce le même art et le même procédé qu'emploierait Homère aujourd'hui, s'il renaissait par hasard parmi nous? On doit croire qu'il s'accommoderait davantage à notre goût, et que sa poësie aurait des adoucissements et des souplesses que jadis elle n'a pas connues. Mais si Homère, notre contemporain, faisait autrement, on est en droit de douter qu'il fît mieux. On pourrait bien le mettre au défi de se surpasser lui-même. Il ne composerait pas certainement l'Iliade; mais l'Iliade n'aurait rien à redouter d'une concurrence, quelle qu'elle fût.

Quel est donc ce phénomène étonnant autant qu'incontestable? Le chef-d'œuvre de l'épopée placé à trois mille ans avant nous! Le début de l'esprit humain jusqu'à présent sans égal! La gloire du père des poëtes plus brillante et plus réelle que celle d'aucun de ses successeurs! C'est là un problème que peut agiter la philosophie de l'histoire, mais qu'elle ne peut guère éclaircir. La race grecque a été douée plus richement qu'aucune autre par la Providence; et parmi tant de trésors qu'elle a légués au genre humain et à l'étude de la postérité, Homère est poétiquement le plus précieux et le plus fécond. Pourquoi la postérité, instruite

à cette école, n'a-t-elle rien produit d'égal, tout en p
duisant à tant d'autres égards des œuvres merveilleus
C'est là le secret de Dieu, que nous interrogeons en va
Mais sans savoir comment l'Iliade a été possible, jou
sons-en, puisque nous la possédons; et ne nous laiss
jamais aller à ces conseils peu sages, qui veulent n
pousser à déserter l'étude de la Grèce et de sa lang
c'est-à-dire l'étude du vrai et du beau.

Juillet 1868.

N. B. Pour traduire, j'ai suivi la version de Wolff p
bliée par Godefroi-Hermann, Leipsick, 1825. Les chiff
mis à côté des vers correspondent à ceux de cette éditi

Je me fais un plaisir de remercier ici M. Louis Becq
Fouquières, éditeur d'André Chénier, de l'aide qu'i
bien voulu me prêter pour la révision des épreuves,
son savoir et son goût m'ont été souvent utiles.

ILIADE.

CHANT I.

LA PESTE — LE COURROUX.

Invocation ; sujet du poème ; le courroux d'Achille (1-7). Cause de la querelle d'Agamemnon et d'Achille : Chrysès, prêtre d'Apollon, chassé du camp des Grecs et outragé par Agamemnon, implore la vengeance du Dieu qu'il sert ; Apollon frappe les Grecs de la peste (8-52). Après neuf jours d'épidémie, Achille convoque l'armée ; il demande l'avis de Calchas ; le devin ordonne qu'Agamemnon rende Chryséis à son père ; déplaisir et exigences d'Agamemnon ; insistance d'Achille ; discussion violente entre les deux rois ; menaces d'Agamemnon ; fureur d'Achille ; Minerve vient le calmer ; Achille jure de ne plus prendre part aux combats (53-247). Intervention de Nestor ; l'assemblée est dissoute (248-305). Achille se retire sur ses vaisseaux ; Agamemnon lui fait enlever Briséis, en place de Chryséis, qu'il doit rendre ; douleur d'Achille ; ses prières à sa mère Thétis ; Thétis le console (295-306). Ulysse ramène Chryséis à son père, avec une hécatombe (430-487). Visite de Thétis à Jupiter ; elle obtient de lui la défaite passagère des Grecs (488-530). Junon reproche à Jupiter son entrevue avec Thétis ; mécontentement de Jupiter ; Vulcain essaie d'apaiser son père ; il rétablit la concorde au festin des Dieux, en leur versant le nectar (531-611).

Déesse, viens chanter l'affreux courroux d'Achille,
Pour le peuple des Grecs en malheurs si fertile,
Qui jeta chez Pluton tant d'âmes de héros,

Livrant leurs corps en proie aux chiens, aux vils oiseaux.
5 C'était de Jupiter la volonté divine,
Du moment qu'éclata la querelle intestine
D'Atride, chef des rois, d'Achille, fils des dieux.
Qui donc des Immortels mit la discorde entr'eux?
C'est le fils de Latone. Irrité contr'Atride,
10 Il lança sur l'armée une peste homicide;
Car son prêtre reçut un affront du héros,
Lorsque Chrysès vint voir les Grecs et leurs vaisseaux,
Pour racheter sa fille en offrant ses richesses.
Il portait d'Apollon, aux flèches vengeresses,
15 Les bandeaux et le sceptre ; et priait les guerriers,
Les Atrides surtout, des peuples chefs altiers :
« Atrides, et vous Grecs, soldats pleins de vaillance,
» Puissiez-vous tous des dieux éprouvant la clémence,
» Vainqueurs du vieux Priam, revoir votre pays !
20 » Mais rendez-moi ma fille ; acceptez-en le prix,
» En l'honneur d'Apollon, fils du dieu du tonnerre. »
Tous les Grecs bienveillants accueillaient sa prière :
On lui rendra sa fille ; on prendra la rançon.
Mais ceci ne plut point au cœur d'Agamemnon ;
25 Il chassa le vieillard avec ces mots acerbes :
« Je ne veux plus te voir près de nos nefs superbes ;
» Va-t-en ; ou si jamais tu reviens parmi nous,
» Ni sceptre ni bandeaux n'arrêteront mes coups.

» Tu n'auras point ta fille, avant qu'en sa vieillesse,
30 » Dans Argos, loin de toi, bien longtemps je la laisse,
» Pour me filer ma toile, et préparer mon lit.
» Si tu veux vivre, toi, prends-garde à mon dépit. »
Le vieillard obéit ; et rempli d'épouvante,
Il côtoyait des mers la rive mugissante,
35 En priant, et tâchant de fléchir par ses vœux
Apollon, qu'enfanta Latone, aux beaux cheveux :
« Souverain de Chrysa, qui de ton arc protéges
» La divine Killa, Ténédos, où tu siéges,
» Si jamais tu te plus, ô Sminthée, à me voir
40 » Immoler, à l'autel, pour ton sacré devoir,
» Les chèvres et les bœufs, daigne aujourd'hui m'entendre ;
» Punis les Grecs des pleurs que tu me vois répandre. »
A ces vœux de Chrysès, le dieu, qui l'entendit,
Des sommets de l'Olympe en courroux descendit.
45 Son arc est sur son dos près du carquois splendide ;
Les traits retentissaient sous sa marche rapide,
Et le dieu s'avançait, sombre comme la nuit.
Puis, loin des noirs vaisseaux, il tend son arc ; le bruit
De la corde d'argent a résonné terrible.
50 D'abord, il abattit sous sa flèche invincible
Les mulets et les chiens ; mais bientôt de guerriers,
Sur les bûchers ardents, s'entassaient des milliers.
Neuf jours, le dieu frappa sur la foule alarmée ;

Mais, le dixième, Achille a convoqué l'armée;
55 Il était inspiré par Junon, aux bras blancs,
Qui prit pitié de voir les Grecs ainsi mourants.
Quand tous sont réunis, et que la foule est forte,
Achille, se levant, leur parle de la sorte :
« Atrides, je crains bien qu'il nous faille partir,
60 » Si toutefois la mort nous laisse revenir.
» Nous sommes décimés par la peste et la guerre;
» Consultons un devin, dont l'avis nous éclaire,
» Des songes l'interprète, un songe même instruit;
» Qu'il nous dise d'où vient qu'Apollon nous poursuit.
65 » Veut-il une hécatombe, ou veut-il nos prières?
» Lui faut-il des agneaux, ou des chèvres entières,
» Pour qu'il consente enfin à calmer tant de maux? »
A peine il achevait que se lève, à ces mots,
Calchas, fils de Thestor, qui connaît les augures,
70 Le passé, le présent, et les choses futures.
C'est lui qui conduisit les Grecs vers Ilion,
Grâce à cet art savant qu'il reçut d'Apollon.
Au guerrier, il s'adresse, en sa haute prudence :
« Tu veux savoir, Achille, ici ce que je pense
75 » Du courroux d'Apollon, qui lance au loin ses traits.
» Je te le dirai donc; mais toi tu me promets,
» De ta voix, de ton bras aussi, de me défendre;
» Car je vais irriter, si je me fais entendre,

» Quelqu'un qui sur les Grecs exerce un grand pouvoir.
80 » Pour frapper un pauvre homme, un roi n'a qu'à vouloir ;
» S'il s'apaise un moment, et s'il cache sa haine,
» Il n'en rendra pas moins sa vengeance certaine ;
» Il la couve en son cœur. Peux-tu me protéger ? »
Aussitôt, lui répond Achille, au pied léger :
85 « Tu peux dire sans peur tes oracles insignes.
» Je t'en jure Apollon : Oui, qui que tu désignes,
» En secourant les Grecs d'un bienfaisant conseil,
» Celui-là, tant que moi je verrai le soleil,
» N'osera sur Calchas porter sa main puissante,
90 » Fût-il Agamemnon, qui cependant se vante
» D'être le souverain de ces rois réunis. »
Le devin, sans frayeur, à ces mots, s'est remis :
« Apollon ne veut point d'hécatombe sinistre.
» Naguère Agamemnon outragea son ministre ;
95 » Il a gardé l'enfant, refusé la rançon.
» Tel fut, et tel sera le grief d'Apollon ;
» Il ne calmera point la peste et sa furie,
» Tant que nous retiendrons cette fille chérie.
» Rendons-la sans rançon ; et pour fléchir le dieu,
100 » Menons une hécatombe à Chrysa, le saint lieu. »
Le devin se rasseoit. Mais sur-le-champ, se lève
Le grand Agamemnon, que le courroux soulève ;
Son âme se remplit d'une noire douleur ;

Ses yeux, comme le feu, jetaient une lueur ;
105 Et lançant sur Calchas un regard de colère :
« Prophète de malheur, tu ne sais que déplaire ;
» Ton cœur jouit du mal qu'il peut nous annoncer !
» Quel mot flatteur jamais te vit-on prononcer ?
» Et maintenant tu viens, avec ton art funeste,
110 » Prétendre qu'Apollon nous inflige la peste,
» Parce que j'ai gardé la belle Chryséis,
» Sans prendre les présents dont elle était le prix !
» J'ai voulu la garder, près de moi ; car ma femme,
» Clytemnestre, vaut moins par le corps et par l'âme,
115 » Vaut moins par sa beauté, par l'œuvre de ses doigts.
» Je saurai, s'il le faut, la rendre toutefois ;
» Je veux sauver les Grecs ; mais je dis et je pense
» Qu'il faut me préparer une autre récompense.
» Ce serait un affront si seul je n'avais rien.
120 » C'est à vous de savoir la part qui me revient. »
Aussitôt lui répond Achille, au pied rapide :
« Illustre Agamemnon, c'est être bien avide ;
» Pour demander aux Grecs, je crois qu'il est trop tard.
» Il ne nous reste rien du butin mis à part.
125 » Nous avons réparti les dépouilles des villes ;
» Les rapporter serait des comptes peu faciles.
» Rends cette fille au dieu ; nous pourrons, quelque jour,
» Trois ou quatre fois plus te donner en retour,

» Quand le grand Jupiter nous fera piller Troie. »
130 Atride lui répond : « Penses-tu que j'y croie?
» Tout fort que tu peux être, Achille, égal aux dieux,
» Je n'accepterai point ton avis captieux.
» Veux-tu donc qu'en rendant cette enfant suppliante,
» Je sois seul sans butin, quand ta part est brillante?
135 » Si les Grecs veulent bien de moi se souvenir,
» Ils verront en leur cœur ce qui peut convenir.
» Pourtant s'ils m'oubliaient, sans que rien me retienne,
» Je prends la part d'Ajax, ou d'Ulysse, ou la tienne;
» Et ceux que j'irai voir seront peu satisfaits...
140 » Mais, de tous ces débats nous parlerons après.
» Maintenant, à la mer il faut qu'un vaisseau tombe;
» Mettons-y les rameurs avec une hécatombe;
» Embarquons Chryséis, fille au teint éclatant.
» Confions le navire à quelqu'homme prudent,
145 » Idoménée, Ajax, Ulysse, ou toi, Pélide,
» Qui, je crois, des mortels est le plus intrépide,
» Pour que l'on puisse enfin apaiser Apollon. »
Le regard en courroux, Achille lui répond :
« O homme sans pudeur, âme basse et cupide,
50 » Comment est-il des Grecs un seul qui se décide
» A subir ton empire, en bravant les combats?
» Pour ma propre vengeance, ici je ne vins pas;
» Car, que m'ont fait à moi, les Troyens et leurs villes?

» Ont-ils ravi mes bœufs, mes cavales agiles ?
155 » Ont-ils pillé la Phthie et ses champs pleins d'épis ?
» Non certes ; car il est entr'eux et mon pays,
» Bien des monts sourcilleux, des mers retentissantes.
» C'est pour toi, malheureux, pour qu'un jour tu t'en vantes
» Que nous t'avons suivi, pour toi, pour Ménélas !
160 » Et ton âme de chien n'y songe même pas !
» Et tu prétends m'ôter, à moi, la récompense
» Que les Grecs m'ont donnée après tant de souffrance !
» Pourtant, je n'ai jamais des lots pareils aux tiens,
» Lorsque nous enlevons quelque ville aux Troyens.
165 » Mes mains portent toujours tout le poids de la guerre ;
» Puis, quand vient le partage et que tu dois le faire,
» Ta part est la plus forte ; et moi, sur mes vaisseaux,
» Je ne recueille rien malgré tous mes travaux.
» Je m'en retourne en Phthie ; et ce retour rapide
170 » Me blesse encore moins que ton règne cupide.
» Jouis de tes trésors ; mais conquiers-les sans moi. »
Sur le champ, lui répond Atride, le grand roi :
« Fuis donc, si tu le veux ; je t'en donne licence ;
» Assez d'autres sans toi respectent ma puissance,
175 » Sans parler de l'appui du souverain des dieux.
» C'est toi qui des guerriers m'es le plus odieux ;
» Tu ne te plais jamais qu'à la guerre, aux disputes,
» Parce qu'un dieu t'a fait tout puissant dans ces luttes.

» Emmène tes vaisseaux avec tes compagnons ;
180 » Va régir, j'y consens, tes braves Myrmidons;
» Je crains peu ton courroux. Mais tu dois bien m'entendre :
» Phœbus veut Chryséis, et je saurai la rendre ;
» Mon vaisseau partira, monté par mes amis.
» Mais moi, j'irai moi-même enlever Briséis,
185 » Ton butin, dans ton camp, pour que ton cœur apprenne
» A ne point égaler ta puissance à la mienne,
» Et que nul désormains n'ait un pareil dessein. »
Achille, en l'entendant, frémit, et dans son sein,
S'agitent deux pensers : incertain, il hésite
190 S'il faut tirer le glaive ; et si, malgré sa suite,
Parmi les siens, il faut tuer Agamemnon ;
Ou s'il doit, dans son cœur, dévorer cet affront.
Cependant il tirait l'épée à moitié nue,
Quand des sommets du ciel Minerve est descendue.
195 C'est Junon aux bras blancs qui pense à l'envoyer,
Parce qu'elle chérit l'un et l'autre guerrier.
Par les cheveux, Minerve a pris le blond Achille,
Visible seulement pour le héros agile.
Achille se retourne, étonné, furieux ;
200 Il reconnaît Minerve ; et le feu dans les yeux,
Il lui lance en ces mots sa parole rapide :
« Viens-tu, fille du dieu qui possède l'Égide,
» D'Atride Agamemnon, viens-tu voir les affronts ?

» Mais je le dis sans peur, déesse, et j'en réponds,
205 » Atride de son sang me paiera cet outrage. »
Mais Minerve, aux yeux bleus, cherche à dompter sa rage
« Je viens pour te calmer, si tu veux m'obéir.
» C'est Junon aux bras blancs qui m'a dit de venir ;
» Car elle vous chérit et tous les deux vous aime.
210 » Ne tire point ton glaive ; apaise-toi toi-même,
» En poursuivant le roi de mots injurieux.
» Mais je te le promets, tu dois croire les dieux :
» Cet affront te vaudra des parts trois fois plus grandes,
» Pourvu qu'à nos conseils aujourd'hui tu te rendes. »
215 Achille, aux pieds légers, apaisant ses esprits :
« Déesse, il faut céder à vos divins avis ;
» Toute juste qu'elle est, j'éteindrai ma colère ;
» Les dieux protégeront celui qui les révère. »
A ces mots, il remet de sa puissante main
220 Le glaive demi-nu dans le fourreau d'airain ;
Et Minerve, voyant que le héros l'écoute,
Parmi les dieux remonte à la céleste voûte.
Achille cependant, pour soulager son cœur,
Poursuit Agamemnon de cris pleins de fureur :
25 « Ivrogne aux yeux de chien, au cœur de cerf timide,
» Te risquas-tu jamais dans la guerre homicide
» A conduire les tiens comme un roi brave et fort,
» Comme nous faisons tous ? Va ; tu crains trop la mort.

» Il vaut bien mieux voler, dans ce camp où tu restes,
230 » Ceux qui ne cèdent point à tes ordres funestes.
» Ah ! si tu dévorais de moins lâches sujets,
» Ce jour eût vu déjà la fin de tes forfaits.
» Mais entends le serment terrible où je m'engage :
» J'en jure par ce sceptre, aride et sans feuillage,
235 » Depuis qu'il a laissé ses branches sur les monts,
» Où l'airain lui coupa ses tendres rejetons,
» Et depuis qu'il figure à la main des arbitres,
» Quand ils règlent le droit, du ciel tenant leurs titres,
» J'en fais devant vous tous le serment redouté :
240 » Achille un jour sera des peuples regretté ;
» Et toi, tu ne pourras, de tes bras trop débiles,
» Les défendre d'Hector, et de ses coups habiles.
» Alors tu te diras, mais en vain, dans ton cœur,
» Que ta rage a des Grecs insulté le meilleur. »
245 Le sceptre aux clous d'argent, à ces mots, vole à terre,
Et le héros s'assied tout bouillant de colère.
Atride, un peu plus loin, est aussi furieux.
Nestor, roi de Pylos, s'interpose entre eux deux.
Le miel même est moins doux que n'est son éloquence ;
250 Deux générations déjà, sous sa puissance,
Ont passé dans Pylos, fières de le chérir ;
La troisième à Nestor sait encore obéir.
S'adressant aux guerriers, en ces mots il les presse :

« Oh désastre, oh malheur ! Quel chagrin pour la Grèce !
» Pour Priam et ses fils, oh quel jour de bonheur !
» Combien seront heureux les Troyens dans leur cœur,
» Quand ils sauront un jour l'effet de vos colères,
» De vous deux, chefs des Grecs aux conseils, dans les guerres !
» Tous deux, écoutez-moi ; je suis plus vieux que vous ;
» J'ai vu jadis des gens qui valaient mieux que nous,
» Et qui surent toujours me montrer déférence.
» Je n'ai point encore vu, ni ne verrai, je pense,
» Des héros tels qu'étaient le fier Pirithoüs,
» Polyphème, Dryas, Cénée, Exadius,
» Thésée égal aux dieux, dont Égée était père,
» Les premiers des humains vivant alors sur terre.
» Ils ont prouvé leur force en d'horribles hasards,
» Pour combattre et frapper les Phérès montagnards.
» Je vécus avec eux quand je quittai ma ville,
» Par leur voix apppelé loin de Pylos fertile.
» J'ai combattu près d'eux, et je dis qu'il n'est pas
» Un seul homme aujourd'hui fait pour de tels combats.
» J'entrais dans leurs conseils ; ils voulaient bien m'entendre.
» Puissiez-vous à cette heure ainsi qu'eux me comprendre !
» Toi, bien que tout puissant, laisse lui son butin,
» La fille que les Grecs ont remise en sa main.
» Et toi, fils de Pélée, il ne faut point prétendre
» T'abstenir des honneurs qu'aux rois chacun doit rendre ;

» Jupiter les dota de leur pouvoir brillant.
280 » Si tu naquis d'un dieu, si ton cœur est vaillant,
» A des sujets nombreux Agamemnon commande.
» Atride, apaise-toi; c'est moi qui le demande;
» Tu dois avoir pour lui ce magnanime égard;
» Achille est pour les Grecs en guerre un sûr rempart. »
285 De répondre à Nestor, Agamemnon s'empresse:
« Ce que tu dis, vieillard, est rempli de sagesse.
» Mais cet homme prétend toujours nous dominer;
» Il s'arroge le droit de nous tous gouverner:
» Quand il ouvre un avis, faut-il qu'on le partage?
290 » Si les Dieux immortels lui donnent le courage,
» Lui donnent-ils aussi le droit d'injurier? »
Achille, de travers regardant le guerrier;
« Qu'on me traite de lâche et d'homme débonnaire,
» Si je consens jamais à ce qui peut te plaire!
295 » D'autres t'obéiront; mais moi ne pense plus
» Que j'écoute jamais tes ordres superflus.
» Voici ce que je dis, retiens-le dans ton âme:
» Je ne combattrai point pour garder cette femme;
» Car ce qu'on me donna me peut être enlevé.
300 » Mais pour tout autre bien qu'à bord j'ai conservé,
» Tu n'y toucheras point à moins que j'y consente;
» Ou si tu l'essayais, les Grecs, pleins d'épouvante,
» Auront vu dans ton sang ma lance se plonger. »

Ils ne cessent ainsi tous deux de s'outrager;
305 L'assemblée est dissoute. En son profond navire,
Avec ses compagnons, Achille se retire.
Le fils de Ménœcée a suivi le héros.
Atride a fait lancer un vaisseau dans les flots;
Il y met vingt rameurs; il y place une offrande,
310 Qu'en menant Chryséis, il veut qu'au dieu l'on rende;
Et le prudent Ulysse est le chef des marins.
Tandis qu'ils traversaient les liquides chemins,
Atride ordonne au peuple une ablution sainte;
Et les Grecs dans la mer se sont plongés sans crainte.
315 Ils immolent ensuite au puissant Apollon
Des chèvres et des bœufs, au bord des mers sans fond;
La graisse et la fumée aux vastes cieux s'élèvent.
Pendant que tous ces soins par les soldats s'achèvent,
Le roi veut s'assurer de ses droits prétendus;
320 Il appelle Eurybate avec Talthybius;
Ce sont ses deux hérauts, en leur service agile :
« Allez tous deux ensemble à la tente d'Achille;
» Prenez-y Briséis, fille aux yeux éclatants;
» Et s'il vous refusait, moi-même je m'y rends;
325 » Des soldats plus nombreux lui reprendront sa proie. »
En prononçant ces mots, tous deux il les renvoie.
Les hérauts attristés suivent le bord des flots.
Déjà, des Myrmidons ils touchent les vaisseaux.

Achille était assis auprès de son navire;
330 Quand il les aperçoit, peu content il soupire.
Les hérauts, tout remplis de respect et d'effroi,
N'osaient ni s'exprimer, ni s'adresser au roi;
Mais lui, qui les comprend, de leur parler s'empresse :
« Salut, saints messagers des dieux et de la Grèce !
335 » Je ne vous en veux point; le roi vous a commis
» Pour venir dans mon camp m'enlever Briséis.
» Va la chercher, Patrocle, et remets-leur ce gage.
» Mais vous, hérauts, un jour vous rendrez témoignage,
» Devant les Immortels, et les Grecs, nos sujets,
340 » Devant ce roi cruel lui-même, si jamais
» On réclame mon bras pour soutenir la guerre.
» Dans son cœur aveuglé, ce roi n'y songe guère;
» Il n'a su de sa vie et ne saura prévoir
» Rien pour sauver les Grecs, remis à son pouvoir. »
345 Patrocle, ami fidèle, amène de la tente
La belle Briséis, de jeunesse éclatante.
Il la fie aux hérauts, qui partent sur-le-champ;
Briséis, malgré soi, les suivait dans le camp.
Mais Achille, à l'écart près des mers infécondes,
350 Promenait en pleurant son regard sur les ondes,
Et suppliant sa mère, il élevait ses mains :
« Puisque tu m'enfantas pour de si courts destins,
» Que Jupiter du moins, le maître du tonnerre,

» M'accorde quelque gloire ici-bas, ô ma mère !
355 » Agamemnon m'insulte ; et ne respectant rien,
» Il vient de m'enlever ma captive et mon bien. »
Ses pleurs, au sein des flots vont toucher la déesse,
Qui restait près d'un père accablé de vieillesse.
Sous forme de nuage, abandonnant les mers,
360 Elle accourt, de son fils sécher les pleurs amers,
De ses mains le caresse, et d'un nom cher l'appelle :
« Mon fils, pourquoi pleurer ? Dis ta peine cruelle ;
» Y pensant avec toi, je puis te soulager. »
Inondé de ses pleurs, Achille, au pied léger :
365 « Ma mère, tu sais tout ; que pourrais-je t'apprendre ?
» Thèbes d'Éétion sous nos coups dut se rendre ;
» Nous l'avons saccagée ; et le butin conquis,
» Divisé par les Grecs, des vainqueurs fut le prix.
» Chryséis en partage échut au fils d'Atrée.
370 » Chrysès, qui sert Phœbus, à la flèche acérée,
» Pour racheter sa fille, accourut aux vaisseaux,
» Offrant, pour sa rançon, les présents les plus beaux,
» Et portant en ses mains les bandelettes saintes.
» A tous les fils des Grecs, il adressa ses plaintes,
375 » Aux Atrides surtout, des peuples chefs altiers.
» Il fut bien accueilli par les autres guerriers,
» Qui, prenant la rançon, exauçaient sa prière.
» Le seul Agamemnon fut pour lui plus sévère ;

» Il outragea Chrysès, qui, rempli de dépit,
80 » Forma le vœu fatal que Phœbus entendit ;
» Et le dieu qui l'aimait, pour venger son ministre,
» A fait périr les Grecs sous sa flèche sinistre.
» Il immolait l'armée à ses terribles coups,
» Quand un sage devin, s'élevant parmi nous,
85 » Du dieu, nous expliqua d'où venait la colère.
» Le premier, j'ai voulu qu'on tâchât de lui plaire.
» Atride, furieux de devoir obéir,
» Me fit une menace et vient de l'accomplir.
» Les Grecs ont ramené Chryséis à son père ;
90 » Ils surent faire au dieu l'offrande tutélaire.
» Mais les hérauts du roi m'ont ravi Briséis,
» Que les Grecs pour butin m'accordèrent jadis.
» Ma mère, si tu peux, tâche de me défendre ;
» Va trouver Jupiter, s'il daigne encor t'entendre ;
95 » Tu peux lui rappeler ce que tu fis pour lui,
» Lorsque seule des dieux tu lui donnas appui.
» Tu m'as fait ce récit, qu'en mon cœur je conserve ;
» Et tu m'as dit souvent qu'un jour, Junon, Minerve,
» Et le puissant Neptune, avec les autres dieux,
00 » Voulurent enchaîner le souverain des cieux.
» Mais toi, tu fis venir de la voûte éthérée,
» Pour briser ses liens, le divin Briarée,
» Le géant aux cent bras, qu'ici-bas les humains

» Appellent Ægéon, aux redoutables mains.
405 » Auprès de Jupiter, il se tint, plein d'audace;
» Et les dieux n'osaient point accomplir leur menace.
» Dis-lui ces souvenirs; embrasse ses genoux;
» Qu'il daigne secourir les Troyens contre nous;
» Que les Grecs, repoussés sur leurs vaisseaux, périssent;
410 » Que tous blâment Atride, et que tous le maudissent,
» Afin qu'Agamemnon, en son orgueilleux cœur,
» Sache qu'il a des Grecs insulté le meilleur. »
Mais Thétis, par des pleurs soulageant sa souffrance :
« Hélas! pourquoi, mon fils, te donnai-je naissance?
415 » Pourquoi sur tes vaisseaux n'es-tu pas plus heureux,
» Pendant ces tristes jours pour toi si peu nombreux?
» Ta vie est tout ensemble, et courte et misérable;
» Je t'enfantai, mon fils, en un jour déplorable!
» Je te quitte, et m'en vais, dans le ciel nuageux,
420 » Supplier Jupiter, le souverain des dieux.
» Mais toi, sur tes vaisseaux conserve ta colère;
» Abandonne les Grecs; abstiens-toi de la guerre.
» Jupiter, sur la terre, avec les Immortels,
» Est en Éthiopie aux banquets solennels;
425 » Il doit, dans douze jours, regagner sa demeure;
» J'irai dans son palais, mon enfant, à cette heure,
» Embrasser ses genoux et saurai le fléchir. »
Thétis le laisse alors en proie au déplaisir

Que suscite en son cœur la captive enlevée.
430 D'Ulysse cependant la route est achevée ;
Il amène à Chrysa l'offrande des cent bœufs.
Dès que l'on peut mouiller dans le port spacieux,
Les matelots en hâte ont replié les voiles ;
Les mâts sont abaissés et placés sous les toiles ;
435 La rame suffit seule à mener le vaisseau ;
L'ancre, amarrée en proue, est fixe au fond de l'eau.
Ils descendent alors, aux brisants du rivage,
L'hécatombe à Phœbus destinée en hommage.
La belle Chryséis se dirige à l'autel.
440 Ulysse la conduit au foyer paternel ;
Il la rend à Chrysès, tout transporté de joie :
« C'est Atride, ô Chrysès, qui dans ces lieux m'envoie
» Pour te rendre ta fille, et donner, en son nom,
» Cette sainte hécatombe à Phœbus-Apollon.
445 » Que le Dieu nous épargne et calme sa colère ! »
Aussitôt, il remet la fille aux mains du père.
Cependant aux autels d'ornements tout chargés,
On amène les bœufs, qu'en ordre on a rangés.
On se lave les mains ; on répand la farine ;
450 Et Chrysès, implorant la clémence divine :
« Dieu dont l'arc est d'argent, qui protéges Chrysa,
» Ténédos, ta demeure, et la sainte Killa,
» Tu m'entendis naguère implorant ta vengeance,

» Et les Grecs sous tes coups ont payé ma souffrance.
455 » Écoute, dieu puissant, un autre de mes vœux :
» Détourne le fléau que tu lanças sur eux. »
Apollon exauça ses vœux, après sa plainte.
Lorsque l'on a prié, répandu l'orge sainte,
Les bœufs, le cou dressé, sont d'abord égorgés ;
460 Les membres qu'on choisit de graisse sont chargés ;
On prend les saints morceaux au corps de la victime.
Chrysès verse le vin sur le feu, qu'il anime ;
Près de lui, des enfants ont des grils tout montés.
Quand les membres sont cuits, les viscères, goûtés,
465 On découpe le reste ; et les chairs divisées
Rôtissent, avec soin sur des broches posées.
Enfin tout étant prêt, ils prennent le repas,
Où chacun a sa part, puisée aux mêmes plats.
Quand la soif et la faim moins vives s'amortissent,
470 Les amphores de vin jusques aux bords s'emplissent ;
Et les coupes de tous y puisent la liqueur.
Leurs chants, le jour entier, invoquèrent en chœur
Apollon, qu'ils louaient d'un Pæan doux et tendre ;
Et le dieu satisfait se plaît à les entendre.
475 Cependant le soleil dans les ombres s'enfuit ;
Aux poupes du vaisseau, tous ont passé la nuit.
La fille du matin, l'Aurore, aux doigts de rose,
Les vit sortir du port à l'heure où tout repose,

Apollon leur envoie un vent qui leur convient ;
480 La voile est déployée au mât qui la soutient ;
Le vent la gonfle entière ; et la vague empourprée,
Sous la quille rapide, a gémi déchirée.
En traçant, sur les flots, dans leur course, un sillon,
Ils ont bientôt des Grecs rejoint la station.
485 Alors tirant la nef loin des eaux, sur la terre,
Ils posent en dessous la poutre tutélaire ;
Et vont, après ces soins, se disperser au camp.
Là fureur n'a cessé d'enflammer cependant
Achille, aux pieds légers, vaillant fils de Pélée ;
490 Il a fui les conseils et la sage assemblée ;
Il a fui les combats. Mais son généreux cœur
S'indigne du repos où languit sa valeur.
Quand plus tard arriva la douzième journée,
Où la troupe des dieux, par Jupiter menée,
495 Remontait dans l'Olympe au palais éternel,
Thétis tient à son fils son serment maternel.
Elle quitte les mers pour l'Olympe splendide.
Seul, loin des autres dieux, elle y trouve Cronide,
Jupiter, qui voit tout, sur le sommet assis.
500 Puis, aux genoux du dieu, que sa gauche a saisis,
Sa main droite s'élève à l'immortel visage.
Elle offre à Jupiter son suppliant hommage :
« Jupiter, si j'ai pu jamais, parmi les dieux,

» Te servir quelquefois, daigne exaucer mes vœux.
505 » C'est trop peu pour mon fils que sa courte existence ;
» D'Atride Agamemnon, l'injuste violence
» L'outrage, et lui ravit le prix de sa valeur.
» Venge-le, père auguste, et rends-lui son honneur.
» Fais vaincre les Troyens, jusqu'à ce que la Grèce
510 » Répare envers mon fils un affront qui le blesse. »
Elle dit ; mais le dieu restait silencieux.
Thétis, pour le fléchir, renouvelle ses vœux,
Et toujours prosternée, elle élève sa plainte :
« Promets-moi franchement, ou refuse sans feinte ;
515 » Que peux-tu redouter ? J'apprendrai sans effroi
» Qu'il n'est pas un seul dieu plus méprisé que moi. »
Jupiter lui répond, sans cacher ses alarmes :
« Je vais fournir encor de redoutables armes
» A Junon, qui poursuit ses reproches amers ;
520 » Elle dit que, toujours, contre ses Grecs si chers,
» Aux hasards des combats, je ne défends que Troie.
» Il faut donc t'éloigner sans que Junon te voie.
» Je te satisferai ; repose-t-en sur moi.
» Un signe de mon front rassurera ta foi.
525 » C'est quand je parle aux dieux ma marque redoutable ;
» Ce qu'ainsi je promets demeure irrévocable,
» Et rien de l'accomplir ne m'empêche jamais. »
Il fit signe, à ces mots, de ses sourcils épais ;

Sur le front immortel les cheveux s'agitèrent,
530 Et dans l'Olympe entier les vastes cieux tremblèrent.
Après cet entretien, ils se quittent tous deux.
Thétis retourne aux mers, en s'éloignant des cieux ;
Et Jupiter remonte à la céleste sphère.
Les dieux, en le voyant, s'empressent vers leur père ;
535 Pas un ne négligea de l'aller prévenir ;
Sur son trône, le dieu les daignait accueillir.
Mais Junon devina la secrète entrevue,
Et comprit que Thétis au ciel était venue,
Thétis aux pieds d'argent, fille du Vieux des mers.
540 Junon adresse au dieu des reproches amers :
« Qui donc vint te parler ? Pourquoi ces défiances ?
» Tu ne m'oses jamais dire ce que tu penses,
» Et tu cherches sans cesse à te cacher de moi. »
Des hommes et des dieux, répond le puissant roi :
545 « Ne compte point, Junon, que ma pensée entière
» Soit, même à mon épouse, ouverte sans mystère.
» Ce qu'il me semble bon par toi d'en laisser voir,
» Personne avant Junon ne le pourra savoir ;
» Mais quand c'est un penser que pour moi je conserve,
550 « Tu dois des autres dieux imiter la réserve. »
Mais Junon, aux grands yeux, lui répond aussitôt :
« Fils cruel de Saturne, ah ! quel odieux mot !
» T'ai-je donc si souvent pressé de mes instances ?

» J'ai toujours attendu tes libres confidences.
555 » Mais aujourd'hui je tremble, en mon cœur, que Thétis,
» Fille du dieu marin, n'ait changé tes esprits.
» Elle a traversé l'air ; près de toi je l'ai vue,
» Embrassant tes genoux ; et grâce à l'entrevue,
» En l'honneur de son fils, bien des Grecs périront. »
560 Le souverain du ciel, Jupiter lui répond :
« O Junon, rien n'échappe à tant de vigilance ;
» Mais loin de ramener ainsi ma bienveillance,
» Tu pourras encor plus t'éloigner de mon cœur,
» Je ne m'en plaindrai pas, si c'est là ton humeur.
565 » Pourtant il faut te taire, et sache enfin m'entendre ;
» Car les Dieux n'auraient pas le temps de te défendre,
» Si j'allais quelque jour sur toi porter la main. »
En l'écoutant, Junon, aux beaux yeux, tremble et craint
Elle reste en silence et dévore sa rage.
570 Pourtant les autres dieux gémissent de l'outrage ;
Au milieu d'eux, Vulcain, le roi des artisans,
Veut calmer le chagrin de sa mère, aux bras blancs :
« C'est chose malheureuse et tout à fait cruelle,
» Si pour de vils humains on a toujours querelle ;
575 » Les dieux sont tout troublés ; et le commun repas
» A perdu tout son charme avec de tels débats.
» Je conseille à Junon, malgré ce qu'elle en pense,
» Pour un père chéri de montrer déférence,

» Afin que le festin se passe dans la paix ;
580 » Car le grand Jupiter pourrait, en ses décrets,
» Nous chasser tous du ciel, qu'il doit régir en maître.
» Quelques mots de douceur l'apaiseront peut-être ;
» Et Jupiter serait désormais bon pour nous. »
Il a pris, à ces mots, le nectar le plus doux,
585 Et présente la coupe, en disant à sa mère :
« Apprends à supporter une douleur amère ;
» Je ne veux pas te voir châtier sous mes yeux ;
» Car, malgré mon amour, le souverain des cieux
» N'est pas un ennemi contre lequel je lutte.
590 » Pour toi, j'ai déjà fait une effroyable chute,
» Quand, me lançant du ciel, il me prit par le pied.
» Je roulai jusqu'au soir durant le jour entier ;
» Quand j'atteignis Lemnos, j'étais tout hors d'haleine ;
» Et les bons Sintiens m'ont sauvé, non sans peine. »
595 Il disait ; et Junon, aux bras blancs, a souri,
Prenant la coupe aux mains de son enfant chéri,
Qui verse aux Immortels le nectar à la ronde,
Le puisant à plein vase à l'amphore profonde.
Un rire inextinguible a saisi tous les dieux,
600 En se voyant servir par Vulcain, le boiteux.
Le splendide festin, tout le jour, se prolonge,
Avant que le soleil dans l'océan se plonge ;
Apollon les charmait avec sa lyre d'or,

Et les Muses en chœur joignaient leur doux accord.
605 Quand le soleil couchant a perdu sa lumière,
Des dieux, s'en va dormir la troupe tout entière,
Dans les riches palais que l'habile Vulcain
Pour chacun a construits de son art souverain.
Jupiter a gagné le lit où d'habitude
610 Il trouvait le sommeil exempt d'inquiétude;
Il s'y couche, et Junon s'endort auprès de lui.

NOTES DU CHANT I.

Vers 1 *L'affreux courroux d'Achille.*

On a remarqué que le poëme commence en grec par le mot même qui en forme tout le sujet : « Le courroux d'Achille. » Cette remarque est très-juste. Il est peu probable qu'Homère ait eu l'intention de débuter par ce mot ; mais c'est toutefois une preuve de plus pour l'unité de l'œuvre. L'Iliade peut en effet se résumer tout entière dans la colère du héros ; elle s'ouvre et elle finit avec cette colère, qui cause les revers des Grecs, de même que la réconciliation les termine.

V. 7 *Atride.*

C'est Agamemnon, fils d'Atrée et petit-fils de Pélops. — Achille, fils de Pélée et de Thétis. Il faut voir chant XX, vers 467 et 468, comment Homère lui-même juge le caractère de son héros.

V. 9 *Le fils de Latone.*

Apollon. Latone, fille d'un Titan nommé Cœüs et de Phœbé, fut aimée de Jupiter. Rendue mère par lui, elle était dans l'île d'Astérie, une des Cyclades, quand elle mit au monde Diane et Apollon. Depuis ce temps, l'île bienheureuse changea de nom et s'appella Délos.

V. 12 *Chrysès.*

Tirant son nom de la ville de Chrysa, qu'il habitait ; voir plus bas, vers 37. Chrysa signifie d'ailleurs : « La ville d'or. »

V. 16 *Les Atrides.*

Ce sont Agamemnon et Ménélas, son frère.

V. 18 *Atrides.*

Les critiques de l'antiquité se sont étonnés que Chrysès fît ces vœux en faveur des Grecs et contre les Troyens. Mais on a expliqué cette contradiction apparente par la situation de Chrysès : il ne peut blesser les vainqueurs qu'il implore, et il désire ardemment racheter sa fille et obtenir sa délivrance.

V. 30 *Dans Argos.*

C'est-à-dire dans le Péloponnèse, qui, à cette époque, devait paraître fort éloigné des côtes de l'Asie-Mineure.

V. 31 *Préparer mon lit.*

On pourrait interpréter aussi : « Partager mon lit. » Mais l'expression a paru un peu grossière aux critiques de l'antiquité, et ils ont préféré le sens que j'ai adopté.

V. 37 *Chrysa.*

La ville d'or, sur le golfe d'Adramytte dans la Troade. Chrysa n'avait pas été pillée par les Grecs, comme tant d'autres villes ; mais Chryséis, fille de Chrysès, avait été faite prisonnière par Achille, quand elle se rendait à Thèbes des Ciliciens de la Troade, pour un sacrifice solennel. Elle avait été donnée à Agamemnon ; voir plus loin, vers 366.

V. 38 *Killa.*

Autre ville de la Troade, non loin de Chrysa, bâtie par Pélops en l'honneur de son cocher Killus, qui y était mort. — *Ténédos*, petite île au nord de Lesbos et en face de la Troade, à l'entrée de l'Hellespont.

V. 39 *Sminthée.*

Un temple d'Apollon Sminthée, ou Tueur de rats, se trou-

vait à Chrysa, et il y en avait aussi dans bien d'autres lieux.

V. 43 *A ces vœux.*

Il est assez probable que ce sont ces vers qui ont inspiré à un sculpteur inconnu la belle statue de l'Apollon du Belvédère.

V. 54 *Le dixième.*

C'est ici précisément que commence la querelle d'Agamemnon et d'Achille, et que, par conséquent, commencent aussi les faits racontés dans l'Iliade.

V. 58 *Se levant.*

Les rois eux-mêmes devaient être debout quand ils parlaient dans l'assemblée publique. Les scholiastes grecs prétendent qu'Achille prend ici la parole sur la peste, parce qu'il était lui-même médecin, du moins en partie, étant l'élève de Chiron.

V. 71 *Les Grecs vers Ilion.*

Quand la flotte retenue en Aulide ne pouvait pas sortir du port, Calchas conseilla de sacrifier Iphigénie; mais Homère ne paraît pas connaître cette légende.

V. 79 *Quelqu'un.*

C'est Agamemnon, comme la suite le prouve.

V. 106 *Prophète de malheur.*

Agamemnon peut se souvenir que c'est Calchas qui a déterminé cette rude expédition, neuf ans auparavant.

V. 114 *Clytemnestre.*

Qui devait plus tard assassiner son mari, de complicité avec Egisthe, son amant. Clytemnestre était fille de Tyndare et de Léda, et sœur d'Hélène.

V. 131 *Egal aux dieux.*

L'ironie est d'autant plus vive qu'Achille passait pour le plus

beau des Grecs et que dans le gynœcée de Lycomède, on avait pu le prendre longtemps pour une jeune fille, tant son visage était d'une grâce féminime.

V. 152 *Pour ma propre vengeance.*

On peut rapprocher les vers de Racine, Iphigénie, acte IV, scène 6.

V. 155 *La Phthie.*

Une partie de la Thessalie; voir plus loin, chant II, vers 683, la Phthie est réunie à la Hellade, d'où les Grecs ont postérieurement tiré leur nom.

V. 181 *Myrmidons.*

Selon une tradition antique, les Myrmidons avaient été d'abord des fourmis, que Jupiter avait changées en hommes.

V. 184 *Briséis.*

Voir plus loin, chant XIX, vers 287 et suivants, les lamentations de Briséis sur le corps de Patrocle; elle y raconte en partie sa propre histoire.

V. 197 *Le blond Achille.*

Quelques scholiastes ont prétendu qu'Homère avait fait Achille blond, parce qu'en général les blonds sont plus irascibles que les bruns. Il est bien plus probable qu'Homère n'a fait que reproduire une tradition.

V. 202 *L'Egide.*

Voir la description de l'Égide, bouclier de Jupiter, chant V, vers 738. C'était Vulcain qui l'avait faite pour le maître des dieux; chant XV, vers 308.

V. 211 *En poursuivant le roi.*

Ce conseil de Minerve excuse en partie les violences de langage auxquelles Achille se laisse emporter.

V. 219 *A ces mots.*

Toute cette peinture de la querelle d'Achille et d'Agamemnon, depuis le vers 54 jusqu'à ceux-ci, est admirable de vigueur et de naturel. C'est la première des grandes scènes répandues dans le cours entier de l'Iliade.

V. 248 *Pylos.*

Dans le Péloponnèse, à l'ouest, en face de Zacynthe, et au sud-est d'Ithaque.

V. 263 *Pirithoüs.*

Thessalien, fils d'Ixion, ou peut-être de Jupiter.

V. 264 *Cénée.*

Roi des Lapithes. Cénée avait été d'abord une belle jeune fille; séduite par Neptune, elle lui demanda d'être changée en homme.

V. 268 *Les Phérès Montagnards.*

Ce sont les Centaures, qui habitaient dans les montagnes du Pélion et de l'Œta. D'après les scholiastes, ce nom de Phérès ne signifie que Bêtes sauvages, par une légère altération Éolique du mot original.

V. 307 *Le fils de Ménœcée.*

Patrocle était fils de Ménœcée et petit-fils d'Actor. Ménœcée avait été un des Argonautes. Il habitait la Phthie, comme Pélée ; voir plus loin chant XI, vers 766.

V. 352 *Pour de si courts destins.*

Voir plus loin chant IX, vers 410, où Achille explique lui-même pourquoi son destin doit être si court.

V. 357 *La déesse.*

Thétis, aux pieds d'argent ou d'une blancheur éblouissante,

fille de Nérée et de Doris; mariée, malgré elle, par Junon à Pélée.

V. 365 *Thèbes d'Éétion.*

Dans la Troade, sur le golfe d'Adramytte, non loin de Chrysa et de Killa. La Cilicie de la Troade, qu'il ne faut pas confondre avec la Cilicie en face de Chypre, se partageait en deux parties, dont l'une appartenait à Éétion, et l'autre à Mynès.

V. 370 *Chrysès.*

Voir plus haut, vers 12 et suivants.

V. 402 *Briarée.*

Le mot de Briarée ne signifie que le Fort. Ces doubles noms, dont l'un est à l'usage des dieux et l'autre à l'usage des hommes, sont assez fréquents dans Homère.

V. 412 *Insulté le meilleur.*

Voir plus haut, vers 144.

V. 424 *Éthiopie.*

Il est assez difficile de déterminer le pays qu'Homère veut désigner par là. Ce pays ne répond pas certainement à l'Éthiopie telle que les modernes l'entendent. Pour Homère, c'est le pays le plus éloigné au sud, et les Éthiopiens sont aux confins de la terre. Comme ils sont à peu près inconnus, on les met en rapports constants avec les dieux, et on leur attribue une vertu fabuleuse. Dans l'Odyssée, chant I, vers 23 et 24, les Éthiopiens sont divisés en deux parts distinctes, ceux de l'est et ceux de l'ouest.

V. 432 *Le port spacieux.*

Il semble d'après ce détail que Chrysa était sur le bord de la mer. Thèbes était un peu plus loin dans les terres.

V. 451 *Dieu dont l'arc est d'argent.*

Voir plus haut, vers 37.

V. 481 *Le vent la gonfle entière.*

Ces mêmes vers sont répétés dans l'Odyssée, chant II, vers 427, 428 et 429.

V. 484 *Ils ont bientôt...*

Strabon, livre XIII, ch. 1, § 63, estime qu'il y avait de Chrysa au mouillage de la flotte grecque environ 70 stades. C'était une navigation d'une journée.

V. 493 *La douzième journée.*

Ainsi, voilà déjà douze jours que dure l'action de l'Iliade, depuis la querelle d'Agamemnon et d'Achille.

V. 498 *Kronide.*

Jupiter, fils de Kronus, le Saturne latin. Saturne, fils du Ciel et de la Terre et l'époux de Rhée, est le père de cinq enfants outre Jupiter : Neptune, Pluton, Junon, Cérès et Vesta.

V. 530 *Et dans l'Olympe entier.*

Je fais remarquer, après tant d'autres, la grandeur de cette peinture. Cette élévation d'idées et d'expressions ne se démentira pas un seul instant dans l'Iliade et l'Odyssée, chaque fois qu'il sera question de Jupiter. Sa majestueuse et réelle sérénité n'est jamais altérée.

V. 540 *Junon adresse au dieu.*

Cette discussion entre les deux époux conserve une dignité parfaite ; et toute vulgaire qu'elle peut paraître, elle est d'une mesure pleine de noblesse.

V. 552 *De Saturne.*

Ou Kronos, pour prendre le mot grec.

V. 556 *Du dieu marin.*

Nérée, fils de Pontos et de Géa, l'océan et la terre, subordonné à Neptune, habitait surtout la mer Égée. Il était le père des Néréides, dont Thétis était la première. Voir plus loin,

chant XVIII, vers 39 et suivants, où sont nommées les principales Néréides.

V. 567 *J'allais porter la main.*

Cette menace violente n'a rien de bas ni de grossier.

V. 571 *Vulcain.*

En grec Héphæstus, ou plutôt Héphaïstos, fils de Jupiter et de Junon ; né laid et boîteux il fut deux fois précipité du ciel par son père. Il raconte lui-même son histoire, plus loin, chant XVIII, vers 395 ; et il exprime sa reconnaissance à Thétis, qui l'avait recueilli dans l'une de ses chutes.

V. 594 *Sintiens.*

C'étaient des Pélasges, qui passaient pour les premiers habitants de Lemnos. Leur nom ne signifie pas autre chose que Brigands et Pirates.

V. 599 *Un rire inextinguible.*

Toute cette scène à demi-comique conserve un caractère de grandeur digne des dieux. Le goût et la mesure d'Homère s'y font voir déjà comme dans tout le reste du poëme.

V. 604 *Les Muses.*

Homère les invoque souvent dans le cours de l'Iliade. L'Odyssée, chant XXIV, vers 60, en compte neuf, sans d'ailleurs les nommer.

V. 531 *à* 611 *Après cet entretien.*

Cette grande scène, qui se passe dans l'Olympe, est d'un tout autre genre que la querelle d'Agamemnon et d'Achille. La diversité des tons est un des traits distinctifs du génie d'Homère.

CHANT II.

LE SONGE — LE DÉNOMBREMENT DES VAISSEAUX.

Jupiter envoie le Songe à Agamemnon pour le tromper, en lui faisant croire que Troie doit être prise en ce jour (1-40). Agamemnon, sur la foi du Songe, fait convoquer l'armée, et il tient conseil chez Nestor avec les principaux chefs. Quand l'armée est rassemblée, il veut l'éprouver et il lui propose de quitter le siége ; l'armée accepte et se dispose à partir (41-154). Minerve, poussée par Junon, vient faire rougir Ulysse de cette faiblesse ; Ulysse, sous l'inspiration de la déesse, arrête l'armée prête à se retirer ; ses exhortations à la foule ; châtiment de Thersite (155-279). Discours d'Ulysse, pour déconseiller le départ ; il rappelle l'oracle de Calchas en Aulide ; Nestor soutient l'avis d'Ulysse ; Agamemnon ordonne aux Grecs de se préparer au combat ; sacrifice solennel pour obtenir la faveur des Dieux ; les Grecs sortent du camp pour livrer bataille (278-483).

Dénombrement de la flotte des Grecs : Béotiens, cinquante vaisseaux ; Orchoméniens, trente vaisseaux ; Phocéens, quarante vaisseaux ; Locriens, quarante vaisseaux ; Abantes, quarante vaisseaux ; Athéniens, cinquante vaisseaux ; Salaminiens, douze vaisseaux ; Argiens, quatre-vingts vaisseaux ; Mycéniens, cent vaisseaux ; Lacédémoniens, soixante vaisseaux ; Pyliens, quatre-vingt-dix vaisseaux ; Arcadiens, soixante vaisseaux ; Épéens, quarante vaisseaux ; Doulichiens, quarante vaisseaux ; Céphaloniens, douze vaisseaux ; Étoliens, quarante vaisseaux ; Crétois, quatre-vingts vaisseaux ; Rhodiens, neuf vaisseaux ; Symiens, trois vaisseaux ; Thessaliens, trente vaisseaux ; Argiens-Pélasges, Phthiotes, Hellènes, cinquante vaisseaux ; Phylaciens, quarante vais-

seaux ; Phériens, onze vaisseaux ; Méthoniens, sept vaisseaux ; Ithomiens, trente vaisseaux ; Orméniens, quarante vaisseaux ; Orthéens, quarante vaisseaux ; Perrhèbes, vingt-deux vaisseaux ; Magnètes, quarante vaisseaux (484-759). Les meilleurs coursiers sont ceux d'Eumèle ; le plus brave guerrier, après Achille, est Ajax, fils de Télamon (760-785). Iris vient hâter l'armement et la sortie des Troyens ; dénombrement de leurs forces, commandées par Hector ; Dardaniens, Troyens, Æsépiens, Apæsiens, Percotiens, Arisbiens, Pélasges de Larisse, Thraces, Kikons, Pæoniens, Paphlagoniens, Halizons, Mysiens, Phrygiens, Méons, Cariens, Milésiens, Lyciens (786-877).

Les dieux et les guerriers dormaient toute la nuit.
Jupiter est le seul que le sommeil ait fui ;
Car il cherche en son cœur comment venger Pélide,
Et frapper bien des Grecs en la guerre homicide.
5 Mais enfin le parti qu'il trouve sage et bon,
C'est d'envoyer le Songe au grand Agamemnon.
Il l'appelle, et lui dit de sa vive parole :
« Vers les vaisseaux des Grecs, Songe léger, cours, vole ;
» Va trouver dans sa tente Atride, le grand roi ;
10 » Transmets-lui les avis que tu reçois de moi.
» Qu'il se hâte d'armer les Grecs et leurs cohortes ;
» Ilion aujourd'hui leur ouvrira ses portes ;
» Car les dieux immortels, qui demeurent aux cieux,
» Ont enfin de Junon tous accueilli les vœux.
15 » Un malheur atteindra les Troyens et leur ville. »
Il disait, et déjà vole le Songe agile ;
Il a bientôt des Grecs atteint les noirs vaisseaux ;

Il trouve Agamemnon plongé dans le repos,
Tenu par le sommeil sous une tente obscure;
20 Il se met sur sa tête; et prenant la figure
Du vieux Nestor, qu'Atride a toujours respecté,
Il lui dit, en gardant ce visage emprunté:
« Tu dors, ô fils d'Atrée, âme sage et guerrière;
» Un roi ne devrait point dormir la nuit entière,
25 » Quand d'un peuple il défend les graves intérêts.
» Écoute les conseils qu'ici je te transmets;
» Car Jupiter qui t'aime a pitié de vos peines:
» Fais armer tous les Grecs; qu'ils franchissent les plaines;
» Ilion aujourd'hui doit tomber devant eux;
30 » Car les dieux immortels, les habitants des cieux,
» Ont enfin de Junon accueilli la prière;
» Les Troyens vont périr avec leur ville entière.
» Jupiter te le dit; souviens-t-en dans ton cœur,
» Quand tu vas du sommeil secouer la langueur. »
35 Le Songe, en le quittant, lui laissse une espérance,
Pour décevoir bientôt sa vaine confiance.
Il croyait prendre Troie en ce jour solennel,
Ignorant, l'insensé, les volontés du Ciel!
Car Jupiter encore, en d'affreuses alarmes,
40 Aux Grecs, comme aux Troyens, réservait bien des larmes.
Des sons divins, Atride entend encor l'écho;
Il se lève, et revêt un éclatant manteau,

Qui recouvre une neuve et très-fine tunique ;
Il attache à ses pieds le soulier magnifique ;
45 Son glaive à clous d'argent sur son dos est jeté ;
Il prend le sceptre, aussi par ses aïeux porté,
Et va trouver des Grecs les cohortes fidèles.
Déjà l'Aurore entrait aux voûtes éternelles,
A Jupiter, aux dieux, apportant sa splendeur.
50 Agamemnon commande aux hérauts, pleins d'ardeur,
De convoquer les Grecs ; et la foule nombreuse
A répondu bientôt à leur voix vigoureuse.
Les plus vieux chefs se sont tout d'abord réunis
Près de Nestor, le roi des Pyliens soumis,
55 Agamemnon s'adresse à l'assemblée austère :
« Écoutez, mes amis ; les dieux, la nuit dernière,
» M'ont envoyé le Songe ; on l'eût pris pour Nestor,
» Tant il en avait l'âge, et l'aspect et le port.
» Il se mit sur ma tête et parla de la sorte :
60 « Tu dors, ô fils d'Atrée, à l'âme sage et forte,
» Un roi ne devrait pas dormir toute la nuit,
» Quand du salut d'un peuple il est le seul appui.
» J'apporte des conseils qu'il faut que tu retiennes ;
» Car Jupiter, qui t'aime, a pitié de vos peines.
65 » Fais armer tous les Grecs ; tu sauras qu'en ce jour
» Ilion sous vos coups doit tomber sans retour;
» Car des dieux immortels la troupe tout entière

» A de Junon enfin accueilli la prière ;
» Et Jupiter destine aux Troyens bien des maux.
70 » Toi, pense à cet avis. En achevant ces mots,
» Le Songe disparaît ; et le sommeil me quitte.
» Mais nous, faisons armer tous les Grecs au plus vite ;
» Moi j'essaierai d'abord, par un adroit détour,
» De leur faire accepter la fuite et le retour ;
75 » Vous, au contraire, il faut enflammer leur courage. »
Nestor, roi de Pylos, au sablonneux rivage,
Après lui s'est levé, quand le roi s'est rassis ;
Il leur donne en ces mots son bienveillant avis :
« Guerriers, que le courage et la prudence élève,
80 » Si tout autre des Grecs nous eût conté son rêve,
» Nous eussions repoussé son fabuleux récit ;
» Mais ici c'est des rois le plus grand qui le dit ;
» Allons donc faire armer les Grecs, sans plus d'attente. »
Il se hâte, à ces mots, de sortir de la tente ;
85 Les rois pour l'imiter s'avancent les premiers ;
Ils sont bientôt suivis par les peuples entiers.
Tels on voit, au printemps, des abeilles nombreuses
Sortir en longs essaims des roches caverneuses,
En grappe se poser sur les nouvelles fleurs,
90 Voler tantôt ici, voler tantôt ailleurs ;
Tels les peuples, sortant des vaisseaux et des tentes,
Couvraient au loin les champs de leurs masses mouvantes.

Ils s'assemblent pressés. La Voix au milieu d'eux
Les appelle à grands cris, messagère des dieux.
95 La terre gémissait sous les pas de ces troupes.
Neuf hérauts cependant, parcourant tous les groupes,
Invitaient les guerriers à cesser tant de cris,
Pour écouter des rois les utiles avis.
Les peuples sont assis ; et bientôt le bruit cesse.
100 Alors de leur parler Agamemnon s'empresse.
Debout, il porte un sceptre, ouvrage de Vulcain ;
Vulcain à Jupiter l'avait remis en main ;
De lui, l'avait reçu Mercure, au vol agile,
Qui l'offrit à Pélops, cet écuyer habile ;
105 Au grand Atrée, un jour, Pélops l'avait remis,
Puis Atrée, à Thyeste, opulent en brebis.
Thyeste le transmit aux mains du grand Atride,
Pour qu'il régît les mers et toute l'Argolide.
Appuyé sur ce sceptre, Agamemnon leur dit :
110 « Braves guerriers, héros que la Grèce produit,
» C'est un bien grand malheur que Jupiter m'envoie ;
» Naguère, il me promit qu'après avoir pris Troie,
» Je pourrais dans Argos rentrer avec honneur ;
» Maintenant il me trompe, et veut, dans sa rigueur,
115 » Que je quitte sans gloire une guerre sanglante.
» Telle est de Jupiter la volonté puissante.
» Sous ses terribles coups, bien d'altières cités

» Virent, ou doivent voir, leurs fronts précipités.
» Quelle honte pour nous, si jamais on peut dire
120 » Que les Grecs n'ont pas su, malgré leur vaste empire,
» Terminer une guerre entreprise par eux,
» Contre des ennemis pourtant bien moins nombreux !
» Que si les deux partis, suspendant leur querelle,
» Voulaient de leurs soldats faire un compte fidèle ;
125 » Si, par un, les Troyens isolaient leurs guerriers,
» Par dizaines les Grecs formant leurs rangs entiers,
» Que pour verser à boire on prît des mains Troyennes,
» L'échanson manquerait à beaucoup de dizaines.
» Les Grecs, à mon avis, surpassent tout autant
130 » Les Troyens de la ville. Il est vrai qu'à leur camp,
» De valeureux guerriers venus d'autres contrées
» Renversent mes desseins, et gardent les entrées
» D'Ilion, qui, sans eux, tomberait sous nos coups.
» Déjà neuf ans complets se sont passés pour nous ;
135 » Les poutres des vaisseaux et les câbles pourrissent ;
» Nos femmes, loin de nous, et nos enfants gémissent,
» Dans nos palais déserts ; et l'œuvre commencé
» Ici par nos efforts n'est pas plus avancé.
» Allez ; qu'à mes conseils chacun de vous se fie.
140 » Fuyons, et regagnons notre chère patrie ;
» Conquérir Ilion est hors notre pouvoir. »
Il dit ; et ses discours vont au loin émouvoir

Tous ceux qui du conseil n'avaient rien su d'avance.
La foule alors s'émeut, comme la vague immense
145 S'émeut aux mers d'Icare, alors qu'Eurus descend
Des nuages qu'au ciel le roi des dieux répand ;
Ou bien quand le Zéphyr, rasant la vaste plaine,
Fait courber les épis sous sa rapide haleine.
Ainsi, poussant des cris, s'agitent les guerriers.
150 Ils courent aux vaisseaux ; la poudre sous leurs pieds
S'élève ; et pleins d'ardeur, chacun d'eux s'encourage
A tirer les vaisseaux aux mers, loin du rivage.
On cure les canaux ; tout retentit de cris ;
On part, et les vaisseaux n'ont déjà plus d'appuis.
155 La Grèce à contre-temps de fuir se fût pressée,
Si Junon à Pallas ne se fût adressée :
« Quel malheur, Atrytone, enfant de Jupiter !
» Ainsi les Grecs, fuyant sur le dos de la mer,
» Regagneront vaincus leur trop chère patrie,
160 » Laissant aux murs de Troie, honorée et chérie,
» Cette Hélène, pour qui tant de concitoyens
» Vinrent, loin du pays, mourir aux champs Troyens !
» Va retenir les Grecs, qui pressent leur voyage ;
» Rends par tes doux conseils à chacun le courage ;
165 » Qu'ils cessent de lancer leurs navires à flots. »
Elle dit, et Minerve, en entendant ces mots,
Des sommets de l'Olympe, en hâte est descendue ;

Vers la flotte des Grecs elle est vite rendue;
Elle y rencontre Ulysse, aux conseils si prudents,
170 Debout, près des vaisseaux, qu'il laissait à leurs rangs;
Car son cœur généreux est saisi de tristesse.
En s'approchant, ainsi lui parle la déesse :
« Divin fils de Laërte, Ulysse ingénieux,
» Ainsi c'est pour mourir sur leurs vaisseaux nombreux
175 » Que les Grecs s'enfuiront vers leur chère patrie,
» Et laisseront à Troie, honorée et chérie,
» Cette Hélène, pour qui tant de concitoyens
» Vinrent, loin du pays, mourir aux champs Troyens!
» Mais toi, retiens les Grecs, qui pressent leur voyage ;
180 » Rends par tes doux conseils à chacun le courage ;
» Empêche-les de mettre à la mer leurs vaisseaux. »
Ulysse entend la voix de Minerve. A ces mots,
Il se prend à courir, en rejetant sur place
Son manteau, qu'un héraut, Eurybate, ramasse,
185 Il vole vers Atride; et lui prenant en main
Son sceptre paternel et toujours souverain,
En le portant, il court aux vaisseaux sur le sable.
Quand il rencontre un chef ou quelqu'homme honorable,
Il choisit pour parler des mots pleins de douceur :
190 « Défends-toi, mon ami, d'une injuste frayeur;
» Tâche de te calmer, et calme aussi les autres ;
» D'Atride, les projets ne sont pas tous les nôtres;

» Il veut nous éprouver ; bientôt il sévira ;
» Nous n'entendions pas tous ce qu'il nous conseilla.
195 » Que les enfants des Grecs redoutent sa colère ;
» Les rois issus des dieux ont l'âme bien altière ;
» Ils sont par Jupiter honorés et chéris. »
Si quelqu'homme du peuple encor poussait des cris,
Du sceptre il le touchait, disant d'un ton sévère :
200 « Ami, prête l'oreille, ayant soin de te taire,
» A qui vaut mieux que toi ; sans vigueur aux combats,
» A la guerre, aux conseils, ta voix ne compte pas.
» Sommes-nous donc des rois tous tant qu'ici nous sommes ?
» Tant de chefs sont un mal ; il faut parmi les hommes
205 » Un seul chef, un seul maître, au sceptre redouté,
» A qui seul Jupiter donne l'autorité. »
Il court ainsi les rangs ; et, grâce à lui, l'armée
En un vaste conseil de nouveau s'est formée,
Bruyant comme la mer qui se heurte aux brisants,
210 Sur une vaste plage aux flots retentissants.
Tous les autres guerriers s'asséyaient en silence ;
Thersite seul gardait la même violence.
C'était un vil bavard, sachant de vilains mots,
Qu'en cachette il lançait sur les rois sans propos,
215 Et ne cherchant jamais qu'à provoquer le rire.
Ilion, sous ses murs, n'avait rien vu de pire.
Louche, boiteux d'un pied, son torse était perdu

Sous l'une et l'autre épaule ; et son crâne tout nu
Était, en outre, orné d'une loupe livide.
Il était détesté d'Ulysse et de Pélide,
Qu'il critiquait toujours. Mais alors ses mépris
Sont pour Agamemnon ; car il avait compris
Que contre lui les Grecs avaient grande colère.
Voici ce que disait sa langue téméraire :
« Atride, que veux-tu ? Que te faut-il encor ?
» Tes vaisseaux sont remplis de prisonniers et d'or ;
» Nous te donnions d'abord les femmes les plus belles,
» Lorsque les Grecs faisaient des conquêtes nouvelles.
» Te faut-il la rançon que les parents Troyens
» Apportent pour leurs fils tout chargés de liens,
» Que mon bras, ou tout autre, aura pris à la guerre ?
» Veux-tu, pour consoler ta royale misère,
» Quelque beauté bien jeune ? Écoute, il ne faut pas,
» Quelque roi que tu sois, te jouer des soldats.
» O lâches ! O poltrons, cœurs de femmes timides,
» Ramenons nos vaisseaux ! Que le fils des Atrides,
» Par nous ici laissé, connaisse s'il n'a point,
» Ou s'il a, par hasard, de nous autres besoin !
» Lui qui vient d'insulter Achille, homme si brave,
» En lui prenant son bien et sa charmante esclave !
» Mais Achille est bien bon ; et déjà tu devrais,
» Coupable Agamemnon, payer tous tes forfaits. »

Thersite poursuivait ainsi son insolence,
Quand tout-à-coup Ulysse auprès de lui s'avance ;
245 Et lui jetant d'abord un oblique regard :
« Thersite, l'orateur, trop éloquent bavard,
» C'est toi qui seul ici profères ces outrages.
» Parmi tous les mortels venus sur ces rivages,
» Je n'en connais pas un qui soit plus vil que toi.
250 » Voilà comment tu peux injurier le roi,
» Réclamer le retour, que tu veux avec rage,
» Quand nous, nous ignorons si c'est un avantage,
» Ou bien si c'est un mal, de quitter Ilion ;
» Que tu peux de tes cris poursuivre Agamemnon,
255 » Lui reprochant les dons qu'il ne doit qu'à la Grèce ;
» Que tu peux l'outrager de toute ta bassesse.
» Mais moi, je te le dis, et tu le sentiras,
» Si bavardant encor je te vois sous mes pas,
» Qu'Ulysse désormais perde son nom sur terre,
260 » Et que de Télémaque il ne soit plus le père,
» Si je n'arrache pas tes habits par lambeaux,
» Ton manteau, ta tunique, et mets à nu ton dos,
» Et si je ne te chasse au loin de l'assemblée,
» Que ta vile présence aurait pour nous troublée. »
265 Il dit ; et de son sceptre à grands coups le frappant,
Il arrache des cris à Thersite pleurant.
Sur le dos, lui surgit une tumeur sanglante ;

Et Thersite s'assied tout tremblant d'épouvante ;
Il essuie à l'écart ses ridicules pleurs.
10 Les Grecs, pour s'en moquer, oubliaient leurs malheurs ;
Et chacun s'adressant à ses amis fidèles :
« Ulysse a fait souvent des actions bien belles,
» Aux combats, aux conseils, vaillant, ingénieux ;
» Mais jamais de sa vie il ne fit rien de mieux
15 » Qu'en chassant ce bavard, que tant d'audace anime.
» Nous verrons, par hasard, si ce cœur magnanime
» A critiquer les rois reprendra quelque goût. »
Ainsi parlait la foule. Ulysse était debout,
Son sceptre en main. Minerve, ayant la ressemblance
30 D'un héraut, près de lui commandait le silence,
Pour que de près, de loin, tout le peuple entendît
Ce qui dans le conseil par les rois serait dit.
Ulysse leur parlait, dès qu'on le put entendre :
« Atride, je le crains, les Grecs veulent te rendre,
35 » Prince, pour l'avenir la fable des mortels.
» Ils ne te tiendront pas leurs serments solennels,
» Que tu verrais Argos, en coursiers si fertile,
» Après avoir détruit les Troyens et leur ville.
» Vraiment on les dirait des veuves, des enfants,
90 » Tant ils pleurent entr'eux leur pays, leurs parents.
» Sans doute il est bien dur d'avoir tant de souffrance ;
» Loin d'une femme, un mois est une longue absence,

» Quand on ramène enfin son vaisseau bien ponté,
» Par les vents de l'hiver et les flots balotté.
295 » Mais nous, voilà neuf ans que nous voit ce rivage.
» Je conçois que les Grecs perdent enfin courage,
» Sur ces bords ; mais il est honteux et triste aussi
» Ou de rester encore, ou de partir d'ici.
» Attendons seulement tout le temps nécessaire,
300 » Qui montre si Calchas est menteur ou sincère ;
» Car nous le savons bien, vous pouvez l'attester,
» Vous tous que jusqu'ici la mort dut respecter :
» C'était à peine hier, quand la flotte rapide,
» Pour punir les Troyens, s'assemblait dans l'Aulide.
305 » Tout auprès d'une source, au pied des saints autels,
» Nous menions l'hécatombe offerte aux Immortels,
» Autour d'un beau platane, où coulait l'onde aimable,
» Lorsqu', ô prodige affreux ! un serpent redoutable,
» Au dos rouge de sang, et qu'envoyait le ciel,
310 » Sur l'arbre verdoyant s'élança de l'autel.
» De moineaux tout au faîte était une couvée,
» Voltigeant aux rameaux qui l'avaient élevée.
» Ils étaient neuf en tout, la mère et huit petits ;
» Le serpent les mangea tous huit, malgré leurs cris.
315 » Ensuite il s'empara de la mère fidèle,
» Qui voltigeait autour, et la saisit par l'aîle.
» Mais quand il eut mangé la mère et les enfants,

» Le ciel éternisa ces signes effrayants ;
» Car Jupiter en pierre a changé le reptile.
» L'armée, à cette vue, est restée immobile ;
» Et comme ce prodige avait troublé nos vœux,
» Calchas dut expliquer la volonté des dieux :
» Pourquoi frémir, dit-il, ô guerriers invincibles ?
» Jupiter nous apprend ses arrêts infaillibles ;
» Dans l'avenir, bien tard, ils seront accomplis.
» Le serpent a mangé la mère et ses petits ;
» Ils étaient neuf en tout, en y comptant la mère ;
» Autant de temps aussi les Grecs feront la guerre ;
» Mais au bout de dix ans, ils prendront Ilion.
» Ainsi parlait Calchas ; et l'oracle était bon ;
» Dieu saura l'accomplir ; restons avec constance,
» Jusqu'à ce qu'Ilion soit en notre puissance. »
Les Grecs, en l'entendant, poussaient d'immenses cris,
Et les vaisseaux au loin répétaient tous ces bruits.
D'Ulysse, tous vantaient la divine éloquence,
Quand Nestor, à son tour, réclama le silence :
« Hélas ! vous ressemblez à de faibles enfants,
» Oublieux de la guerre et des dangers pressants.
» Où donc sont nos serments et toutes nos promesses ?
» Jetons nos vains projets aux flammes vengeresses,
» Ces traités et ces mains, à qui nous avions cru.
» Nous discourons encore ; et tout ce temps perdu

» N'a pu mener à fin notre longue entreprise.
» Parle pourtant, Atride, à la Grèce soumise ;
345 » Et conduis-nous toujours aux sanglants rendez-vous.
» Laisse-les, s'il en est, un ou deux parmi nous,
» Qui s'isolent des Grecs et qui voudraient peut-être
» Retourner dans Argos, avant que de connaître
» Si l'oracle des dieux est sincère ou menteur.
350 » Je dis que Jupiter nous montra sa faveur,
» Le jour où nos vaisseaux, en leur course rapide,
» Apportant aux Troyens une guerre homicide,
» Virent voler la foudre à droite en longs éclats.
» Laissons donc le retour, et qu'on n'y pense pas.
355 » Il faut que chaque Grec ait sa femme Troyenne,
» Pour venger tous les pleurs qu'a fait couler Hélène.
» Si, de partir, quelqu'un était par trop hâté,
» Qu'il ne porte la main sur son vaisseau ponté
» Que pour trouver ici la mort avant les autres.
360 » Roi, garde tes desseins ; accueille aussi les nôtres ;
» Ce que je te dirai vaut bien d'être entendu.
» Fais ranger les guerriers par phratrie et tribu,
» Afin qu'ils s'aident tous et d'autant mieux s'unissent.
» Si tu donnes cet ordre et que tous obéissent,
365 » Tu verras bien alors quels sont, dans chaque rang,
» Des soldats ou des chefs, le lâche et le vaillant ;
» Si Jupiter défend Ilion du pillage,

» Ou si les hommes seuls ont trop peu de courage. »
Le grand Agamemnon lui répond aussitôt :
370 « Vieillard, dans le conseil personne ne te vaut.
» Ah ! plût à Jupiter, plût aux dieux équitables,
» Que j'eusse parmi vous dix conseillers semblables !
» Ilion chancelant ne résisterait pas
» Encore bien longtemps à l'effort de nos bras.
375 » Mais le ciel m'envoya des peines bien cruelles,
» En me jetant ainsi dans de vaines querelles.
» Une fille amena ce discord insensé
» Entre Pélide et moi ; c'est moi qui commençai.
» Si réunis un jour nous abjurons la haine,
380 » De Troie en peu de temps la ruine est certaine.
» Mais avant la bataille, allons prendre un repas ;
» Que le casque et les traits soient prêts pour les combats ;
» Que l'on donne aux coursiers la pâture ordinaire ;
» Que les chars visités puissent souffrir en guerre
385 » Les fatigues de Mars durant le jour entier.
» Nul repos aujourd'hui n'est permis au guerrier,
» Jusqu'à ce que la nuit arrête la bataille ;
» La sueur baignera la courroie et la taille
» Du soldat, et le dard tombera de sa main ;
390 » Car le cheval suera sous le char et le frein.
» Si quelqu'un près de nous tarde alors à se rendre,
» Restant près des vaisseaux, il pourra bien s'attendre

» A ne point éviter les chiens ni les oiseaux. »
Les Grecs poussaient des cris bruyants comme les flots
395 Jetés par le Notus, sur une haute plage,
Aux pointes des rochers qu'ils battent avec rage,
Et sans jamais cesser, au souffle de tout vent.
Quand Atride a parlé, les soldats se levant
S'en vont pour préparer le repas dans leurs tentes;
400 Puis adressant aux dieux des prières ferventes,
Ils demandent de fuir la mort et tous les maux.
Ensuite Agamemnon, souverain des héros,
Immole aux dieux un bœuf de cinq ans, plein de graisse,
Convoquant aux autels les princes de la Grèce,
405 Nestor, Idoménée, invités tout d'abord,
Et puis les deux Ajax, Diomède si fort;
Le divin conseiller, Ulysse est le sixième.
Le vaillant Ménélas est venu de lui-même;
Car il sait les soucis dont son frère est atteint.
410 Tous, entourant le bœuf, répandent l'orge saint;
Agamemnon adresse au ciel cette prière:
« Jupiter tout puissant, arbitre du tonnerre,
» Avant que le soleil ne finisse son cours,
» Puissé-je de Priam jeter à bas les tours,
415 » Porter un feu vengeur au palais qu'il élève!
» Que le manteau d'Hector soit percé de mon glaive;
» Et qu'en vain ses amis s'élancent contre nous;

» Qu'ils mordent la poussière, en tombant sous nos coups. »
Il dit ; mais Jupiter n'entend pas ses prières ;
20 Il lui réserve encor de bien longues misères.
Quand les vœux sont finis et l'orge répandu,
On égorge le bœuf, dont le col est tendu ;
On en coupe la cuisse ; on la charge de graisse ;
On en recouvre aussi les saints morceaux qu'on laisse.
25 Sous un bois sans rameaux, les feux sont apprêtés ;
Les viscères qu'on chauffe ont été consultés ;
Quand la cuisse est brûlée, on goûte les viscères ;
En broche, on met le reste et les pièces entières ;
On les cuit avec soin ; on les retire après,
30 Pour prendre le repas, fruit de ces longs apprêts.
Chacun également s'y satisfait à l'aise.
Cependant quand la faim avec la soif s'apaise,
Le sage et vieux Nestor leur adresse ces mots :
« Puissant Agamemnon, roi de tant de héros,
35 » Hâtons-nous ; allons tous, sans tarder davantage,
» Accomplir ce dessein que le ciel encourage.
» Qu'à ton ordre bientôt les hérauts par leurs cris
» Appellent dans le camp les soldats réunis ;
» Et nous irons ensemble éveiller en leur âme
40 » Cette invincible ardeur que le dieu Mars réclame. »
Agamemnon entend des conseils si puissants ;
Il ordonne aux hérauts, dont les cris sont perçants,

De convoquer les Grecs pour marcher à la guerre ;
Leur voix a rassemblé bientôt l'armée entière.
445 Autour d'Agamemnon les rois sont réunis.
Pallas, au milieu d'eux, anime les esprits ;
Elle agite l'Égide, éclatante, immortelle ;
Cent rayons tout en or scintillaient autour d'elle,
Et chacun des rayons valait au moins cent bœufs.
450 Minerve, aux yeux des Grecs en fait briller les feux,
Et jette dans les cœurs l'inflexible courage
Pour affronter sans peur la lutte et le carnage.
La guerre en ce moment plaît plus à leurs esprits,
Même que le retour en leur si cher pays.
455 Ainsi qu'un grand feu brûle une forêt immense,
Sur le sommet des monts, d'où sa clarté s'élance ;
Tels du terrible airain dont les Grecs sont couverts,
Jaillissent jusqu'aux cieux d'étincelants éclairs.
Ainsi, de beaux oiseaux les cohortes nombreuses,
460 De cygnes au long cou, de cannes voyageuses,
S'abattant près de Caystre, en un pré verdoyant,
Lissent, avec des cris, leur plumage brillant ;
Le champ résonne au loin de leurs troupes bruyantes ;
Tels les Grecs remplissaient, en sortant de leurs tentes,
465 Les plaines du Scamandre ; et la terre des champs
Frémit sous les chevaux et les hommes marchants.
Ils se sont arrêtés, plus nombreux dans la plaine

Que les feuilles, les fleurs, que la saison ramène.
Tels des mouches aussi les essaims passagers
70 Assiégent, au printemps, l'étable des bergers,
Lorsque le lait déborde aux tasses toutes pleines.
Les Grecs, aux longs cheveux, couvraient ainsi les plaines,
Menaçant les Troyens, qu'ils voudraient déchirer.
Mais comme les pasteurs savent bien séparer
75 Leurs troupeaux qui se sont mêlés dans le pacage,
Chaque chef range ainsi ses soldats sur la plage.
Au milieu d'eux, paraît le grand Agamemnon ;
Jupiter lui prêtait sa figure et son front,
Mars son corps vigoureux, Neptune sa poitrine.
80 Tel un puissant taureau, qui seul au loin domine
L'obéissant troupeau des vaches qui le suit ;
Tel Jupiter a fait Atride, et le conduit,
Dominant les héros de ses formes si belles.
Maintenant venez dire, ô Muses immortelles,
85 Vous que rien dans les cieux ne trompe ou ne séduit,
Car nous autres mortels ne savons qu'un vain bruit,
Quels étaient les héros et les chefs de la Grèce.
Répéter tous leurs noms dépasse ma faiblesse,
Même eussé-je dix voix, dix langues en mon sein,
90 Un souffle infatigable, et des poumons d'airain,
A moins que vous, enfants du ciel, qui vous envoie,
Ne nommiez les héros accourus devant Troie.

Je dirai les vaisseaux avec leurs chefs venus.
Les Béotiens sont sous Pénélé, Leitus,
495 Le grand Prothoénor, Arcésilas, Clonie.
Ils habitaient l'Aulide et la pierreuse Hyrie,
Schœnos, Scôle, Étéon, aux côteaux si fréquents,
Mycalèse, Thespie, et Grée, aux vastes champs ;
D'autres cultivaient Harme, Érythrée, Ilésie,
500 Éléon, Pénéon, et la féconde Hylie,
Médéon, Ocalée, aux remparts si profonds,
Eutrésis et Copé, Thisbée, aux beaux pigeons,
La riche Coronée, Haliarte attrayante.
D'autres étaient venus de Platée et Glisante,
505 D'autres, d'auprès de Thèbe, au formidable abri,
De la sainte Onchestos, que Neptune chérit,
La vaste Midée, Arne, où le raisin domine,
La lointaine Anthédon, et Nisa la divine.
Ils ont cinquante nefs ; et cent-vingt jeunes gens,
510 Sur chacun des vaisseaux, peuvent former leurs rangs.
Les guerriers d'Asplédon, avec ceux d'Orchomène,
Suivent les fils de Mars Ascalaphe, Ialmène,
Qu'Astyoque enfanta dans le palais d'Actor,
Quand d'un lien mortel elle était vierge encor ;
515 Le dieu Mars en secret un jour l'avait surprise.
Trente nefs sont la flotte à leurs ordres soumise.
Les Phocéens suivaient Épistrophe et Schédus ;

Issus de Naubolos, ils sont fils d'Iphitus ;
Ils habitaient Python, les rocs de Cyparise,
20 Panopée et Daulis, et la divine Krise ;
D'autres, Anémoré ; d'autres, Hyampolis,
Près du divin Céphise et de ses bords fleuris,
Près aussi de sa source aux plaines de Lilée.
En quarante vaisseaux leur flotte est rassemblée ;
25 Ainsi se sont formés les rangs des Phocéens ;
A la gauche, ils étaient près des Béotiens.
Les Locriens suivaient Ajax, fils d'Oïlée,
Petit, mais de vigueur sa poitrine est gonflée.
Le fils de Télamon le surpasse en grandeur ;
30 Mais personne aux combats n'avait plus de valeur.
Ils habitaient Cynus, Oponte, Calliare,
Besse, Scarphée, Augé, dont le charme est bien rare,
Tarphée et Tronius, le Bôgre aux belles eaux.
Ajax était le chef de quarante vaisseaux.
35 Ces Locriens venaient d'au-delà de l'Eubée.
Les Abantes, à qui cette île était tombée,
Habitaient Érétrie, Histiée et Chalcis,
Cérinthe au beau soleil, Dium aux murs hardis.
D'autres sortaient de Styre ; et d'autres, de Caryste.
40 Le grand Éléphénor, que le dieu Mars assiste,
Est le chef qu'ont suivi les Abantes vaillants.
Ils portaient leurs cheveux par derrière flottants ;

Et tous étaient armés de frêne en lourdes masses,
Au corps des ennemis écrasant les cuirasses.
545 Leur flotte se montait à quarante vaisseaux.
Athènes vit sortir, de ses murs forts et hauts
Le peuple d'Érechthée, engendré par la terre,
Et que Pallas nourrit de sa main tutélaire,
En lui donnant Athène et ses fertiles champs.
550 Athène, en son honneur, immole tous les ans
Des agneaux et des bœufs. L'habile Ménesthée
Conduit leurs bataillons ; il est fils de Pétée.
Personne, sur la terre, entre tous les guerriers,
Ne rangea comme lui les hommes, les coursiers ;
555 La main du vieux Nestor est seule aussi savante.
Ses noirs vaisseaux étaient au nombre de cinquante.
Sous Ajax, Salamine avait douze vaisseaux ;
Près des Athéniens, ils flottaient sur les eaux.
La belle Argos, Térinthe aux hautes palissades,
560 Hermione, Asinée, aux si profondes rades,
Épidaure, Éionée, aux raisins abondants,
Trœzène, Ægine et Mase, unissaient leurs enfants.
Par Diomède aussi leur flotte était menée,
Et par Sthénélus, fils du fameux Capanée.
565 Euryale avec eux marchait contre Ilion,
Enfant de Mékistée, issu de Talaion.
A Diomède, tous devaient obéissance.

Quatre-vingts noirs vaisseaux composaient leur puissance.
Les enfants de Mycène, en son vaste rempart,
570 Corinthe, Cléoné, bâtie avec tant d'art,
Aræthyrée, Ornès, l'aimable Sicyone,
Où, le premier, Adraste a porté la couronne,
Hypérèse, Gonosse, au haut sommet d'un mont,
La puissante Pellène, Ægiale, Ægion,
575 De Hélice la vaste et féconde contrée,
Confiaient cent vaisseaux au fils du grand Atrée,
Agamemnon, le chef des rangs les plus nombreux.
Et lui, vêtu d'airain, marchait au milieu d'eux,
Dominant tous les rois, fier de sa renommée;
580 Car nul ne commandait d'aussi puissante armée.
Ceux de Lacédémone, aux immenses vallons,
De Sparte et de Pharis, de Messe, aux beaux pigeons,
D'Augée aux champs féconds, de la riche Brysée,
D'Amyclé, de Hélos, au soleil exposée,
585 Les habitants d'Œtyle, et les fils de Laas,
Ont soixante vaisseaux, que conduit Ménélas,
Frère d'Agamemnon, séparés sur la plage;
Et leur chef plein d'espoir et de ferme courage,
Anime les guerriers; car il veut en son cœur
590 Reconquérir Hélène, et venger son malheur.
On y voyait aussi Pylos, l'aimable Arène,
Æpy, Thrys, où l'Alphée aux vallons se promène,

Cyparisse, Amphigène, Hélos, Ptélé, Doris,
Où les Muses, un jour punissant Thamyris,
595 Le chantre de la Thrace, au retour d'Œchalie,
Firent cesser des chants qui leur faisaient envie ;
Car il prétendait vaincre, en son cœur orgueilleux,
Les Muses elles même, et croyait chanter mieux ;
Elles l'ont fait aveugle et réduit au silence,
600 Sans que le chantre ait su d'où venait la vengeance.
Leur chef était Nestor, l'écuyer Pylien ;
Quatre-vingt-dix vaisseaux se rangeaient près du sien.
Les rochers de Cyllène, et ceux de l'Arcadie,
Aux valeureux guerriers, au tombeau d'Æpytie,
605 Phénéos, Orchomène, aux troupeaux abondants,
Rhipé, Stratie, Énispe, où mugissent les vents,
Tégée et Mantinée, aimable et si jolie,
La vaste Stymphélé, la riche Parrhasie,
Sous le fils d'Ankæus, le grand Agapénor,
610 Ont soixante vaisseaux, dont chacun porte à bord
Des guerriers qui jamais, sur leurs âpres collines,
N'avaient pu s'occuper d'entreprises marines ;
Mais le puissant Atride a prêté ses vaisseaux,
Pour qu'ils pussent le suivre et traverser les eaux.
615 La riche Bouprasie et l'Élide divine,
Le pays qui s'étend d'Hyrminie à Myrsine,
Des rochers d'Olénie, à ceux d'Alisius,

Envoyaient quatre chefs, qui chacun sont venus
Sur dix vaisseaux, qu'à bord les Épéens remplissent.
620 Les uns à Thalpius, Amphimaque, obéissent,
Enfants l'un d'Eurytus, l'autre de Ctéatès ;
D'autres s'étaient rangés sous le fort Diorès ;
Et le reste suivait le divin Polyxène,
Descendant d'Augias par son père Agasthène.
625 Ceux de Doulichios, d'Échinades, ilôts,
En face de l'Élide, au vaste sein des flots,
Ont pris pour chef Mégès, vaillant dans la mêlée,
Le fils de l'écuyer chéri du ciel, Phylée,
Qui, fuyant ses parents, vint à Doulichios.
630 Mégès était suivi de quarante vaisseaux.
Ulysse conduisait ceux de Céphalonie,
D'Ithaque et de Nérite, aux autans en furie,
Crocylée, Ægilipe, aux si rudes côteaux,
Et les gens de Zacynthe, et les fils de Samos,
635 Et ceux du continent qui s'étendait en face.
Ulysse auprès des dieux par sa raison se place.
Il a douze vaisseaux, peints en rouge à leur front.
Chef des Étoliens, Thoas, fils d'Andrémon,
Conduit ceux de Pleuron, Chalcis en mer, Olène,
640 Des rocs de Calydon et des champs de Pylène ;
Car du vaillant OEnée étaient morts les enfants ;
Méléagre non plus n'a point de descendants ;

Seul Thoas commandait à toute cette armée.
De quarante vaisseaux sa flotte était formée.
645 L'illustre Idoménée était chef des Crétois,
De Gnosse, de Gortyne, aux remparts hauts et droits,
De Lyttus, Milétus, de la blanche Lycastes,
Phaistos et Rhytios, cités belles et vastes,
Des cent villes de Crète ; et pour le seconder,
650 Mérion avec lui devait les commander.
Mérion est égal à Mars, dieu de la guerre.
Quatre-vingts noirs vaisseaux formaient leur flotte entière.
Un puissant fils d'Hercule, honoré par les siens,
Tlépolème, menait neuf vaisseaux Rhodiens.
655 Le peuple Rhodien en trois parts se divise,
Que composent Lindus, Camiros et Jélyse.
Par le grand Tlépolème, ils étaient tous conduits ;
D'Astyochée, Hercule eut ce valeureux fils,
Quand il la ramena du Sellée et d'Éphyre,
660 Après avoir détruit plus d'un puissant empire.
Mais dans un beau palais Tlépomène nourri,
Ayant jadis tué de son père un ami,
Le vieux Licymnius, fameux par sa vaillance,
Équipant des vaisseaux, suivi d'un peuple immense,
665 S'enfuit sur l'Océan, par ses soins traversé ;
Des autres fils d'Hercule il était menacé.
Rhodes le vit plus tard, errant, dans la misère.

Ce chef en trois tribus partagea l'île entière ;
Jupiter, souverain des hommes et des dieux,
370 Enrichissait ses fils et les rendait heureux.
Nirée a trois vaisseaux, qu'il amène de Syme.
Karope, d'Aglaé l'eut pour fils légitime.
Nirée est le plus beau des Grecs venus ici ;
Seul le divin Achille était plus beau que lui.
375 Il n'est guère vaillant ; sa suite est peu nombreuse.
Ceux de Nisyr, Krapathe, et Kasos valeureuse,
Kôn, ville d'Eurypyle et les grands Kalydnés,
Par Antiphe, et Phidippe au combat sont menés.
Ils descendent d'Hercule, et Thessale est leur père.
380 Trente vaisseaux brillants sont leur flotte légère.
Puis venaient les enfants du Pélasgique Argos,
Les guerriers d'Alopé, de Trachine et d'Alos,
De Phthie et de Hellade, aux femmes toujours belles,
Hellènes, Achéens et Myrmidons fidèles.
685 Achille commandait leurs cinquante vaisseaux.
Ils oubliaient alors les belliqueux travaux ;
Leur chef ne voulait plus les conduire à la guerre ;
Sur ses vaisseaux, Achille a gardé sa colère;
Il restait indigné du rapt de Briséis,
690 Qui, du sac de Lyrnesse avait été le prix,
Quand à Lyrnesse et Thèbe, il porta le carnage,
Qu'Épistrophe et Mynès ont senti son courage,

Tous deux fils d'Événus. Achille est en courroux;
Mais il devait bientôt reparaître entre tous.
695 Ceux de Phylax, Pyrase, en belles fleurs féconde,
Qu'aime Cérès, Itône, où le bétail abonde,
Antron, au bord des mers, Ptéléon verdoyant,
Reconnaissaient pour chef, quand il était vivant,
Protésilas, qu'alors couvrait déjà la terre,
700 Laissant sa jeune épouse et son toit solitaire.
Un Troyen dès longtemps a frappé le guerrier,
Quand, des vaisseaux des Grecs il sauta le premier.
Ses soldats, affligés d'une perte si chère,
Ont pour chef Podarkès, qui se plait à la guerre,
705 Fils du riche Iphiclus, en troupeaux opulent;
Du grand Protésilas, c'est le frère vaillant.
Protésilas, moins jeune, avait plus de courage;
Et les peuples soumis, tout en rendant hommage
Au chef qui les menait, regrettaient le premier.
710 Quarante noirs vaisseaux forment leur camp entier.
Les guerriers de Phérès, près du beau lac Bœbie,
De Bœbe et de Glaphyre, Iaolcos bien bâtie,
Suivent un fils d'Admète, avec onze vaisseaux,
Eumèle, que conçut jadis de ce héros
715 L'enfant de Pélias, la noble et belle Alceste.
Les guerriers de Méthône, et d'Olizone agreste,
Mélibé, Thaumacie, ont désiré marcher

Sous l'adroit Philoctète, habile et brave archer ;
Leurs sept vaisseaux avaient, au nombre de cinquante,
20 Des rameurs dont la main à l'arc était savante.
Jadis leur chef, atteint de redoutables maux,
Fut laissé par les Grecs dans l'île de Lemnos ;
Il dut y demeurer, blessé par un reptile.
Mais bientôt Philoctète, en quittant son asyle,
25 Devait aux fils des Grecs rappeler sa valeur.
Ses soldats ne sont pas sans guide, en leur douleur ;
Par Médon, le bâtard, leur troupe était menée.
Oïlée eut ce fils de la belle Rhénée.
Tricce, Ithôme, Œchalie, aux rocs retentissants,
30 Royaume d'Eurytus, ont envoyé leurs gens.
Les chefs, fils d'Esculape, et que leur père inspire,
Sont deux grands médecins, Machaon, Podalire.
Sous leurs ordres, marchaient trente élégants vaisseaux.
Orménie, Hypérie, aux limpides ruisseaux,
35 Titane, aux blancs sommets, Astère, plus fertile,
Suivent, fils d'Évémon, le fameux Eurypyle.
De quarante vaisseaux, ces guerriers sont munis.
Les habitants d'Orthé, de Gyrtône, d'Argis,
De la blanche Olossone, et d'Hélône charmante,
40 Ont pour chef Polypœte, à la valeur ardente,
Fils de Pirithoüs, de Jupiter issu.
L'illustre Hippodamie en son sein l'a conçu,

Le jour que son époux chassa l'affreux Centaure
Du Pélion neigeux, vers Æthix, qui l'abhorre.
745 Il est accompagné du vaillant Léontus,
Descendant de Cænée et du grand Coronus.
Sur quarante vaisseaux, sa troupe est amenée.
Vingt-deux étaient conduits de Cyphos par Gounée.
Les Éniens suivaient les Perrhèbes si fiers,
750 Ceux qui du froid Dôdône endurent les hivers,
Ceux qui du Titarèse ont les rives fécondes,
Lieux où dans le Pénée il vient verser ses ondes,
Sans qu'aux flots argentés il confonde ses flots;
On croirait, à le voir, de l'huile sur les eaux;
755 Le Styx, aux noirs serments, en est, dit-on, la source.
Le vaillant Prothoüs, si rapide à la course,
Conduit, comme jadis son père Tenthrédon,
Les Magnètes sortis des bois du Pélion.
De quarante vaisseaux, sa flotte était formée.
760 Tels sont les chefs des Grecs et de leur brave armée.
Muse, apprends-moi le nom du plus grand des guerriers;
Viens me nommer aussi les plus légers coursiers.
Les coursiers les meilleurs sont les coursiers d'Eumèle,
Volant comme l'oiseau, quand il étend son aile.
765 Même âge, même poil, même hauteur; jadis
Dans Périe, Apollon même les a nourris.
Deux cavales formaient cet attelage agile.

Le guerrier le plus brave, en l'absence d'Achille,
C'est Ajax-Télamon. Seul, Achille vaut mieux,
770 Ainsi que ses coursiers, aux combats périlleux.
Retiré désormais sur sa flotte rapide,
Implacable, il nourrit son courroux contre Atride.
Tandis que ses soldats, aux bords bruyants des flots,
S'exercent à lancer flèches, dards, javelots,
775 Les chevaux, près des chars, en lignes régulières,
Dévorent le lotus, les herbes fourragères;
Les chars sont abrités sous les tentes des rois;
Les soldats, sans leur chef, regretté bien des fois,
Traînent dans tout le camp leur loisir et leur peine.
780 Comme le feu, l'armée en marche se déchaîne;
La terre au loin gémit. Tel, de carreaux brûlants,
Jupiter quelquefois lui déchire les flancs,
Autour du noir Typhée et d'Arim, son repaire.
Sous les pas des guerriers, ainsi tremble la terre;
785 Dans leur course rapide, ils franchissent les champs.
Pourtant chez les Troyens, plus prompte que les vents,
La jeune Iris répand cette triste nouvelle;
Au palais de Priam, leur foule qu'on appelle
Vient de se rassembler, les jeunes et les vieux.
790 Iris est dans la foule, et converse avec eux.
Du royal Politès, elle a pris le visage,
L'espion des Troyens, qui, pour voir le rivage,

Sûr de ses pieds légers et d'un perçant regard,
Osait aller des Grecs observer le rempart.
795 Sous ces traits empruntés, parle la messagère :
« O vieillard, au milieu de cette affreuse guerre,
» Tu te plais aux discours, comme au temps de la paix.
» Des combats bien souvent j'ai vu les noirs apprêts ;
» Mais je n'ai vu jamais une foule semblable ;
800 » Les bois ont moins de feuille, et les mers moins de sable,
» Que les guerriers sans nombre en marche contre nous.
» Hector, prends mon avis, bon à suivre pour tous :
» Vingt peuples ont formé l'armée auxiliaire ;
» Entre ces nations, le langage diffère ;
805 » Que chaque chef s'adresse à ceux qu'il a conduits,
» Et que seul il commande aux gens de son pays. »
Hector suit aussitôt l'avis de la déesse ;
Il dissout l'assemblée ; à s'armer l'on s'empresse ;
Toute porte est ouverte ; et la ville vomit
810 Fantassins, cavaliers, s'élançant à grand bruit.
Il est près des remparts une rude colline,
Qu'environnent les champs, qu'au loin elle domine ;
Batiée est son nom, par les humains donné ;
Mais les dieux l'appelaient Tombeau de Myriné.
815 Alliés et Troyens, s'y sont rendus ensemble.
Les Troyens ont pour chef Hector, qui les rassemble ;
Il est fils de Priam. Les plus vaillants soldats,

Sous ses ordres placés, s'avançaient aux combats.
Les Dardanes suivaient Énée, enfant d'Anchise.
820 Pour mère, il a Vénus, qui, d'un mortel éprise,
Le conçut sur l'Ida, qu'elle fréquente encor.
Énée est secondé par deux fils d'Anténor,
Archiloque, Acamas, vaillants dans la mêlée.
Les opulents Troyens qui cultivent Zélée,
825 Au pied du mont Ida, buvant l'eau d'Æsépus,
Reconnaissent pour chef le brillant Pandarus,
Qui tenait d'Apollon ses flèches infaillibles.
Les enfants d'Apæsus, d'Adrastée, invincibles,
De Pityée et Térée, au mont rude et lointain,
830 Suivent Adraste, Amphos, à la cuirasse en lin,
Fils de Mérops, devin le meilleur de la terre.
Il détourna ses fils des dangers de la guerre ;
Mais ils partaient poussés par la fatalité.
Les guerriers du Practie, et ceux de Percoté,
835 De Sestos, d'Abydos, d'Arisbe, aux dieux si chère,
Ont pour chef Asius, dont Hyrtace est le père;
Asius, fils d'Hyrtace, a de nobles chevaux,
Qu'il avait amenés, d'Arisbe les plus beaux,
Loin des bords du Sellée et de ses vastes plages.
840 Hippothoüs conduit les troupes des Pélasges,
Qui cultivent Larisse et ses fertiles champs.
Pylée, Hippothoüs, leurs chefs, sont les enfants

De Léthus, descendant du Pélasge Teutame.
Les Thraces sont conduits par Pirus, par Acame ;
845 Ce sont ceux qui venaient des bords de l'Hellespont.
Euphémus, des Kikons mène le bataillon ;
Il est fils de Trœzène, et descend de Céade.
Pyræchmès, des Péons commande la peuplade ;
Ils viennent d'Amydon, avec leurs arcs tordus,
850 Bien loin des vastes eaux du limpide Axius.
Pylæmène conduit les Paphlagons fidèles,
D'Énète, qui produit des mules si rebelles,
Les fils de Sésamos, les guerriers de Kytor,
Ceux qui du Parthénus fertilisent le bord,
855 De Cromne, d'Ægiale et des monts d'Érythie.
Les Halizons suivaient Épistrophos, Odie,
Loin d'Alybe, où l'argent étale ses produits.
Les Mysiens suivaient Ennomus et Chromis.
Ennomus est devin ; mais sà vaine science
860 Ne pourra point d'Achille éviter la vaillance ;
Il mourra sous sa main, au fleuve ensanglanté.
Phorcys, Ascanius, de divine beauté,
Mènent les Phrygiens, vaillants dans la mêlée.
Les Méons sont conduits par Antiphe et Mesthlée,
865 Tous deux fils de Gygée, et de Talæménos ;
Ils commandaient aussi les Méons du Tmolos.
Les vaillants Cariens, au barbare langage,

Ceux de Milet, Phthiron, mont couvert de feuillage,
Ceux des bords du Méandre et des rocs de Mycal,
870 Ont pour chef Amphimaque, et Nastès, son égal,
Enfants de Nomion. Il portait à la guerre
De vains ornements d'or la parure légère;
Aveugle, il ignorait qu'elle ne pourrait pas
Contre Achille et ses coups le défendre aux combats,
875 Et qu'un jour par Achille elle serait ravie!
Sarpédon et Glaucus amènent de Lycie
Ceux qui bordent le Xanthe, en ses lointains détours.

NOTES DU CHANT II.

V. 6 *Le Songe.*

C'est plutôt encore le Roi des songes. Peut-être faudrait-il prendre ici le nom propre d'Oniros, comme l'ont fait quelques traducteurs.

V. 42 *Un éclatant manteau.*

Ce détail et tous ceux qui suivent avaient, dans ces temps reculés, une importance qu'ils ne peuvent avoir de nos jours. Alors, les rois seuls pouvaient posséder tous ces produits d'un art peu répandu.

V. 65 *Fais armer tous les Grecs.*

Voir plus haut, vers 11 et vers 27. Ces répétitions ne font pas un effet déplaisant, parce qu'elles sont fort courtes.

V. 76 *Pylos au sablonneux rivage.*

On croit que c'est la Pylos de Messénie, aujourd'hui le port de Navarin, si célèbre dans notre siècle, par le combat de mer qui y fut livré en 1827.

V. 87 *Tels on voit.*

C'est la première comparaison de l'Iliade ; on a remarqué qu'il n'y en avait pas une seule dans tout le premier chant.

V. 101 *Debout.*

Voir, chant I, vers 58, où Achille parle aussi debout.

V. 106 *Thyeste.*

Frère d'Atrée, et père d'Égisthe, qu'il eut de son union incestueuse avec sa sœur Pélopie.

V. 109 *Appuyé sur ce sceptre.*

Si Homère donne tant d'importance au sceptre, c'est que le sceptre était le signe de l'autorité royale.

V. 110 à 118 *Braves guerriers....*

Ces vers se retrouvent plus loin, chant IX, vers 18 à 25.

V. 129 *Surpassent tout autant.*

Ceci revient à dire que les Grecs étaient dix fois plus nombreux que les Troyens de la ville même de Troie. Il est vrai qu'il y avait en outre les auxiliaires.

V. 145 *Aux mers d'Icare.*

La mer d'Icare, sur les bords de l'Asie-Mineure, s'étendait à peu près de l'île de Cos au sud, à l'île de Samos au nord. C'étaient surtout les Sporades qui étaient répandues dans cette mer. Les tempêtes y sont plus violentes qu'ailleurs. Une des îles près de Samos, s'appelait Icaria, et donnait son nom à tous ces parages; on croyait que c'était précisément dans cette île qu'était tombé Icare, en fuyant de Crète avec son père Dédale.

V. 146 *Eurus.*

Eurus, vent du sud-est, un des quatre vents principaux dans Homère. Le Notus, vent du sud-ouest, était au moins aussi orageux.

V. 147 *Le Zéphyr.*

Vent d'ouest, pluvieux et assez doux.

V. 153 *On cure les canaux.*

On tirait les vaisseaux à terre; et, pour les manœuvrer plus aisément, on creusait des fosses où on les faisait couler pour les

mettre à l'abri du mauvais temps. Pour les remettre à l'eau, il fallait curer ces canaux qui s'ensablaient assez vite.

V. 157 *Atrytone.*

En d'autres termes, l'Infatigable; beau nom pour Minerve, déesse de la sagesse.

V. 161 *Cette Hélène.*

Voir plus bas, vers 175, une répétition analogue à celles qui ont été signalées plus haut, vers 65.

V. 188 à 277 *Quand il rencontre....*

Cette peinture d'Ulysse rassurant l'armée, et la scène de Thersite, sont admirables, quoique dans un genre différent des deux grandes scènes du chant I.

V. 205 *Un seul chef, un seul maître.*

Vers très-souvent cité, et passé presqu'en proverbe.

V. 212 *Thersite.*

Voilà un de ces types immortels qu'a créés le génie d'Homère. On peut voir par cet épisode combien Aristote a raison de lui attribuer la gloire d'avoir le premier découvert les conditions de la comédie, Poétique, chapitre IV, §§ 7 et 8. Thersite passait pour avoir fait partie de la troupe des chasseurs qui avaient poursuivi le sanglier de Calydon. Méléagre, indigné de sa lâcheté, l'avait précipité du haut d'un rocher; et Thersite était resté difforme par suite de cette chute.

V. 295 *Voilà neuf ans.*

Ainsi la querelle d'Agamemnon et d'Achille ne survient qu'à la fin de la guerre.

V. 304 *Dans l'Aulide.*

Aulis est un port sur le bras de mer qui sépare la Béotie de l'Eubée; la banlieue qui l'entoure est l'Aulide. L'étymologie

indique que ce lieu devait offrir aux vaisseaux une station sûre et commode, soit pour s'abriter la nuit, soit pour un plus long séjour.

V. 303 *C'était à peine hier.*

Il y a cependant neuf ans; mais Ulysse ne veut tenir aucun compte de cette trop longue attente, afin, disent les scholiastes, de ne pas attrister les Grecs par le souvenir de leurs souffrances.

V. 340 *Ces mains.*

On étendait la main pour prêter serment.

V. 370 *Personne ne te vaut.*

L'éloge d'Agamemnon est bien mérité; et le discours du vieux Nestor est plein d'énergie et de concision. Dans cette grave circonstance, le vieillard n'a rien de sa prolixité habituelle.

V. 395 *Le Notus.*

Vent de sud et de sud-ouest, humide et orageux; voir plus haut, vers 145 et suivants.

V. 439 *Valait au moins cent bœufs.*

Chaque rayon, étant d'or, avait une valeur considérable, que le poëte compare à celle d'une hécatombe.

V. 461 *Caistre ou Caystre.*

Fleuve qui se jette dans la mer non loin et au nord d'Éphèse; sa source est en Lydie. — *En un pré verdoyant.* Le texte porte le « Pré d'Asias, » roi de Lydie, qui a donné son nom à cette partie de l'Ionie; ce nom s'est étendu de proche en proche à l'Asie entière.

V. 465 *La plaine du Scamandre.*

Ainsi le camp des Grecs n'était pas loin de l'embouchure du Scamandre. Ce fleuve, réuni au Simoïs, se jette dans l'Hellespont, à l'est du cap Sigée.

V. 484 *O Muses immortelles.*

Homère a bien raison d'invoquer le secours des Muses pour le dénombrement qu'il va essayer de faire. C'est, en son genre, un des morceaux les plus merveilleux de toute l'Iliade, par l'abondance et l'exactitude extraordinaires des détails. A lui seul, il donne une idée prodigieuse de la puissance du génie d'Homère. Il faut voir les éloges que lui prodigue Strabon, livre I.

V. 494 *Les Béotiens.*

La Béotie au nord de l'Attique, allant jusqu'à la mer en face de l'Eubée. — *Pénélé*, ou Pénélée.

V. 509 *Cent-vingt jeunes gens.*

Les Béotiens comptent donc 6,000 hommes.

V. 510 *Orchomène.*

C'est l'Orchomène de Mynès, pour la distinguer de l'Orchomène d'Arcadie dans le Péloponnèse.

V. 516 *Trente nefs.*

Le poëte distingue cette partie de la Béotie de celle qu'il vient de décrire d'abord.

V. 517 *Les Phocéens.*

La Phocide est à l'ouest et au nord de la Béotie; elle est en partie sur les côtes de la mer; elle était habitée par les Locriens, qui se partageaient en diverses tribus. Elle renfermait Delphes, dont Homère ne parle pas, et qui n'avait pas à cette époque la réputation qu'elle eut plus tard.

V. 526 *A la gauche.*

C'est la gauche de la station et du mouillage des Grecs, en d'autres termes, la partie de l'armée placée au nord et près de l'Hellespont.

V. 527 *Les Locriens.*

Les Locriens étaient placés au sud-ouest de l'Eubée, et ils s'étendaient sur les bords de l'Euripe.

V. 535 *D'au-delà de l'Eubée.*

En effet, c'était assez loin de l'Eubée, dans l'ouest.

V. 536 *Les Abantes.*

Ils passaient pour les plus anciens habitants de l'Eubée.

V. 546 *Athènes.*

L'Attique est au sud-est de la Béotie.

V. 557 *Salamine.*

Petite île à l'ouest de l'Attique et au nord d'Égine. Ajax est ici le fils de Télamon. Le fils d'Oïlée commandait aux Locriens.

V. 559 *Argos.*

Dans la partie orientale du Péloponnèse.

V. 569 *Les enfants de Mycène.*

Mycène faisait aussi partie de l'Argolide, au nord-est de la ville d'Argos.

V. 581 *Lacédémone.*

Dans le Péloponnèse, au sud-ouest de l'Argolide. — *Sparte*, distincte alors de Lacédémone.

V. 591 *Pylos.*

Dans la Triphylie, à l'ouest; distinct du Pylos de l'Élide, sur la mer de Sicile.

V. 603 *Arcadie.*

Au centre du Péloponnèse, et ne touchant par aucun côté à la mer, comme Homère le remarque un peu plus bas, vers 612. Atride leur avait prêté des vaisseaux, et c'était comme une seconde flotte qu'Agamemnon avait sous ses ordres.

V. 615 *La riche Bouprasie.*

C'est encore une partie de l'Élide, au nord-ouest de Pylos.

V. 625 *Échinades.*

Ce sont les Échinades, au nord-ouest du Péloponnèse et en face de l'Acarnanie, à l'est d'Ithaque.

V. 632 *Céphalonie, Ithaque.*

Au nord-ouest du Péloponnèse, en face du golfe de Corinthe et de l'entrée de l'Adriatique.

V. 634 *Zacynthe.*

A l'ouest du Péloponnèse et au sud de Céphalonie et d'Ithaque. *Samos*, nom d'une partie de Céphalonie, qu'il ne faut pas confondre avec la Samos de l'Ionie, près de l'Asie-Mineure.

V. 638 *Étoliens.*

L'Étolie est placée entre l'Acarnanie à l'ouest, et la Locride à l'est. Elle s'étendait jusqu'à la mer au sud.

V. 645 *Des Crétois.*

La très-grande île de Crète est placée à l'est du Péloponnèse, et ferme presque toute la mer Égée, en s'étendant jusque vers les côtes de l'Asie-Mineure.

V. 654 *Rhodiens.*

Rhodes, au nord-est de la Crète, près des côtes de l'Asie-Mineure, en face d'Halicarnasse. Tlépolème est tué par Sarpédon, plus loin, chant V, vers 629 et suivants.

V. 659 *D'Éphyre.*

Éphyre dans l'Élide, au nord-est du Péloponnèse ; quelquefois aussi Éphyre a été prise pour Corinthe.

V. 671 *Syme.*

Petite île située non loin de Rhodes.

V. 679 *Thessale.*

D'où vient le nom de la Thessalie.

V. 681 *Du Pélasgique Argos*

Pour le distinguer de l'Argos du Péloponnèse.

V. 683 *La Hellade.*

C'est de la Hellade, qu'est venu le nom de toute la Grèce. La Phthie et la Hellade faisaient partie de la Thessalie.

V. 691 *Lyrnesse et Thèbe.*

Lyrnesse en Mysie, au sud-est de la Thèbe d'Éétion, au pied des monts Placus.

V. 695 *Phylax, Pirase.*

C'est encore une partie de la Thessalie et de la Phthiotide.

V. 711 *Lac Bœbie.*

Dans la partie pélasgique de la Thessalie, au sud-est de l'Ossa et du fleuve Pénée.

V. 716 *Méthône.*

Partie de la Thessalie.

V. 729 *Tricce, Ithôme.*

Villes de la Thessalie. L'Œchalie dont il est question ici, est celle de Thessalie sur le fleuve Pénée. Il y avait d'autres villes de ce nom dans la Messénie et dans l'Eubée.

V. 730 *Eurytus.*

Eurytus passait pour un très-habile archer; il osa défier Apollon à la lutte de l'arc, et le dieu irrité le tua à coups de flèches.

V. 732 *Machaon, Podalire.*

Ainsi la médecine est née en Thessalie, avant de fleurir plus

tard sur les côtes de l'Asie-Mineure dans les écoles de Cnide et de Cos. Machaon et Podalire auraient alors transporté leur art chez leurs ennemis. Hippocrate passait pour le 17e ou 18e descendant d'Esculape. Pour Esculape il n'est pas le médecin des dieux dans l'Iliade; c'est Pæon; voir chant V, vers 401 et 899.

V. 734 *Orménie.*

Dans la partie sud-est de la Thessalie, limitrophe de la Phthie.

V. 738 *Orthé, Gyrtône.*

Dans la partie nord-ouest de la Thessalie, au nord du Pénée et dans la région de Perrhèbes.

V. 744 *Pélion.*

Haute montagne dans la Magnésie, sur le bord de la mer, à l'est de la Thessalie. L'Ossa était à l'extrémité nord de la Magnésie. — *Æthix*, ou les Æthices, au pied du Pinde, à l'ouest et au-delà de la Thessalie. Du Pélion à l'Æthix, la distance était assez considérable et de plus de 60 lieues, dans un pays hérissé de montagnes.

V. 748 *Cyphos.*

Dans le pays des Perrhèbes, assez loin de la mer, au nord-ouest du Pénée.

V. 749 *Les Éniens.*

Les Éniens étaient à l'ouest de la Thessalie et des Perrhèbes.

V. 750 *Dôdône.*

La fameuse Dôdône était en Épire au pied du mont Tomare; mais il paraît, d'après ce passage de l'Iliade, qu'il y avait aussi une Dôdône en Thessalie dans le pays des Perrhèbes.

V. 751 *Titarèse.*

Rivière du nord de la Thessalie, descendant du mont Olympe, et se jetant dans le Pénée, non loin de Gyrtône.

V. 758 *Sortis des bois du Pélion.*

Les Magnètes donnaient leur nom à cette partie de la Thessalie qui s'appelait Magnésie et s'étendait sur la mer Égée.

V. 763 *Eumèle.*

Voir les jeux au chant XXIII, vers 288. Eumèle était fils d'Admète et d'Alceste; voir plus haut, vers 715.

V. 766 *Dans Périe.*

Périe ou Piérie, au nord de l'Olympe. C'est là que dans son exil Apollon faisait paître les troupeaux d'Admète. Au lieu de Périe, on a lu aussi quelquefois Phères, ville située au sud du lac de Bœbie; et cette leçon est peut-être la plus probable.

V. 769 *Ajax-Télamon.*

Ajax, fils de Télamon, ne devait sa gloire qu'à sa valeur personnelle; car sa flotte venue de Salamine était très-peu nombreuse.

V. 788 *Autour du noir Typhée.*

Typhœe ou Typhon, géant qui causait, dit-on, les tremblements de terre, en se remuant sous le sol où il était enseveli. — *Arim*, on ne sait pas précisément quel est ce lieu ou ce peuple. On le suppose en Asie-Mineure et dans une contrée volcanique.

V. 791 *Politès.*

Un des fils de Priam.

V. 793 *Pour voir le rivage.*

Le texte dit précisément : « Du haut de la tombe du vieil Æsyétès, » colline assez élevée qui se trouvait à la droite du camp des Grecs, sur la rive gauche du Scamandre, et non loin du tombeau d'Ilus.

V. 796 *O vieillard.*

Ici Iris s'adresse à Priam; un peu plus bas, vers 802, elle s'adresse à Hector; ainsi elle parle au vieux et au jeune.

V. 804 *Le langage diffère.*

Si les Troyens avaient tant de peine à s'entendre entre eux, à plus forte raison devaient-ils en avoir à s'entendre avec les Grecs, qui avaient aussi différents dialectes.

V. 813 *Batiée.*

On ne sait pas précisément la situation de cette colline par rapport à Troie; il est probable qu'elle était à l'est, et assez loin des lieux d'où les Grecs, à l'ouest, pouvaient venir. Myriné était femme de Dardanus et fille de Teucer.

V. 819 *Les Dardanes.*

Dardanes ou Dardaniens, descendants de Dardanus, fils de Jupiter, qui passa de Samothrace dans l'Asie-Mineure.

V. 821 *L'Ida.*

Au sud-est de Troie.

V. 825 *Æsépus.*

Fleuve qui descend de l'Ida en Mysie, et qui va se jeter dans la Propontide, non loin de Cyzique. Il coule à l'est du Scamandre.

V. 829 *Pityée.*

Sur la Propontide, au nord-est de Lampsaque; c'était la partie la plus septentrionale de la Troade.

V. 834 *Practie ou Practios.*

Nom d'un petit fleuve qui se jette dans la Propontide, non loin d'Abydos, au nord-est, et qui passait à Percoté.

V. 835 *Sestos.*

Sur la rive d'Europe et sur la Propontide, en face d'Abydos sur la rive d'Asie; c'était au nord de la Dardanie ou Troade.

— *Arisbe*, entre Abydos et Percoté, sur le fleuve Selléïs ou Sellée, qu'il ne faut pas confondre avec le Sellée de l'Élide.

V. 840 *Les troupes des Pélasges.*

Ce sont les Pélasges de l'Asie-Mineure.

V. 841 *Qui cultivent Larisse.*

Larisse, à l'extrémité de l'Æolide, au sud de Cymé, et un peu au nord de Smyrne. Il ne faut pas la confondre avec la ville de Larisse en Thessalie.

V. 844 *Les Thraces.*

Probablement ceux des environs de Sestos. — *Acame* ou Acamas; voir plus loin, chant VI, vers 7, Acamas tué par Ajax Télamonien.

V. 846 *Des Kikons.*

Peuple de Thrace, au nord-ouest de la Propontide.

V. 848 *Péons.*

Au nord de la Macédoine et à l'ouest de la Thrace. Ainsi les Troyens étaient allés chercher des alliés jusque sur le continent et dans les contrées qui étaient en partie à la Grèce.

V. 850 *Axius.*

Fleuve de Macédoine, qui se jette dans la mer Égée, entre Thessalonique à l'est, et Pella à l'ouest.

V. 851 *Paphlagons.*

La Paphlagonie était fort loin de la Troade, au nord-est sur le pont Euxin.

V. 852 *D'Énète.*

Les Énètes ou Hénètes occupaient le nord-ouest de la Paphlagonie, sur le pont Euxin.

V. 853 *Sésamos.... Kytor....*

Villes de Paphlagonie.

V. 855 *Érythie....*

Toutes villes de la Paphlagonie sur le Pont-Euxin.

V. 856 *Halizons.*

Peuple de la Bithynie, à l'ouest de la Paphlagonie. La Bithynie était en partie sur le pont Euxin et sur la Propontide, au nord de la Troade.

V. 858 *Mysiens.*

La Mysie est à l'est de la Troade; c'était une assez vaste contrée.

V. 861 *Au fleuve ensanglanté.*

Dans le Xanthe, sans doute; mais l'épisode, qui est annoncé ici, ne se retrouve pas plus loin. Ennomus n'est nommé encore qu'une seule fois, chant XVII, v. 218; mais il est vivant, et il reçoit les ordres d'Hector comme les autres chefs Troyens. Y a-t-il pour ceci quelque lacune dans l'Iliade?

V. 863 *Phrygiens.*

La Phrygie était à l'est de la Mysie et de la Lydie, vers le centre de l'Asie-Mineure.

V. 864 *Méons.*

La Méonie faisait partie de la Lydie, et était au nord-est.

V. 866 *Tmolos.*

Le Tmole est au sud de la Méonie et à l'est de la Lydie, dont il faisait partie.

V. 867 *Cariens.*

La Carie était au sud de la Lydie.

V. 868 *Milet.*

Déjà illustre du temps de la guerre de Troie.

V. 869 *Mycal.*

Ou Mycale. C'est le fameux promontoire, en face de Samos. Le Méandre, qui descend de la Phrygie et qui coule du nord-est au sud-ouest, se jette dans la mer non loin de Milet.

V. 870 *Amphimaque.*

Ou comme d'autres manuscrits le veulent, Amphiloque.

V. 874 *Contre Achille.*

Il n'est plus question d'Amphimaque dans le reste de l'Iliade, non plus que d'Ennomus; voir plus haut, vers 861.

V. 876 *Lycie.*

Au sud-est de la Carie; c'était la partie la plus éloignée de la domination Troyenne.

V. 877 *Xanthe.*

Il y a aussi dans la Lycie un fleuve appelé Xanthe, comme celui de la Troade et dont le cours du nord au sud partage la contrée en deux parties. Xante ne signifie que Blond.

On peut trouver que ce dénombrement des forces Troyennes est moins régulier et moins complet que celui de l'armée Grecque. C'est que, sans doute, la tradition nationale avait conservé moins de souvenirs des étrangers.

CHANT III.

LES TRAITÉS — COMBAT SINGULIER DE PARIS ET DE MÉNÉLAS — LA REVUE SUR LES MURS.

Sortie des deux armées (1-14). Rencontre de Pâris et de Ménélas ; Pâris tremble de se mesurer avec son rival ; reproches d'Hector ; Pâris se décide à se battre ; Hector propose de sa part aux Grecs ce combat singulier ; les Grecs consentent à une trève ; espérances des deux parts (15-120). Hélène, informée par Iris, va trouver Priam et les vieillards sur la Tour ; la revue du haut des murs (121-244). Priam et Agamemnon président au sacrifice et au traité ; conditions du combat (245-312). Duel de Ménélas et de Pâris ; Pâris vaincu est sauvé par Vénus, qui le transporte à Troie auprès d'Hélène ; entretien de Pâris et d'Hélène (313-448). Indignation de Ménélas (449-461).

Quand les rangs sous les chefs en ordre se sont mis,
Les Troyens s'avançaient en poussant de grands cris.
Tel est au vaste ciel le tumulte des grues,
Lorsque, fuyant l'hiver et ses humides nues,
Elles passent les mers en poussant des clameurs,
Qui présagent de loin le meurtre et les douleurs
Qu'elles iront porter chez les hommes Pygmées.

Mais les Grecs en silence ont rangé leurs armées;
Et chacun se promet d'aider ses compagnons.
10 Ainsi quand le Notus répand au haut des monts
Un brouillard, qu'à la nuit l'adroit voleur préfère,
Le berger ne peut voir plus loin qu'un jet de pierre.
Telle montait à flots la poudre de leurs pieds;
L'espace disparaît sous les pas des guerriers.
15 Déjà les deux partis préparent la bataille.
En avant des Troyens, Pâris montrait sa taille;
Son épaule portait la peau d'un léopard,
Son épée et son arc; il tient un double dard;
Et défiant les Grecs, par ses cris il appelle
20 Les plus braves d'entr'eux à la lutte mortelle.
Mais dès que Ménélas aperçoit le guerrier,
A grands pas, loin des siens, s'avançant le premier,
Tel qu'un puissant lion accroupi sur sa proie,
Un bouc sauvage, un cerf, la déchire avec joie,
25 Et satisfait sa faim, dédaignant les clameurs,
Des chiens les plus fougueux et des hardis chasseurs;
Tel le grand Ménélas se réjouit dans l'âme,
Quand il voit Alexandre; et pour punir l'infâme,
En armes, de son char à terre il a sauté.
30 Pâris le voit à peine; et tout épouvanté
A l'aspect du héros qui contre lui s'avance,
Pour éviter la mort, dans les rangs il s'élance.

Ainsi qu'un voyageur qui rencontre un serpent,
Dans le creux d'un rocher, est pris d'un tremblement;
35 Il recule, couvert d'une pâleur livide;
Ainsi le beau Pâris s'enfuit, d'un cœur timide,
Devant le fils d'Atrée, au plus épais des rangs.
Mais Hector l'y poursuit de ces mots outrageants:
« Lâche et trop beau Pâris, en amour si peu sage,
40 » Que n'es-tu mort plus tôt, sans fils, sans mariage!
» Ton trépas, je le dis, vaudrait mieux que l'affront
» Dont tant de fois déjà tu couvris notre front.
» De toi, les Grecs diront en leur juste insolence,
» Que tu fais un guerrier de superbe apparence,
45 » Mais qui n'a pas de cœur sous des dehors si beaux.
» Étais-tu donc ainsi, lorsque sur tes vaisseaux,
» Menant de tes amis une troupe fidèle,
» Tu ravis loin d'ici cette femme si belle
» Que devaient réclamer de valeureux guerriers?
50 » Mal affreux pour ton père et des peuples entiers,
» Bonheur pour l'ennemi, ruine pour toi-même!
» Et tu fuis Ménélas, conduit par Mars, qui l'aime!
» Vois celui dont la femme est la tienne en ce jour.
» Mais que feront ta lyre, et les dons de l'Amour,
55 » Quand tes cheveux seront traînés dans la poussière?
» Ah! que n'as-tu déjà le lourd manteau de pierre,
» Pour venger les Troyens, et finir tant de maux! »

Pâris, beau comme un dieu, lui répond en ces mots :
« Ta juste haine, Hector, ne m'est point épargnée ;
» Pour moi, ton cœur toujours est comme la cognée,
» Qui pénètre le bois et le fend en éclats,
» Aux coups du bûcheron, dont elle aide le bras.
» Tel est le noble esprit, qui jamais ne te quitte.
» Pourtant, ne blâme pas les présents d'Aphrodite ;
» Nous devons estimer les dons venus des dieux,
» Que seuls ils peuvent faire, et que nul n'a sans eux.
» Si tu veux maintenant que j'affronte la guerre,
» Arrête des Troyens, des Grecs, l'armée entière.
» Ménélas, avec moi combattant corps à corps,
» Verra qui doit avoir Hélène et ses trésors.
» Celui qui de nous deux gagnera la victoire
» Conservera la femme et ses biens avec gloire ;
» Et les peuples, unis par des traités puissants,
» Habiteront, ceux-ci, Troie et ses vastes champs ;
» Ceux-là regagneront Argos et l'Achaïe. »
Hector, en l'entendant, se sent l'âme ravie ;
Et faisant reculer les nombreux bataillons,
Il va, la pique en main, ranger ses compagnons.
Mais les Grecs, lui lançant leurs flèches meurtrières,
N'en voulaient qu'à lui seul, et l'accablaient de pierres,
Quand Agamemnon jette un cri retentissant :
« Grecs, suspendez vos coups ; arrêtez un instant ;

» Hector, au beau panache, a quelque chose à dire ! »
Chacun, en l'écoutant, s'arrête et se retire.
85 Hector, pour leur parler, s'avance au milieu d'eux :
« Sachez de moi, Troyens, et vous Grecs valeureux,
» Ce que dit Alexandre, auteur de cette guerre.
» Les Grecs et les Troyens déposant sur la terre
» Leurs armes un instant, ne s'en serviront pas.
90 » Pâris seul, devant nous combattant Ménélas,
» Verra qui doit avoir Hélène et ses richesses.
» Le vainqueur, quel qu'il soit, certain de nos promesses,
» Emmènera chez lui la femme et tous les biens ;
» Et des traités lieront les Grecs et les Troyens. »
95 Il dit, et les soldats l'écoutaient en silence.
Le bouillant Ménélas devant les rangs s'avance :
« Que l'on m'écoute aussi ; mon cœur est bien chagrin !
» Mais, ô Grecs et Troyens, voici, je crois, la fin
» Des maux sortis pour vous de la longue querelle
100 » Que commença Pâris, hôte trop peu fidèle.
» Meure celui de nous qui doit ici mourir !
» Mais vous, par des traités sachez vous réunir.
» Immolez deux agneaux au Soleil, à la Terre ;
» Nous en offrirons un au maître du tonnerre.
105 » Priam ici conduit, à défaut de ses fils,
» Recevra nos serments par lui mieux garantis.
» Chacun, devant les dieux, gardera sa promesse ;

» On peut s'en rapporter à sa sage vieillesse ;
» Et Priam, rattachant l'avenir au passé,
110 » Nous satisfera tous par son conseil sensé. »
Les Grecs et les Troyens, pleins de cette espérance,
Croyaient trouver bientôt la fin de leur souffrance.
On fait dans tous les rangs reculer les coursiers ;
On range sur le sol les armes des guerriers,
115 Et d'un sillon étroit, on les sépare à peine.
Les deux hérauts d'Hector ont traversé la plaine,
Pour ramener Priam et porter les brebis.
Au Grec Talthybius, même soin est remis ;
Il va vers les vaisseaux, dans sa course rapide,
120 Pour y prendre un agneau par les ordres d'Atride.
Devant l'illustre Hélène Iris paraît encor ;
Elle a pris tout l'aspect de la bru d'Anténor,
Au noble Hélicaon, Laodice fidèle,
Des filles de Priam passant pour la plus belle.
125 Hélène, en cet instant, brodant, en son palais,
Un double voile en pourpre, y peignait à grands traits
Les travaux que les Grecs et les Troyens pour elle
Souffraient si vaillamment dans leur longue querelle.
Iris était près d'elle, et lui parlait ainsi :
130 « Quel spectacle nouveau ! Chère sœur, viens ici
» Regarder les Troyens et les Grecs intrépides.
» Naguère ils brandissaient leurs armes homicides ;

» L'impitoyable Mars les poussait aux combats.
» Maintenant, en silence, ils ont laissé leurs bras
135 » Poser leurs boucliers sans vouloir se défendre,
» Parce que Ménélas et le bel Alexandre
» Vont combattre pour toi, de leurs longs javelots;
» Ta main sera le prix du plus fort des rivaux. »
Hélène est toute émue et regrette en son âme
140 Son pays, ses parents, celui qui l'eut pour femme;
Et se couvrant d'un voile aux brillantes couleurs,
Elle a quitté la chambre, en répandant des pleurs.
Deux servantes pourtant, à sa suite élancées,
Accompagnent ses pas jusques aux portes Scées;
145 C'est Aithré, c'est Clymène. En ces lieux, Panthoüs,
Anténor, Clytius, Ikétaon, Lampus,
Le sage Eucalégon, tous remplis de prudence,
Avec le grand Priam, étaient en conférence.
Trop vieux pour les combats, ils ne sont qu'orateurs:
150 Les cigales n'ont point, aux ardentes chaleurs,
Des chants plus animés, sous un épais feuillage,
Que n'était sur la Tour leur gracieux langage.
Quand ils virent vers eux qu'Hélène s'avançait,
Entr'eux volaient ces mots, que chacun s'adressait:
155 « Non, ni Troyens, ni Grecs ne sont dignes de blâme
» De souffrir tant de maux pour une telle femme!
» Les déesses au ciel n'ont point des traits plus beaux.

» Pourtant, qu'elle retourne aux rapides vaisseaux,
» Pour épargner à nous, à nos fils tant de peine. »
160 Ils disaient ; et Priam appelle alors Hélène,
Au milieu des vieillards rangés autour du roi :
« Approche, mon enfant, et t'assieds près de moi,
» Pour mieux voir tes amis, ton époux et tes proches.
» Je ne t'en veux en rien, n'adressant mes reproches,
165 » Pour la guerre des Grecs, qu'aux volontés des dieux.
» Viens donc, et nomme moi cet homme merveilleux
» Qui semble si bien fait, si fort pour la bataille ;
» Bien d'autres que j'ai vus avaient plus haute taille ;
» Mais jamais un plus beau ne vint frapper mes yeux ;
170 » Ce doit être un héros, un roi majestueux. »
Mais la divine Hélène a répondu : « Mon père,
» Je te crains tout ensemble, et mon cœur te révère.
» Ah ! que n'ai-je péri, lorsque, suivant ton fils,
» Pour lui j'abandonnai mon époux, mon pays,
175 » Ma fille qui naissait, ma cour pleine de charmes !
» Je n'aurais point failli, ni versé tant de larmes.....
» Mais tu m'as demandé ce guerrier et son nom.
» C'est, je puis te le dire, Atride Agamemnon,
» A la fois grand guerrier et roi que l'on vénère ;
180 » Malheureuse ! il était dans un temps mon beau-frère ! »
A ces mots, le vieillard encor tout étonné :
« O trop heureux Atride ! O mortel fortuné

» De régir tant de Grecs et leur vaste patrie!
» Jadis j'ai visité la fertile Phrygie,
185 » Ce pays en guerriers, en héros si fécond,
» Que commandaient Otrée et le divin Mygdon,
» Aux bords du Sangarie alors portant la guerre;
» Je comptais dans leurs rangs comme un auxiliaire,
» Quand la fière Amazone accourut aux combats;
190 » Mais ils étaient bien moins que ne sont tes soldats! »
Voyant ensuite Ulysse, il dit: « Mon enfant, nomme
» Encore celui-ci; dis-nous quel est cet homme;
» Moins grand qu'Agamemnon, ses épaules pourtant
» Sont plus larges; son corps est aussi plus puissant.
195 » Il a mis à ses pieds ses armes sur la terre;
» Et visitant les rangs, parcourt l'armée entière.
» On dirait d'un bélier, à la riche toison,
» Dominant des brebis le faible bataillon. »
Hélène lui répond: « Ce guerrier est Ulysse,
200 » Fils du fameux Laërte, et rempli d'artifice.
» Ithaque et ses rochers lui donnèrent le jour;
» De la ruse, son cœur n'ignore aucun détour. »
A ces mots, lui répond Anténor vénérable:
« Ce que tu nous dis là, femme, est bien véritable;
205 » Ulysse a parmi nous jadis porté ses pas,
» Pour traiter ta rançon, suivi de Ménélas.
» C'est moi qui leur offris la couche hospitalière;

» J'ai pu les bien connaître et voir leur caractère.
» Quand, debout, dans la foule, ils se mêlaient, marchants
210 » Ménélas l'emportait par ses membres puissants;
» Tous deux assis, Ulysse avait grand avantage.
» Lorsque, de la parole ils devaient faire usage,
» Ménélas s'exprimait avec rare à-propos,
» Bréf, précis, ne disant jamais beaucoup de mots,
215 » Et quoique plus âgé, sans aucun artifice.
» Mais lorsque, de parler venait le tour d'Ulysse,
» Il se levait, tenant d'abord ses yeux bien bas;
» Son sceptre, ni penché, ni droit, ne bougeait pas,
» Immobile en sa main. A voir sa contenance,
220 » On l'eût cru sans esprit et privé d'éloquence.
» Mais quand la voix sortait de ses puissants poumons,
» En mots plus drus que n'est la neige et ses flocons,
» Nul mortel contre lui ne se fût mis en lice;
» Et nous ne songions plus aux manières d'Ulysse. »
225 Puis en voyant Ajax, Priam demande encor :
« Quel est cet autre Grec et si grand et si fort?
» Au milieu des guerriers, sa tête au loin domine. »
« C'est, lui répond Hélène, à la beauté divine,
» Le formidable Ajax, le sûr rempart des rois.
230 » Non loin, Idoménée, au milieu des Crétois,
» Se tient devant la troupe à ses ordres docile.
» Ménélas lui donna bier fréquemment asyle;

» Et dans notre palais il vint plus d'une fois.
» Je pourrais te nommer tous les Grecs que je vois;
235 » Pourtant il en est deux que mes yeux, avec peine,
» Les cherchant vainement, ne voient pas dans la plaine :
» C'est Castor et Pollux, mes frères valeureux,
» Que ma mère enfanta, le même jour heureux.
» Peut-être n'ont-ils point quitté Lacédémone;
240 » Ou si sur leurs vaisseaux ils étaient en personne,
» Peut-être fuiraient-ils les guerriers par dépit,
» Et crainte des affronts dont leur sœur se couvrit. »
Mais à Lacédémone ils sont tous deux sans vie,
Enterrés dès longtemps dans leur douce patrie.
245 Les hérauts cependant menaient par la cité
Deux moutons, et du vin dans une outre apporté.
Un cratère est choisi par le héraut Idée,
Avec les tasses d'or, pour la coupe vidée.
Debout devant Priam, il le presse en ces mots :
250 « Fils de Laomédon, les plus fameux héros
» Des Grecs et des Troyens, réclament ta présence,
» Pour sceller leurs traités en toute confiance.
» Pâris et Ménélas, combattant corps à corps,
» Verront qui doit avoir Hélène et ses trésors;
255 » Le vainqueur gardera la femme et les richesses;
» Les autres, engagés par de saintes promesses,
» Habiteront, ceux-ci Troie et ses champs entiers;

» Ceux-là regagneront Argos, aux beaux coursiers. »
Il dit ; et le vieillard ordonnait à sa suite
260 D'atteler ses chevaux, pour partir au plus vite ;
Il monte sur le char, que lui-même conduit ;
Le prudent Anténor s'est placé près de lui.
Les rapides coursiers les menaient dans la plaine ;
Mais parmi les soldats ils s'avançaient à peine,
265 Qu'ils descendent tous deux et s'en vont par les champs,
Aux Grecs comme aux Troyens se mêler dans les rangs.
Agamemnon alors s'avance avec Ulysse ;
Et les sacrés hérauts, ministres de justice,
Proclament les traités, et mélangent le vin ;
270 Les rois reçoivent l'eau qu'on verse sur leur main.
Ensuite Agamemnon prenant sa courte épée,
Près du glaive pesant toujours enveloppée,
En coupe quelques poils sur le front des brebis ;
Ils sont entre les chefs aussitôt répartis.
275 Puis, élevant les mains, il fait cette prière :
« Grand et saint Jupiter, notre très-puissant père,
» Soleil qui peux entendre et voir tous les humains,
» Fleuves, Terre, vengeurs, aux enfers souterrains,
» De qui n'observe point la foi jurée aux autres,
280 » Sûrs gardiens des serments, soyez témoins des nôtres.
» Si Pâris est ici vainqueur de Ménélas,
» Qu'Hélène soit pour lui le prix de nos combats ;

» Et nous repasserons les mers, sans plus attendre.
» Que si c'est Ménélas qui défait Alexandre,
285 » Les Troyens nous rendront Hélène et tout son bien,
» Et nous paieront de plus le tribut qui convient,
» Afin que l'avenir à jamais s'en souvienne.
» Que si Priam, ou bien la nation Troyenne,
» Refusait le tribut, Alexandre étant mort,
290 » Pour venger ce forfait, je resterais encor,
» Poursuivant jusqu'au bout la fin de cette guerre. »
Il dit ; et d'un seul coup plongeant sa lame entière
Dans le corps des moutons, il leur perce les flancs ;
Et tous trois sur le sol il les jette expirants.
295 On puise cependant le vin dans le cratère ;
Et chacun en silence élevant sa prière,
Les Grecs et les Troyens faisaient des vœux pressants :
« Grand et saint Jupiter, et vous dieux tout puissants,
» De celui qui serait au serment infidèle,
300 » Tombe, comme ce vin, à terre la cervelle !
» Que sa femme périsse, ou passe en d'autres bras ! »
Ils disaient ; mais le ciel ne les exauça pas.
Priam leur adressait ces paroles rapides :
« Écoutez-moi, Troyens, et vous Grecs intrépides ;
305 » Je regagne Ilion, dont le vent bat la Tour ;
» Car mes yeux affligés ne pourraient en ce jour
» Voir contre Ménélas combattre les fils que j'aime.

» Seuls les dieux immortels et Jupiter lui-même
» Savent lequel des deux doit tomber aujourd'hui. »
310 Priam met dans le char les moutons près de lui;
Et la guide, en arrière, à sa main s'entrelace ;
Dans le char qui s'éloigne, Anténor a pris place.
Tous deux dans Ilion ils n'étaient pas encor,
Quand le divin Ulysse et le vaillant Hector
315 Mesurèrent le champ, et puis après jetèrent
Dans un casque d'airain les sorts, qu'ils agitèrent,
Pour voir qui doit des deux lancer le premier dard.
Les peuples attentifs se tenaient à l'écart;
Grecs et Troyens, aux dieux adressaient leur prière :
320 « Dieu, qui, du haut Ida, nous gouvernes en père,
» Que celui qui causa tous nos sanglants travaux
» S'en aille dans l'enfer expier tant de maux !
» Et nous, unissons-nous d'une ferme alliance. »
Hector, tournant la tête, agitait en silence
325 Le casque; et le hasard favorisait Pâris.
Les soldats demeuraient dans les rangs qu'avaient pris
Les armes, les coursiers, dispersés sur la plaine.
Mais Pâris, le mari de la divine Hélène,
Endosse son armure, en allant à l'écart.
330 Sur chaque jambe, il met un élégant cuissard;
Des agrafes d'argent l'ornaient à la surface.
Puis ensuite, il revêt la brillante cuirasse

Qu'à Lycaon, son frère, il empruntait souvent;
Sur l'épaule, il plaçait le glaive à clous d'argent,
335 Et le lourd bouclier, qu'à porter il s'apprête;
Un casque bien poli couvrait sa belle tête;
Les crins d'un noir cheval en formaient le cimier;
Un javelot puissant chargeait son bras guerrier.
Ménélas comme lui revêtait son armure.
340 Quand tous deux, loin des leurs, se sont mis en mesure,
Ils viennent dans les rangs se mêler aux soldats,
Les yeux pleins de fureur. En observant leurs pas,
Les Grecs et les Troyens étaient saisis de crainte.
Rapprochés l'un de l'autre, ils restaient dans l'enceinte,
345 La lance en main, remplis d'un courroux meurtrier.
C'est le dard de Pâris qui vole le premier;
Il touche au bouclier du vaillant fils d'Atrée;
Mais l'airain, résistant à la pointe acérée,
La recourbe et l'arrête. Aussitôt, furieux,
350 Ménélas a frappé, tout en faisant ces vœux :
« O Jupiter, par moi punis son insolence;
» C'est Pâris le premier qui m'a fait une offense;
» Que son exemple apprenne à la postérité
» A respecter les lois de l'hospitalité! »
355 Il dit ; et tout à coup, sa formidable lance
Atteint le bouclier qu'Alexandre balance,
Le traverse, et, perçant ses ornements brillants,

Va jusqu'à la cuirasse et pénètre dedans.
Il va même trouer la tunique moelleuse.
360 Pâris, en se baissant, a fui la mort affreuse.
Le glaive sur le champ tiré par Ménélas
Frappe sur le cimier ; mais il vole en éclats ;
Trois ou quatre morceaux sont épars sur la terre.
Atride, en gémissant, exhale sa colère :
365 « O Jupiter, quel dieu fait plus de mal que toi !
» Quand je vais pour punir Pâris, traître à sa foi,
» Tu me brises mon glaive ; et mon dard inutile
» S'échappe de ma main, que tu rends mal habile. »
Il dit ; et par le casque il a saisi Pâris,
370 Qu'il renverse et qu'il traîne aux rang de ses amis.
Le cuir qui tient le casque, en coupant la peau tendre,
Et lui serrant le col, étouffait Alexandre.
Ménélas, plein de gloire, en ce jour eût vaincu,
Si Vénus ne l'avait en hâte prévenu,
375 En rompant tout à coup la trop faible lanière.
Le Grec n'a que le casque en sa main, qui le serre.
Le héros dans les airs le jette, furieux,
Parmi ses compagnons, qui le gardent entr'eux.
Le dard en main, il court encor, sur Alexandre,
380 Lorsque le bras divin de Vénus vient le prendre,
Tout est facile aux dieux ! d'un nuage entourant
Le guerrier, qu'elle porte à son lit odorant.

Elle s'empresse aussi d'aller chercher Hélène,
Qu'escortait, sur la Tour, la jeunesse Troyenne.
385 A son riche manteau, Vénus la touche exprès;
Car d'une vieille femme elle emprunte les traits,
Que dans Lacédémone aimait jadis Hélène,
Et qui reçut le soin de lui filer la laine.
Sous cet aspect trompeur, Vénus lui parle ainsi :
390 « Pâris auprès de lui t'appelle; viens ici.
» Au palais, sur le lit, il t'attend, plein de charmes;
» Certe on ne dirait pas qu'il fût naguère en armes,
» Et tu croirais plutôt, tant ses habits sont beaux,
» Qu'il prend, après la danse, un instant de repos. »
395 En entendant ces mots, Hélène en est émue;
Mais la belle Vénus, par elle est reconnue,
A son aimable sein, à ses yeux éclatants.
Hélène lui répond en ces mots tout tremblants :
« Déesse, voudrais-tu tromper une mortelle?
400 » Où vas-tu me mener, à tes ordres fidèle,
» Phrygie ou Méonie, aux bords délicieux,
» Où quelqu'heureux mortel doit ressentir tes feux?
» Est-ce que Ménélas, triomphant d'Alexandre,
» En son triste palais, avec lui veut me prendre,
405 » Que tu viens m'abuser d'un mensonge odieux?
» Quitte à ton gré pour lui la sphère où sont les dieux;
» Dédaigne désormais la céleste demeure;

» Ne songe plus qu'à lui, le veillant à toute heure;
» Sa femme ou son esclave est le sort qui t'attend.
410 » Mais moi, je ne veux plus de ce joug insultant;
» Je saurai fuir son lit; je crains que les Troyennes
» Ne se raillent de moi; j'ai déjà trop de peines! »
« Garde-toi, lui répond Aphrodite en courroux,
» D'irriter ma colère, en provoquant mes coups;
415 » Ma haine pourrait bien remplacer ma tendresse.
» Si ma main entr'eux tous t'abandonne et te laisse,
» Les Troyens et les Grecs sont prêts à te punir. »
Hélène, en l'écoutant, se sent toute frémir;
Sous son voile brillant, elle marche en silence,
420 Cachée à tous les yeux; et Vénus la devance.
Quand auprès de Pâris Hélène est de retour,
Ses servantes s'en vont à leurs travaux du jour;
A la chambre élevée, Hélène se retire.
Sur un pliant, Vénus, la mère du sourire,
425 La dépose, et la porte à son époux heureux.
Hélène reste assise; et la fille des dieux,
Détournant ses regards, entretient Alexandre:
« Tu reviens du combat! La mort eût dû t'y prendre,
» Frappé par le héros qui fut mon noble époux!
430 » Il allait, disais-tu, succomber sous tes coups!
» Tu passais Ménélas en vigueur, en vaillance!
» Va donc le provoquer de ton bras, de ta lance;

» Engage encor la lutte; ou bien, si tu m'en crois,
» Ne va pas contre lui combattre une autre fois.
435 » Si le blond Ménélas te retrouve à la guerre,
» Il pourrait d'un seul coup t'étendre en la poussière. »
Alexandre, à ces mots répond avec langueur :
« Ces reproches amers me déchirent le cœur;
» Ménélas m'a vaincu; mais c'est grâce à Minerve;
440 » Un jour je le vaincrai, pourvu qu'un dieu me serve.
» Mais ici tous les deux ne pensons qu'à l'amour;
» Mon cœur ne fut jamais plus brûlant qu'en ce jour,
» Non pas même quand Sparte, aux campagnes fécondes,
» Pour la première fois, nous vit, passant les ondes,
445 » Dans l'île de Krana tous les deux nous unir ;
» Tant je t'aime aujourd'hui! tant je sens de désir! »
Il se rend vers le lit, fait d'une douce laine;
Et bientôt près de lui s'y vient placer Hélène.
Comme un lion, Atride, élancé cependant,
450 Regardait s'il verrait Pâris de rang en rang.
Mais aucun des Troyens, des alliés fidèles,
Ne pouvait du fuyard lui donner des nouvelles.
On ne l'eût point caché, si quelqu'un l'eût surpris;
Car tous comme la mort, ils détestaient Pâris.
455 Mais le chef des guerriers, Agamemnon, s'écrie :
« Écoutez-moi, Troyens, peuples de Dardanie :
» Vous avez vu qu'ici Ménélas est vainqueur;

» Payez-nous le tribut, et rendez-nous honneur;
» Donnez-nous les trésors en même temps qu'Hélène,
460 » De façon qu'a jamais l'avenir s'en souvienne. »
Ainsi parlait Atride, et les Grecs l'approuvaient.

NOTES DU CHANT III.

Vers 7 *Pygmées.*

Hommes auxquels la fable donnait la hauteur d'une coudée, comme l'indique l'étymologie du mot. On plaçait les Pygmées soit dans le centre de l'Inde, soit dans l'Afrique, au-delà de l'Égypte. Aristote semble croire que cette fable n'est pas sans quelque fondement ; Histoire des animaux, livre VIII, ch. 12.

V. 10 *Notus.*

Vend du sud-ouest, apportant la pluie, et par conséquent quelquefois du brouillard.

V. 56 *Le lourd manteau de pierre.*

Ceci veut dire sans doute que les Troyens auraient dû lapider Pâris; peut-être est-il simplement question de sa mort et de son enterrement sous la pierre.

V. 59 *Ta juste haine.*

Voir, plus loin, le même vers dans le texte grec, chant VI, vers 333.

V. 75 *Argos et l'Achaie.*

Deux parties du Péloponnèse : l'une, au sud-est; l'autre, au nord-ouest.

V. 125 *Hélène.*

Le sujet de broderie que choisit Hélène est sans doute pour elle seule ; car il ne pouvait plaire ni aux Troyens, ni aux Grecs.

V. 138 *Hélène.*

Voilà une des scènes les plus délicates, si ce n'est les plus grandes, de l'Iliade. Hélène est admirée par des vieillards, et sa beauté incomparable les émeut malgré les glaces de l'âge.

V. 162 *Mon enfant.*

Priam montre toujours pour Hélène la plus tendre indulgence, ainsi que toute sa famille.

V. 179 *A la fois grand guerrier.*

C'était là le vers qu'Alexandre préférait dans toute l'Iliade, peut-être parce qu'il s'en faisait l'application personnelle; c'est ce que nous apprend Plutarque dans son Traité de la fortune d'Alexandre, ch. 10.

V. 182 *O trop heureux Atride.*

Flatterie détournée à la Grèce; elle est d'autant plus fine qu'elle est dans la bouche d'un ennemi.

V. 187 *Sangarie ou Sangarius.*

Fleuve, qui, après avoir arrosé la Phrygie, traverse la Bithynie et se jette dans le Pont-Euxin.

V. 229 *Le formidable Ajax.*

Homère ne dit pas précisément lequel des deux Ajax; mais évidemment c'est le fils de Télamon; voir chant II, vers 769.

V. 238 *Ma mère.*

Léda, femme de Tyndare.

V. 243 *Ils sont tous deux sans vie.*

Plus tard, la légende a rendu immortels les deux frères, les Dioscures. Ici finit l'épisode, tant de fois imité depuis Homère, de la revue sur les murs.

V. 250 *Laomédon.*

Père de Tithon et de Lampus, outre Priam. Neptune et Apollon avaient été à sa cour et avaient gardé ses troupeaux.

V. 383 *D'aller chercher Hélène.*

On remarquera combien ce rôle prêté à Vénus convient à la déesse de l'amour. Le guerrier malheureux et peu brave va se consoler avec le plaisir.

V. 395 *Vénus par elle est reconnue.*

Voilà l'excuse d'Hélène : c'est une déesse toute puissante qui l'entraîne.

V. 427 *Détournant ses regards.*

Nuance très-délicate.

V. 445 *Krana.*

Ile, dont on ne sait pas bien la position sur les côtes de l'Attique ou de la Laconie. C'est peut-être l'île de Cythère, au sud du Péloponnèse.

CHANT IV.

RUPTURE DES TRAITÉS — REVUE D'AGAMEMNON.

Délibération des dieux; Jupiter consent à ce que les Troyens rompent la trève et manquent à leurs serments (1-72). Minerve va conseiller à Pandare de décocher une flèche à Ménélas; Pandare obéit à la déesse et blesse Ménélas à la cuisse; fureur d'Agamemnon, en voyant son frère blessé; Machaon guérit Ménélas (73-219). Résolutions de l'armée Troyenne à la suite de cette trahison; discours d'Agamemnon à l'armée grecque; ses ordres et ses conseils aux différents chefs (220-422). Engagement des Grecs et des Troyens; exploits de divers guerriers; pertes des deux parts (523-544).

Les dieux sont réunis auprès de Jupiter;
Dans une salle d'or, l'auguste Hébé les sert;
La coupe du nectar fait circuler la joie.
Mais les regards des dieux sont arrêtés sur Troie;
5 Pour irriter Junon, Jupiter la surprend
Par ces mots imprévus, qu'avec peine elle entend :
« Ménélas a pour lui l'aide toujours certaine
» De la forte Pallas, de Junon l'Argienne;
» Mais elles s'amusaient toutes deux loin de lui,

10 » Lorsqu'à l'autre, Aphrodite assurait son appui,
» Le surveillant sans cesse, et défendant sa tête
» De la mort, qui semblait à frapper toute prête.
» Cependant Ménélas n'en est pas moins vainqueur.
» Quant à nous, sachons bien ce que veut notre cœur :
15 » Laissons-nous les guerriers poursuivre leur querelle ?
» Ou les unissons-nous par un traité fidèle ?
» Que si nous pouvions tous agréer ces projets,
» La ville de Priam recouvrerait la paix.
» Que Ménélas reprenne Hélène et la conserve. »
20 Ces mots font murmurer Junon avec Minerve,
Toutes deux contre Troie à l'écart conspirant.
Minerve sut garder un silence prudent,
Et cacha son dépit par respect pour son père ;
Mais Junon ne put point maîtriser sa colère :
25 « Fils cruel de Saturne ! Ah ! quels odieux mots !
» Voudrais-tu rendre vains tant de soins, de travaux,
» Mes peines, mes sueurs, quand mes coursiers en nage
» Poussaient contre Ilion les peuples au carnage !
» Soit ; il est plus d'un dieu pour blâmer de tels coups. »
30 Jupiter lui répond, enflammé de courroux :
« Que t'a donc fait Priam, sa ville déplorable,
» Pour les poursuivre ainsi de ta haine implacable,
» Qui réclame toujours leur chute et leur trépas ?
» Si jamais, dans leurs murs, tu peux porter tes pas,

» Tu mangerais tout crus Priam et son lignage,
» Et les autres Troyens, pour assouvir ta rage.
» Fais comme tu l'entends; mais moi, je ne veux plus,
» Entre nous, ce sujet de débats superflus.
» Souviens-toi dans ton cœur de ce que je vais dire :
» Si quelque jour aussi je pensais à détruire
» La ville où des mortels seraient chéris de toi,
» N'ose point entraver un seul instant ma loi ;
» Car pour te plaire, ici, je me fais violence.
» S'il est, sous le soleil et sous le ciel immense,
» De ville qui soit chère et sacrée à mon cœur,
» C'est la sainte Ilion, à qui je rends honneur ;
» C'est Priam et ses fils, ce peuple dont le zèle
» A mes autels toujours sut se montrer fidèle,
» Les chargeant de parfums et d'hommages pieux. »
Aussitôt, lui répond la déesse aux grands yeux :
« Trois villes, j'en conviens, me plaisent entre toutes ;
» Oui, ce sont Sparte, Argos, Mycène aux vastes routes.
» Détruis-les toutes trois ces villes que tu hais ;
» Je ne puis les sauver ; je les livre à tes traits ;
» J'aurais beau contre toi tâcher de les défendre,
» A ton bras tout puissant il faut toujours se rendre.
» Pourtant ne réduis pas tous mes travaux à rien ;
» Je suis aussi déesse, et mon sang est le tien ;
» Car Kronos m'assura le droit que je réclame,

60 » En me faisant l'aînée, en me faisant ta femme.
» Je reconnais ton droit sur le reste des dieux ;
» Mais, l'un à l'autre, il faut que nous cédions tous deux ;
» Les dieux se rangeront à notre exemple utile.
» Toi, commande à Pallas d'aller, d'un vol agile,
65 » Parmi les combattants, pour pousser les Troyens
» A rompre les premiers du traité les liens,
» En attaquant les Grecs restés sans défiance. »
Le roi des dieux reçoit ces vœux avec clémence.
Il adresse à Pallas ses ordres tout puissants :
70 « Rends-toi d'un vol léger parmi les combattants ;
» Que les Troyens, manquant à la trève sacrée,
» La rompent les premiers, après l'avoir jurée. »
Ces mots de Jupiter ont animé Pallas ;
Loin de l'Olympe, en hâte, elle a porté ses pas.
75 Quand le fils de Kronos, comme présage envoie
Aux marins, aux guerriers, un astre qui flamboie,
Il en jaillit dans l'air de redoutables feux ;
Telle apparaît Minerve, alors qu'au milieu d'eux
Elle vient s'élancer ; les guerriers, à sa vue,
80 Les Grecs et les Troyens, ont l'âme tout émue ;
Chacun à son voisin disait alors ces mots :
« Ou nous aurons encor la guerre et ses travaux ;
» Ou Jupiter, qui seul de nos combats décide,
» Va mettre fin peut-être à la guerre homicide. »

85 Ils disaient ; mais Pallas prend les traits et le port
Du vaillant Laodoque, un des fils d'Anténor ;
Et cherche en la mêlée, aux rangs qu'elle sépare,
Si son œil peut trouver l'invincible Pandare.
Elle aperçoit bientôt le fils de Lycaon,
90 Arrêté, mais suivi du brave bataillon,
Qui, pour lui, de l'Æsèpe, a quitté le rivage.
Près du guerrier, Pallas lui tenait ce langage :
« Fils du grand Lycaon, si ton cœur m'en croyait,
» Bien vite à Ménélas tu lancerais un trait,
95 » Service glorieux qu'aux tiens tu pourrais rendre.
» Tu charmerais surtout le beau prince Alexandre :
» Quels présents de sa main ne recevrais-tu pas,
» S'il voyait le vaillant Atride-Ménélas,
» Par ta flèche abattu, sur le bûcher en flamme ?
100 » Vise donc Ménélas ; et promets en ton âme
» D'immoler à Phœbus, dont l'arc est tout puissant,
» Les béliers premiers-nés du troupeau bondissant,
» Lorsque tu reverras les saints murs de Zélie. »
Pandare, en l'écoutant, la crut en sa folie.
105 Il prend son arc, dépouille arrachée autrefois
Au chevreuil que lui-même abattit dans les bois,
Quand l'animal, surpris par son habile approche,
Succomba dans le piége, au sommet d'une roche.
Les cornes de sa tête avaient bien seize empans,

110 Qu'un ouvrier polit en ses travaux constants,
Par des pointes en or fermant la pièce entière.
Pandare, pour tirer, appuyait l'arc en terre,
Ses amis devant lui tendant leurs boucliers,
De crainte qu'il ne fût atteint par des guerriers,
115 Avant d'avoir frappé le vaillant fils d'Atrée.
Il prend dans le carquois une flèche acérée,
Qu'il n'a jamais lancée, instrument de douleur ;
Il l'adapte à la corde avec soin et lenteur,
Promettant à Phœbus, si Ménélas succombe,
120 De béliers premiers-nés une illustre hécatombe,
Quand il pourra revoir Zélie et son rempart.
Puis il tire à la fois sur la corde et le dard,
Le fer touchant à l'arc, la corde à sa mamelle ;
Et quand l'arc arrondi forme un cercle auprès d'elle,
125 La corde siffle alors ; l'arc gémit, et le trait
S'envole, impatient, vers le but qu'il cherchait.
Mais les dieux, Ménélas, veillent à te défendre ;
Et Minerve est surtout pour toi fidèle et tendre.
Elle a suivi la flèche et l'éloigne de lui,
130 Comme une mère écarte une mouche qui nuit
Au sommeil de son fils, troublé par le murmure.
Elle guide la flèche au point où la ceinture,
[illegible] redoublant l'armure, unit ses liens d'or.
[illegible] aisément du baudrier le bord ;

135 Et, fendant, d'un seul coup, l'agrafe qui l'enlace,
Pénètre l'épaisseur de la belle cuirasse ;
Mais la lame, dernier et bienfaisant rempart,
Qu'il portait sur le corps, peut arrêter le dard.
La peau dans sa surface est à peine effleurée ;
140 Pourtant le sang jaillit de la peau déchirée.
La Carienne ainsi plonge dans le carmin
L'ivoire qui fera d'un beau coursier le frein :
Les jeunes cavaliers convoitent cet ouvrage,
Qui d'un roi glorieux deviendra le partage,
145 Parure du guerrier et du cheval fringant.
Ta cuisse, ô Ménélas, est teinte ainsi de sang ;
Jusqu'au talon ta jambe en est toute rougie.
L'âme d'Agamemnon de frayeur est saisie,
Alors qu'il voit le sang à grands flots répandu.
150 Lui-même Ménélas est un instant ému ;
Mais voyant que le fer est hors de la blessure,
Il reprend ses esprits, et son cœur se rassure.
Agamemnon, en pleurs, le retient par la main ;
Et ses tristes amis partagent son chagrin :
155 « J'ai donc conclu ta mort, te laissant, ô mon frère,
» Seul braver les Troyens pour les Grecs dans la guerre !
» Foulant aux pieds leur foi, les traîtres t'ont blessé !
» Ont-ils donc oublié le vin par nous versé,
» Le sang de leurs agneaux, nos contrats, leur promesse ?

160 » Un instant impunis si Jupiter les laisse,
» Quelque jour sa vengeance exercera sur eux,
» Leurs femmes, leurs enfants, des châtiments affreux.
» Oui, mon cœur me le dit et le sent avec joie,
» Le moment n'est pas loin qui verra tomber Troie,
165 » Le trône de Priam, et son peuple pervers.
» Le fils du grand Kronos, qui règne au haut des airs,
» Secouera sur eux tous sa redoutable Égide,
» Pour punir justement cette ruse homicide.
» Mais quel chagrin pour moi, mon frère, ô Ménélas !
170 » Si tu finis ta vie et trouves le trépas !
» Comment revoir Argos, tout chargé d'infamie !
» Toi mort, les Grecs voudront regagner leur patrie ;
» Ils laisseront Hélène en trophée aux Troyens ;
» Et tes os blanchiront dans les champs Phrygiens,
175 » Mort sans pouvoir finir une illustre entreprise !
» Puis l'orgueilleux Troyen dirait, en sa sottise,
» Sautant sur le tombeau du vaillant Ménélas :
» Qu'ailleurs Agamemnon fasse sentir son bras,
» Comme il le fit chez nous avec sa belle armée !
180 » Il revoit sa patrie, Argos, sa bien-aimée,
» Nous laissant Ménélas loin de ses noirs vaisseaux.
» Que je meure plutôt que d'entendre ces mots ! »
Mais le blond Ménélas le calme et le rassure :
« Ne trouble point les Grecs ; ne crains pas ma blessure ;

185 » Mon baudrier tout seul par le fer est percé ;
» Plus bas, mon ceinturon est aussi traversé ;
» Mais la lame d'airain résista la dernière. »
Le grand Agamemnon, répondant à son frère :
« Ah ! que le ciel le veuille ! Un savant médecin
190 » Va venir te panser de son habile main ;
» Ses remèdes puissants calmeront ta souffrance. »
Puis, parlant au héraut, qui près de lui s'avance :
« Talthybius, en hâte amène Machaon,
» Mortel, fils d'Esculape, au savoir si profond ;
195 » Qu'il soigne Ménélas, le vaillant fils d'Atrée,
» Qu'un Troyen a blessé d'une flèche acérée,
» Coup funeste pour nous, heureux pour l'ennemi. »
Il dit ; et le héraut tout en hâte obéit ;
Il s'élance ; la foule à son aspect s'entr'ouvre ;
200 Il cherche Machaon, que bientôt il découvre,
Entouré des soldats aux pesants boucliers,
Qu'il avait amenés de Tricce, aux beaux coursiers.
Il lui disait ces mots, en messager fidèle :
« Accours, fils d'Esculape ; Agamemnon t'appelle ;
205 » Viens soigner Ménélas, aimé de Jupiter,
» Qu'un Troyen a blessé d'un homicide fer ;
» Gloire pour l'ennemi, pour nous grande tristesse. »
Il dit ; et Machaon, plein de trouble, s'empresse.
En traversant l'armée, il est bientôt rendu

210 Aux lieux où Ménélas se trouvait étendu.
Ses amis près de lui sont rangés en silence ;
Et le héros souffrant gît dans leur cercle immense.
Machaon, dégageant le trait du baudrier,
Ne peut faire d'abord sortir le fer entier ;
215 Otant le baudrier, la ceinture serrée,
Et la lame d'airain par le trait déchirée,
Et découvrant la plaie où le coup a porté,
Il en suce le sang, par ses soins arrêté ;
Du centaure Chiron, il met le doux remède.
220 Pendant qu'à Ménélas chacun porte son aide,
Les troupes des Troyens s'avancent aux combats ;
Les Grecs, armés soudain, reviennent sur leurs pas.
Alors, vous eussiez vu, tout brillant de vaillance,
Le noble Agamemnon, qui dans les rangs s'élance.
225 Il n'a dans ces moments ni crainte ni lenteur.
Il a fait éloigner ses coursiers pleins d'ardeur ;
Eurymédon, le fils du fameux Ptolémée,
Par son ordre les tient, à l'écart de l'armée,
Prêt à les rendre au roi, si, durant ces travaux,
230 La fatigue atteignait les membres du héros.
Le roi visite à pied tout son peuple fidèle ;
Ceux que dans les rangs il trouvait pleins de zèle,
Adresse ces mots encourageants pour eux :
« Soldats, gardez toujours ce courroux généreux.

325 » Des traîtres, Jupiter ne prend point la défense ;
» Oui, ceux qui les premiers ont rompu l'alliance
» Seront livrés bientôt aux vautours dévorants ;
» Et nous emmènerons leurs femmes, leurs enfants,
» Quand nos vaisseaux vainqueurs quitteront cette terre. »
240 Mais pour ceux des soldats qu'il voit craignant la guerre,
Il les excite ainsi de mots injurieux :
« N'avez-vous pas de honte, infâmes, malheureux !
» Que faites-vous ici, comme des faons timides,
» Qui, las d'avoir fourni quelques courses rapides,
245 » S'arrêtent tout à coup sans force, sans vigueur ?
» Tels je vous aperçois, stupides et sans cœur.
» Eh quoi ! vous attendrez qu'enfin les Troyens viennent
» Jusqu'aux bords de la mer, où nos vaisseaux se tiennent,
» Pour voir si Jupiter étend sur vous son bras ! »
250 Le roi parcourt ainsi les lignes des soldats.
Il arrive aux Crétois ; leur troupe bien menée
S'armait en toute hâte, autour d'Idoménée.
Au premier rang, le roi, comme un fier sanglier,
Se tient, et Mérion commande le dernier.
255 Atride, en les voyant, se sent plein d'allégresse ;
Et doucement au prince, en ces mots il s'adresse :
« Personne, Idoménée, entre nous ne te vaut ;
» Ton courage aux combats n'est jamais en défaut,
» Non plus qu'aux gais festins, lorsque les coupes pleines

260 » Quelques instants aux Grecs font oublier leurs peines.
» Si, parmi nos amis, d'autres comptent leurs coups,
» Ta coupe est toujours prête à faire tête à tous ;
» Comme moi, tu peux boire à plaisir et sans terme.
» Dans la guerre aujourd'hui ton cœur est aussi ferme. »
265 Idoménée ainsi répondait au héros :
« Je te serai toujours, Atride, en tes travaux,
» Comme je fus jadis, un compagnon fidèle.
» Va donc, des autres Grecs, va réchauffer le zèle ;
» Marchons vite au combat ; car les Troyens trompeurs
270 » Ont mérité la mort et d'éternels malheurs,
» En manquant les premiers à leur sainte promesse. »
Atride, est tout joyeux, et vers d'autres s'empresse.
Les Ajax ont déjà disposé leurs soldats ;
De guerriers un nuage accompagne leurs pas.
275 Ainsi, du haut d'un roc le berger voit l'orage
Que de la pleine mer Zéphyr chasse avec rage ;
Noire comme la poix, la tempête, à ses yeux,
S'avance sur les flots avec un bruit affreux.
Il rentre, tout tremblant, ses troupeaux à l'étable.
280 Ainsi près des Ajax, un essaim formidable
Se rassemble ; et les rangs de ces jeunes guerriers
Frissonnent, noirs de dards et de longs boucliers.
Le roi montre, à leur vue, un plaisir qui les touche ;
Et ces rapides mots s'envolent de sa bouche :

285 « Fiers Ajax, à vous deux quand je viens m'adresser,
» J'aurais, chefs valeureux, grand tort de vous presser ;
» Vous menez vivement vos soldats à la guerre.
» Ah ! qu'il plaise à Pallas, au maître du tonnerre,
» Que cette noble ardeur soit dans le cœur de tous !
290 » La ville de Priam tomberait sous nos coups,
» Par nos mains saccagée et bientôt mise en cendre. »
Le roi, vers d'autres rangs, se hâte de se rendre,
Dans les lieux où Nestor, le roi des Pyliens,
Tout prêts à la bataille, encourageait les siens,
295 Alastor, Pélagon à la haute stature,
Hémon, Bias, pasteur des peuples, qu'il rassure.
Nestor place en avant les chars, les cavaliers,
En arrière mettant les plus braves guerriers,
Qui doivent des moins forts soutenir la faiblesse ;
300 Ceux-ci sont dans le centre, où le vieux roi les laisse.
D'abord aux cavaliers, il ordonne et prescrit
De tenir leurs chevaux, sans brusquer de conflit :
« Que personne de vous aux Troyens ne s'en aille,
» Pour montrer son courage, offrir seul la bataille.
305 » Ne rompez pas non plus ; vous seriez affaiblis.
» Si, de son char on monte au char de ses amis,
» Le meilleur en ce cas, c'est d'employer sa lance.
» Nos aïeux ont jadis, avec cette prudence,
» Renversé les remparts et conquis des cités. »

310 Tels étaient du vieux roi les conseils écoutés.
Atride, en le voyant, est tout plein d'allégresse;
En ces rapides mots, à Nestor il s'adresse:
« Ah! vieillard, plût aux dieux qu'en ton corps la vigueur,
» Et des forces sans borne égalassent ton cœur,
315 » Et qu'un autre prenant en ton lieu la vieillesse,
» Tu pusses te mêler encore à la jeunesse! »
Mais le roi de Gérène, en ces mots a repris :
« Je voudrais être encor ce que je fus jadis,
» Lors qu'Éreuthalion périt sous mon courage;
320 » Les dieux ne donnent point tout à l'homme en partage.
» Si j'étais jeune alors, aujourd'hui je suis vieux.
» Je me mêle pourtant aux guerriers valeureux,
» Leur donnant les avis de mon expérience.
» De plus jeunes que moi, tout fiers de leur vaillance,
325 » Et sûrs de leur vigueur, soutiendront les combats. »
Atride satisfait va vers d'autres soldats.
Il arrive plus loin au fils du grand Pétée,
Chef des Athéniens, l'écuyer Ménesthée.
Ulysse est près de lui, debout devant les siens,
330 Courageux bataillons des Céphaloniens.
Ceux-ci n'entendaient pas la clameur de la guerre;
Quand déjà s'ébranlait partout l'armée entière
Des Grecs et des Troyens, ils laissaient, sans bouger,
Par d'autres guerriers qu'eux le combat s'engager

335 Avec les ennemis, marchant à leur rencontre.
Atride à cet aspect sent un courroux qu'il montre;
Et ces mots s'envolaient de son cœur ulcéré :
« Fils de Pétée, un roi par les dieux honoré,
» O toi, qu'ont illustré ta ruse et ton adresse,
340 » Que tardez-vous ainsi? Qu'attend votre paresse?
» Vous devez les premiers marcher aux ennemis,
» Et n'hésiter jamais en nos rudes conflits;
» Car vous veniez toujours les premiers à ces fêtes
» Qu'aux plus anciens de nous souvent la Grèce a faites:
345 » Là vous aimez manger les rôtis; et le vin
» Remplit, à votre gré, la coupe en votre main.
» Maintenant avant vous, vous laisseriez sans peine
» Dix autres bataillons combattre dans la plaine. »
Ulysse, de travers, lui lançant un regard :
350 « Quel mot, Atride, a fui de tes dents le rempart!
» Nous avons peur, dis-tu! Mais lorsque dans la guerre,
» Nous allons commencer la lutte meurtrière,
» Près de toi tu pourras au premier rang me voir,
» Si tu le veux, toi-même en faisant ton devoir.
355 » Ton blâme, en attendant, est frivole et sévère. »
Agamemnon sourit; et voyant sa colère,
Pour le mieux apaiser, il prend un autre ton :
« Fils de Laërte, Ulysse, en ressources fécond,
» Je ne t'adresse point un conseil inutile;

360 » Je sais trop les desseins qu'ourdit ton cœur habile;
» Et tes pensers prudents sont semblables aux miens.
» Mais laissons de côté ces fâcheux entretiens;
» Et que la main des dieux entre nous les efface. »
Il dit; et le quittant, à d'autres rangs il passe.
365 Fils de Tydée, il voit Diomède, attendant,
Debout près des chevaux et des chars se tenant;
Non loin est Sthénélus, le fils de Capanée.
Son âme, en les voyant, s'est vite abandonnée
Au dépit qu'il exprime en ces rapides mots :
370 « Fils du vaillant Tydée, aux célèbres chevaux,
» As-tu peur? Crains-tu donc les périls de la guerre?
» Tydée ainsi, dit-on, jadis n'hésitait guère;
» Toujours dans les combats devançant ses amis;
» On le dit; car pour moi jamais je ne le vis.
375 » Il n'est pas de guerrier qu'il n'eût vaincu sans peine.
» Comme hôte, en pleine paix, il visita Mycène,
» Suivi de Polynice, amenant ces soldats
» Qui, sous les murs de Thèbe, ont signalé leurs bras.
» Tous deux firent appel à nos auxiliaires.
380 » Les hommes de Mycène accueillaient leurs prières,
» Quand le ciel changea tout par des signes fâcheux;
» Ils s'étaient mis en marche; et l'Asopus fangeux
» Les voyait sur ses bords, où du jonc croît l'herbage,
» Quand, les Grecs confiant à Tydée un message,

85 » Il partit, et trouva les enfants de Cadmus ;
» Fêtés par Étéocle, au banquet retenus.
» Quoiqu'étranger, et seul, Tydée, en sa vaillance,
» Brava des Cadméens le nombre et la jactance ;
» Il provoqua la lutte ; et dans tous les combats,
90 » Il demeura vainqueur, par l'appui de Pallas.
» Mais les fils de Cadmus, pour venger leur défaite,
» Lui dressaient une embûche, au retour de la fête.
» Cinquante étaient conduits, dans ce coup dangereux,
» Par Mæon, fils d'Hæmon, aussi beau que les dieux,
95 » Et le fils d'Autophon, le fougueux Polyphonte.
» Sous les coups de Tydée, ils mouraient avec honte ;
» Il les fit tous périr, Mæon seul excepté,
» Pour obéir au ciel, qu'il avait consulté.
» Tel fut le grand Tydée ; et dans sa descendance,
00 » Si le fils est moins brave, il a plus d'éloquence. »
Il dit ; et Diomède, indigné, se taisait,
Par respect pour le roi, que son cœur honorait ;
Mais Sthénélus, cédant au courroux qui l'inspire :
« Atride, ne mens pas, toi qui sais si bien dire ;
05 » Nous croyons mieux valoir encor que nos aïeux.
» Thèbe, aux sept portes, vit nos soldats moins nombreux
» Faire tomber ses murs, que Mars ne put défendre ;
» Car la faveur des dieux nous permit de les prendre.
» Par orgueil, nos aïeux sont morts comme des fous ;

410 » Cesse donc d'égaler nos ancêtres à nous. »
Diomède lui lance un regard de colère :
» Ami, si tu m'en crois, il vaudrait mieux te taire ;
» Pour moi, j'approuve Atride, et le suis sans débat,
» Quand, excitant les Grecs, il les pousse au combat.
415 » Il aura du triomphe et la gloire et la joie,
» Si les Grecs quelque jour prennent les murs de Troie ;
» Mais la honte est pour lui, si les Grecs sont vaincus.
» Allons donc au combat ; nous sommes attendus. »
Il dit ; et tout armé, de son char saute à terre.
420 L'airain bondit bruyant sous sa marche guerrière ;
Les braves à ce son pouvaient être troublés.
Ainsi, quand un grand flot bat, à coups redoublés,
Les bords retentissants où le pousse l'orage,
Dans la mer il s'élève ; et bientôt sur la plage,
425 Il brise avec fracas, se couronnant le front
D'une écume qu'il lance au bord des mers sans fond.
Ainsi des Achéens se suit chaque phalange.
S'avançant au combat, sous les chefs on se range,
Sans bruit, silencieux ; et l'on ne dirait pas
430 Que personne ait de voix parmi tant de soldats.
De toutes parts, brillaient les armes scintillantes,
Dont ils couvraient au loin leurs colonnes mouvantes.
Mais les Troyens criaient, ainsi que les brebis
Bêlent en entendant de leurs agneaux les cris,

35 Pendant qu'on trait leur lait dans une riche étable.
Telle marche, en criant, leur armée implacable ;
Car ils ne parlaient pas la même langue entr'eux ;
Et les cris sont divers pour ces peuples nombreux.
Ici l'on suivait Mars ; là Pallas, dans la lutte,
40 La Peur, le pâle Effroi, l'odieuse Dispute,
Qui, de Mars, est toujours la voisine et la sœur,
Qui, faible à son début, bientôt, dans sa hauteur,
Porte la tête au ciel en marchant sur la terre ;
Elle jette en leurs cœurs une égale colère,
45 Qui doit des deux côtés redoubler les trépas.
Dès qu'en un même champ ils ont porté leurs pas,
Ils heurtent leurs poignards, leurs lances, leurs épées ;
Et les lourds boucliers, aux bosses bien trempées,
Se choquent tour à tour avec un bruit affreux.
50 On n'entend plus que cris, que sanglots douloureux ;
Des vaincus, des vainqueurs, le sang rougit la plaine.
Ainsi, quand deux torrents que l'orage déchaîne,
Mêlent en plein hiver leurs eaux, du haut d'un mont,
Dans un étroit ravin, qui tous deux les confond ;
55 Le berger, plein de crainte, entend de loin leur rage.
Tels des cris forcenés font trembler le rivage.
Le premier entre tous, le brave Antilochus
Frappe l'un des Troyens, le fort Échépolus.
Le trait perce d'abord le casque, au crin sauvage ;

460 Puis fend du même coup le crâne et le visage.
Sur les yeux du héros, l'ombre s'appesantit;
Comme une tour, il tombe, au milieu du conflit.
Le grand Éléphénor, si puissant à la lutte,
L'a saisi par les pieds au moment de sa chute;
465 Et pour le dépouiller, le traîne loin des traits.
Mais il ne peut si vite accomplir ses projets;
Car Agénor a vu, venant à sa rencontre,
Son flanc tout découvert, qu'en se baissant il montre.
Agénor d'un seul coup immole le guerrier.
470 Autour de son cadavre, un combat meurtrier
S'engage; et des deux parts, comme des loups avides,
Les Grecs et les Troyens s'acharnaient, intrépides.
Là, l'invincible Ajax, le fils de Télamon,
Tua Simoïsus, le fils d'Anthémion,
475 Aux bords du Simoïs enfanté par sa mère,
Lorsqu'elle visita les troupeaux de son père.
De là, venait son nom. Le beau Simoïsus
Ne rendra pas les soins de ses parents reçus.
Sous l'atteinte mortelle, il tombe en sa jeunesse.
480 Au-dessus du sein droit, le fier Ajax le blesse;
Par l'épaule et le dos le fer sort; le guerrier
Tombe dans la poussière, ainsi qu'un peuplier,
Qui, sur le bord des eaux, lisse et sans nœuds, s'élève,
Poussant à son sommet des rameaux pleins de sève.

485 Un charron, l'abattant, avec son fer tranchant,
Doit en faire un timon pour un char élégant ;
L'arbre coupé demeure au bord de la rivière.
Tel est Simoïsus, qu'Ajax étend à terre.
Mais le noble Antiphon voit Ajax, et son bras
490 Lui décoche une flèche, au milieu des soldats.
Le trait, manquant son but, touche un ami d'Ulysse,
Leucus, traînant un mort, et le perce à la cuisse.
Leucus tombe, et le corps échappe de sa main.
Ulysse, en le voyant, éprouve un noir chagrin.
495 Couvert du sombre airain, hors des rangs il s'avance :
Et, tout près des Troyens, il a dardé sa lance.
Les Troyens, à sa vue, épouvantés ont fui ;
Mais le trait vainement n'est pas lancé par lui.
Il frappe Démokon, de beaux coursiers le maître,
500 Fils bâtard de Priam, qu'Abydos a vu naître.
Au sommet du sourcil, le héros est percé,
Et jusqu'à l'autre tempe il en est traversé ;
Ses yeux se sont fermés dans une nuit obscure ;
Il tombe, et sur son corps retentit son armure.
505 Les Troyens reculaient avec le brave Hector ;
Les Grecs, traînaient les corps, poussant des cris de mort,
Et s'avançaient toujours ; mais du haut de Pergame,
Phœbus parle aux Troyens, et rassure leur âme :
« Troyens, ne cédez pas, en perdant du terrain :

510 » La peau des Grecs n'est pas de pierre ni d'airain ;
» La percer de vos traits vous serait bien facile.
» Non, le fils de Thétis ne combat plus ; Achille
» Nourrit, sur ses vaisseaux, la colère en son cœur. »
Ainsi parlait Phœbus ; mais sa divine sœur,
515 Fille de Jupiter, Pallas-Tritogénie,
Raffermit ceux des Grecs dont le cœur cède et plie.
Diorès meurt alors, sous l'arrêt du Destin,
Tout près du talon droit, par une pierre atteint.
Celui qui l'a lancée est le roi de la Thrace,
520 Pirus, venu d'Ænos, et descendant d'Imbrace.
La pierre a déchiré les tendons mis à nu ;
Le blessé sur le dos à terre est étendu,
Levant vers ses amis ses deux mains qu'il agite.
Mais le fougueux vainqueur, Pirus se précipite,
525 Le perçant au nombril, par où ses intestins
Se répandent à terre ; et ses yeux sont éteints.
Thoas, l'Étolien, voit Pirus, qui s'incline,
Et jusques au poumon lui perce la poitrine ;
Puis, s'approchant plus près il arrache le dard,
530 Enfoncé dans le flanc ; et tirant son poignard,
Le plonge dans le ventre, où se débat la vie.
Mais l'armure par lui ne peut être ravie ;
Les amis de Pirus, Thraces aux longs cheveux,
Tout puissant qu'est Thoas, le repoussent loin d'eux ;

535 Et Thoas s'éloignant crie et se désespère.
Ainsi sont étendus côte à côte sur terre
Les chefs des Épéens, des Thraces valeureux ;
Beaucoup de leurs amis tombent morts autour d'eux.
On aurait admiré ces hauts faits sans mesure,
540 Si l'on eût pu passer dans les rangs sans blessure,
Que Minerve-Pallas vous eût pris par la main,
Et sous les traits volants vous eût fait un chemin ;
Car, en ce jour, des Grecs et des Troyens en masse
Demeurent côte à côte, et gisent sur la place.

NOTES DU CHANT IV.

Vers 2 *Hébé.*

Fille de Jupiter et de Junon, épouse d'Hercule. Elle n'est pas encore, dans Homère, la déesse de la Jeunesse.

V. 10 *A l'autre.*

A Pâris, rival de Ménélas.

V. 86 *Laodoque.*

Plus haut, chant II, vers 823, le poëte nomme déjà deux fils d'Anténor : Archiloque et Acamas.

V. 88 *Pandare.*

Ou Pandarus; voir plus haut, chant II, vers 826.

V. 91 *Æsèpe.*

Voir plus haut, chant II, vers 825.

V. 103 *Zélie.*

Ou Zélée ; voir plus haut, chant II, vers 824.

V. 140 *La Carienne.*

Ainsi l'industrie de l'ivoire, et aussi l'art de la teinture florissaient surtout dans la Carie.

V. 163-164 *Oui, mon cœur me le dit...*

Ces deux vers se retrouvent plus loin, chant VI, vers 447 et 448.

V. 193 *Machaon.*

Voir plus haut, chant II, vers 733.

V. 224 *Le noble Agamemnon.*

Il est tout simple qu'Agamemnon soit le plus irrité de tous les guerriers, soit à cause de la blessure de son frère, soit à cause de la rupture déloyale du traité.

V. 317 *Gérène.*

C'est à la fois une ville de Pylos et une ville de Messénie. Nestor en avait pris son surnom ; mais dans l'antiquité même, on hésitait entre les deux cités. Voir Strabon, livre VIII, ch. 3, § 7.

V. 319 *Éreuthalion.*

Roi d'Arcadie. Nestor en parle encore, chant VII, vers 136 et suivants, pour raconter comment il le tua en combat singulier.

V. 330 *Céphaloniens.*

Voir plus haut, dans le dénombrement de la flotte, chant II, vers 631. Les scholiastes expliquent cette inertie passagère d'Ulysse et de Ménesthée en supposant qu'ils veulent attendre l'attaque des Troyens, afin de mieux constater l'odieuse trahison qui a rompu les traités récemment conclus, avant le combat de Pâris et de Ménélas.

V. 365 *Diomède à son rang.*

Le bouillant Diomède se presse peu de combattre par le même motif, sans doute, qu'Ulysse et Ménesthée. Mais les uns et les autres auraient pu le dire à Agamemnon.

V. 377 *Polynice.*

Fils d'Œdipe. Chassé de Thèbes de Béotie par son frère Étéocle, il s'était retiré à Argos, où il trouva Tydée, qui avait dû fuir aussi sa patrie, pour un meurtre qu'il y avait commis. Adraste qui régnait à Argos avait accueilli les deux fugitifs ; et, pour marcher avec eux contre Thèbes, il avait demandé le secours de son frère Thyeste à Mycènes. Thyeste avait promis son appui ; mais sur le point de

partir, de fâcheux présages l'avaient arrêté. L'expédition contre Thèbes ne s'en était pas moins faite. Tydée avait osé pénétrer seul dans la ville de Cadmus, Thèbes, où se célébraient des jeux solennels. Tydée y remporta tous les prix, grâce à l'appui de Minerve; mais à son retour, les Thébains lui dressèrent une embûche, d'où il se tira heureusement par son prodigieux courage. Voir plus loin, chant V, vers 814 et chant XIV, vers 119 et suivants.

V. 378 *Thèbes.*

La Thèbes de Béotie; cette expédition est le sujet de la fameuse pièce d'Eschyle. Voir les Sept chefs devant Thèbes, vers 377 et suivants.

V. 380 *Les gens de Mycène.*

Thyeste, frère d'Atrée, était alors roi de Mycènes.

V. 382 *L'Asopus.*

Fleuve de Béotie, qui prenant sa source près de Leuctres, coule de l'ouest à l'est pour se jeter dans l'Euripe. Plusieurs autres fleuves portaient également ce nom. Thèbes était au nord et à quelques lieues de l'Asopus.

V. 397 *Mæon, seul excepté.*

Mæon était un héraut, et la personne des hérauts était d'ordinaire respectée, comme celle des ambassadeurs.

V. 405 *Thèbe aux sept Portes.*

Voir la tragédie d'Eschyle. Les fils des guerriers qui firent la première expédition contre Thèbes, s'appelèrent les Épigones. Dix ans après leurs pères, ils s'emparèrent enfin de Thèbes; c'étaient les Épigones et leurs fils qui faisaient la guerre devant Troie.

V. 409 *Nos aïeux.*

Capanée, père de Sthénélus, et Tydée, père de Diomède, étaient

morts sous les murs de Thèbes, le premier célèbre par sa jactance impie, le second pour son implacable férocité.

V. 437 *La même langue entr'eux.*

C'est là sans doute ce qui jetait du trouble dans les rangs Troyens. Mais les Grecs aussi devaient avoir bien des dialectes différents, depuis le Péloponnèse jusqu'à la Thessalie.

V. 438 *Les cris sont divers.*

Homère oppose le désordre des barbares à la discipline plus régulière des Grecs.

V. 439 *Ici l'on suivait Mars.*

Ce sont les Troyens que Mars protége. Au contraire, Minerve protége les Grecs, et combat avec eux.

V. 457 *Le brave Antilochus.*

Antilochus ou Antiloque.

V. 507 *Pergame.*

Citadelle de Troie, où Apollon avait un temple fameux. Pergame avait été la première partie de la ville qui eût été bâtie, parce qu'elle était dans un lieu plus élevé et plus fort. Xerxès, marchant contre la Grèce, vint camper sur les rives du Scamandre, et il monta à Pergame, qu'il visita avec grande curiosité; il y sacrifia mille bœufs à Minerve, dont le temple était encore très-fréquenté; Hérodote, livre VII, chapitre 43.

V. 520 *Pirus venu d'Ænos.*

Ænos, à l'embouchure de l'Hèbre et non loin de l'Hellespont. Il y avait des auxiliaires de Troie qui venaient de contrées encore plus éloignées.

V. 539 *On aurait admiré.*

Il est possible que ces derniers vers du IVe chant soient une interpolation.

CHANT V.

LE TRIOMPHE DE DIOMÈDE.

Minerve veut donner à Diomède une gloire qui efface en ce jour celle des autres héros; elle entraîne le dieu Mars loin du combat, sur les bords du Scamandre (1-36). Combats divers; Diomède, d'abord blessé, est guéri par Minerve, qui lui recommande de ne pas combattre contre les dieux, si ce n'est contre Vénus, s'il la rencontre (37-130). Exploits de Diomède; Énée engage Pandare à tirer sur Diomède; Pandare monte sur le char d'Énée; Sthénélus monte sur le char de Diomède; Pandare est tué par Diomède, qui blesse Énée d'une pierre; Énée sauvé par Vénus, sa mère (131-330). Diomède poursuit Vénus et la blesse à la main; Vénus, sur le char de Mars, remonte dans l'Olympe; plaintes de Vénus à Dioné; railleries de Junon et de Minerve (331-430). Énée sauvé par Apollon après Vénus; Apollon substitue un fantôme au corps d'Énée; lutte autour de ce fantôme; Énée, guéri, revient au combat; mêlée générale; duel de Sarpédon et de Tlépolème; mort de Tlépolème; (431-698). Mars soutient les Troyens; Junon et Minerve veulent arrêter sa furie; descendues dans la plaine, elles intimident les Troyens et raniment les Grecs; Minerve excite Diomède à combattre Mars (699-834). Minerve dirige elle-même le char de Diomède à la place de Sthénélus; Diomède blesse Mars dans le flanc; Mars retourne dans l'Olympe et se plaint à Jupiter, qui le repousse, et qui cependant le fait guérir par Pæon; Junon et Pallas remontent aux cieux (835-909).

Mais Pallas, en ce jour, donne au fils de Tydée
Un courage, une force à nul autre accordée,

Pour qu'il puisse entre tous s'élever et briller.
Le feu sort de son casque et de son bouclier.
5 Tel est un astre ardent, qui flamboie en automne,
Surtout quand il surgit des flots, qu'il abandonne.
La tête de Tydide ainsi brille de feux ;
Pallas le précipite aux rangs les plus nombreux.

Darès, chez les Troyens, homme riche, honorable,
10 Grand-prêtre de Vulcain, avait, famille aimable,
Deux fils, Phégée, Idée, habiles aux combats.
Au devant de Tydide, ils marchent à grands pas ;
Tous deux sont à cheval ; à pied, il est à terre.
Mais quand ils ont franchi de plus près la carrière,
15 Le trait du beau Phégée est parti le premier,
Effleurant, sans effet, l'épaule du guerrier.
A son tour, contre lui, Diomède s'élance ;
Et sa main vainement n'a pas jeté la lance.
Il l'abat de cheval, le sein percé du dard.
20 Idée a sur-le-champ abandonné le char ;
Sans son frère, il redoute une lutte inégale.
Mais il n'échappait point à la Parque fatale,
S'il n'eût été caché dans la nuit par Vulcain,
Qui voulut du vieux père épargner le chagrin.
25 Dételant les chevaux, le Grec les fait conduire,
Par ses vaillants amis, vers son profond navire.
Cependant les Troyens ont vu, dans leurs regrets,

S'enfuir ou succomber les deux fils de Darès ;
Leur cœur en est troublé. Dans cet instant, Minerve
30 S'adressait, en ces mots, au dieu Mars, qu'elle observe :
« Mars, bourreau des humains, destructeur des cités,
» Ne laisserons-nous pas, l'un et l'autre écartés,
» Les Grecs et les Troyens poursuivre leur dispute,
» Redoutant Jupiter, qui nous défend la lutte ? »
35 Pallas lui prend la main, et l'entraîne surpris
Aux lieux où le Scamandre étend ses bords fleuris.
Les Troyens sont vaincus. Chaque Grec intrépide
Abat un ennemi. Mais avant tous, Atride
Frappe Odius, du haut de son char renversé ;
40 L'atteignant dans le dos, il l'a tout transpercé,
Et le fer, par devant, fait une autre blessure.
Sur Odius tombant, retentit son armure.
Idoménée immole, en ce moment, Phæstus,
De la fertile Tarne, et fils du grand Borus.
45 Près de l'épaule droite, il l'atteint de sa lance,
Quand Phæstus, effrayé, sur ses chevaux s'élance.
Il tombe de son char, dans l'ombre de la nuit ;
Le chef Crétois le livre à sa troupe, qui suit.
Atride-Ménélas frappe et jette sur place
50 L'ardent Scamandrius, qui se plut à la chasse.
Diane l'instruisit à percer de ses traits
Les fauves animaux des monts et des forêts.

Mais il n'est point alors sauvé par Artémise,
Ni par l'habileté, qu'en vain il s'est acquise.
55 Ménélas, qui jamais ne perd ses javelots,
Le voyant fuir, l'atteint dans le milieu du dos,
Et de l'épaule au sein, ne fait qu'une blessure.
Sur Scamandrius mort, retentit son armure.
Phéréclus est aussi frappé par Mérion.
60 Il est le vaillant fils du charpentier Harmon,
Qui, chéri de Pallas, sut jadis tout apprendre.
C'est lui qui construisit les vaisseaux d'Alexandre,
Cause de tout le mal, pour lui, pour les Troyens;
Car les conseils des dieux ne furent pas les siens.
65 Mérion, au flanc droit, le frappe dans sa fuite;
Et le fer, s'enfonçant dans le ventre, s'agite.
Phéréclus, à genoux, est couvert de la mort.
Mégès frappe Pédée, un des fils d'Anténor.
Pédée était bâtard; mais malgré sa naissance,
70 La noble Théano dirigea son enfance,
Le soignant comme un fils, pour plaire à son époux.
L'intrépide Mégès l'immole sous ses coups,
L'atteignant à la tête, où l'occiput expire;
Le trait perce la langue et les dents, qu'il déchire
75 Le blessé sent le fer qu'en expirant il mord.
Eurypyle a frappé le divin Hypsénor,
Fils de Dolopion, qui, prêtre du Scamandre,

Est chéri comme un dieu, grâce aux soins qu'il sait prendre.
Mais le fils d'Évæmon, le voyant qui s'enfuit,
80 Le frappe dans l'épaule, en courant après lui ;
La main, avec le bras, d'un seul coup détachée,
Sous le glaive acéré, tombe à terre tranchée.
Hypsénor, plein de sang, subit l'affreux trépas.
C'est ainsi que partout s'engagent des combats.
85 A voir courir Tydide, on saurait non sans peine
S'il est avec les Grecs ou la troupe Troyenne ;
A tous il est mêlé. Tel un torrent d'hiver
Détruit les larges ponts dont il était couvert ;
Les digues l'enserrant n'arrêtent point ses ondes ;
90 Il a tout englouti sous ses vagues profondes ;
Jupiter, par la pluie accroît encor ses eaux,
Ruinant des humains les immenses travaux.
Devant Tydide, ainsi se renverse et se range
Des Troyens éperdus la tremblante phalange.
95 Le fils de Lycaon le voyant, loin des siens,
Disperser à lui seul les timides Troyens,
Lui lance un de ses traits, et sur l'épaule droite
Le touche, où la poitrine aboutit plus étroite.
Le trait perce l'épaule, et pénètre en volant ;
100 La cuirasse aussitôt est couverte de sang.
Le fils de Lycaon, tout triomphant, s'écrie :
« Allons, braves Troyens, vengeurs de la patrie ;

» Le plus vaillant des Grecs est atteint; et je crois
» Qu'il n'aura pas besoin de l'être une autre fois,
105 » Aussi vrai que Phœbus m'envoya de Lycie. »
Néanmoins Diomède a conservé la vie;
Et regagnant le rang des chars et des chevaux,
Au brave Sthénélus il adresse ces mots :
« Ami, quitte ton char ; viens, fils de Capanée,
110 » Pour m'ôter de l'épaule une flèche empennée. »
Il dit; et Sthénélus a sauté de son char;
Puis devant lui debout, il retire le dard;
Le sang jaillit à flots de la blessure entière,
Et Diomède, aux dieux offrait cette prière :
115 « Toi qui portes l'Égide, ô Pallas, si jadis
» Tu secourus mon père, aux belliqueux conflits,
» Montre pour moi, Minerve, aujourd'hui ta clémence;
» Fais que je puisse encore abattre sous ma lance
» Celui qui m'atteignit, et prétend qu'à mon tour,
120 » Je vais cesser de voir la lumière du jour. »
Il disait; et Minerve, exauçant sa prière,
Lui rend ses bras, ses pieds, et sa vigueur première;
Et de lui s'approchant, elle disait ces mots :
« Va sans crainte affronter les Troyens, ô héros;
125 » La force que jadis je donnais à Tydée
» Te sera maintenant à toi seul accordée.
» J'ôte aussi le nuage où s'égarent tes yeux,

» Tu sauras désormais reconnaître les dieux ;
» Et s'il s'en présente un pour tenter ton audace,
» Il faut que devant tous ton courage s'efface.
» Cependant si Vénus vient braver les combats,
» Tire ton fer contre elle et ne l'épargne pas. »
En achevant ces mots, Pallas s'est envolée.
Tydide de nouveau se jette en la mêlée.
S'il portait aux Troyens d'abord de puissants coups,
Maintenant il ressent trois fois plus de courroux.
Tel qu'un lion, atteint d'une faible blessure,
Alors que des moutons il sautait la clôture,
Sent accroître sa rage ; et l'impuissant berger
Rentre au bercail désert qu'il n'a pu protéger ;
Le troupeau tout blotti souffle et respire à peine ;
Mais le lion repu d'un bond gagne la plaine.
Tel Tydide guéri, dans les rangs se confond.
Il tue Astinoüs et le sage Hypiron,
Frappant l'un dans le sein avec sa forte lance ;
L'autre, à la clavicule où le cou se balance ;
Il sépare l'épaule et du col et du dos.
Après eux il rencontre Abas et Polydos,
Deux fils d'Eurydamas, savant dans les augures,
Qui de ses fils partants ignora les blessures.
Diomède les a tous les deux abattus :
Puis il court sur Thoon, et sur le fier Xanthus,

Fils de Phænops, venus bien tard en sa vieillesse ;
Phænops n'a plus d'enfants pour tous les biens qu'il laisse.
155 Diomède les tue, et sa fatale main
Prépare à leur vieux père un éternel chagrin.
Il ne les verra point revenir de la guerre ;
Des parents éloignés ont sa fortune entière.
Tydide voit deux fils de Priam-Dardanus,
160 Tous deux dans un seul char, Échémon, Chromius.
Tel qu'un lion bondit, et déchire sans peine
Le cou d'un bœuf, d'un veau qui paissent dans la plaine,
Tel Tydide les jette à bas de leurs coursiers ;
Il leur prend leur armure et leurs lourds boucliers ;
165 Il laisse à ses amis d'emmener l'attelage.
Énée, en le voyant déployer tant de rage,
Marche au combat, cherchant si, dans les rangs nombreux,
Il pourra découvrir Pandare, égal aux dieux.
Il le rencontre enfin, et près de lui s'approche,
170 En lui disant ces mots, où perce le reproche :
« Pandare, où sont tes arcs, et ta gloire et tes traits ?
» Quel mortel parmi nous put t'égaler jamais,
» Ou dans les murs de Troie, ou bien dans la Lycie ?
» Viens frapper ce guerrier, tout rempli de furie,
175 » Qui paraît si vaillant, et cause tant de maux
» En tuant, dans nos rangs, déjà tant de héros.
» Mais peut-être est-ce un dieu, dont la main redoutable

» Vient aussi nous punir de quelqu'oubli coupable. »
Pandare lui répond, en s'approchant de lui :
180 « Sage Énée, aux Troyens fidèle et ferme appui,
» Je reconnais, je crois, le fils du grand Tydée,
» A son char, son écu, sa visière évidée ;
» Je ne dis pas pourtant que ce n'est pas un dieu.
» Mais certes, si c'est lui que je vois en ce lieu,
185 » Sans un secours divin, il n'a pas tant de rage.
» Il faut que quelque dieu, l'entourant d'un nuage,
» Ait détourné de lui le trait par moi lancé.
» Oui, sur l'épaule droite, il doit être blessé ;
» La cuirasse n'a pu défendre sa poitrine ;
190 » J'ai bien cru l'envoyer aux pieds de Proserpine.
» Pourtant je l'ai manqué ; le ciel veut me frapper ;
» Et je n'ai ni chevaux, ni chars pour m'échapper !
» J'ai laissé chez mon père onze chars de parure,
» Tout neufs et revêtus encor de couverture ;
195 » Deux chevaux pour chacun sont prêts à les servir,
» Mangeant l'orge et le foin qui les doivent nourrir.
» Alors que je partis, Lycaon, mon vieux père,
» Me donna bien souvent le conseil salutaire
» De n'affronter jamais la guerre et ses travaux,
200 » Sans avoir sous la main mes chars et mes chevaux.
» Je n'ai point de mon père écouté la prudence ;
» J'avais pour mes coursiers craint quelque négligence,

» Si leurs gardiens tués venaient à leur faillir ;
» A pied, chez les Troyens j'ai préféré venir,
205 » M'en fiant à mon arc, qui m'est bien inutile.
» Voilà deux chefs atteints par ma main trop débile,
» Ménélas et Tydide ; et pourtant tous les deux,
» Bien que blessés par moi, semblent plus furieux.
» J'eus tort de détacher mon arc de la muraille,
210 » Le jour où parmi vous je vins à la bataille,
» Pour satisfaire Hector, m'imposant ce devoir.
» Mais si je m'en retourne, et si je puis revoir
» Ma femme, mon palais et ma douce patrie,
» Puisse quelqu'ennemi m'ôter un jour la vie,
215 » Si je ne brise en pièce et je ne jette au feu
» L'arc qui me déshonore et m'a servi si peu ! »
Mais Énée à ces mots de répondre s'empresse :
« Tu pourrais, sois en sûr, retrouver ton adresse,
» Si nous allions tous deux avec chars et chevaux,
220 » Les armes à la main, attaquer ce héros.
» Monte donc sur mon char, et tu verras sans peine
» Si les chevaux Troyens savent franchir la plaine,
» S'il en est de plus forts et de plus instruits qu'eux.
» Dans nos murs, ils sauront nous ramener tous deux,
225 » Au cas que Jupiter protége encor Tydide.
» Viens donc, saisis le fouet et dirige la guide ;
» Et moi, sur les chevaux, j'attaque les guerriers ;

» Ou bien songe à Tydide, et je prends les coursiers. »
Mais Pandare répond au chef Troyen, qu'il aime :
« Prends plutôt tes chevaux, et conduis-les toi-même ;
» Ils obéiront mieux au cocher connu d'eux.
» Si nous avons à fuir quelque coup périlleux,
» N'entendant pas ta voix, ils pourraient, dans la guerre,
» Au danger menaçant manquer de nous soustraire ;
» Et Tydide vainqueur, que rien n'arrêterait,
» Emmenant les chevaux, tous les deux nous tuerait.
» Prends donc chars et coursiers. Quant à moi, de ma lance
» Je puis le recevoir, si vers nous il s'avance. »
Ils disaient ; et tous deux sur le char sont montés,
Vers Tydide lançant leurs chevaux emportés.
Mais Sthénélus les voit ; et tourné vers Tydide,
En ces mots, s'envolait sa parole rapide ;
« Valeureux Diomède, ami cher à mon cœur,
» Contre toi, deux guerriers s'élancent pleins d'ardeur.
» L'un a pour tirer l'arc l'adresse la plus rare ;
» Enfant de Lycaon, il se nomme Pandare ;
» L'autre, fier des parents dont il se dit issu,
» Est fils d'Anchise, Énée ; et Vénus l'a conçu.
« Montons sur nos chevaux ; mon ami, je t'en prie,
» Ne t'avance pas tant, au péril de ta vie. »
Diomède, à ces mots, le regard en courroux :
« Ces timides conseils sont bien vains entre nous ;

» Je ne sais pas trembler quand il me faut combattre ;
» Je me fie à l'ardeur qu'en mon sein je sens battre.
255 » Je ne monterai point ; j'irai contre eux à pied ;
» Sous l'appui de Pallas, rien ne peut m'effrayer.
» Leurs chevaux ne pourront les sauver dans leur fuite,
» Si même l'un des deux échappe à la poursuite.
» Mais voici mon conseil ; garde-le dans ton cœur :
260 » De les tuer tous deux, si je gagne l'honneur,
» Mets la main aussitôt sur les coursiers rapides,
» Toi-même sur le char te saisissant des guides ;
» Car les chevaux d'Énée, enlevés aux Troyens,
» Doivent être par toi menés parmi les tiens.
265 » Ils sont de cette race à qui tout autre cède,
» Que Jupiter donnait à Tros pour Ganymède.
» Rien d'égal sous les cieux ; mais ces coursiers divins,
» Par la fraude d'Anchise, ont produit des poulains,
» Et de Laomédon fécondé les cavales ;
270 » Il en eut six coursiers de qualités égales ;
» Il en conserva quatre au fond de son palais ;
» Énée en reçut deux, qui sont aussi parfaits.
» Nous nous couvrons de gloire en prenant l'attelage. »
Pendant qu'ainsi tous deux ils tenaient ce langage,
275 Les guerriers s'approchaient sur leurs nobles chevaux ;
Et le premier, Pandare a prononcé ces mots :
« Puissant fils de Tydée, au cœur plein de vaillance,

» Mon trait n'a point porté ; je vais voir si ma lance
» Saura mieux réussir et peut t'atteindre enfin. »
280 Il disait ; et la lance a volé de sa main.
Perçant le bouclier, qui sous le coup s'incline,
Elle va pénétrer jusques vers la poitrine.
Pandare remplit l'air de ses cris éclatants :
« Te voilà donc atteint, et je crois pour longtemps ;
285 » Ma gloire par ta mort est à jamais fondée. »
Sans frayeur, lui répond le fils du grand Tydée :
« Tu ne m'as pas touché ; mais je dis qu'un de vous,
» Si ce n'est tous les deux, tombera sous mes coups,
» Pour assouvir de sang le dieu Mars, l'inflexible. »
290 Il disait ; et Pallas conduit le trait terrible,
Qui vient frapper le nez entre l'œil et les dents,
Fend et coupe la langue en des morceaux sanglants,
Et ressort au gosier, qu'il brise et qu'il couture.
De son char le guerrier tombe avec son armure ;
295 Les chevaux effrayés s'emportent à ce bruit ;
Pandare est expirant, et son âme s'enfuit.
Couvert du bouclier, avec sa forte lance,
Pour défendre le mort, Enée armé s'avance.
Brave comme un lion, il tend son bouclier
300 Pour garder le cadavre et frapper le guerrier
Qui viendrait lui livrer un assaut téméraire.
Mais d'une seule main saisissant une pierre,

Qu'aujourd'hui deux mortels ne pourraient ébranler,
Tydide, en un instant, sur lui l'a fait voler.
305 Énée en est atteint, à l'endroit où la cuisse
Vient s'unir à la hanche, au fond de l'orifice;
Les os, les deux tendons sont déchirés du coup;
L'os saillit de l'orbite; et tombant à genou,
Le héros s'appuyait les deux mains sur la terre;
310 Une nuit redoutable a fermé sa paupière.
Énée, en ce moment, sans doute était perdu,
Si sa mère Vénus ne l'avait défendu.
Autour du fils d'Anchise, aimé jadis par elle,
Elle étend ses beaux bras et son voile fidèle,
315 Dans ses plis éclatants le cachant aux regards,
De peur que quelque Grec ne lui lançât ses dards,
Ou, s'approchant de lui, ne l'achevât du glaive.
Loin du lieu du combat, elle-même l'enlève.
Cependant Sthénélus n'avait point oublié
320 Le conseil qu'à ses soins Tydide a confié.
Pour garder les chevaux, lui-même il les emmène,
Loin du tumulte affreux, dans le fond de la plaine.
Bien qu'ils soient ceux d'Énée, il les fait obéir,
Et dans les rangs des Grecs il les force à venir.
325 Il les remet aux mains de son cher Déipyle,
Dont il connaît l'ardeur et le courage habile,
Afin qu'il les conduise aux rapides vaisseaux.

Lui-même retournant à ses propres chevaux,
Il les ramène en hâte au valeureux Tydide.
330 Tydide alors poursuit de son fer homicide
La tremblante Cypris, dont les trop faibles mains
Ne peuvent se mêler aux luttes des humains ;
Ce n'est point Ényo, ni la forte Minerve.
Déjà depuis longtemps, il la suit et l'observe ;
335 Dans son désir ardent, il peut la joindre enfin,
Et d'un coup de sa lance, il la blesse à la main ;
Le fer a déchiré la peau dans ses surfaces,
En perçant le tissu qu'avaient ourdi les Grâces.
Le sang de la déesse a coulé liquoreux,
340 Immortel et léger, comme est celui des dieux ;
Du pain grossier, du vin la lourde nourriture
N'est pas ce qui soutient l'immortelle nature.
Cypris, poussant un cri, laisse tomber son fils ;
Mais Phœbus-Apollon, au lieu d'elle, l'a pris,
345 Pour le soustraire aux traits, l'entourant d'un nuage
Qui le puisse sauver au milieu du carnage.
Tydide remplit l'air de ses cris frémissants :
« Fille de Jupiter, fuis, fuis loin de nos rangs ;
» C'est assez de tromper des femmes trop timides ;
350 » Ne viens pas te mêler aux luttes homicides ;
» Malgré ton vain désir, tu ne peux qu'y trembler. »
Cypris, hors du combat s'empressait de voler,

Avec l'appui d'Iris. La douleur l'a saisie ;
Et sa beauté paraît en ce moment flétrie.
355 A la gauche du camp, elle voit le dieu Mars,
Reposant dans les airs ses coursiers et ses chars ;
Et se précipitant aux genoux de son frère,
Cypris, en son courroux, lui fait cette prière :
« Mon frère, prête-moi tes rapides chevaux,
360 » Pour regagner l'Olympe, où vivent nos égaux.
» Vois le mal que m'a fait un mortel téméraire,
» Tydide, qui, je crois, combattrait notre père. »
Le dieu Mars lui prêtant ses coursiers immortels,
Cypris va dans les cieux plaindre ses maux cruels.
365 Iris, à ses côtés, tient le fouet et la guide ;
Et les chevaux volaient dans leur course rapide.
Une fois dans l'Olympe, elle va dételer
Les coursiers de Cypris, se hâtant d'étaler
Devant eux le manger de la douce ambroisie.
370 Vénus est aux genoux de sa mère chérie,
Dioné, qui la prend et la presse en ses bras,
L'appelant de doux noms, qui ne la calment pas ;
« Qui des Dieux, chère enfant, t'a fait cette blessure ?
» Quel crime t'a valu cette affreuse torture ? »
375 Mais la triste Vénus lui répond en ces mots :
« Je la dois à Tydide, implacable héros,
» Qui m'a blessé la main, quand je sauvais Énée,

» L'enfant qu'aima le mieux ta fille infortunée ;
» Car la guerre n'est plus uniquement entr'eux,
» Et les coupables Grecs osent la faire aux dieux. »
Mais Dioné répond, comme une tendre mère :
« Supporte, mon enfant, une douleur amère.
» Divisés entre nous, à cause des humains,
» Plus d'une fois déjà nous en vînmes aux mains.
» Ainsi Mars a souffert ! quand les fils d'Alouée
» Treize mois ont tenu sa personne clouée
» Dans un cachot d'airain, qu'il ne put adoucir.
» Ton frère, en ce moment, sans doute allait périr,
» Si la belle Éribée, avertissant Mercure,
» N'avait arraché Mars à sa longue torture.
» Junon a bien souffert ! Le fils d'Amphitryon
» L'a blessée, au sein droit, du coup le plus profond ;
» Trois pointes lui causaient une douleur poignante.
» Pluton a bien souffert ! lorsque la main puissante
» Du fils de Jupiter, descendu chez les morts,
» Vint le percer d'un trait pour ravir ses trésors.
» Pluton, couvert du sang qu'il perdait goutte à goutte,
» Vint près de Jupiter, à la céleste voûte.
» L'inévitable trait qui causait sa douleur,
» Était dans son épaule et nous faisait horreur.
» Pæon le put guérir ; car l'immortelle vie
» Ne pouvait à Pluton jamais être ravie.

» Tel fut le criminel qui poursuivait les dieux,
» Les blessant de ses traits, malgré l'abri des cieux.
405 » C'est Pallas, qui toujours contre toi décidée,
» T'a fait un ennemi dans le fils de Tydée.
» Aveugle ! il ne sait pas que l'ennemi des dieux
» Ne revoit point ses fils autour de lui joyeux,
» Quand il peut revenir des dangers de la guerre !
410 » Laisse-le, l'insensé, dans sa fureur grossière;
» Un plus puissant que toi doit nous venger un jour ;
» Qu'il craigne qu'Ægialée, ivre d'un triste amour,
» Ne s'éveille une nuit, à ses regrets en proie,
» Pleurant son noble époux qui ne vient pas de Troie,
415 » Tydide, le plus grand parmi les Grecs vainqueurs. »
A ces mots, de Cypris elle essuyait les pleurs,
Apaisant de sa main les souffrances cuisantes.
Mais, Minerve et Junon, se montrant mécontentes,
Poursuivaient Jupiter de leurs amers propos.
420 C'est Minerve d'abord qui lui parle en ces mots :
« Pourras-tu m'écouter sans courroux, ô mon père ?
» Sans doute, en conduisant quelque Grecque bien chère
» Aux Troyens, qu'elle adore et réchauffe en son sein,
» Vénus, par trop pressée, aura piqué sa main,
425 » A la ceinture d'or de celle qu'elle habille ? »
Le roi des dieux sourit, en entendant sa fille.
Puis tourné vers Vénus, il lui dit doucement :

« Les combats ne sont pas ton fort, ma chère enfant ;
» L'Amour et ses doux soins sont bien mieux ton affaire ;
» Laisse Mars et Pallas s'occuper de la guerre. »
Tandis que dans l'Olympe ainsi parlaient les Dieux,
Tydide contre Énée est toujours furieux,
Sachant bien cependant qu'Apollon le protége.
Mais il voulait toujours, d'une main sacrilége,
Immoler le Troyen ; et pour le dépouiller,
Aveugle, il s'élança trois fois, sans s'effrayer.
Trois fois Phœbus heurta son bouclier splendide.
Mais quand la quatrième, il s'élance intrépide,
Phœbus veut arrêter le héros furieux :
« Tydide, garde-toi de t'égaler aux dieux ;
» Car les dieux immortels sont d'une autre matière
» Que les faibles humains, qui rampent sur la terre. »
Il dit ; et le héros se tient un peu moins près,
Par respect d'Apollon, aux redoutables traits.
Phœbus transporte Énée à Pergame, la sainte,
Où, bien loin des combats, de son temple est l'enceinte.
Là, Diane et Latone apaisent sa douleur,
Prodiguant au héros leurs soins avec ardeur.
Phœbus remplace Énée, à qui toujours il veille,
Par un fantôme vain, d'une armure pareille.
Autour de ce fantôme, acharnés, furieux,
Les Grecs et les Troyens se combattaient entr'eux,

Heurtant leurs boucliers et leurs armes bruyantes.
Phœbus adresse à Mars ces paroles brûlantes :
455 « Mars, bourreau des humains, destructeur des cités,
» Quand veux-tu mettre un terme à ces indignités ?
» Tydide, en ce moment combattrait notre père ;
» Il a blessé Cypris à la main ; et naguère,
» Il m'attaquait moi-même, aussi puissant qu'un dieu. »
460 Phœbus regagne alors Pergame, le saint lieu ;
Et Mars demeuré seul près des troupes Troyennes,
Sous les traits d'Acamas, les conduit dans les plaines ;
Puis aux fils de Priam, il adresse ces mots :
« Fiers enfants de Priam, fils d'un noble héros,
465 » Jusqu'à quand laissez-vous décimer vos cohortes ?
» Attendrez-vous qu'enfin les Grecs soient à vos portes ?
» Ils viennent d'immoler et retiennent encor
» Le fils d'Anchise, Énée, aussi vaillant qu'Hector.
» De notre ami du moins, reprenons le cadavre. »
470 En leur disant ces mots, de douleur il les navre.
Sarpédon, le premier, ose élever la voix :
« Hector, as-tu perdu ta valeur d'autrefois ?
» Tu disais que, tout seul, entouré de tes frères,
» Tu défendrais tes murs sans les auxiliaires !
475 » Je voudrais bien les voir ici ; mais ils ont fui,
» Faibles chiens qu'un lion a chassés devant lui.
» C'est nous qui nous battons, quoique troupe étrangère ;

» Moi-même, de bien loin je suis venu naguère,
» Des rivages du Xanthe et des bords Lyciens,
80 » Abandonnant fils, femme, et renonçant aux miens.
» Avec tous ces trésors qu'ardemment on désire.
» Seul avec mes soldats, je dois bien te le dire,
» J'attaque ce héros; pourtant je ne crains rien;
» Les Grecs ne sauraient plus me ravir aucun bien;
85 » Et toi, restant ici, tu n'ordonnes pas même
» A tes guerriers d'aider un peuple qui vous aime,
» Redoutant de livrer sans doute aux ennemis
» Vos trop faibles soldats, dans leurs filets surpris,
» Ainsi que vos cités, qu'ils sauront bien détruire !
90 » Voilà le jour, la nuit, ce qu'il faudrait te dire !
» En demandant sans cesse à ces peuples lointains
» De vouloir bien se battre et vous prêter les mains. »
Ces mots blessent Hector, en son âme si fière.
Tout armé, de son char il saute sur la terre.
95 Sa lance dans la main, il parcourait les rangs,
Pour donner son courage à tous les combattants.
Il parlait aux Troyens, et sa voix les arrête.
Les Grecs, de leur côté, faisaient bravement tête.
Tel le vent fait voler le doux fruit des guérets,
00 Sous les pesants fléaux, quand la blonde Cérès
Sépare le bon grain et la paille légère;
Tout est blanc dans la grange. Ainsi sous la poussière,

Que soulèvent les pas des rapides coursiers,
La jetant jusqu'aux cieux, blanchissaient les guerriers,
505 Tandis que les cochers tournaient leurs attelages.
Cependant des deux parts s'enflamment les courages.
Mars d'une nuit fatale a couvert le conflit ;
Il fait tout pour aider les Troyens, qu'il chérit ;
Il soutient la valeur que leur âme conserve,
510 Par l'ordre de Phœbus, qui vient de voir Minerve
S'éloigner un instant des Grecs, qu'elle défend.
Puis, il va prendre Énée en son asyle, et rend
Au héros soulagé sa force et sa vaillance.
Ses amis, à sa vue, ont repris confiance,
515 Étonnés et joyeux de le revoir vivant ;
De le questionner, ils se gardent pourtant,
Tout entiers au combat, qui de nouveau s'engage,
Par Mars, et la Discorde, et Phœbus, pleins de rage.
Tydide, Ajax, Ulysse, entraînaient sur leurs pas,
520 Pour en venir aux mains, de valeureux soldats,
Qui bravent des Troyens les clameurs continues.
Ils se sont arrêtés, comme ces lourdes nues
Qu'a fixé Jupiter autour d'un noir sommet,
Quand Borée endormi se contient et se tait,
525 Et que les autres vents qui chassent les nuages,
Ont cessé de souffler les rapides orages.
Tels les Grecs attendaient les Troyens sans frayeur ;

Le grand Agamemnon leur parle avec ardeur :
«Soyez hommes, amis, et que chacun s'anime
30 » Dans la rude mêlée à gagner notre estime.
» Les braves sont vainqueurs plus souvent que défaits ;
» La fuite est une honte, et ne sauve jamais. »
Il disait ; et sa pique, aux airs abandonnée,
Frappe Déicoon, un noble ami d'Énée.
35 Honoré des Troyens, qui ne l'aimaient pas moins
Que les fils de Priam, de sa valeur témoins.
Le fer vient déchirer le bouclier, qu'il perce ;
Et passant au-delà de son cuir qu'il traverse,
Il coupe le bas-ventre au guerrier, qui gémit ;
40 Il tombe, et son armure à grand bruit retentit.
Énée, en avançant, atteint dans la mêlée
Orsiloque et Créthon, deux fils de Dioclée.
Leur père habitait Phère, aux remparts bien construits,
Et descendait du fleuve, aux rivages fleuris,
45 Alphée, à qui Pylos doit sa terre féconde.
Alphée avait d'abord mis Orsiloque au monde ;
Orsiloque eut pour fils Dioclée ; à son tour,
Dioclée, à deux fils avait donné le jour,
Orsiloque et Créthon, habiles à la guerre.
50 Tout jeunes, ils avaient quitté leur triste père ;
D'Atride, devant Troie, ils ont suivi les pas,
Aimés d'Agamemnon et du grand Ménélas.

La mort les a tous deux ensevelis dans l'ombre.
Ainsi deux lionceaux, dans une forêt sombre,
555 Sur le sommet d'un mont, par leur mère nourris,
Viennent dans une étable égorger les brebis,
Jusqu'à ce qu'un berger, les surprenant ensemble,
Les abatte à la fois d'un coup qui les rassemble.
Tels sous la main d'Énée, ils sont tombés tous deux,
560 Pareils à deux sapins élevés jusqu'aux cieux.
Le vaillant Ménélas a gémi de leur chute;
Et dans les premiers rangs, la pique en main, il lutte.
Mars le poussait ainsi vers un destin fatal,
Pour qu'Énée à coup sûr lui fît un sort égal.
565 Antiloque, trouvant que trop loin il s'avance,
Et tremblant pour sa vie, aux premiers rangs s'élance,
De peur que son trépas n'annulât tant d'efforts.
Ils marchaient côte à côte, unissant leurs bras forts,
Et volaient au combat dans une ardeur pareille ;
570 Antiloque est auprès du héros, qu'il surveille.
Mais Énée, en voyant qu'ils approchent tous deux,
Quelque vaillant qu'il soit, n'ose tenir contr'eux.
Contents d'avoir repris les cadavres des frères,
Laissés à leurs amis pour les soins funéraires,
575 Ils vont chercher ensemble encor d'autres combats.
Pylæménès d'abord succomba sous leurs bras,
Le chef des Paphlagons, au bouclier immense.

Le brave Ménélas le perce de sa lance,
Près de la clavicule atteignant le héros.
580 Mais l'écuyer Mydon retournant les chevaux,
Antiloque le frappe, au coude, avec la pierre,
Qu'il vient, en cet instant, de ramasser à terre.
La main lâche la rêne, et la laisse échapper.
Antiloque au gosier sait encor le frapper.
585 Mydon, jeté du char, et respirant à peine,
Sur l'épaule et le cou vient tomber à la plaine ;
Dans le sable mouvant, le corps reste enfoncé ;
Ses coursiers, le heurtant, l'ont bientôt renversé.
Aux mains de ses soldats, le vainqueur les confie.
590 Mais Hector, qui les voit, épouvanté s'écrie,
Et s'élance escorté de Troyens plus nombreux.
Ényo l'invincible, et Mars sont avec eux ;
L'une porte à la main son glaive impitoyable ;
Mars, agitant aussi sa lance formidable,
595 Tantôt précède Hector, et quelquefois le suit.
Diomède le voit, et la peur le saisit.
Tel un homme arrivant, dans son premier voyage,
Sur le bord d'un grand fleuve, à l'immense rivage,
Voit les flots écumants, et revient sur ses pas ;
600 Tydide ainsi recule, et dit à ses soldats ;
« Mes amis, redoutez Hector et sa vaillance !
» Voyez comme sur nous sans frayeur il s'avance !

» C'est que toujours un dieu le garde et le défend;
» Mars, sous des traits humains, le veille en ce moment.
605 » Aussi, loin d'avancer, demeurez en arrière;
» Et n'allez pas aux dieux oser faire la guerre. »
Il dit, et les Troyens étaient déjà près d'eux.
Hector immole alors deux guerriers valeureux,
Montés sur un seul char, Anchiale et Ménesthe.
610 Le grand Ajax gémit de leur perte funeste;
Il s'approche; il atteint, d'un de ses javelots,
Le fils de Sélagus, Amphius de Pæsos;
Il y vivait heureux; mais son destin l'envoie,
Succomber pour Priam, pour ses fils, et pour Troie.
615 Ajax de Télamon le frappe au baudrier,
Et le fer traversait le ventre tout entier.
Ajax court aussitôt pour ravir son armure.
Mais les Troyens ardents repoussent cette injure;
Il oppose à leurs traits son bouclier pesant;
620 Puis, mettant sur le corps son pied lourd et puissant,
Il arrache son dard; mais il a beau prétendre
A la brillante armure, il ne peut pas la prendre.
Il craint d'être entouré par les Troyens nombreux,
Qui, rassemblant bientôt les plus braves d'entr'eux,
625 Le forcent de quitter, malgré tout son courage,
Ces lieux, où le héros a semé le carnage.
Pendant que se livraient ces terribles combats,

Le Destin tout puissant fait trouver sous les pas
Du divin Sarpédon, Tlépolème Héraclide.
30 Tous deux sont descendants du Dieu qui tient l'Égide.
Tandis qu'ils s'approchaient, Tlépolème, au héros
Qui s'avançait vers lui, le premier dit ces mots :
« Pourquoi donc, Sarpédon a-t-il cru nécessaire
» De venir, en tremblant, nous faire ici la guerre ?
635 » Pour fils de Jupiter, on t'a pris bien à tort ;
» On en avait menti ; car tu parais moins fort
» Que ceux à qui jadis il donna la naissance.
» Mais tel était Hercule, altier, plein de vaillance,
» Mon père, à jamais grand, un vrai cœur de lion.
640 » Pour ravir les coursiers du fier Laomédon,
» Rien qu'avec six vaisseaux, il vint ici descendre ;
» Grâce à quelques soldats, il a mis Troie en cendre.
» Si tes pauvres sujets se plaignent de ton cœur,
» Je crains que Troie aussi n'ignore la valeur
645 » Du secours apporté par toi de la Lycie ;
» Car mon bras en ce jour va t'arracher la vie. »
Le chef des Lyciens, Sarpédon, lui répond ;
« Tlépolème, ton père a détruit Ilion ;
» Mais de Laomédon, ce fut la faute entière ;
650 » Par d'odieux propos, il insulta ton père,
» Refusant les coursiers qu'il lui promit en vain.
» Mais je t'annonce ici le trépas sous ma main ;

» Et tu t'en vas du coup, pour prouver ma victoire,
» Descendre chez Pluton, en me couvrant de gloire. »
655 Il dit, et leurs deux traits ensemble sont partis,
Pour assurer l'effet qu'ils s'en étaient promis.
Sarpédon frappe au col, qu'en entier il traverse,
Tlépolème, expirant sous le coup qui le perce;
Et la nuit de l'enfer enveloppe ses yeux.
660 Le dard de Tlépolème atteint d'un coup affreux,
En lui fracassant l'os, Sarpédon à la cuisse.
Mais Jupiter alors ne veut pas qu'il périsse!
Sarpédon, emporté bien loin des combattants,
Sent le poids du tronçon qui pendait à ses flancs.
665 Personne, en ce moment, autour de lui ne pense
A retirer le dard, pour calmer sa souffrance;
Tant le danger les presse en cette extrémité.
Tlépolème est aussi par les siens emporté.
D'Ulysse, qui le voit, la douleur est amère;
670 La pitié dans le cœur, il hésite, en colère,
S'il doit poursuivre encor le fils du roi des dieux,
Pour venger d'un ami le trépas douloureux;
Ou bien s'il doit s'en prendre aux guerriers de Lycie.
Mais le Sort défendait qu'Ulysse ôtât la vie
675 Au fils de Jupiter, succombant sous ses coups.
Sur la foule, Pallas détourne son courroux.
Il abat Cœranus, Prytanis et Chromie,

Alcandros, Alastor, Noëmon et Halie.
Ulysse aurait commis plus de meurtres encor,
680 S'il n'eût en ce moment été vu par Hector,
Qui, dans les premiers rangs, pour l'arrêter s'avance.
Les Grecs épouvantés fuyaient en sa présence.
Sarpédon, à sa vue, a repris ses esprits :
« Hector, viens m'arracher aux mains des ennemis.
685 » Que dans vos murs du moins la mort me soit donnée ;
» Je mourrai parmi vous, puisque ma destinée
» Ne me permettra pas de revoir mon pays,
» Rapportant ce bonheur à ma femme, à mon fils. »
Hector ne répond pas, tant en hâte il se presse
690 Pour aller repousser les enfants de la Grèce,
Et frapper, s'il le peut, encor plus d'un guerrier.
Cependant Sarpédon, couché sous un laurier,
Reçoit de ses amis la fidèle assistance.
Le plus cher, Pélagon, fameux par sa science,
695 Lui retire le dard dans la cuisse enfoncé.
Un nuage s'étend sur les yeux du blessé ;
Il perdait ses esprits, lorsque le frais Borée
Le ranime, et lui rend sa force réparée.
Vaincus par le dieu Mars et le vaillant Hector,
700 Les Grecs vers leurs vaisseaux ne tournent point encor ;
Mais toujours pas à pas ils reculent et cèdent,
Redoutant les Troyens et les dieux qui les aident.

Quel guerrier succomba le premier sous les coups
Du dieu Mars et d'Hector, unissant leur courroux ?
705 Le premier fut Teuthras, puis Tréchos d'Ætolie,
Œnomaüs, Oreste, aux coursiers en furie,
Hélénus, Oresbie, au panache éclatant,
Qui cultivait d'Hylé le rivage opulent,
Près du beau lac Képhis, au peuple heureux et sage ;
710 D'autres Béotiens formaient son voisinage.
Mais Junon, aux bras blancs, les voyant tous les deux
Répandre aux rangs des Grecs ce carnage hideux,
Adressait à Pallas sa parole rapide :
« Fille de Jupiter, qui possède l'Égide,
715 » Nous aurons bien en vain promis à Ménélas
» Qu'il reverrait Argos, ayant mis Troie à bas,
» Si nous laissons ainsi Mars exercer sa rage !
» Allons aussi montrer quel est notre courage. »
Elle dit, et Pallas la suivait à ces mots.
720 Junon va, de ses mains, préparer les chevaux,
Fille du grand Kronos, qu'on adore et qu'on loue.
Au char, la jeune Hébé met l'une et l'autre roue ;
Elles ont huit rayons, s'appuyant au moyeu ;
Les jantes des rayons sont en or au milieu ;
725 De bandes en airain elles sont revêtues,
Et de moyeux d'argent, des deux côtés pourvues.
Le char est suspendu par des fils d'or, d'argent,

En arrière, en avant, deux pourtours l'allongeant.
Sur le timon d'argent, repose une courroie,
30 Qu'à l'entour du joug d'or Hébé tourne et reploie ;
Et Junon, ne voulant que combats meurtriers,
Se hâte sous le joug d'amener les coursiers.
Mais la fille du dieu qui possède l'Égide,
Minerve, se défait de son voile splendide ,
35 Ouvrage merveilleux qu'avait tissu sa main ,
De son père puissant, prend le manteau divin,
Et s'arme avec ardeur pour la guerre cruelle.
Elle jette à son dos cette Égide immortelle,
Que couronne et qu'enceint l'effroyable Terreur.
40 On y voit la Discorde, et la Force, et la Peur,
Et la tête d'un monstre horrible, affreux, Gorgone,
Dont la terre frémit, et dont le ciel s'étonne.
Son casque d'or agite un quadruple cimier ;
Cent villes ne pourraient le payer tout entier.
45 Montant au char de feu, Pallas porte la lance,
Lourde, énorme, puissante, instrument de vengeance,
Qui terrasse les rangs des plus braves héros.
Junon touche du fouet les rapides chevaux.
La porte de l'Olympe et du ciel sans nuage,
50 Aux Heures confiée, en livrant son passage,
Mugit, et toute seule ouvre sa profondeur ;
Junon y fait voler ses coursiers pleins d'ardeur.

Les déesses bientôt ont eu rejoint Kronide,
Sur le plus haut sommet de l'Olympe rapide;
755 Et Junon, aux bras blancs, arrêtant les chevaux,
Au fils du grand Kronos, s'adressait en ces mots :
« Souffres-tu sans courroux ces forfaits, ô mon père?
» Mars, écrasant les Grecs, épouvante la terre.
» La douleur me pénètre; et cruels comme lui,
760 » Apollon et Vénus s'efforcent à l'envi
» De l'animer encore à ses crimes horribles.
» Que diras-tu, mon père, en ces instants terribles,
» Si je vais du combat chasser Mars sous mes coups? »
Jupiter lui répond, sans montrer de courroux :
765 « Remets-t'en à Minerve; elle est toujours certaine,
» Quand elle veut, à Mars d'infliger quelque peine. »
Il disait; et Junon écoute Jupiter.
Ses coursiers qu'elle fouette ont pris leur vol dans l'air,
Entre la terre immense et le ciel sans nuage.
770 Autant que l'œil de l'homme au sommet d'un rivage
Peut voir d'espace au loin, sur l'Océan profond,
Autant les fiers coursiers en franchissent d'un bond.
Mais arrivés à Troie, où deux fleuves rapides,
Scamandre et Simoïs, mêlent leurs eaux limpides,
775 La déesse, aux bras blancs, les arrête tous deux,
Les détèle, et répand un nuage autour d'eux.
A fournir leur repas, le Simoïs s'empresse.

D'un pas léger d'oiseaux, l'une et l'autre déesse
Portaient aux Argiens des secours tout puissants.
780 Mais quand elles en sont au plus épais des rangs,
Que forment les guerriers autour de Diomède,
Ainsi que des lions, accourant à son aide,
Ou de noirs sangliers nourris au fond des bois,
La déesse, aux bras blancs, fait entendre sa voix,
785 Sous les traits de Stentor, dont l'organe sonore
Plus que cinquante voix, les couvre même encore :
« O honte ! vils guerriers, fiers de votre beauté !
» Quand Achille était là, qui n'eût point redouté,
» Parmi tous ces Troyens, de sortir de la ville?
790 » Tant ils craignaient sa lance et sa valeur habile !
» Les voilà maintenant auprès de vos vaisseaux ! »
Chacun sent son courage enflammé par ces mots.
Mais Minerve, aux yeux bleus, court exciter Tydide.
Auprès de ses chevaux et de son char rapide,
795 Il pansait sa blessure et calmait sa douleur.
Sous son lourd baudrier, ruisselle la sueur ;
Et d'une faible main qui s'affaisse et qui ploie,
Il essuyait le sang, en levant la courroie.
S'appuyant sur le joug, la déesse avec feu :
800 « Tydée a fait un fils qui lui ressemble peu ;
» Il était bien vaillant, s'il fut petit de taille.
» Je l'exhortais en vain d'éviter la bataille,

» Quand il vint, de la Grèce envoyé courageux,
» Seul, parmi les Thébains, pour traiter avec eux.
805 » Ils l'avaient invité pour un banquet splendide;
» Et lui, toujours gardant son sang-froid intrépide,
» Les y défia tous, et tous les terrassa,
» Grâce au secours constant que ma main lui donna.
» Maintenant, près de toi, toujours je t'encourage
810 » A frapper les Troyens, fuyant sur ce rivage;
» Et toi, tout accablé de fatigue ou de peur,
» Tu restes inactif et n'as plus de valeur.
» Non, tu n'es pas son fils, avec tant de faiblesse. »
Diomède aussitôt répond à la déesse :
815 « Fille de Jupiter, car je te reconnais,
» Et pour toi je n'ai point à cacher de secrets,
» La fatigue ou la peur ne m'ôte point courage;
» J'obéis seulement à ton avis si sage;
» Tu m'avais défendu de combattre les dieux;
820 » Mais si pourtant Cypris venait lutter contr'eux,
» Tu m'as dit de frapper sa divine personne.
» J'ai donc dû reculer; et t'écoutant, j'ordonne
» A tous les autres Grecs de me rejoindre ici;
» Car je reconnais Mars, qui vient combattre aussi. »
825 Mais Minerve, aux yeux bleus, lui répondait : « Tydide,
» Guerrier cher à mon cœur, ne sois pas si timide;
» Ne redoute plus Mars; ne crains qui que ce soit;

» Tu peux braver un dieu ; car je suis avec toi !
» Viens lancer tes coursiers sur Mars ; ose combattre
30 » Avec lui corps à corps ; ne crains pas de l'abattre ;
» Frappe ce furieux d'un coup sûr et profond,
» Ce fou, qui me poussait naguère, avec Junon,
» A lutter contre Troie, à secourir la Grèce,
» Et qui pour les Troyens à présent nous délaisse ! »
35 Elle prend, à ces mots, Sthénélus par la main ;
Il saute en bas du char ; elle y monte soudain,
La bouillante déesse, auprès de Diomède.
Sous le poids colossal, l'essieu fléchit et cède :
Il porte une déesse, il porte le héros.
40 Mais Minerve-Pallas a fouetté les chevaux ;
Et sur Mars, qui combat, d'abord elle les lance.
Cependant Mars abat Périphas sous sa lance,
Chef des Étoliens, et fils d'Ochésius.
Mais afin que ses traits ne soient pas reconnus,
45 Pallas baisse son casque et cache son visage.
Dès que Mars apperçoit Tydide, plein de rage,
Il laisse Périphas, étendu sur le lieu,
Où d'abord il tomba sous l'atteinte du dieu,
Puis va droit au héros, que seul il veut atteindre.
50 Ils se sont tous les deux approchés sans se craindre.
Mars jette le premier un de ses javelots,
Par dessus les coursiers, pour percer le héros.

Mais Minerve, aux yeux bleus, rend le trait inutile,
Le détournant du char avec sa main habile.
855 Diomède, à son tour, dirige mieux son dard,
Qui va, grâce à Pallas, entrer de part en part
Dans le flanc, à l'endroit où l'armure s'attache.
Le trait perce la peau. Tydide l'en arrache;
Et Mars, le dieu d'airain, poussait un cri perçant.
860 Neuf, dix mille soldats ne crieraient pas autant,
Quand ils vont aux combats, auxquels Mars les convie.
Des Grecs et des Troyens, d'effroi l'âme est saisie,
En entendant de Mars la terrible clameur.
Tel jaillit, dans la nuit, un éclair plein d'horreur,
865 Quand le souffle des vents vient déchaîner l'orage;
Tel aux yeux de Tydide a paru le nuage,
Où Mars, s'enveloppant, remonte vers les cieux.
Arrivé dans l'Olympe, où séjournent les dieux,
Il va vers Jupiter, que sa présence effraie,
870 Et lui montrant le sang qui coule de sa plaie
Il se plaint, et ces mots volent entre ses pleurs :
« Mon père, peux-tu donc endurer tant d'horreurs?
» Les dieux pour les humains ont toujours des querelles,
» Et se causent entr'eux des peines bien cruelles.
875 » Tous, nous te blâmerons; car ta fille jamais,
» Aveugle en sa fureur, ne se plaît qu'aux forfaits.
» Oui, tous les autres Dieux, soumis à ta puissance,

» Exécutent ton ordre, en leur obéissance.
» Mais tu la laisses faire, et n'as pas un instant
80 » Un reproche, un seul mot, contre ta chère enfant.
» Et la voilà qui pousse, en sa funeste idée,
» Contre les immortels le fils du grand Tydée.
» Il a blessé d'abord Aphrodite à la main ;
» Sur moi, comme un démon, il s'est jeté soudain ;
85 » Mes pieds m'ont pu sauver; mais, sans eux, dans ces plaines,
» J'aurais dû supporter encor bien d'autres peines ;
» Il m'aurait accablé tout vivant sous ses coups. »
Jupiter lui répond, le regard en courroux :
« Ne viens pas près de moi déplorer ta souffrance !
90 » Va, tu m'es odieux, dans notre Olympe immense ;
» Tu ne te plais qu'aux cris, aux guerres, aux combats;
» Ta mère t'a transmis son goût pour ces débats,
» Junon, qu'ainsi que toi je dois blâmer sans cesse.
» Ta blessure est, je crois, le fruit de son adresse.
95 » Mais je ne veux pas voir plus longtemps ta douleur ;
» Tu descends de mon sang, et ta mère est ma sœur.
» Ah ! si quelqu'autre dieu t'avait donné naissance,
» Je t'aurais dès longtemps banni de ma présence. »
Il appelle aussitôt Pæon pour le guérir ;
100 Les remèdes divins l'empêchent de souffrir ;
Le dieu Mars ne pouvait jamais perdre la vie.
Ainsi qu'un suc amer fait prendre et clarifie

Le lait pur, sous la main qui l'agite un instant;
Ainsi Pæon guérit le dieu Mars sur le champ.
905 Hébé le met au bain ; sous un manteau splendide,
Bientôt il vient s'asseoir auprès du grand Kronide.
L'Olympe aussi revoit et Junon et Pallas,
Contentes toutes deux d'avoir, loin des combats,
Détourné du dieu Mars la fureur homicide.

NOTES DU CHANT V.

V. 36 *Le Scamandre.*

Le Scamandre, qui descend de l'Ida, passait au pied d'Ilion; il se jette dans la mer près du cap Sigée. Minerve fait sans doute remonter le fleuve à Mars, afin de l'éloigner du lieu du combat. Ainsi que le remarque Strabon, la plupart des combats décrits par Homère se sont livrés dans la plaine du Simoïs et dans celle du Scamandre, les deux cours d'eau se réunissant un peu en avant d'Ilion; voir plus loin, vers 355.

V. 44 *Tarne.*

Ville de Lydie, au pied du Tmolus; on croit que c'est le premier emplacement de Sardes.

V. 70 *Théano.*

Prêtresse de Minerve à Troie. Voir plus loin, chant VI, vers 300. Quelques auteurs font Théano sœur d'Hécube.

V. 72 *Phylès.*

Ou Phylée, fils d'Augias, roi d'Élide. Phylée eut le courage de donner tort à son père contre Hercule; et son père irrité le bannit.

V. 88 *Les larges ponts.*

Comme c'est une construction assez compliquée qu'un pont sur un torrent fougueux, on peut voir que dès le temps d'Homère on

peut-être de la guerre de Troie, l'art de l'ingénieur était assez avancé. Le mot dont se sert Homère peut signifier Digues plutôt que Ponts comme on l'a cru; mais des digues résistantes ne sont guère moins difficiles à construire que des ponts.

V. 95 *Le fils de Lycaon.*

C'est Pandare, l'habile archer. Il ne faut pas confondre Lycaon, roi de Lycie, avec Lycaon, fils de Priam, qu'Achille tue dans le Xanthe; voir plus loin, chant XXI, vers 35 et suivants.

V. 131 *Cependant si Vénus.*

Voir plus loin, vers 331.

V. 159 *Priam-Dardanus.*

Ou Priam, descendant de Dardanus, fils de Jupiter.

V. 268 *Par la fraude d'Anchise.*

C'est un tour de maquignon. Ainsi que le remarque Mme Dacier, on voit que la fraude sur les chevaux est fort ancienne; voir plus bas, vers 651.

V. 291 *Entre l'œil et les dents.*

Cette terrible blessure qui tue Pandare d'un seul coup, est sans doute un châtiment de la trahison qu'il a commise; voir plus haut, chant III, vers 95 et suivants. D'ailleurs, Pandare n'a rien fait qu'à l'instigation de Minerve.

V. 320 *Le conseil.*

Voir plus haut, vers 264.

V. 331 *La tremblante Cypris.*

Voir plus haut, vers 131, le conseil que Minerve donne à Diomède en lui recommandant d'éviter tous les dieux, si ce n'est Vénus, qu'il peut combattre et blesser.

V. 333 *Ényo.*

Les poëtes postérieurs l'ont faite mère de Mars, qui de son nom

matronymique s'appelle Ényalius ; voir plus bas, vers 592.

V. 355 *A la gauche du camp.*

Voir plus haut, vers 36.

V. 371 *Dioné.*

Mère de Vénus, Dioné l'avait eue de Jupiter. Quelques mythologues la font fille de Saturne comme Junon ; elle serait alors, comme elle, la sœur de son mari.

V. 386 *Alouée.*

Ou Aloeüs. Ses deux fils sont Otus et Éphialte. Aloeüs était fils de Neptune et de Canacé.

V. 387 *Dans un cachot.*

C'est ainsi que les scholiastes grecs interprètent ce passage ; mais le sens propre du mot employé par Homère est Tonneau, et non Cachot. Il est possible que ce détail recouvre quelque mythe ignoré.

V. 389 *Éribée.*

Seconde femme d'Aloeüs et belle-mère d'Otus et d'Éphialte ; elle détestait ses beaux-fils ; et elle alla, dans sa haine contr'eux, révéler à Mercure le lieu où ils tenaient Mars prisonnier.

V. 391 *Le fils d'Amphitryon.*

Hercule blessa Junon dans la guerre de Pylos ; et s'il l'atteignit plus particulièrement au sein droit, c'était pour la punir de ce qu'elle n'avait pas voulu lui donner son lait quand il était au berceau.

V. 395 *Du fils de Jupiter.*

C'est encore Hercule. Descendu aux enfers, Pluton lui ordonna de dompter l'affreux Cerbère ; Hercule y réussit sans danger ; mais le dieu lui ayant prescrit encore d'autres travaux, Hercule indigné le blessa d'une flèche.

V. 401 *Pæon.*

Médecin des dieux ; voir plus loin, vers 899.

V. 412. *Ægialée.*

Femme de Diomède et troisième fille d'Adraste, roi d'Argos.

V. 445 *Pergame.*

Citadelle d'Ilion ; voir plus haut la note du chant IV, vers 509.

V. 479 *Xanthe.*

Fleuve de Lycie, qu'il ne faut pas confondre avec le Xanthe de la Troade, ou Scamandre.

V. 542 *Deux fils de Dioclée.*

Dioclée ou Dioclès.

V. 543 *Phère.*

En Messénie, non loin de la mer, sur le fleuve Nédon. Elle était assez voisine de Gérène, au fond du golfe de Messénie.

V. 544 *Descendait du fleuve.*

Dioclès passait pour le petit-fils de l'Alphée, comme on le voit par les vers qui suivent.

V. 565 *Antiloque.*

Fils de Nestor.

V. 576 *Pylæménés.*

Voir plus haut, chant II, vers 851. Pylæménès, qui est tué ici, reparaît au chant XIII, vers 658.

V. 592 *Ényo.*

Voir plus haut, vers 333.

V. 612 *Amphius de Pæsos.*

Ou Apæsos, ville de la Troade; voir plus haut, chant II, vers 828.

V. 629 *Tlépolème Héraclide.*

Tlépolème, fils d'Hercule et d'Astyoché, était roi de Rhodes. Il

avait pris parti contre Troie; et il avait amené neuf vaisseaux aux Grecs; voir plus haut, chant II, vers 654 et suivants.

V. 630 *Descendants.*

Sarpédon est le fils de Jupiter et de Léodamie; voir plus loin, chant VI, vers 199. Tlépolème, fils d'Hercule, était petit-fils de Jupiter.

V. 651 *Refusant les coursiers.*

Voir plus haut, vers 269.

V. 674 *Qu'Ulysse ôtât la vie.*

Sarpédon est tué par Patrocle, couvert des armes d'Achille, chant XVI, vers 482.

V. 708 *Hylé.*

Ville de Béotie près du lac Képhis, où se jette le Céphise. Le lac Képhis est le même que le lac Copaïs.

V. 722 *La jeune Hébé.*

Plus haut, chant IV, vers 2, Hébé sert le nectar aux dieux, dans les palais de Jupiter.

V. 736-752 *De son père puissant.*

Voir les mêmes vers, plus loin, chant VIII, vers 384 à 396.

V. 741 *Gorgone.*

Les Gorgones étaient au nombre de trois. On ne connaît pas bien l'étymologie de ce mot.

V. 774 *Scamandre et Simoïs.*

Le Simoïs se jette dans le Scamandre un peu au-dessous de Troie.

V. 795 *Il pansait sa blessure.*

Voir plus haut, vers 282; la lance de Pandare avait touché Diomède à la poitrine.

V. 804 *Seul parmi les Thébains.*

Voir plus haut, chant IV, vers 385.

V. 819 *Tu m'avais défendu.*

Voir plus haut, vers 131.

V. 860-861 *Neuf, dix mille soldats.*

Ces deux vers sont répétés plus loin, chant XIV, vers 148-149.

V. 889 *Pæon pour le guérir.*

Voir plus haut, vers 401.

CHANT VI.

ADIEUX D'HECTOR ET D'ANDROMAQUE.

Continuation du combat; Ménélas tue Adraste; conseils de Nestor au milieu de la bataille (1—71). L'augure Hélénus recommande à Hector de faire faire par sa mère Hécube une riche offrande à Minerve; Hector se rend à Troie (72—118). Rencontre de Diomède et de Glaucus; leur entretien; Bellérophon, ancêtre de Glaucus et hôte du grand-père de Diomède; échanges mutuels de présents entre les deux héros (119—236). Hector, rentré à Troie, transmet à sa mère Hécube les recommandations d'Hélénus; Hécube, accompagnée des femmes de Troie, porte en grande pompe un voile magnifique au temple de Minerve; Théano; Hector va chercher Pâris; entretien d'Hector et d'Hélène (236-368). Hector va à la rencontre d'Andromaque; leurs adieux; Astyanax; vœux d'Hector (369—493). Pâris accompagne Hector (494-529.)

Le combat, sans les dieux désormais engagé,
Dans les champs plusieurs fois de théâtre a changé;
Des deux parts, les guerriers, luttant, pouvaient se rendre
Des bords du Simoïs aux rives du Scamandre.
5 Ajax de Télamon, puissant rempart des siens,
A frappé le premier un héros des Troyens,

Le vaillant Acamas, qui conquit dans la Thrace,
Par ses nombreux exploits, la plus illustre place.
Ajax atteint si fort le cimier du héros
10 Que le fer a brisé le visage et les os;
Et ses yeux sont couverts d'une nuit sans remède.
Axylus est aussi frappé par Diomède.
Il habitait Arisbe; opulent, généreux,
Il aimait à porter secours aux malheureux;
15 Son palais accueillait tous les gens en voyage.
Mais pas un aujourd'hui ne vient avec courage
Protéger Axylus, qui, payant sa valeur,
Tombait en ce moment près de son serviteur,
Gisant à terre aussi, l'écuyer Calésie.
20 Euryale a tué Drésos, puis Opheltie,
Æsèpe et Pédasus, que naguère enfanta
La nymphe Abarbaré, qui tous deux les porta.
Fils de Laomédon, Boucolion, leur père,
Secrètement, dit-on, était né de sa mère.
25 Par lui la nymphe aimée, en gardant les troupeaux,
Accueillit son amour et conçut deux jumeaux.
Ils reçoivent ensemble une affreuse blessure,
Et le vainqueur joyeux enlève leur armure,
Astyale est tombé devant Polypœtès.
30 Ulysse d'un seul coup immole Pidytès.
Teucer tue Aréton, à la conduite austère.

Sous sa lance, Antiloque a fait périr Ablère.
Agamemnon frappait le vaillant Élatus,
Qui cultivait les monts du fécond Pédasus.
35 Leitus atteint Phylaque ; et le brave Eurypyle
Abat Mélanthius, roi d'une forte ville.
Ménélas peut saisir Adraste tout vivant.
Contre un tronc renversé ses chevaux se heurtant,
Se sont épouvantés ; et dans leur course agile,
40 Ils brisent leur timon, et volent vers la ville,
Où d'autres s'enfuyaient non moins effrayés qu'eux.
Le héros est tombé dans le sable poudreux,
La bouche la première ; et de son pas rapide,
Sur lui, la lance en main, accourt le fier Atride.
45 Adraste suppliant se roule à ses genoux :
« Accepte ma rançon ; appaise ton courroux ;
» Reçois, ô Ménélas, les trésors de mon père,
» De l'or et de l'argent, du fer, plus nécessaire.
» Mon père encor joindrait de plus riches cadeaux,
50 » S'il me savait vivant sur vos sombres vaisseaux. »
Ménélas, tout ému, se fût laissé séduire ;
Et déjà dans sa tente il le faisait conduire,
Quand, vers lui, tout à coup son frère survenant
L'arrête par ces mots, qu'il lui jette en courant :
55 « Quoi donc, ô Ménélas ! as-tu tant de clémence ?
» Conviens que ces Troyens t'ont fait un bien immense !

» Les traitres ! puissent-ils tous périr de ma main,
» Et l'enfant que la mère encor porte en son sein,
» Et ceux qui vont chercher leur salut dans la fuite !
60 » Qu'ils restent sans tombeaux, et qu'ils meurent de suite ! »
De Ménélas, ces mots ont tout changé le cœur ;
De la main, il repousse Adraste avec fureur.
Le grand Agamemnon le renverse et l'immole,
Le frappant à la gorge, et son âme s'envole.
65 Un pied sur le cadavre, Atride ôte son dard.
Mais Nestor, s'écriant, s'en va de toute part :
« Mes amis, vaillants Grecs, que personne ne pense
» A faire en ce moment un butin trop immense,
» Pour le porter en hâte à son riche dépôt.
70 » Non, tuons-les d'abord ; et nous pourrons bientôt
» Mieux dépouiller les morts qui resteront en plaine. »
Ces mots du vieux Nestor les convainquent sans peine.
Peut-être les Troyens par les Grecs dispersés
Dans les murs d'Ilion se seraient élancés,
75 Si l'augure Hénélus, qui sait la destinée,
Ne retenait Hector et le vaillant Énée :
« Énée, Hector, c'est vous qui devez soutenir
» Tout le poids du combat, que d'autres voudraient fuir.
» Vous avez plus qu'eux tous et vaillance et sagesse.
80 » Arrêtez hors des murs ce peuple, qui se presse
» D'aller dans ses maisons près des femmes rentrer,

» Sans craindre aux yeux des Grecs de se déshonorer.
» Rassemblez donc tous deux ces phalanges timides ;
» Nous, nous restons ici, combattants intrépides ;
» Quel que soit le danger, nul de nous ne s'enfuit.
» Hector, va-t'en trouver notre mère, et dis-lui
» D'assembler sur le champ les femmes, pour qu'elle aille,
» Au sommet de la ville, où l'on voit la bataille,
» De Minerve aux yeux bleus ouvrir le temple saint ;
» Et que, prenant un voile, ornement de son sein,
» Le plus riche, et celui qui lui plait davantage,
» Aux pieds de la déesse elle l'offre en hommage.
» Qu'elle promette encor le sang de douze bœufs,
» Si Pallas a pitié de nos murs malheureux,
» Des femmes, des enfants, qui gémissent dans Troie,
» Si chassant Diomède, avide de sa proie,
» Elle éloigne de nous ce farouche guerrier.
» Plus qu'aucun autre Grec, il nous doit effrayer ;
» Achille, en nous jamais n'a mis tant d'épouvante,
» Bien que pour fils des dieux on le donne et le vante.
» Mais contre Diomède il n'est rien d'assez fort. »
Ces conseils fraternels charment le grand Hector.
Tout armé, de son char il saute sur la terre ;
Et, sa pique à la main, parcourt l'armée entière,
Exhortant à grands cris ses valeureux soldats,
Qui, faisant tête aux Grecs, reviennent sur leurs pas.

Ceux-ci doivent céder, et cesser le carnage.
En voyant les Troyens reprendre ainsi courage,
Ils se disaient qu'un dieu venait les secourir.
110 Hector, tout en criant, se hâte de courir :
« Alliés et Troyens, héros pleins de vaillance,
» Rappelez-vous, amis, votre ferme constance,
» Tandis qu'en Ilion, je vais quelques instants,
» Réunir nos vieillards, nos femmes, nos enfants,
115 » Pour qu'ils offrent aux dieux leur ardente prière.»
Ainsi parlait Hector, à la belle crinière ;
Et pendant qu'il courait dans les sables profonds,
Le cuir du bouclier lui battait les talons.
Mais Tydide et Glaucus, pleins d'une ardeur semblable ,
120 Se provoquent tous deux au combat redoutable.
Quand ils sont rapprochés, Tydide, le premier,
S'exprimant en ces mots, s'adressait au guerrier :
« Mon brave, quel es-tu? Pourrait-on te connaître?
» Dans la lutte jamais je ne t'ai vu paraître ;
125 » En t'avançant ainsi, tu sembles défier
» Ma lance, dont tout autre aurait pu s'effrayer.
» Je plains qui follement s'expose à ma vengeance.
» Si tu caches un dieu, qui tente ma vaillance,
» De combattre les dieux, je refuse toujours.
130 » Je sais que Lycourgos vit abréger ses jours,
» Pour avoir contre un dieu satisfait sa colère.

» Il poursuivait un jour, de son fouet téméraire,
» Les Bacchantes de Nysse ; et leurs thyrses brisés
» Furent, pendant l'orgie, à terre dispersés.
135 » Bacchus se retira tremblant aux eaux profondes ;
» Thétis, ouvrant son sein, le reçut dans ses ondes ;
» Car Bacchus redoutait ce dangereux mortel.
» Mais les dieux l'ont plus tard puni d'un mal cruel,
» En le rendant aveugle ; et cette triste vie,
140 » Pour mieux venger le ciel, lui fut bientôt ravie.
» Aussi contre les dieux je ne combats jamais ;
» Si vivant, comme nous, du doux fruit des guérets,
» Tu n'es qu'un homme, approche ; et la mort va t'atteindre. »
Le fils d'Hippolochus lui répond, sans rien craindre :
145 « Que te fait mon pays ? Suis-je ce que tu crois ?
» Les humains sont pareils aux feuilles de nos bois ;
» Le vent les jette à terre ; et pourtant la nature,
» Chaque année, au printemps, ramène la verdure ;
» Ainsi pour les humains sont la vie et la mort.
150 » Mais tu m'as demandé ma naissance et mon sort ;
» Bien d'autres comme moi pourraient aussi le dire.
» Dans le golfe d'Argos est la ville d'Éphyre ;
» Là Sisyphe régnait, homme avide et savant.
» Sisyphe, fils d'Æole, eut Glaucus pour enfant.
155 » Glaucus avait pour fils Bellérophon, aimable ;
» Sa beauté fut des dieux un présent admirable.

» Mais Prœtus, nourrissant la vengeance en son cœur,
» Chassa Bellérophon, qu'enviait sa fureur,
» Bien qu'il reçut du ciel sa force redoutée ;
160 » Car l'épouse du roi, l'astucieuse Antée,
» Aimait Bellérophon, dont l'austère vertu
» Contre un coupable amour a toujours combattu.
» Devant le roi Prœtus, elle ose un jour paraître :
« Prœtus, tu dois périr, ou bien punir un traître,
165 » Bellérophon, qui m'offre un insultant amour. »
» Prœtus jura sa perte en ce funeste jour ;
» Et n'osant l'immoler, en son âme inquiète,
» Il l'envoya bien loin porteur d'une tablette,
» Où des signes de mort cachaient un ordre affreux :
170 » Son beau-père averti tuerait le malheureux.
» Le héros est conduit par les dieux en Lycie ;
» Bientôt il voit le Xanthe et sa rive fleurie ;
» Et le prince, pour lui, tout rempli de bonté,
» Lui prodigua neuf jours son hospitalité.
175 » Quand le dixième jour vient enfin à paraître,
» Le roi demande alors l'écrit qu'il doit connaître,
» Et que Bellérophon du gendre avait reçu.
» Quand le prince eut vu l'ordre en ces termes conçu,
» Il força le héros de tuer la Chimère,
180 » Monstre affreux que le ciel créa dans sa colère ;
» Moitié lion, moitié serpent, chèvre au milieu,

» Elle lançait des traits d'inextinguible feu.
» Le roi lui fit ensuite attaquer les Solymes;
» Ce fut là le second de ses travaux sublimes.
185 » Il vainquit l'Amazone en un troisième jour.
» Le prince, lui tendant un piége à son retour,
» Envoya contre lui les héros de Lycie;
» Mais aucun d'eux ne put rentrer dans sa patrie;
» Bellérophon vainqueur les tuait en ce lieu.
190 » Le roi, voyant alors qu'il était fils d'un dieu,
» Le marie à sa fille; et pour dot il lui donne
» La moitié du pouvoir de sa riche couronne.
» Les Lyciens en outre, ajoutant leurs présents,
» Y joignent un palais et de fertiles champs,
195 » Dont il pouvait jouir dans une paix profonde.
» Il sortit trois enfants d'une union féconde,
» Hippoloque, Isandrus, et leur illustre sœur,
» Que Jupiter aima d'une constante ardeur;
» Mère de Sarpédon, c'était Laodamie.
200 » Bellérophon, haï des dieux durant sa vie,
» Rongeant son cœur, fuyait le sentier des humains;
» Seul, dans les champs d'Alie, il cachait ses chagrins.
» Mars, qui se plait toujours à la guerre, à ses crimes,
» Fit tomber Isandros combattant les Solymes.
205 » Notre mère a péri sous les traits d'Artémis;
» Hippoloque est mon père, et moi je suis son fils.

» Il m'envoya vers Troie en me faisant promettre
» De bien me distinguer, et ne jamais commettre
» Rien qui déshonorât le nom de nos aïeux,
210 » En Lycie, en Éphyre, encore si fameux.
» Tel est l'illustre sang qui m'a donné naissance. »
Diomède, joyeux, l'écoutait en silence;
Et posant sur le sol son dard ensanglanté,
Il répond au héros, et dit avec bonté :
215 « Glaucus, depuis longtemps est l'hôte de mes pères;
» Car Œnée autrefois, trois semaines entières,
» Dans ses riches palais, reçut Bellérophon.
» Entr'eux ils ont jadis échangé plus d'un don.
» Un baudrier brillant fut le présent d'Œnée;
220 » Et par Bellérophon sa coupe fut donnée.
» Je la laissai chez moi, lorsque je suis parti.
» Je n'ai pas vu Tydée, et j'étais tout petit
» Quand il marcha sur Thèbe, où périt tant de monde.
» Je suis ton hôte ainsi dans la Grèce féconde;
225 » Tu peux, dans la Lycie, un jour être le mien.
» Évitons-nous en guerre; et nous le pouvons bien :
» C'est sur d'autres Troyens que je devrai m'abattre,
» Qu'un hasard ou qu'un dieu me les donne à combattre;
» Et toi, parmi les Grecs, frappe qui tu pourras.
230 » Mais échangeons toujours nos armes de combats,
» Afin qu'on sache bien quel lien est le nôtre. »

Descendant de leurs chars, ils marchent l'un vers l'autre,
Et se prenant la main, ils se donnent leur foi.
Mais Jupiter privait Glaucus d'un sens bien droit,
Puisqu'il cédait alors, en changeant ses armures,
Cent bœufs contre neuf bœufs, de l'or pour des ferrures.
Hector passe la porte au Hêtre verdoyant;
Les femmes d'Ilion l'entourent à l'instant,
Lui demandant leurs fils, leurs époux et leurs frères.
Il leur ordonne aux dieux d'adresser leurs prières;
Pour beaucoup, s'apprêtait un horrible chagrin.
Au palais de Priam, Hector arrive enfin.
En portiques brillants, la demeure est bâtie;
Cinquante pavillons de pierre bien polie
Sont pour les fils du roi, leurs femmes avec eux.
En face, dans la cour, des salons somptueux
Pour les filles du roi sont au nombre de douze;
Chaque gendre y logeait avec sa chaste épouse.
L'un près l'autre, et pareils, ces salons sont placés.
C'est dans ces lieux qu'Hector se rend à pas pressés.
Vers lui, venait sa mère, au moment qu'elle appelle
Laodice, qu'on dit sa fille la plus belle.
Prenant la main d'Hector, Hécube dit ces mots :
« Pourquoi quitter, mon fils, tes belliqueux travaux?
» Lutter contre les Grecs est donc bien difficile,
» Que tu viens nous prier, pour défendre la ville,

» D'élever vers le ciel nos suppliantes mains!
» Attends; je vais chercher le plus doux de nos vins;
» Après l'avoir offert à nos dieux, en offrande,
260 » Tu pourras y puiser une force plus grande;
» Le vin refait le cœur; et tu dois être las
» Des labeurs que pour nous a supportés ton bras. »
Hector, au beau cimier, répond : « Ma noble mère,
» Ne m'offre pas le vin, bien qu'il soit salutaire;
265 » Tu pourrais m'affaiblir; je pourrais m'oublier.
» Ma main impure, aux dieux ne peut sacrifier;
» Au ciel, je ne dois point élever ma prière,
» Encore tout souillé de sang et de poussière.
» Mais toi, monte, ma mère, au temple de Pallas;
270 » Avec toi conduis-y les femmes sur tes pas.
» De tes voiles, choisis celui qu'en ta demeure,
» Avec le plus de soin, tu gardes à cette heure;
» Va le porter aux pieds de Minerve, aux yeux bleus.
» Tu dois promettre aussi le sang de douze bœufs,
275 » Agés d'un an, sans tache, afin que la déesse,
» Des femmes, des enfants, protégeant la faiblesse,
» Éloigne de nos murs ce farouche guerrier,
» Diomède, en fureur, qui nous vient effrayer.
» Au temple de Pallas, toi-même il faut te rendre.
280 » Moi, je vais de ce pas appeler Alexandre,
» S'il écoute ma voix. Ah! puisse l'engloutir

» La terre, qui jamais n'aurait dû le nourrir,
» Pour le malheur des fils de Priam et de Troie !
» Qu'il périsse ! et mon cœur, s'il ne sent pas de joie,
285 » Ne pourra pas non plus sentir de longs regrets. »
Aux servantes, Hécube ordonne, en son palais,
D'assembler sur le champ les femmes de la ville.
Dans son appartement montant d'un pas débile,
Elle y prend avec soin ses voiles de grand prix,
290 Que jadis de Sidon lui rapporta Pâris,
Lorsque, des vastes flots il traversa la plaine,
Ramenant avec lui la trop illustre Hélène.
De tous, elle choisit le plus grand, le plus beau,
Destinant à Pallas ce solennel cadeau,
295 Sous les autres caché, brillant comme une étoile.
Hécube, avec la foule, allait offrir ce voile.
Quand au haut de la ville elles montent enfin,
Théano leur ouvrait les portes du lieu saint.
D'Anténor, c'est l'épouse ; et, même en sa jeunesse,
300 De Pallas les Troyens en ont fait la prêtresse.
La foule élève au ciel ses plaintes et ses cris ;
Et Théano, tendant le voile qu'elle a pris,
S'en va le déposer aux pieds de la déesse,
En exprimant ces vœux, qu'à Minerve elle adresse :
305 « Vénérable Minerve, appui de nos états,
» Que Tydide vaincu trouve enfin le trépas,

» Abattu par ton bras devant les portes Scées !
» Romps sa lance en morceaux, et nos mains empressées
» T'offriront douze bœufs, sans tache, en ces instants,
310 » Si tu sauves nos murs, nos femmes, nos enfants. »
Elle dit ; mais Pallas repousse sa prière.
Pendant qu'elles tâchaient de fléchir sa colère,
Hector s'en va trouver Pâris, dans le palais
Qu'il a fait élever pour son usage exprès
315 Par tous les ouvriers les plus savants de Troie.
Son mur, son toit, sa cour, qu'il contemple avec joie,
S'étendaient près de ceux de Priam et d'Hector.
En ces lieux le héros arrive, ayant encor
Sa lance dans la main ; elle est d'onze coudées ;
320 D'une virole d'or ses faces sont bordées.
Hector trouve Pâris, qui préparait ses dards,
Ses traits, son bouclier, et ses brillants cuissards.
Hélène, auprès de lui, partageait aux servantes
De délicats travaux, dignes de mains savantes.
325 Hector, en le voyant, lui fait honte en ces mots :
« Mon cher, il te sied mal de haïr nos travaux.
» D'autres se font tuer autour de nos murailles,
» Affrontant pour toi seul le danger des batailles.
» Si tu voyais quelqu'un éviter les combats,
330 » Sans doute à le blâmer tu n'hésiterais pas.
» Viens donc et n'attends point que le feu soit en ville. »

Mais Pâris lui répond, confus, quoique tranquille :
« Ton blâme est juste, Hector ; je n'ai pu résister ;
» Pardonne à ma faiblesse, et veuille m'écouter.
335 » Je n'ai pour les Troyens ni haine ni colère ;
» Chez moi, je me livrais à ma douleur amère.
» Mais mon épouse même, avec grande douceur,
» Me poussait aux combats, qui plaisent à mon cœur.
» La victoire est changeante, et bien souvent varie.
340 » Je revêts mon armure ; attends-moi, je te prie ;
» Ou bien sors le premier ; je t'ai bientôt rejoint. »
Le grand Hector s'arrête, et ne lui répond point ;
Mais de sa douce voix ainsi lui parle Hélène :
« Ah ! frère d'une femme odieuse, une chienne !
345 » Au jour de ma naissance, un vent impétueux
» Aurait dû m'emporter sur quelque roc affreux,
» Ou me jeter aux flots de la mer écumeuse !
» Je n'aurais point commis cette action honteuse !
» Mais les dieux l'ont ainsi voulu dans leur courroux ;
350 » Et, malgré moi, je dus accepter un époux
» Qui souvent des humains a reçu des injures.
» Son cœur n'a point compris ces cruelles blessures ;
» Je ne sais si jamais il les saura sentir.
» Repose-toi, mon frère, avant de repartir,
355 » Puisque ma triste faute et celle d'Alexandre
» T'imposent ces labeurs, qu'il faut toujours reprendre.

» C'est Jupiter qui veut qu'un si fatal renom
» Dans les siècles futurs nous soit un long affront. »
Le grand Hector lui dit : « Il ne faut pas, Hélène,
360 » Que ton affection plus longtemps me retienne ;
» Et j'ai déjà senti mon cœur impatient
» Voler vers les Troyens, dont la valeur m'attend.
» Toi, presse ce guerrier, et que d'un pas agile,
» Il me rejoigne encor au-dedans de la ville.
365 » Je vais à mon palais retrouver un instant
» Mes serviteurs, ma femme et mon aimable enfant.
» Je ne reverrai point peut-être ma demeure,
» Si, par les Grecs le ciel veut déjà que je meure. »
Hector a dit ces mots, et se retire après,
370 Se rendant tout en hâte à son vaste palais.
Andromaque est absente ; ayant pris avec elle
Astyanax porté par l'esclave fidèle,
Elle était sur la Tour, debout et gémissant.
En son absence, Hector, sur le seuil s'arrêtant,
375 Aux servantes qu'il voit, en ces termes s'adresse :
« Servantes, répondez : que fait votre maîtresse ?
» Andromaque, en sortant pour calmer ses douleurs,
» Est-elle à visiter ses frères et ses sœurs ?
» Ou, des femmes suivant la foule qui s'empresse,
380 » Est-elle au temple aussi pour fléchir la déesse ? »
La servante répond avec sincérité :

« Hector, puisque tu veux savoir la vérité,
» Andromaque n'est point chez ses sœurs ni ses frères,
» Et n'offre point non plus à Pallas ses prières.
385 » Elle s'est dirigée à la Tour d'Ilion ;
» Car les Grecs des Troyens sont vainqueurs, lui dit-on ;
» Elle allait égarée, en son fougueux caprice ;
» L'enfant était porté par la jeune nourrice. »
Hector, en l'entendant, est ressorti soudain ;
390 Il prend la vaste rue et le même chemin.
Mais quand il arrivait près de la porte Scée,
Qu'il avait à franchir dans sa course pressée,
Il aperçoit de loin, tout en hâte et vers lui,
Andromaque, accourant de la Tour qu'elle fuit.
395 Du grand Éétion, c'est la fille chérie,
Du roi qui gouvernait Placos, de bois remplie,
La Thèbe d'Hypoplace, et les Ciliciens.
Elle est femme d'Hector, le sûr rempart des siens.
Bientôt elle l'a joint ; près d'elle la servante
400 Porte à son sein l'enfant, créature innocente,
Serein, beau comme un astre, et qu'Hector appelait
Son cher Scamandrius ; mais qu'en ville on nommait
Astyanax, le fils du seul sauveur de Troie.
Hector, silencieux, le contemple avec joie.
405 Debout à ses côtés, Andromaque est en pleurs ;
Et lui prenant la main, exprime ses douleurs :

« O mon ami, prends garde à ce bouillant courage,
» Par pitié pour ton fils, et songe à mon veuvage;
» Car les Grecs te tueront, s'élançant tous sur toi.
410 » Ah! mourir mille fois vaudrait bien mieux pour moi!
» Sans toi, que devenir ? Quelle est mon espérance,
» Si mon époux venait à perdre l'existence?
» Père, mère, parents, j'ai déjà tout perdu;
» Car mon père est tombé par Achille abattu;
415 » Alors qu'il ravagea Thèbe de Cilicie,
» Au grand Éétion, il arracha la vie,
» Mais sans le dépouiller; et respectant sa mort
» De ses armes couvert il fit brûler son corps,
» Lui-même l'arrosant. Les nymphes entourèrent
420 » Le tombeau d'églantiers, qu'aux monts elles cherchèrent.
» Pluton en un seul jour ravit à nos palais,
» Tous frappés d'un seul coup, sept frères que j'avais.
» Ensemble ils sont tombés sous la fureur d'Achille,
» Pendant qu'ils surveillaient notre troupeau docile.
425 » Ma mère, qui régnait sur les bois de Placos,
» Fut conduite en ces lieux aussi par le héros.
» Mais Achille à prix d'or rendit sa prisonnière;
» Artémis, de ses traits, frappa bientôt ma mère.
» Père, mère, parents, tu me tiens lieu d'eux tous;
430 » Tu les as remplacés, Hector, mon noble époux.
» Reste ici par pitié: dans un jour tu peux faire

» Orphelin ton enfant, veuve sa triste mère.
» Mets au pied du Figuier le peuple en rangs épais,
» A l'endroit où la ville offre un facile accès;
35 » Le mur est bas; trois fois, l'attaque y fut donnée
» Par les plus valeureux, Tydide, Idoménée,
» Les deux puissants Ajax, Atride, chef des rois;
» Soit que quelque devin leur montre ces endroits,
» Soit que leur propre ardeur les pousse et les y mène. »
40 Mais Hector, lui répond, pour adoucir sa peine :
« O femme, tes soucis sont bien aussi les miens;
» Mais si je reste ici, je crains que les Troyens
» Ne m'accusent d'avoir lâchement fui la guerre.
» J'ai su jusqu'à présent, durant ma vie entière,
45 » Toujours aux premiers rangs combattre avec valeur,
» Pour l'honneur de mon père et pour mon propre honneur.
» Un jour fatal viendra, je le dis en mon âme,
» Où la sainte Ilion périra dans la flamme,
» Où périront Priam, et ses fils valeureux.
50 » Mais ces maux des Troyens, pour moi si douloureux,
» Ceux d'Hécube et Priam, mon vénérable père,
» De mes frères tombant traînés dans la poussière,
» Tous ces maux réunis qui frapperont les miens,
» M'émeuvent moins encor que m'émeuvent les tiens.
55 » Un Grec t'emmènera pleurante en esclavage;
» Sa femme, t'imposant quelque grossier ouvrage,

» Te fait tisser sa toile, ou transporter son eau;
» Et tu devras souffrir du destin le fardeau.
» En te voyant pleurer, ils diront avec joie :
460 « C'est la femme d'Hector, le fier vengeur de Troie,
» Quand les Troyens jadis défendaient Ilion. »
» Ces insultants propos doubleront ton affront.
» Ton époux ne pourra t'épargner ce supplice !
» Ah ! que plutôt cent fois la terre m'engloutisse,
465 » Avant de voir jamais ce jour déshonorant ! »
Hector, disant ces mots, veut prendre son enfant.
Mais l'enfant, à sa vue, est rempli d'épouvante ;
Il se jette, en criant, au sein de la servante,
Effrayé de l'airain et du brillant cimier
470 Qui s'agitait terrible au casque du guerrier.
Mais le père et la mère échangent un sourire ;
Hector, prenant son casque, aussitôt le retire,
Et le dépose à terre, immense, étincelant;
Puis, avec un baiser, il caresse l'enfant,
475 En adressant au ciel cette ardente prière :
« O puissant Jupiter, et vous dieux, daignez faire
» Que cet enfant un jour, des siens imitateur,
» En sauvant les Troyens, montre aussi son grand cœur !
» Qu'on dise un jour de lui qu'il surpassa son père ;
480 » Qu'il réjouisse aussi le doux cœur de sa mère,
» Revenant du combat vainqueur des ennemis ! »

Dans les mains d'Andromaque, Hector remet son fils.
De le prendre en ses bras, elle s'est empressée ;
Elle pleure et sourit. Hector, en sa pensée,
85 Songe à son sort qu'il plaint, et lui dit doucement :
« De ton cœur, Andromaque, apaise le tourment ;
» Personne ne pourra me frapper avant l'heure ;
» Soumis à son destin, il faut que chacun meure,
» Du moment qu'il est né, qu'il soit lâche ou héros.
90 » Mais toi, dans ton palais, va ; reprends tes travaux ;
» Aux femmes, répartis et la toile et la laine.
» C'est aux hommes qui sont dans la cité Troyenne,
» Et moi tout le premier, de penser aux combats. »
Hector remet son casque et s'éloigne à grands pas.
95 Se retournant souvent, sa femme, en ses alarmes,
S'en allait au palais versant de chaudes larmes.
Mais revenue au toit du magnanime Hector,
Par ses gémissements, elle attristait encor
Les femmes qu'elle y trouve, en grand nombre et fidèles.
00 Hector, quoique vivant, était pleuré par elles ;
Car, en leur noir chagrin, elles ne croyaient pas
Qu'il échappât aux Grecs et revint des combats.
Pâris ne reste point dans ses maisons brillantes.
En hâte revêtu d'armes étincelantes,
05 Par la ville, il courait d'un pas précipité.
Tel un noble coursier, bouillant de liberté,

Rompt ses liens, et court, en franchissant la plaine,
Se baigner dans les eaux, qu'il reconnaît sans peine.
Il porte haut la tête, et les crins sur ses flancs
510 Flottent tout dispersés ; ses jarrets bondissants
L'ont porté promptement au pacage fertile.
Tel le fils de Priam descendait de la ville,
Fier de sa belle armure et fier de sa beauté.
Ses pieds légers l'avaient en un instant porté
515 Sur les pas de son frère, en ces lieux où naguère
Hector vient de quitter une épouse si chère ;
Et Pâris, le premier, vers lui s'est élancé :
« Mon cher, je te rejoins, quoique tu sois pressé ;
» J'exécute ton ordre, et j'ai fait diligence. »
520 Hector, lui répondant, dit avec bienveillance :
» Personne ne saurait, mon cher, te refuser
» Du courage aux combats, quand tu veux en user ;
» Mais on peut quelquefois accuser ta mollesse ;
» Et j'entends les Troyens souvent, avec tristesse,
525 » Te reprocher les maux qu'ils ont soufferts pour toi.
» Mais plus tard, de ceci, nous parlerons, crois-moi,
» Si le ciel nous permet jamais, en sa clémence,
» D'offrir la coupe aux dieux pour notre délivrance,
» Quand nous aurons chassé les Grecs loin de nos murs. »

NOTES DU CHANT VI.

V. 4 *Des bords du Simoïs.*

Entre le Scamandre et le Simoïs, il y a de vastes plaines que les deux fleuves parcourent avant de se réunir.

V. 7 *Dans la Thrace.*

Au nord-est de l'Hellespont. Les Troyens y avaient trouvé des alliés. Acamas était le chef des Thraces; voir plus haut, chant II, vers 844.

V. 13 *Arisbe.*

Voir plus haut, chant II, vers 835.

V. 34 *Pédasus.*

Au sud de la Troade, sur le fleuve Satnioéis, ville des Léléges, qui appartenait à Altès, beau-père de Priam. Sa fille était Laothoé, mère de Lycaon; voir plus loin, chant XXI, vers 85 et suivants; voir aussi chant XXII, vers 48 et 51.

V. 47 *De mon père.*

Plus haut, chant II, vers 830, le père d'Adraste a été nommé : c'était Mérops, le devin.

V. 75 *L'augure Hélénus.*

Fils de Priam et d'Hécube, fameux comme devin.

V. 88 *Ce haut lieu.*

C'est Pergame; voir plus haut, chant IV, vers 507, et chant V, vers 445 et 460.

V. 130 *Lycourgos.*

Roi de Thrace.

V. 133 *Nysse.*

Montagne de Thrace, à ce qu'on croit.

V. 141 *Je ne combats jamais.*

Voir plus haut, chant V, vers 130, le conseil que Minerve donne à Diomède.

V. 146 *Les humains sont pareils.*

Vers cité par Simonide qui l'attribue « à un poète de Chio; » voir les Fragments de Simonide.

V. 152 *Éphyre.*

On a cru souvent qu'Éphyre était l'ancien nom de Corinthe; mais il ne peut pas être question de Corinthe ici, puisque l'Éphyre dont on parle est au fond du golfe d'Argos.

V. 153 *Sisyphe.*

Fils d'Éole et d'Énarète. Dans l'Odyssée, Ulysse décrit le supplice de Sisyphe, chant XI, vers 593 et suivants.

V. 155 *Glaucus.*

Ancêtre du Glaucus qui parle à Diomède.

V. 157 *Prœtus.*

Roi de Tirynthe en Argolide. Chassé du trône par son frère, il s'était refugié en Lycie; et c'est de là que son descendant, Glaucus, fils d'Hippolochus, était venu au secours de Troie

V. 158 *Chassa Bellérophon.*

A la suite d'un meurtre involontaire, Bellérophon avait dû fuir

Corinthe sa patrie, et il s'était refugié à la cour de Prœtus.

V. 169 *Des signes de mort.*

On a beaucoup disserté sur ce vers pour savoir s'il s'agissait ici de l'écriture. Il est difficile, d'après les expressions du texte, de se prononcer dans un sens ou dans l'autre. J'inclinerais cependant à croire qu'Homère parle de l'écriture; un des mots dont il se sert semblerait le prouver. Il faut se rappeler, en outre, qu'il y avait déjà bien longtemps que Cadmus avait apporté l'alphabet Phénicien dans la Béotie et dans la Grèce. Hérodote affirme, livre V, ch. 58, avoir vu à Thèbes une inscription qui remontait à Laïus, père d'OEdipe. Laïus était à la quatrième génération après Cadmus; et l'époque de Cadmus est certainement fort antérieure à celle de Bellérophon.

V. 170 *Son beau-père.*

Ce roi se nommait Iobatès. Il avait donné sa fille Antée à Prœtus, et de plus il l'avait rétabli sur le trône de Tirynthe.

V. 172 *Le Xanthe.*

De Lycie, qu'il ne faut pas confondre avec celui de la Troade.

V. 176 *L'écrit.*

Le texte dit positivement le Signe; mais le mot grec du vers 169 m'a autorisé à prendre le mot d'Écrit.

V. 179 *La Chimère.*

Fille de Typhon et d'Échidna, d'après la Théogonie d'Hésiode, vers 321. Il est bien probable que la fable de Typhon et de la Chimère se rapporte à quelques phénomènes volcaniques de la Lycie.

V. 183 *Les Solymes.*

Peuple féroce de Lycie, dans les montagnes du Taurus. Les Solymes étaient probablement les premiers habitants de la contrée. Tacite, Histoires, livre V, ch. 2, rappelle une tradition qui fai-

sait venir le nom de Jérusalem, Hierosolyma, de ces Solymes dont parle Homère.

V. 185 *L'Amazone.*

Voir plus haut, chant III, vers 189. On suppose que les Amazones venaient des bords du Thermodon en Cappadoce; elles avaient envahi diverses parties de l'Asie-Mineure, entr'autres la Lycie et la Troade. Il est probable que, parmi les Scythes, il y avait des femmes qui se battaient comme des hommes.

V. 186 *Le prince.*

Iobatès ; voir la note du vers 170.

V. 191 *A sa fille.*

Ou plutôt, à une de ses filles. Elle se nommait Philonée.

V. 199 *Mère de Sarpédon.*

Ainsi Sarpédon était petit-fils de Bellérophon, et fils de Jupiter. Bellérophon pouvait donc vivre encore à l'époque de la guerre de Troie. Laodamie fut tuée par Diane, comme on le voit, vers 205.

V. 202 *Alie.*

Ou Alium, plaine de Cilicie entre les fleuves Pyrame et Sinare. On prétend que c'est en ces lieux que mourut Bellérophon, en tombant du cheval Pégase, qu'il avait audacieusement essayé de monter.

V. 206 *Hippoloque est mon père.*

Ainsi Glaucus est petit-fils de Bellérophon, comme Sarpédon.

V. 210 *En Lycie, en Éphyre.*

C'est-à-dire sur le continent de l'Asie-Mineure et sur le continent de la Grèce, aux deux extrémités de la mer Égée.

V. 216 *Œnée.*

Roi de Calydon en Étolie, père de Tydée et grand-père de Diomède ; voir plus loin, chant XIV, vers 117.

V. 222 *Et j'étais tout petit.*

Tydée ayant été tué à Thèbes, son fils l'avait à peine connu.

V. 235 *Mais Jupiter.*

Ces sentiments ont paru assez peu dignes de l'élévation habituelle du génie d'Homère. On a essayé d'expliquer ce passage de diverses manières.

V. 290 *De Sidon.*

Sur les côtes de la Phénicie. Sidon a toujours été fameuse dans l'antiquité par son commerce et par son industrie. Hérodote, livre II, ch. 116, cite ces quatre vers 289-292. — *Pâris.* Ce n'était pas la route, en quittant l'Argolide, de passer par la Phénicie; mais Pâris avait été sans doute détourné par les vents, ou peut-être ne voulait-il pas rentrer trop vite à Troie.

V. 298 *Théano.*

Voir plus haut, chant V, vers 70.

V. 326 *De haïr nos travaux.*

La pensée de ce vers n'est pas très-claire, et les scholiastes grecs n'ont pas réussi à dissiper toute obscurité. Hector peut supposer, par bienveillance, que Pâris s'est retiré du combat sans aucune faiblesse, et que c'est pour lui un moyen détourné de blâmer ceux qui continuent la lutte.

V. 333 *Hector.*

Voir plus haut, chant III, vers 59, la même pensée et la même expression dans le texte grec.

V. 395 *Éétion.*

Roi de la Thèbe de Cilicie, qui prit aussi son nom.

V. 396 *Placos.*

C'est une montagne de la Cilicie de Thèbe, au nord-est de cette ville, non loin du Gargare.

V. 397 *Thèbe d'Hypoplace.*

C'est-à-dire la Thèbe qui est au pied du Placos, sur le fleuve Selléis; voir un peu plus bas vers 416, et aussi chant XXIII, vers 827; voir encore chant IX, vers 188. Dans le Ier chant, vers 366, Achille raconte lui-même à sa mère comment il a ravagé la Thèbe d'Éétion.

V. 397 *Les Ciliciens.*

Il ne faut pas confondre cette Cilicie, au pied du Placos, avec la Cilicie qui est beaucoup plus au sud-est, et qui formait une des plus grandes provinces de l'Asie-Mineure. Il est probable que les Ciliciens de Thèbe étaient une colonie des Ciliciens du Sud.

V. 401 *Serein, beau comme un astre.*

Toute cette scène est une des plus touchantes et des plus nobles de l'Iliade entière. Ce doux tableau de famille entre deux batailles fait le plus heureux contraste.

V. 415 *Thèbe de Cilicie.*

Ou Thèbe d'Éétion, au bas des montagnes de Placos.

V. 425 *Ma mère.*

Le nom de la mère d'Andromaque n'est pas connu.

V. 429 *Père, mère, parents.*

Vers cités à Brutus par un de ses amis, comme allusion à Porcia, sa femme; Plutarque, vie de Brutus, ch. 23.

V. 447 *et* 448 *Un jour fatal.*

Ces deux vers du texte grec sont déjà dans le chant IV, vers 163 et 164.

V. 465 *Est rempli d'épouvante.*

On a mille fois cité avec admiration la vérité de cette peinture.

V. 506-511 *Tel un noble coursier.*

Ces six vers sont répétés plus loin, chant XV, vers 263-268, où ils sont appliqués à Hector

CHANT VII.

COMBAT SINGULIER D'HECTOR ET D'AJAX — ENLÈVEMENT DES MORTS.

Hector et Pâris reviennent au combat; Phœbus propose à Minerve d'inspirer à Hector le désir de finir la guerre en luttant en combat singulier contre le plus brave des Grecs; Hélénus fait aussi cette proposition à Hector, qui l'accepte (1-65). Hector provoque le plus brave des Grecs; Ménélas veut relever le défi; Agamemnon l'en empêche; exhortation de Nestor aux Grecs; neuf champions se présentent; le sort désigne Ajax, fils de Télamon (66-205). Duel d'Ajax et d'Hector; adresse et courage des deux guerriers; intervention des hérauts pour arrêter le combat, quand la nuit arrive; échanges réciproques des deux champions (206-312). Banquet d'honneur dans la tente d'Agamemnon; Nestor conseille de conclure une suspension d'armes, pour qu'on puisse recueillir et brûler les morts; les Grecs auront aussi le temps de fortifier leur camp par un fossé et par une muraille flanquée de tours; on accepte son avis (313-344). Assemblée des Troyens; Anténor leur conseille de rendre Hélène, Pâris s'y refuse; Priam propose de demander une trève pour brûler les morts de part et d'autre; mission du héraut Idée près des Grecs; la trève est acceptée; on brûle les morts dans les deux armées (345-432). Les Grecs construisent leur muraille sans invoquer la faveur des dieux; courroux de Neptune et d'Apollon; promesses de Jupiter (433-464). Ravitaillement de la flotte grecque (465-482).

Hector franchit la porte, en achevant ces mots;
Alexandre le suit; et les bouillants héros

Brûlent de retrouver les combats et la guerre.
Ainsi, quand, sur les flots, quelque Dieu tutélaire
5 Fait souffler un bon vent qui refait les marins,
Dont la rame longtemps a fatigué les mains;
Telle aux rangs des Troyens leur présence est sentie.
Pâris frappa d'abord le prince Ménesthie.
Armé d'une massue, il est le roi d'Arné,
10 Et de Philoméduse et d'Arithus est né.
Hector frappe Éïon, de sa lance acérée,
A l'endroit où la gorge est le plus resserrée.
Glaucus, fils d'Hippoloque et chef des Lyciens,
Abat Iphinoüs, quand; au milieu des siens,
15 Il s'apprête à monter ses cavales agiles;
Il tombe, en s'affaissant sous ses membres débiles.
Tous deux sont aperçus par Minerve, aux yeux bleus,
Qui voit périr les Grecs, s'enfuyant devant eux.
Des sommets de l'Olympe, elle se précipite.
20 Phœbus, loin d'Ilion, vient vers elle aussi vite;
Car il veut assurer la victoire aux Troyens.
Près du Hêtre touffu, les dieux se sont atteints;
Et Phœbus, le premier, à Minerve s'adresse :
« Fille de Jupiter, qui donc ainsi te presse,
25 » Que tu descends des cieux d'une si grande ardeur?
» Viens-tu donner aux Grecs l'appui de ta valeur?
» Car envers les Troyens tu n'as pas de clémence;

» Mais tu devrais plutôt en croire ma prudence :
» Des combats aujourd'hui suspendons le hasard ;
30 » Pour le destin de Troie, on combattra plus tard,
» Puisque vos cœurs cruels, que tant de haine inspire,
» Déesses sans pitié, jurent de la détruire. »
Mais Minerve, aux yeux bleus, a répondu soudain :
« Apollon, j'y consens ; c'était là mon dessein,
35 » Lorsque du haut des cieux je volais sur la terre.
» Mais comment penses-tu faire cesser la guerre ? »
Le fils de Jupiter, Phœbus répond encor :
« Suscitons, si tu veux, le courage d'Hector ;
» Qu'il s'avance, appelant en lutte singulière
40 » Le plus vaillant des Grecs, devant l'armée entière ;
» Et les Grecs, acceptant ce défi généreux,
» Enverront contre Hector le plus brave d'entr'eux. »
Il dit ; à ce conseil, Minerve s'est rendue.
Mais Hélénus, des dieux a compris l'entrevue ;
45 Il est fils de Priam ; et d'Hector s'approchant,
Inspiré par son cœur, il lui dit sur le champ :
« Hector, autant qu'un dieu, fameux par ta prudence,
» A ton frère, veux-tu donner ta confiance ?
» Arrête les Troyens et tous les Grecs aussi ;
50 » Et t'avançant tout seul, provoque en ce lieu-ci
» Le plus brave des Grecs à venir te combattre ;
» Car le ciel ne veut pas que nul puisse t'abattre ;

» C'est des dieux immortels la voix qui me l'apprend. »
Hector sentit son cœur joyeux en l'écoutant.
55 Devant lui des Troyens s'arrête la phalange ;
Et la pique à la main, il les calme et les range.
Agamemnon aussi fait ranger ses guerriers.
Mais Pallas et Phœbus, aux traits si meurtriers,
Sous forme de vautours avides de carnage,
60 Sont posés sur un hêtre, et dans son noir feuillage,
Pour jouir du combat ; car dans les rangs épais,
De dards, de boucliers frisonnent des forêts.
Telle au souffle d'un vent qui s'élève et commence,
La mer, en noircissant, ride son sein immense ;
65 Tels noircissaient les rangs des Grecs et des Troyens.
Le grand Hector leur dit, s'avançant loin des siens :
« Écoutez-moi, Troyens ; vous, Grecs, veuillez entendre
» Ce que mon cœur désire et veut faire comprendre.
» Le ciel n'a pas permis d'alliance entre nous ;
70 » Il montre aux deux partis un semblable courroux,
» Jusqu'à ce que, vous Grecs, vous ayez détruit Troie ;
» Ou que sur vos vaisseaux notre bras vous foudroie.
» Mais que, parmi les Grecs, le plus brave guerrier,
» Si toutefois son cœur ne se laisse effrayer,
» S'avançant contre Hector, avec lui se mesure.
» Oui, devant Jupiter je le dis et le jure :
» Si je viens à tomber aux coups de ce héros,

» Qu'il prenne mon armure et la porte aux vaisseaux.
» Mais qu'il rende mon corps, afin que ma patrie
80 » Me fasse les honneurs dont la mort est suivie.
» Si c'est moi qui l'abats, guidé par Apollon,
» Emportant son armure en la sainte Ilion,
» Au temple de Phœbus, je pourrai la suspendre;
» Mais vous aurez son corps, que je promets de rendre,
85 » Afin que tous les Grecs, arrosant son cercueil,
» Aux bords de l'Hellespont, puissent mener le deuil ;
» Et que le voyageur un jour, sur son navire,
» En traversant les flots, le voie et puisse dire :
« C'est ici le tombeau d'un homme illustre et fort,
90 » Qui succomba jadis sous l'intrépide Hector. »
« Ces mots illustreront pour toujours ma vaillance. »
En entendant Hector, tous restaient en silence :
Ils n'osent s'abstenir ; ils n'osent accepter.
Mais enfin Ménélas n'y peut plus résister;
95 Il se lève, et pleurant de voir ces faibles âmes :
« Oh ! lâches ! Vous des Grecs ! peureux comme des femmes !
» Quel affreux déshonneur ! Quelle honte pour nous,
» Si d'Hector, nul des Grecs n'ose affronter les coups !
» Allez, et changez-vous en une vile terre,
100 » Gens sans cœur, sans honneur, sans pudeur salutaire !
» Eh bien ! moi, je combats, et je laisse les dieux
» Décider la victoire et choisir de nous deux. »

A ces mots, il revêt son armure polie.
Tu trouvais, Ménélas, le terme de ta vie
En ce jour, sous Hector, plus vigoureux que toi.
Mais les princes des Grecs l'arrêtent pleins d'effroi;
Et son frère lui-même, Agamemnon-Atride,
Le prenant par la main, en ces mots le décide :
« C'est insensé, mon frère, et tu n'y penses pas
» De vouloir, comme un fou, rechercher ces combats!
» Il est plus fort que toi; tu ne pourras l'atteindre;
» C'est l'invincible Hector, que nous devons tous craindre.
» Achille, plus que toi vigoureux et vaillant,
» Ne pourrait contre lui s'avancer qu'en tremblant.
» Parmi tes compagnons, va, demeure à ta place;
» Les Grecs sauront trouver quelqu'un qui te remplace;
» Et quoiqu'il soit bien brave et ne redoute rien,
» Il pliera le genou, si pourtant il parvient
» A sortir sain et sauf de la funeste guerre. »
Il ébranle en ces mots, et décide son frère.
Ménélas se retire, et ses amis joyeux
Otent la belle armure à ses membres nerveux.
Nestor aux Argiens, en ces termes, s'adresse :
« Quelle douleur, hélas, va contrister la Grèce!
» Ah! que dira Pélée! Et quels regrets profonds
» N'aura pas ce grand roi, ce chef des Myrmidons!
» Lui qui, jadis par moi, se fit, plein d'espérance;

» Dénommer tous les Grecs, leur race, leur naissance !
» Oh ! si devant Hector il nous voyait pâlir,
30 » Comme, les mains au ciel, et préférant mourir,
» Il voudrait chez Pluton aller cacher son âme !
» Et moi, que n'ai-je encor la vigueur et la flamme
» Que j'avais quand jadis, aux bords du Céladon,
« Pylos et l'Arcadie engageaient l'action,
35 » Auprès des murs de Phée, où le Jardan s'écoule !
» C'est Éreuthalion qui commandait leur foule ;
» Il avait sur le dos les armes d'un guerrier
» Que le vulgaire alors appelait le Massier,
» Du divin Arithus, dont la rare vaillance
40 » N'employait au combat ni les traits ni la lance ;
» De sa massue en fer, il brisait tout un rang.
» Lycourgos le tua, mais en le surprenant
» Dans un étroit chemin, où sa lourde massue
» Ne lui put épargner la mort, qu'il a reçue.
45 » Lycourgos le perça d'un de ses puissants dards,
» Et lui prit son armure, avec l'appui de Mars.
» Dans les combats sanglants, il la portait sans cesse ;
» Plus tard il la quitta, quand lui vint la vieillesse,
» Pour Éreuthalion, témoin de ses travaux ;
50 » Et lui, fier de l'avoir, défiait les héros.
» Tous effrayés tremblaient devant son insolence.
» Mais, quoique le plus jeune, en moi j'eus confiance ;

» Seul, j'allai l'affronter, sans craindre le trépas.
» C'est moi qui fus vainqueur, protégé par Pallas;
155 » Et malgré sa vigueur, je l'abattis à terre,
» Étalant sur le sol son corps, sa taille altière.
» Ma jeunesse! Mes bras! Que ne ne les ai-je encor!
» Ah! comme en ce moment j'irais combattre Hector!
» Eh quoi! parmi les Grecs pas un ne se dispute
160 » A qui doit contre Hector aller risquer la lutte! »
A ces mots de Nestor, neuf rois se sont dressés;
Le grand Agamemnon les a tous devancés,
Après lui, s'est levé l'invincible Tydide;
Et puis les deux Ajax, couple ardent, intrépide;
165 Ensuite Idoménée, avec son compagnon,
Le fier rival de Mars, le vaillant Mérion;
Puis, le fils d'Évæmon, le brillant Eurypyle,
Thoas, Ulysse enfin, brave et toujours habile.
Le désir de combattre enflamme ces héros;
170 Le sage et vieux Nestor leur adresse ces mots :
« Il faut qu'entre vous tous le sort parle, et désigne
» Celui qui de lutter aura l'honneur insigne,
» Et sauvera les Grecs, s'il parvient toutefois
» A conserver la vie, en ces rudes exploits »
175 Chacun traçant un signe, ils déposent leur marque
Dans le casque d'Atride, invincible monarque.
Les peuples tout émus font leur prière aux dieux,

Et, regardant le ciel, ils exprimaient ces vœux :
« Jupiter, que le sort désigne Ajax, Tydide,
180 » Ou même le grand roi, qui règne en Argolide ! »
Les sorts sont dans le casque, et Nestor l'agitait :
Il prend le nom d'Ajax, que chacun souhaitait.
Un héraut, s'adressant aux princes de l'armée,
Leur montre cette marque aussitôt proclamée.
185 Aucun ne reconnaît ce signe pour le sien.
Mais lorsqu'en s'avançant le héraut, qui le tient,
Approche de celui dont c'était l'écriture,
Ajax lève la main ; il regarde et s'assure
Que c'est bien là son signe ; et joyeux en son cœur,
190 Il le jette par terre, et dit avec ardeur :
« Mes amis, c'est le mien ; vous me charmez de croire
» Que je puis contre Hector remporter la victoire.
» Dans le temps qu'à m'armer je vais devoir passer,
» Vous tous à Jupiter il faut vous adresser.
195 » Pour tromper les Troyens, vous prierez en silence.
» Ou mieux, priez tout haut avec pleine assurance ;
» Par force, nul ne peut m'ébranler malgré moi,
» Ni par ruse non plus ; car dans son fils, ma foi,
» Salamine n'a point trop manqué son ouvrage. »
200 Les Grecs à Jupiter adressent leur hommage ;
Et chacun répétait, au ciel levant les yeux :
« Des sommets de l'Ida, Jupiter, roi des dieux,

» Daigne au vaillant Ajax accorder la victoire ;
» Ou si tu veux aussi couvrir Hector de gloire,
205 » Du moins à tous les deux donne un égal honneur. »
Ils disaient. Mais Ajax s'armait avec ardeur,
Et bientôt il paraît revêtu de ses armes,
Fort et grand comme Mars, qui sème les alarmes,
Quand il part pour la guerre, au milieu des humains,
210 Que, de meurtre altérés, Jupiter met aux mains.
Ainsi l'énorme Ajax, intrépide, s'avance,
Le visage riant ; et brandissant sa lance,
Il marchait à grands pas, de ses pieds vigoureux.
Les Grecs, en l'admirant, se sentaient tout joyeux.
215 Les Troyens sont tremblants, et la peur les domine.
Le cœur même d'Hector bondit dans sa poitrine ;
Mais il doit avancer ; car il n'était plus temps,
Lui le provocateur, qu'il rentrât dans les rangs.
Ajax marchait, portant son bouclier immense,
220 En airain, à sept peaux, construit par la science
De l'adroit Tychius, qui vivait dans Hylé ;
De sept cuirs de taureaux, il l'avait redoublé ;
Et la huitième plaque était d'airain solide.
Ajax, qui le portait, sur son sein intrépide,
225 S'avançant sur Hector, le provoque en ces mots :
« Seul à seul, tu vas voir ce que sont les héros
Qu'ont envoyés les Grecs, Hector, contre ta ville,

» Même après ce lion, l'incomparable Achille.
» Resté sur ses vaisseaux, il s'y ronge le cœur,
230 » Et contre Agamemnon il garde sa fureur.
» Mais il en est plus d'un qui peut te tenir tête.
» Allons, et que ton bras à combattre s'apprête. »
Hector, au beau panache, aussitôt lui répond :
« Ajax, chef des guerriers, fils du grand Télamon,
235 » Ne me traite donc pas comme une faible femme,
» Ou comme un pauvre enfant qui sent trembler son âme.
» Ainsi que toi, je sais, au combat meurtrier,
» Porter à droite, à gauche, un pesant bouclier.
» Je sais conduire aussi les batailles fatales ;
240 » Je puis guider encor les agiles cavales;
» Charmé des jeux de Mars, j'aime à les rechercher.
» Mon bras pour te frapper n'a point à se cacher ;
» Et je vais t'attaquer sans craindre la lumière. »
Il disait ; et sa lance a volé la première,
245 Perçant le bouclier, puissant comme une tour,
Sur le bord de l'airain qui forme son contour.
Les six premières peaux sont toutes traversées;
La septième résiste ; et de ses mains pressées,
Ajax, enfant des Dieux, lance un trait meurtrier ;
250 Il a touché d'Hector l'immense bouclier,
Qui, rompu par le coup, se déchire et fait place
Au dard, qui va percer jusques à la cuirasse.

Il atteint la tunique, et la met en lambeaux.
Mais un adroit détour a sauvé le héros.
255 Tous deux, la pique en main, s'élancent avec rage,
Ainsi que des lions altérés de carnage,
Ou de fiers sangliers, qu'un chasseur traque en vain.
Hector a de nouveau frappé le fort airain;
Mais son trait se recourbe, et retombe inutile.
260 Ajax, lançant son dard d'une main plus habile,
Atteint le brave Hector, en son rapide élan,
Et lui perce le cou, qui se couvre de sang.
Hector ne quitte pas la lutte meurtrière;
Et de sa main puissante enlevant une pierre,
265 Noire, pesante, rude, et gisant au sentier,
Il en frappe d'Ajax l'énorme bouclier;
L'airain a retenti sous l'atteinte effrayante.
Ajax prend une pierre encore plus pesante,
Lourde comme une meule; et d'un subit essor.
270 Il brise en cent éclats le bouclier d'Hector.
Pliant sur ses genoux, le guerrier touche à terre.
Mais Phœbus le retient d'une main tutélaire;
Et tous deux s'approchaient, chacun le glaive en main,
Quand les hérauts, entr'eux s'interposent soudain.
275 Le grand Talthybius et le puissant Idée,
Proclament désormais la querelle vidée;
Ils étendent leur sceptre entre les deux héros;

Et le prudent Idée, a prononcé ces mots :
« Cessez, mes chers enfants, une lutte effroyable;
280 » Jupiter pour tous deux montre un amour semblable;
» Tous deux vous êtes forts, et nous le voyons bien.
» Il faut vous reposer; voici la nuit qui vient. »
Mais Ajax lui répond, avec un fier courage :
« Dites au brave Hector de tenir ce langage;
285 » Il nous a provoqués ; c'est à lui d'accepter;
» Qu'il commence; et pour moi, je veux bien l'imiter. »
Hector, lui répondant : « Héros plein de vaillance,
» Ajax, tu tiens du ciel la force et la prudence;
» Ton bras parmi les Grecs est le plus vigoureux.
290 » Arrêtons aujourd'hui le combat, si tu veux;
» Mais nous le reprendrons plus tard, briguant la gloire,
» Jusqu'à ce que les dieux décident la victoire.
» Voici la nuit qui vient; prenons quelque repos.
» Laisse un peu rafraîchir les Grecs sur leurs vaisseaux,
295 » Et surtout tes amis, fatigués des batailles.
» Et moi, j'irai prier aussi dans nos murailles
» Les Troyens valeureux et leurs femmes en pleurs,
» D'offrir aux dieux pour moi leurs pieuses douleurs.
» Échangeons nos présents avant qu'on se retire,
300 » Afin que les Troyens et les Grecs puissent dire :
« Ils se sont mesurés dans de sanglants conflits ;
» Mais ils se sont quittés en sincères amis. »

Avec le baudrier, alors Hector lui donne
Son glaive à clous d'argent, qu'un long cuir environne.
305 Ajax offre à son tour son ceinturon brillant;
Et puis, parmi les Grecs se retire à l'instant.
Hector marche aux Troyens, dont l'âme est réjouie,
Après l'affreux combat, de le revoir en vie,
Échappant sain et sauf à ces terribles bras.
310 Tout surpris vers la ville, ils conduisent ses pas.
Les Grecs mènent Ajax auprès du grand Atride,
Heureux de la victoire, en son cœur intrépide.
Dans sa tente, le Roi les accueille joyeux.
Remerciant le ciel, il immole pour eux
315 Un bœuf gras, de cinq ans, qu'en offrande ils disposent;
Ils l'écorchent entier, le coupent, et l'arrosent.
De broches traversant les morceaux assortis,
Ils les ôtent du feu, quand ils sont bien rôtis;
Puis prenant du repos, ils se mettent à table,
320 Et jouissent longtemps du repas délectable.
Pour honorer Ajax, le roi donne au héros
Du bœuf, dans sa longueur, le filet et le dos.
Plus tard, avec la soif, quand la faim est cessée,
Des discours par Nestor la trame est commencée;
325 Et son nouveau conseil, qu'on trouve encor meilleur,
Persuade les rois, et s'adresse à leur cœur:
« Atrides, et vous tous, chefs vaillants de la Grèce,

» Bien des Grecs ont péri dans ces jours de détresse;
» Mars aux bords du Scamandre a répandu leur sang;
30 » Leurs âmes chez Pluton errent en ce moment.
» Demain, avec le jour, fais suspendre la guerre;
» Portons ici les morts sur le char funéraire,
» Que traîneront les bœufs; auprès de nos vaisseaux,
» Élevons le bûcher, pour qu'y cherchant les os,
35 » Chacun à sa famille un jour puisse les rendre;
» Qu'un unique tombeau reçoive ainsi leur cendre.
» Faisons un mur aussi, muni de bonnes tours
» Qui gardent nos vaisseaux et protégent nos jours.
» Cette construction, de portes bien garnie,
40 » Pourra livrer passage à la cavalerie.
» Devant, nous creuserons un si large fossé
» Que, par gens ni chevaux il ne soit traversé,
» Si les Troyens jamais nous y portaient la guerre. »
Tous approuvent du roi le conseil salutaire.
45 Cependant les Troyens, effrayés et surpris,
Au palais de Priam sont aussi réunis;
Et le sage Anténor leur parle avec prudence:
« Alliés et Troyens, guerriers pleins de vaillance,
» Sachez ce qu'aujourd'hui je pense dans mon cœur.
50 » Aux Atrides, rendons Hélène avec honneur;
» Car nous, en combattant malgré notre promesse,
» Nous avons provoqué le danger qui nous presse.

» Afin de nous sauver, agissons autrement. »
Il s'assied à ces mots ; mais au même moment,
355 Le beau Pâris se lève, époux heureux d'Hélène,
Qui lui répond en hâte, et sans cacher sa peine :
« Anténor, ce conseil est pour nous douloureux ;
» Si tu le voulais bien, tu pourrais parler mieux.
» Mais si tu crois ainsi prouver ta bienveillance,
360 » Il faut donc que les dieux t'aient ravi la prudence ;
» Car moi je le dirai franchement aux Troyens :
» Je refuse de rendre Hélène ; et quant aux biens,
» Que j'apportai d'Argos, je consens à les rendre,
» Avec de nouveaux dons, que j'y saurai comprendre. »
365 Il s'assied ; mais prenant la parole après eux,
Priam s'était levé, prudent comme les dieux.
En ces mots, le vieillard à la foule s'adresse :
« Alliés et Troyens, croyez-en ma vieillesse ;
» Dardanes, je dirai ce que pense mon cœur.
370 » Du repos maintenant savourez la douceur,
» Sans que d'ailleurs la ville en soit moins bien gardée.
» Demain avec le jour, nous enverrons Idée
» Aux Atrides porter l'offre du beau Pâris,
» Qui pour nous le premier a causé ces conflits.
375 » Demandons-leur aussi de suspendre la guerre,
» Pour qu'on brûle les morts de notre armée entière.
» Plus tard, nous combattrons jusqu'à ce que le ciel

» Ait entre nous rendu son arrêt solennel. »
es conseils de Priam sont suivis ; et l'armée,
0 En prenant le repas, reste aux murs enfermée.
Idée, au point du jour, se rendait aux vaisseaux.
Les Grecs sont réunis, malgré tant de travaux ;
Auprès d'Agamemnon, le héraut calme et sage,
Debout au milieu d'eux, explique son message :
5 « Atrides, et vous tous, chefs des Grecs généreux,
» Priam et les Troyens me chargent en ces lieux
» De dire, puissiez-vous avec bonté m'entendre !
» Les offres qu'en ce jour vous propose Alexandre.
» Tous les biens que naguère il a portés ici,
0 » Hélas ! pourquoi le ciel ne l'a-t-il pas puni !
» De bien d'autres accrus, il les rendra sans peine ;
» Mais il ne consent point à jamais rendre Hélène ;
» Quoi qu'aient fait les Troyens, ils n'ont pu le fléchir.
» Nous vous prions encor de vouloir consentir,
5 » Pour qu'on brûle les morts, à suspendre la guerre.
» Plus tard, nous combattrons, tant que le ciel sévère
» Ne prononcera point entre les deux partis. »
Tous restaient cependant en silence, indécis ;
Mais enfin s'est levé le vaillant Diomède :
0 « Qu'à recevoir Hélène, aucun de vous ne cède,
» Non plus que les présents ; car même pour des fous,
» Il est clair qu'Ilion va tomber sous nos coups. »

Il disait ; et la foule, à l'instant décidée,
Applaudit de ses cris le fils du grand Tydée.
Agamemnon alors s'adressant au héraut ;
« Idée, entends toi-même ; ils parlent assez haut ;
» Tu comprends leur avis ; et moi, je le partage.
» Quant aux morts cependant, j'accepte ton message ;
» Il faut n'épargner rien pour les morts, quand on peut
» Leur donner le bûcher et les honneurs du feu.
» Qu'aux pieds de Jupiter notre serment s'élève ! »
Il atteste les Dieux par son sceptre, qu'il lève.
Idée est revenu dans la sainte Ilion.
Les Troyens y formaient une réunion,
Attendant son retour, et la bonne nouvelle,
Qu'il vient leur apporter en messager fidèle.
Il la leur dit ; et tous s'empressent à la fois
D'aller porter les morts, et d'empiler le bois.
D'une autre part, les Grecs, quittant leurs nefs légères,
Se livrent tous en hâte à ces soins funéraires.
A peine le soleil se levait rayonnant,
Surgissant dans les cieux du fond de l'océan,
Qu'ils se rencontraient tous réunis dans la plaine,
Chacun cherchant les morts, qu'on retrouve avec peine.
Puis nettoyant le sang dont ils sont arrosés,
Tout en pleurs, dans les chars on les a déposés.
Priam ne pleure pas ; les Troyens en silence

Faisaient brûler les morts, le cœur plein de souffrance ;
Et puis, ils retournaient vers la sainte Ilion.
130 Mais des Grecs le chagrin n'était pas moins profond ;
Ils font bruler leurs morts, le cœur plein de souffrance,
Et puis, ils regagnaient leurs vaisseaux en silence.
Tant que la sombre nuit n'a pas fait place au jour,
Les Grecs, près du bûcher, ont veillé. Tout autour,
135 Ils font un seul monceau, pris au sol de la plaine ;
Et construisant en outre une muraille pleine,
Ils la flanquent de tours, rempart pour leurs vaisseaux ;
On y ménage aussi des portes les ventaux,
Pour donner un passage à la cavalerie.
140 Sur le dehors, on creuse une fosse élargie,
Vaste, immense, et l'on met des poutres en avant.
Les Grecs y travaillaient avec un zèle ardent.
Mais les dieux réunis chez Kronide, leur père,
Voyaient l'œuvre des Grecs, et les regardaient faire.
145 Neptune le premier, parlant aux Immortels :
« O père, est-il encor quelqu'un chez les mortels
» Qui montre pour les dieux respect et déférence ?
» Ne vois-tu pas les Grecs songer à leur défense
» Et construire leur mur, sans que personne entr'eux
150 » Songe à faire en ce jour une hécatombe aux dieux ?
» En tous lieux, de ces murs on vantera la gloire ;
» Mais de Phœbus, de moi, négligeant la mémoire,

» On ne dit rien du mur fait pour Laomédon. »
Pénétré de courroux, Jupiter lui répond ;
« Qu'as-tu dit, dieu des eaux, qui fais trembler la terre !
» Laisse à quelqu'autre dieu cette crainte vulgaire,
» A quelque dieu plus faible et moins puissant que toi.
» Comme le jour, ta gloire et s'étend et s'accroît.
» Lorsque les Grecs, quittant une terre asservie,
» S'en seront retournés dans leur douce patrie,
» Renversant ce long mur avec les vastes mers,
» Tu le recouvriras sous tes sables amers ;
» Et des Grecs pour jamais tu détruiras l'ouvrage. »
Des Immortels entr'eux, tel était le langage.
Les Grecs, avec le jour, achevant leurs travaux,
Vont prendre sous la tente aliments et repos.
La flotte cependant, de Lemnos amenée,
A transporté des vins qu'aux Grecs fournit Eunée,
Que la belle Hypsipyle a conçu de Jason.
Il offre à Ménélas, au grand Agamemnon,
Mille tonnes de vin, que pour eux on amène.
Les Grecs, en achetant du vin à coupe pleine,
Donnent, les uns du fer, les autres de l'airain,
Des esclaves, des cuirs, qu'on échange à la main,
Des peaux de bœufs. Partout, au festin on s'empresse ;
Les Grecs toute la nuit montrent leur allégresse.
Les Troyens, dans leurs murs, ne sont pas moins joyeux ;

Mais la nuit, Jupiter, frappant des coups affreux,
Les remplit de terreur. Pour fléchir sa colère,
180 Chacun, la coupe en main, versait du vin à terre,
Avant de s'abreuver aux cratères profonds.
Ensuite, du sommeil ils vont goûter les dons.

NOTES DU CHANT VII.

V. 9 *Arné.*

Ville de Béotie, qu'on croit la même que Chéronée. Elle avait été détruite, et elle fut rebâtie soixante ans après la guerre de Troie. Elle était sur les bords du lac Copaïs.

V. 10 *Arithus.*

Ou Aréithoüs ; voir plus bas, vers 139.

V. 45 *Hélénus.*

Voir plus haut, chant VI, vers 75.

V. 118 *Il pliera le genou.*

J'ai gardé l'obscurité du texte, que les scholiastes interprètent de diverses façons. On peut comprendre aussi, « qu'Hector, » tout brave qu'il est, ne sera pas fâché de fuir et d'aller se reposer » de ses travaux, si toutefois il peut échapper aux coups de son » adversaire. » D'autres traducteurs ont fait rapporter ce passage au rival présumé d'Hector, et non à Hector lui-même.

V. 125 *Ah ! que dira Pélée.*

Ce vers a été certainement imité par Hérodote, livre VII, ch. 159, dans le discours qu'il prête à Syagrus, parlant à Gélon.

V. 133 *Céladon.*

Le Retentissant, nom très-convenable pour une rivière torrentueuse, qui fait grand bruit en coulant. Le Céladon prenait sa source en Arcadie, et se jetait dans l'Alphée.

V. 135 *Phée.*

Petite ville de l'Élide. — *Jardan*, petit fleuve qui se jetait dans la mer, non loin de Phée. La ville donnait aussi son nom à un promontoire voisin. Strabon, livre VIII, ch. 3, § 12, cite ce vers d'Homère. Phée et le Jardan étaient au nord-ouest de l'Alphée.

V. 136 *Éreuthalion.*

Voir plus haut, chant IV, vers 319, où Nestor a déjà rappelé sa victoire, mais avec moins de détails qu'ici.

V. 139 *Arithus.*

Voir plus haut, vers 10.

V. 142 *Lycourgos.*

Autre personnage que celui dont il s'agit plus haut, chant VI, vers 130. Celui dont il est question ici était fils d'Aléüs, roi d'Arcadie.

V. 175 *Traçant un signe.*

L'expression dont Homère se sert ici est la même dont il s'est servi plus haut, en parlant des tablettes que porte Bellérophon, chant VI, vers 169. Il ne serait pas impossible que ce fût de l'écriture ; voir un peu plus bas, vers 187.

V. 184 *Cette marque.*

Il est possible que ce fût le nom de chaque guerrier écrit par lui-même.

V. 187 *L'écriture.*

Le mot du texte est le même dont Homère s'est servi plus haut, en parlant des tablettes de Prœtus, chant VI, vers 169 ; et ce mot est celui qui a signifié plus tard l'écriture proprement dite. Cependant les scholiastes anciens veulent tirer, de ce passage même, la preuve que les héros de l'Iliade ne connaissaient pas l'écriture :

s'ils tracent une marque quelconque, c'est qu'ils n'écrivent pas ; car autrement le héraut n'aurait fait que proclamer le nom sorti du casque sous la main de Nestor.

V. 221 *Tychius.*

Artisan illustre. Son nom ne veut dire que le Fabricant. — *Hylé*, ou Hylie, ville de Béotie, près du lac Copaïs ; voir plus haut, chant V, vers 708, et chant II, vers 500.

V. 274 *S'interposent soudain.*

On ne comprend pas bien pourquoi les Grecs et les Troyens font arrêter le combat avant la mort ou la défaite d'un des deux champions ; la lutte alors n'est pas assez sérieuse. Il est peu probable que cette péripétie soit de l'invention d'Homère ; c'était sans doute une tradition. Peut-être est-ce seulement l'arrivée de la nuit qui suspend la lutte ; voir plus loin, vers 282.

V. 284 *De tenir ce langage.*

C'est-à-dire, de réclamer le premier la fin du duel ; ce qui est en quelque sorte avouer sa défaite et demander grâce.

V. 337 *Muni de bonnes tours.*

Le conseil de Nestor est très-sage ; et c'est bien à sa prudence qu'il appartient de le donner. Mais il est singulier qu'on n'en eût pas senti le besoin dès longtemps ; car on en est à la neuvième année de la guerre. Il est dès lors probable que les Troyens s'étaient jusque-là tenus renfermés dans leurs murailles, et que les Grecs n'avaient pensé à fortifier leur camp que quand ils avaient craint d'y être attaqués.

V. 340 *A la cavalerie.*

C'est-à-dire aux chars, aux chevaux, et aux cavaliers. Les portes étaient indispensables pour pouvoir faire des sorties. Le camp était d'ailleurs tout ouvert du côté du rivage.

V. 351 *Malgré notre promesse.*

La trève jurée avait été rompue par la trahison de Pandare, poussé par Minerve; voir plus haut, chant IV, vers 104 et suivants.

V. 380 *Reste aux murs enfermée.*

Quelques scholiastes ont pensé que ce vers est interpolé, parce qu'il y est dit que l'armée Troyenne prend le repas, « en conservant ses rangs sur le champ de bataille. » Il est constant, au contraire, qu'elle est dans les murs de la ville; et voilà comment j'ai cru pouvoir admettre ce dernier détail dans ma traduction.

V. 439 *Passage à la cavalerie.*

Voir plus haut, vers 340.

V. 441 *Des poutres en avant.*

Ce sont précisément des palissades.

V. 453 *Fait pour Laomédon.*

Neptune et Apollon avaient servi Laomédon, père de Priam, pendant une année entière ; et Neptune en particulier avait construit les murs de Troie. Laomédon s'était montré fort inique et déloyal à l'égard des dieux, en leur refusant les gages dont il était convenu avec eux.

V. 461 *Renversant ce long mur.*

Voir plus loin, chant XII, vers 8 et suivants.

V. 465 *Avec le jour.*

Il paraît donc que la muraille et le fossé ont été construits, selon la tradition, en un seul jour. L'armée des Grecs, quelque nombreuse qu'elle fût, ne pouvait, en si peu de temps, accomplir un tel ouvrage ; mais la légende, non plus que la poésie, ne connaît pas ces obstacles.

V. 467 *Lemnos.*

A l'ouest de la station des Grecs, en face de la Troade et un peu plus loin que Ténédos.

V. 468 *Eunée.*

Voir plus loin, chant XXIII, vers 747. Eunée signifie : Bon navigateur; et ce nom rappelle que Jason, père d'Eunée, était un des Argonautes.

V. 469 *Hypsipyle.*

Fille de Thoas, roi de Lemnos. — *Jason*, chef des Argonautes, s'était arrêté à Lemnos, en se rendant en Colchide, à la conquête de la Toison d'or.

V. 473 *Donnent, les uns du fer.*

Ce sont des échanges et un troc que l'on faisait; car il ne paraît pas que l'usage de la monnaie fût connu du temps de la guerre de Troie. Il est évident, d'ailleurs, que les Atrides font eux-mêmes le commerce, et qu'ils revendent en détail ce qu'ils ont acheté en gros à Eunée. Plus loin, chant IX, vers 71, c'est de la Thrace que les Grecs tirent aussi leurs vins.

V. 478 *Frappant des coups affreux.*

C'est un signe funeste contre les Grecs; voir plus loin, chant IX, vers 236.

CHANT VIII.

COMBAT INCERTAIN.

Jupiter défend à tous les dieux de prendre part à la lutte ; il se retire sur le Gargare (1—52). Le combat recommence avec le jour ; Jupiter pèse les destinées des Grecs et des Troyens; tempête affreuse qui effraie les Grecs ; Diomède sauve Nestor d'une mort imminente; ils marchent tous deux contre Hector ; leurs chevaux sont épouvantés par la foudre; Diomède est obligé de fuir ; joie d'Hector (53—197). Entretien de Junon et de Neptune ; Agamemnon, soutenu par Minerve, essaie de ranimer le courage des Grecs ; présage heureux ; les principaux chefs franchissent le fossé pour marcher contre les Troyens ; adresse de Teucer ; il blesse plusieurs Troyens ; mais il est blessé par Hector (198—404). Les Grecs reculent et sont obligés de repasser le fossé ; Junon et Minerve veulent marcher contre Hector; courroux de Jupiter qui les arrête (335—484). Hector convoque l'armée; ses ordres aux Troyens ; on bivaquera la nuit sur le bord du fossé ; on allumera de grands feux pour veiller sur les mouvements des Grecs ; piété des Troyens peu agréable aux dieux ; aspect du camp Troyen (465—565).

L'Aurore, aux doigts pourprés, couvrait déjà la terre.
Au sommet de l'Olympe et sur sa cîme altière,
Les dieux sont réunis, calmes, respectueux,

Autour de Jupiter, qui parle au milieu d'eux;
5 « Déesses et vous dieux, écoutez en silence
» Ce que depuis longtemps mon cœur prépare et pense.
» Que nul, déesse ou dieu, ne risque désormais,
» Quand j'aurai prononcé, d'entraver mes projets.
» Qu'on me laisse accomplir l'œuvre que je médite;
10 » Car celui d'entre vous que je verrais ensuite
» Voulant, malgré mon ordre, aider les combattants,
» Je le ramène ici par des coups flétrissants;
» Et je le jetterai dans les demeures sombres,
» Où le Tartare affreux sous terre étend ses ombres
15 » Et ses portes de fer, et dont le seuil d'airain,
» Autant que de l'enfer, de la terre est lointain.
» C'est moi qui de vous tous ai le plus de puissance.
» Osez, si vous pouvez, faire l'expérience:
» Suspendez une chaîne en or, du haut des cieux;
20 » Attachez-vous y tous, et déesses et dieux.
» Vos efforts ne pourront jamais faire descendre
» Jupiter sur le sol, s'il ne veut pas s'y rendre.
» Et moi, si par hasard à mon tour je tirais,
» Avec terres et mers, je vous enlèverais.
25 » Si sur l'Olympe encor je rattachais la chaîne,
» Je saurais dans les airs tout suspendre sans peine;
» Tant je puis surpasser les dieux et les humains! »
Tous restaient en silence, écoutant ses desseins,

Pour ses ordres puissants remplis de déférence.
30 Mais Pallas, à la fin, a rompu le silence :
« Kronide, notre père et le plus fort des dieux,
» Nous savons tous combien ton bras est vigoureux.
» Cependant pour les Grecs nous élevons nos plaintes,
» En les voyant périr sous ces tristes atteintes.
35 » Tout en quittant la guerre, afin de t'obéir,
» Nous pourrons d'un conseil pourtant les secourir,
» De peur que sous tes coups tout le peuple n'expire. »
Jupiter lui répond, en daignant lui sourire :
« Rassure-toi, ma fille ; en mon auguste cœur,
40 » Je ne ressens pour toi que tendresse et douceur. »
Il dit. Ses deux chevaux sont sous sa main altière ;
Leur sabot est d'airain, et d'or est leur crinière.
Lui-même est vêtu d'or ; et le fouet à la main,
Au char étincelant, il est monté soudain.
45 Il frappe, et les coursiers planent dans l'atmosphère,
Entre le ciel brillant et notre vaste terre.
Le dieu vole au Gargare, où, sur l'Ida sacré,
Fume d'un pur encens son autel honoré.
Il arrête en ces lieux son ardent attelage,
50 Et du char délivré, l'entoure d'un nuage.
Il voit, dans sa splendeur sur les rocs s'asseyant,
Des Troyens et des Grecs et la ville et le camp.
Après que le repas est fini dans les tentes,

Les Grecs se sont couverts d'armes étincelantes.
55 Les Troyens, dans leurs murs, bien qu'ils soient moins nombreu
Se préparaient aussi, du combat désireux ;
Car ils ont leurs enfants, leurs femmes à défendre.
Par les portes déjà tous s'en vont se répandre,
Fantassins, cavaliers, avec un grand fracas.
60 Dès qu'en un même champ, ils ont porté leurs pas,
Ils heurtent leurs poignards, leurs lances, leurs épées ;
Les pesants boucliers, aux bosses bien trempées,
Se choquent tour à tour, avec un bruit affreux ;
On n'entend plus que cris, que sanglots douloureux,
65 Des vaincus, des vainqueurs, le sang rougit la plaine.
Tant que luttait l'Aurore, au jour cédant à peine,
Les peuples succombaient dans ce conflit cruel.
Mais lorsque le soleil est au milieu du ciel,
Avec leurs plateaux d'or, le dieu prend ses balances,
70 Et de la triste mort, il y pose deux chances ;
Des Troyens et des Grecs, le sort y fut placé.
Des Grecs, sous le fléau, le destin a baissé ;
Leur pesante balance en bas est descendue,
Et celle des Troyens s'élève vers la nue.
75 La foudre éclate alors ; l'éclair étincelant
Vient sillonner des Grecs le peuple tout tremblant ;
D'une pâle terreur, leur âme est dominée.
A ce bruit formidable, Atride, Idoménée,

Les deux vaillants Ajax, désertent les combats.
80 Nestor les eût suivis ; mais il ne le peut pas ;
Son cheval le retient, blessé par Alexandre,
Qu'Hélène pour époux a jadis osé prendre.
Au sommet de la tête, est frappé l'animal,
Où commencent les crins ; et le coup est fatal.
85 Le coursier se cabrait, le trait dans la crinière,
Et troublait tous les rangs, en se roulant à terre.
Nestor coupe le nœud qui le retient encor,
Se hâtant ; car il voit les fiers coursiers d'Hector
Qui s'approchent portant leur écuyer terrible.
90 Le vieillard recevait une mort infaillible,
Si le grand Diomède eût eu moins de sang-froid.
Il appelle à grands cris Ulysse, en son effroi :
« Fils rusé de Laërte, où fuis-tu, sage Ulysse,
» Comme un lâche, tournant les talons dans la lice ?
95 » Prends bien garde en fuyant d'être atteint dans le dos ;
» Reste et sauvons Nestor du farouche héros. »
Il dit ; mais son ami n'entend pas sa prière ;
Fuyant vers les vaisseaux, il franchit la carrière.
Tydide, resté seul, faisait face aux guerriers,
100 Et du vieillard troublé retenait les coursiers,
Sa voix rapidement sur ses lèvres se presse :
« Nestor, ces jeunes gens poussent bien ta vieillesse !
» Ta vigueur doit céder au lourd fardeau des ans ;

» Ton serviteur est faible ; et tes chevaux sont lents.
105 » Viens; monte sur mon char, pour qu'aujourd'hui je voie
» Ce que valent vraiment ces fiers coursiers de Troie,
» Et s'ils savent au champ bien poursuivre et bien fuir.
» Au brave Énée, hier ma main les put ravir.
» Fais remener les tiens. Vers la troupe Troyenne,
110 » Avec ceux-ci marchons, afin qu'Hector apprenne
» Ce qu'est entre mes mains ma lance, en sa fureur. »
Il dit; le vieux Nestor le suit avec ardeur.
Le brave Eurymédon, Sthénélus, l'intrépide,
Ramènent les chevaux d'une course rapide.
115 Diomède et Nestor sur le char sont montés;
Et le vieux roi fouettait les chevaux emportés.
Dès qu'ils sont arrivés près d'Hector, qui s'avance,
Diomède sur lui faisait voler sa lance.
Il le manque; et le trait atteint son écuyer,
120 Éniopée, enfant de Thébas, le guerrier.
Le fer frappe le flanc, qu'il traverse sans peine;
Il tombe, et ses chevaux s'emportent dans la plaine;
Son âme et sa vigueur s'envolent de son sein.
Hector le voit tomber et frémit de chagrin;
125 Il laisse sur le sol son écuyer rapide.
Mais ses coursiers longtemps n'attendent pas un guide;
Il trouve Archéptolème ; et l'agile héros,
Remplissant son désir, dirige les chevaux,

Dès qu'Hector en ses mains a fait passer la rêne.
130 Cependant se poursuit la bataille inhumaine;
Et les faibles Troyens dans la ville auraient fui,
Si le ciel ne leur eût accordé son appui.
Jupiter a tonné; l'éclair sombre et livide
Tombe et vient effrayer les chevaux de Tydide.
135 Le soufre tout brûlant flamboyait devant eux;
Et les tremblants coursiers se câbraient tous les deux.
Nestor lâche les traits de sa main vacillante;
Il parle à Diomède, et dit plein d'épouvante :
« Tydide, laisse aller tes chevaux en fureur;
140 » Nous n'avons plus des dieux, tu le vois, la faveur;
» C'est Hector qu'aujourd'hui le ciel couvre de gloire;
» Demain nous obtiendrons, s'il le veut, la victoire.
» Personne à Jupiter ne pourrait résister;
» Et quelque fort qu'on soit, sa main peut tout dompter. »
145 Diomède aussitôt répond avec courage :
« Tout ce que tu me dis, ô vieillard, est bien sage;
» Mais voici le penser qui met mon âme en deuil :
» Hector à ses Troyens dirait en son orgueil :
« J'ai fait fuir devant moi le fils du grand Tydée. »
150 » Je préfère la mort à cette affreuse idée! »
Le vieillard de Gerène aussitôt répondit :
« Vaillant fils de Tydée, ah! quel mot as-tu dit!
» Si par hasard Hector t'impute une infamie,

» Pour le croire, il n'aura personne en Dardanie,
155 » Ni les femmes surtout, dont les jeunes époux
» Gisent dans la poussière immolés sous tes coups. »
Il dit ; et sur-le-champ fait tourner l'attelage.
Mais Hector et les siens, dans une aveugle rage,
Les accablent de traits, en poussant de grands cris.
160 Hector, exaspéré, l'insultait tout surpris :
« Tydide, à t'honorer la Grèce toujours prête,
» T'offre le premier rang au repas, dans la fête ;
» Mais tu n'es qu'une femme, et le mépris t'attend.
» Pauvre fille, tu fuis ! Mais tu perds le moment
165 » D'emmener de nos murs nos femmes prisonnières ;
» Car tu t'en vas périr sous mes mains meurtrières. »
Diomède, à ces mots, hésitait, furieux,
S'il tournerait la bride et reviendrait contr'eux.
Trois fois, il balança dans son cœur magnanime ;
170 Mais Jupiter d'Ida frappe trois fois la cîme,
Pour marquer la faveur qu'il accorde aux Troyens.
Le grand Hector s'écrie, en s'adressant aux siens :
« Troyens, Dardaniens, peuples de la Lycie ;
» Soyez hommes, amis, et que nul ne l'oublie.
175 » Vous voyez que le ciel à nos travaux sourit ;
» La victoire est à nous, et la Grèce périt.
» Les fous ! Ils ont construit ces trop faibles murailles,
» Que nous enlèverons sans luttes, sans batailles.

» Nos chevaux aisément vont franchir leurs fossés.
» Mais quand nous en viendrons à leurs vaisseaux pressés,
» Rappelons-nous, amis, la flamme dévorante;
» Brûlons toute leur flotte; et que, dans l'épouvante,
» De fumée étouffés, périssent leurs guerriers. »
Il dit; et s'adressant à ses bouillants coursiers :
« Xanthus, Podarge, Æthon, Lampus, pour votre maître,
» Voici qu'en ce moment vous pouvez reconnaître
» Les soins par Andromaque à vous tous prodigués,
» Quand elle vous offrait, pour vos corps fatigués,
» L'avoine, avec le vin, tant qu'il pouvait vous plaire,
» Même avant son époux, voulant vous satisfaire.
» Hâtons-nous pour ravir ce grand bouclier d'or,
» Qui, fameux dès longtemps, appartient à Nestor,
» Avec les anneaux d'or par lesquels on l'embrasse.
» De Diomède aussi, ravissons la cuirasse,
» Que, jadis dans Lemnos, lui fabriqua Vulcain.
» Si nous les dépouillons, les Grecs avant demain
» Retourneront en hâte à leur flotte légère. »
Il disait; mais Junon, repoussant sa prière,
S'agite sur son trône, et l'Olympe en frémit;
Puis parlant à Neptune, elle s'emporte et dit :
« Neptune, dieu puissant, perds-tu donc ta clémence
» Pour ces Grecs malheureux, qui meurent sans défense?
» Dans Ægas, dans Hélice, ils t'offrent leurs présents :

» Pour les récompenser, fais qu'ils soient triomphants;
205 » Car si nous le voulons, nous qui prenons leur cause,
» Les Troyens sont vaincus, et Jupiter s'expose
» A rester sur l'Ida, seul, délaissé de tous. »
Mais Neptune répond, transporté de courroux :
» Ah ! Junon qu'as-tu dit ! Et quelle est ton audace !
210 » Combattre Jupiter m'effraye et me surpasse;
» Car il est plus puissant lui seul que tous les dieux. »
C'est ainsi dans le ciel qu'ils conversaient entr'eux.
Des fossés aux vaisseaux, la plaine était remplie
De guerriers, de chevaux, dont la foule est enfuie.
215 Hector les y poursuit, tel que le léger Mars,
Quand il cherche la gloire aux belliqueux hasards.
Sur les vaisseaux des Grecs, il eût porté la flamme,
Si d'Atride, Junon n'avait excité l'âme,
A voler en personne animer les soldats.
220 Aux tentes, aux vaisseaux, il a porté ses pas;
Il tenait à la main une rouge pelisse;
Puis il s'est transporté sur les vaisseaux d'Ulysse.
De là, sa voix pouvait, du centre, en un moment,
Ou d'Achille ou d'Ajax, s'entendre également;
225 Car ces deux fiers héros, certains de leur courage,
Avaient mis leurs vaisseaux aux deux bouts du mouillage.
Là, s'arrêtant, Atride y pousse de grands cris :
« Trop timides soldats, dignes de nos mépris,

» Avez-vous oublié vos serments de courage,
» Alors que, dans Lemnos, vous restiez au rivage,
» Avides de manger les bœufs dans vos festins,
» Joyeux de couronner les coupes de vos vins?
» Chacun devait tuer, cent, deux cents adversaires!
» Lâches! vous vous croiriez aujourd'hui téméraires
» De braver Hector seul, qui brûle vos vaisseaux!
» O puissant Jupiter, vis-tu jamais héros,
» D'un si sanglant affront être le triste exemple?
» En aucun lieu jamais je n'oubliai ton temple,
» Lorsque je suis venu sur ce rivage affreux;
» Je t'ai sans cesse offert la graisse de nos bœufs,
» Je ne te demandais que de subjuguer Troie.
» Si le ciel me refuse aujourd'hui cette joie,
» Suspends quelques instants ta fureur contre nous:
» Fais au moins que les Grecs échappent à ces coups. »
Jupiter entendit ses pleurs et sa prière:
Il sauvera les Grecs d'une ruine entière.
Il envoie aussitôt des oiseaux le plus fier.
Un aigle, qui tenait au bec un jeune cerf;
Et le faon vient tomber sur l'autel magnifique.
Où l'on offrait aux dieux la prière publique.
Les Grecs, voyant alors l'aigle venu des cieux,
Fondent sur les Troyens d'un élan courageux.
Mais tout nombreux qu'ils sont, entre tous, c'est Tydide,

Qui, poussant ses coursiers, est le plus intrépide,
255 A franchir le fossé pour voler aux combats.
Le premier qu'il atteint est l'illustre Agélas,
Qui, fuyant devant lui, tournait son attelage;
Tydide, dans le dos le transperce avec rage;
Et, du coup, par devant la lance rebondit;
260 Il tombe, et sur son corps l'armure retentit.
Viennent après Tydide, Agamemnon, son frère,
Les généreux Ajax, terribles à la guerre,
Le noble Idoménée, et son fier compagnon
Tout pareil au dieu Mars, le vaillant Mérion,
265 Puis le fils d'Évæmon, le brillant Eurypyle;
Le neuvième est Teucer, à l'arc toujours habile.
Ajax, pour le couvrir, tenait son bouclier,
Qu'il mettait devant lui, tandis que le guerrier,
Caché sous cet abri, visait, dans la mêlée,
270 Celui qu'il toucherait de sa flèche envolée.
Comme un enfant revient sous l'abri maternel,
Il restait près d'Ajax pour fuir un coup mortel.
A quel Troyen, son trait fut-il d'abord funeste?
Il abat Orsiloque, Orménos, Ophéleste,
275 Daitor et Chromius, et le beau Lycophon,
Ménalippe et le fils de Polyème, Amopon;
Il les a tous bientôt abattus sur la terre.
Atride est tout joyeux de le voir si bien faire,

Et percer les Troyens de son arc tout puissant.
280 Puis il parle à Teucer, et dit en s'approchant :
« Cher fils de Télamon, ton infaillible adresse
» Sera, si tu poursuis, le salut de la Grèce ;
» Tu feras quelque jour l'orgueil de Télamon,
» Qui t'a, quoique bâtard, nourri dans sa maison ;
285 » Ta gloire ira de loin réjouir sa vieillesse.
» Pour moi, je te le dis, et t'en fais la promesse :
» Si le grand Jupiter m'accorde, avec Pallas,
» De faire un jour tomber Ilion sous mon bras,
» Je t'offre, le premier, de prendre, après Atride,
290 » Un trépied, deux chevaux avec leur char splendide,
» Ou la femme, qu'alors tu voudras pour ton lit. »
Le valeureux Teucer lui répond et lui dit :
« Tu ne saurais, Atride, accuser ma paresse ;
» Autant que je le puis, je me hâte et m'empresse.
295 » Depuis le jour qu'ici nous sommes descendus,
» Que d'hommes sous mes traits n'ai-je pas abattus !
» Je viens de décocher mes huit flèches légères ;
» Elles ont terrassé tout autant d'adversaires.
» Mais ce chien enragé se soustrait à mes coups! »
300 Il dit ; et contre Hector, tout rempli de courroux,
Il tire un nouveau trait qu'il darde avec adresse.
Mais c'est Gorgythion qu'il atteint et qu'il blesse,
Un des fils de Priam ; il lui perce le flanc.

Jadis Castianire avait eu cet enfant;
305 Autant qu'une déesse, elle était grande et belle.
La tête du héros s'est penchée et chancelle,
Comme penche au printemps un pavot plein de fleurs;
Ainsi son front s'affaisse, au milieu de ses pleurs.
Mais Teucer contre Hector, qu'il veut toujours atteindre,
310 Dirige encore un trait qu'il lance sans rien craindre.
En s'égarant, le dard, que détourne Apollon,
Vient percer l'écuyer, d'Hector le compagnon,
Le fier Archéptolème, en plein dans la poitrine.
Il tombe, et sur le char son cadavre s'incline;
315 Les coursiers se cabraient, et l'emportaient mourant.
Hector est, dans son cœur, bien triste, en le perdant,
De laisser d'un ami le cadavre sur terre.
Puis il ordonne en hâte à Cébrion, son frère,
De prendre en main la bride aux chevaux qu'il conduit.
320 Lui-même, de son char, sur le sol il bondit;
Et poussant d'affreux cris, de sa main il balance
La pierre qu'aussitôt contre Teucer il lance.
Teucer, dans son carquois, prenait un trait encor,
Le plaçant sur son arc avec soin, quand Hector
325 Vient lui frapper le col près de la clavicule,
A l'endroit dangereux où le bras s'articule.
La pierre, en le blessant, arrête son ardeur;
Teucer tombe à genoux, vaincu par la douleur;

Et laisse de sa main échapper l'arc habile.
330 Ajax, pour le sauver, accourt d'un pas agile,
En abritant son frère à son grand bouclier;
Et, volant près de lui, deux amis du guerrier,
Alastor, un des fils d'Échios, Mékistée,
L'emportent gémissant sur sa flotte attristée.
335 Jupiter, des Troyens redoublait la valeur;
Ils chassent au fossé les Grecs avec fureur.
Ainsi quand un grand chien, d'une ardente vitesse,
Saisit un sanglier par le flanc ou la fesse,
Et suit tous ses détours sans lâcher un instant;
340 Tel Hector poursuivait le bataillon tremblant
Des Grecs, dont il abat tous les retardataires,
Ivre des coups portés par ses mains meurtrières.
Tandis qu'on repassait la garde et les fossés,
Beaucoup de Grecs vaillants sont tombés renversés;
345 D'autres sont arrêtés auprès des nefs légères,
Élevant vers les cieux leurs mains et leurs prières,
S'appelant, s'exhortant entr'eux de tous côtés.
Hector pousse partout ses coursiers emportés;
On dirait le dieu Mars, ou l'affreuse Gorgone.
350 Mais Junon affligée, en le voyant, s'étonne;
Et parlant à Minerve, elle lui dit ces mots;
« Comment n'aurions-nous pas pitié de tant de maux?
» Les laissons-nous, Pallas, mourir tous sans défense,

» Sous les coups meurtriers d'un seul homme en démence,
355 » D'Hector, fils de Priam, dont le courroux fatal
» En comblant tant de deuils, leur a fait tant de mal ? »
Mais Minerve, aux yeux bleus, répond à la déesse :
« Ah ! que n'a-t-il perdu sa force et sa jeunesse,
» Tombant en sa patrie aux coups d'un Grec vaillant !
360 » Mais Jupiter pour nous n'est pas très-bienveillant ;
» Toujours il me repousse en sa sombre manie,
» Oubliant que c'est moi qui protégeai la vie
» De son fils, qu'Eurysthée accablait de ses coups.
» Hercule se plaignait, quand Kronide, en courroux,
365 » Me pria de voler du ciel à sa défense.
» Si j'eusse alors douté de sa reconnaissance,
» Quand il l'envoya prendre à Pluton et sa cour
» Le chien du noir Érèbe, et l'amener au jour,
» Certe, il n'eût pas quitté du Styx l'affreux rivage.
370 » C'est pour plaire à Thétis qu'il me fait cet outrage ;
» Elle vint le prier, pleurant à ses genoux,
» De vouloir bien venger son Achille en courroux.
» Il verra si plus tard à lui je me confie ?
» Mais prépare au plus tôt nos coursiers, je te prie,
375 » Pour que j'aille au palais du puissant roi des cieux ;
» Et qu'en hâte m'armant, nous voyions toutes deux
» Si ce terrible Hector, à la belle crinière,
» Sera toujours heureux de nous trouver en guerre.

» Oui ; quelqu'un des Troyens repaîtra les oiseaux
380 » Et les chiens dévorants, près des sombres vaisseaux. »
Ainsi parlait Minerve ; et la fière déesse,
Femme de Jupiter, à son ordre s'empresse ;
En hâte elle attelait les coursiers belliqueux.
Minerve, cependant, fille du roi des cieux,
385 Aux parvis de son père, ôte son voile, ouvrage
Qu'avait tissu jadis sa main habile et sage ;
Et mettant le manteau du puissant Jupiter,
Elle marche aux combats sous ses armes de fer.
Montée au char de feu, Pallas porte sa lance,
390 Lourde, énorme, puissante, instrument de vengeance,
Qui terrasse les rangs des plus vaillants héros.
Junon frappe du fouet les rapides chevaux.
La porte de l'Olympe, et du ciel sans nuage,
Aux Heures confiée, en livrant son passage,
395 Mugit, et toute seule ouvre sa profondeur ;
Junon y fait passer les coursiers pleins d'ardeur.
Jupiter, à leur vue, envoie, en sa colère,
Iris, aux ailes d'or, l'agile messagère :
« Vole, rapide Iris ; va suspendre leurs pas ;
400 » Contre elles je ne puis engager de combats.
» Je les en avertis, et je tiendrai parole :
» J'abattrai sous leurs pieds l'attelage qui vole ;
» De leur char fracassé, je les renverserai :

» Et les carreaux brûlants dont je les frapperai
405 » Leur laisseront dix ans leur marque meurtrière,
» Pour que Pallas apprenne à combattre son père.
» Mon courroux est d'ailleurs moins grand contre Junon :
» Car je sais dès longtemps son opposition. »
Les pieds d'Iris volaient, plus prompts que la tempête.
410 De l'Ida pour l'Olympe, elle quitte le faîte ;
Rencontrant les deux sœurs, aux premiers plis des cieux,
Elle leur transmettait l'ordre du roi des dieux :
« Où courez-vous ainsi ? Quelle est votre imprudence ?
» Jupiter de vos Grecs interdit la défense ;
415 » Car voici sa menace, et certe il la tiendra :
» Vos coursiers, sous vos chars, sa main les abattra ;
» De vos chars en morceaux, vous-mêmes renversées,
» Sous ses carreaux brûlants, vous serez terrassées,
» Gardant dix ans entiers les traces de ses coups,
420 » Pour que Pallas apprenne à braver son courroux.
» Il a contre Junon pourtant moins de colère ;
» Il connaît dès longtemps sa résistance altière.
» Mais, dans ton impudeur, toi, tu n'oseras pas
» Lever contre ton père un trop coupable bras. »
425 Iris a dit ces mots ; et promptement s'envole.
Mais Junon à Minerve adresse la parole :
« Fille de Jupiter, c'est aussi mon avis :
[illegible]ions, pour des mortels, d'engager ces conflits.

» Que nous fait après tout qu'aucun d'eux vive ou meure ?
» Laissons donc Jupiter décider à cette heure
» Ce qui lui semble bon sur ces tristes guerriers. »
Elle tourne, à ces mots, ses immortels coursiers.
Les Heures, les prenant aux Déités terribles,
Allaient les attacher dans leurs crèches paisibles ;
Et remisaient le char sous le hangar brillant.
Puis sur leurs trônes d'or, toutes deux s'asseyant,
Font part aux autres dieux de leur douleur intime.
De l'Ida, Jupiter, quittant alors la cime,
Dans l'Olympe gagnait la demeure des dieux.
Neptune, l'accueillant, prend ses coursiers fougueux,
Et remène le char sous le lin, qui l'embrasse.
Sur son beau trône d'or, Jupiter a pris place ;
Et sous les pieds du dieu tout l'Olympe a frémi.
Minerve, avec Junon, se tient auprès de lui,
Conservant l'une et l'autre un obstiné silence ;
Et Jupiter leur dit, s'expliquant leur présence :
« Minerve, et toi Junon, d'où vient votre chagrin ?
» Certes vous n'avez pas fatigué votre main
» A frapper les Troyens dans votre âpre colère.
» Vous savez que jamais vous ne pourriez rien faire,
» Tous unis contre moi, tant mon bras est puissant ;
» Car déjà votre cœur palpitait tout tremblant,
» Avant de voir la guerre et sa sanglante école.

» Mais je vous le dirai, croyez en ma parole ;
455 » Ma foudre aurait brisé votre char de ses feux ;
» Vous n'auriez pas revu l'Olympe ni les cieux. »
Mais Junon et Minerve, à leur douleur en proie,
Murmurant près de lui, conspirent contre Troie.
Pallas, ne parlant point, écoute ce qu'il dit,
460 Par respect pour son père, et cache son dépit ;
Mais Junon ne peut pas maîtriser sa colère :
« Fils cruel de Saturne ! Ah ! quel ordre sévère !
» Nous savons, nous aussi, la force de ton bras.
» Mais nous plaignons les Grecs, tombés dans les combat
465 » Déplorant en nos cœurs leur défaite et leur chute.
» Si tu le veux pourtant, nous quitterons la lutte ;
» Mais nos conseils pourront peut-être les sauver
» Du courroux qui contr'eux paraît te soulever. »
Jupiter lui répond : « Quand reviendra l'Aurore,
470 » Respectable Junon, tu me verras encore
» Immoler plus de Grecs, qu'atteindra mon courroux.
» Hector ne cessera ses redoutables coups
» Que quand le noble Achille, oubliant sa vengeance,
» Par pitié pour les Grecs, reprendra leur défense,
475 » Dans ce jour où, chassés sur leurs brûlants vaisseaux,
» Ils mourront pour le corps de Patrocle en lambeaux.
» C'est là l'ordre du ciel. Quant à toi, peu m'importe
» Que, fuyant nos palais, la colère t'emporte

» Jusqu'en ces sombres lieux où Kronus et Japet,
» Vivent loin du soleil, qui pour eux n'est point fait,
» Et privés des doux vents qu'ignore le Tartare.
» Oui ; qu'importe en ces lieux que ta course s'égare ?
» Car je ne connais rien de plus fâcheux que toi. »
Il a dit ; et Junon se tait devant son roi.
Le soleil, dans les eaux, a plongé sa lumière,
Menant la sombre nuit, qui vient couvrir la terre.
Les Troyens regrettaient le soleil qui s'enfuit ;
Mais les Grecs bénissaient le retour de la nuit.
Hector a des Troyens convoqué l'assemblée,
Près du fleuve, où du moins elle n'est plus troublée
Du triste aspect des morts et d'un spectacle affreux.
Descendus de leurs chars, ils écoutent entr'eux
La parole d'Hector, qui dans les rangs s'avance,
En portant à la main sa longue et forte lance.
La pointe en est d'airain, avec un anneau d'or ;
Et s'appuyant dessus, ainsi parlait Hector :
« Alliés et Troyens, peuples, veuillez m'entendre ;
» J'espérais, en ce jour, mettre la flotte en cendre,
» Et rentrer triomphant dans la sainte Ilion.
» La nuit sauve les Grecs de la destruction,
» Eux et tous leurs vaisseaux dispersés sur la rive.
» Fions-nous à la nuit, maintenant qu'elle arrive.
» Préparons le repas ; dételons nos chevaux ;

» Qu'eux aussi puissent prendre et pâture et repos.
» Allons chercher des bœufs, des moutons à la ville ;
» Portons encor du vin, qui n'est pas moins utile,
» Du blé de nos greniers, du bois en quantité.
» Nos feux toute la nuit jetteront leur clarté,
» Sans cesse illuminant le ciel, jusqu'à l'aurore,
» De peur que cette nuit les Grecs n'aillent encore
» Lever leur camp, et fuir au vaste sein des flots.
» Qu'ils ne rejoignent pas aisément leurs vaisseaux ;
» Qu'aucun d'entre eux n'échappe aux flèches meurtrières,
» S'ils veulent remonter sur leurs flottes légères ;
» Qu'ils tombent sous nos coups ; et qu'on tremble à jamais
» D'apporter aux Troyens la guerre et ses forfaits.
» Vous, hérauts, en courant ordonnez, par la ville,
» Aux vieillards, aux enfants, d'aller d'un pas agile
» Sur les sommets des tours qu'ont élevé les dieux.
» Que les femmes, chacune allumant de grands feux,
» Restent dans leurs maisons ; et qu'une forte garde,
» D'un piége, nous absents, les préserve et les garde.
» Fiers Troyens, observez avec soin mes avis ;
» Faites en ce moment tout ce que je vous dis ;
» Demain avec le jour, vous aurez à m'entendre ;
» Et, grâce à Jupiter, qui veut bien nous défendre,
» Je chasserai ces chiens, envoyés par la mort,
» Que la Parque fatale a vomis sur ce bord.

» Persistons cette nuit dans notre vigilance ;
» A l'aurore, armons-nous en toute diligence,
» Pour porter aux vaisseaux la guerre et son horreur.
» Je verrai si demain Tydide aura le cœur
» De m'éloigner du mur; ou si, dans l'épouvante,
» Je ne ravirai pas sa dépouille sanglante.
» Qu'il montre son courage, en m'attendant demain.
» Mais je crois bien plutôt qu'il mourra de ma main ;
» Et ses amis vaincus, près des vaisseaux en cendre,
» Tomberont avec lui sans pouvoir le défendre.
» Que ne suis-je à jamais à l'abri du trépas,
» Jeune et fort comme sont Apollon et Pallas,
» Aussi sûr que ce jour fera tort à la Grèce ! »
Les Troyens par leurs cris montrent leur allégresse.
Les uns vont dételer les chevaux écumants,
Les liant à la longe, auprès des chars brillants;
D'autres mènent des bœufs, des moutons de la ville.
Ils apportent aussi du vin non moins utile,
Du blé de leurs greniers, du bois en quantité.
Les dons qu'ils font aux dieux prouvent leur piété;
Les vents portent au ciel une douce fumée;
Les dieux n'en veulent point; et leur âme est fermée.
Ils détestent Priam, son peuple malheureux,
Et les murs d'Ilion, qui leur sont odieux.
Les Troyens cependant, remplis d'un fier courage,

Veillent toute la nuit à leurs feux, sur la plage.
555 Tels les astres, le soir, brillent au firmament,
Quand la lune est splendide, et l'air pur de tout vent ;
On voit reluire au loin, pics, rochers et fontaines ;
Et l'éclat infini, du ciel descend aux plaines ;
Le berger, qui contemple, a le cœur tout joyeux.
560 Tels, entre les vaisseaux et le Xanthe écumeux,
Brillent les feux Troyens, en avant de la ville.
Les feux étincelants sont au nombre de mille ;
Et cinquante guerriers, pour chacun sont autour.
De l'Aurore, au beau trône, attendant le retour,
565 Les coursiers, près des chars, mangeaient l'orge et l'épeautr

NOTES DU CHANT VIII.

V. 47 *Gargare.*

Montagne au sud-est de la Troade, dont l'Ida était le pic le plus élevé. Il y avait sur l'Ida un temple de Jupiter.

V. 66 *Tant que luttait l'Aurore.*

On a conclu de ce vers, et de plusieurs autres semblables, que, du temps d'Homère, les Grecs n'avaient encore aucune division pour la journée ; ils ne connaissaient que le matin et le soir.

V. 106 *Ces fiers coursiers de Troie.*

Ce sont les chevaux que Diomède a enlevés à Pandare, quand il l'a tué ; voir plus haut, chant V, vers 261 et vers 325. Les chevaux de Pandare et d'Énée descendaient de ceux que Jupiter avait donnés à Tros, pour lui payer Ganymède.

V. 120 *Thébas.*

Qui sans doute tirait son nom de la Thèbe d'Éétion.

V. 185 *Xanthus.*

Un des chevaux d'Achille s'appelle aussi du même nom. Xanthus ou Xanthe signifie Blond ; le nom vient de la couleur.

V. 203 *Dans Ægas, dans Hélice.*

Deux ports de l'Achaïe, sur le golfe de Corinthe. Ils appartenaient tous deux à Agamemnon ; voir plus haut, chant II, vers 575.

V. 223 *Là du milieu.*

Ces quatre vers jusqu'à 226 inclusivement, sont répétés au début du XIe chant, vers 6 et suivants.

V. 230 *Dans Lemnos.*

Où s'arrêta la flotte des Grecs avant d'aller débarquer sur les rivages de Troie, et où l'on avait laissé le malheureux Philoctète.

V. 266 *A l'arc toujours habile.*

Le texte dit précisément : Palintone. Les arcs palintones sont ceux qui se tendent dans un sens opposé à celui qu'ils ont quand ils sont au repos et détendus. Les Chinois et les Tartares ont encore des arcs de ce genre.

V. 318 *Cébrion.*

Ou Cébrionès, frère bâtard d'Hector, tué par Patrocle; voir plus loin, chant XVI, vers 738.

V. 363 *De son fils.*

Hercule, que Minerve protégea contre les persécutions d'Eurysthée.

V. 368 *Le chien du noir Érèbe.*

Cerbère, que peut-être le poëte ne connaissait pas sous ce nom.

V. 372. *Son Achille en courroux.*

Minerve protége cependant Achille; mais elle désapprouve la persistance de son ressentiment, et elle est affligée qu'il soit cause de la défaite des Grecs.

V. 385-390 *Aux parvis de son père.*

Plusieurs de ces vers sont déjà au chant V, vers 736 et suiv.

V. 394 *Heures.*

Homère ne donne pas le nombre des Heures; et il ne désigne pas leurs noms. Un peu plus bas, vers 433, les Heures, ou les Saisons, dételent les coursiers de Junon et de Minerve.

V. 410 *De l'Ida pour l'Olympe.*

Il y avait, au sud de l'Ida, une montagne qui portait aussi le nom d'Olympe.

V. 433 *Les Heures.*

Voir plus haut, vers 394. Ce sont peut-être aussi les Saisons.

V. 479 *Kronus et Japet.*

Kronus ou Saturne, père de Jupiter, fils du ciel et de la terre. Japet, Titan, fils du ciel et de la terre, père de Prométhée, d'Atlas et d'Épiméthée.

V. 490 *Près du fleuve.*

Sans doute le Scamandre, un peu en arrière du champ de bataille, et en remontant le cours de l'eau.

V. 497 *Alliés et Troyens.*

Tout ce discours d'Hector est plein d'énergie et d'éloquence pratique. Le général donne ses ordres, en même temps qu'il anime les courages.

V. 519 *Qu'ont élevé les dieux.*

Neptune et Apollon; voir plus haut, chant VII, vers 453.

V. 557 *On voit reluire au loin.*

Ce vers et le suivant sont répétés chant XVI, vers 299 et 300. Ils semblent, dans ce dernier passage, moins bien placés que dans celui-ci. Tout le monde a remarqué cette admirable comparaison ; il n'y en a point, je crois, de plus naturelle, de plus simple, de plus touchante. La sérénité tout entière d'un beau ciel par le clair de lune a passé dans les vers du poëte, comme dans le cœur du pâtre qui contemple ce grand spectacle.

CHANT IX.

DÉPUTATION A ACHILLE — LES PRIÈRES.

Conseil tenu par les rois chez Agamemnon; discours d'Agamemnon, proposant de cesser le siége; réponse altière de Diomède; Nestor conseille de poser des sentinelles pour la nuit et d'envoyer une députation à Achille pour l'engager à reprendre les armes; Agamemnon y consent; ses offres pour apaiser le courroux d'Achille; Nestor désigne Phœnix, Ajax et Ulysse pour ambassadeurs (1—181). Achille accueille les trois députés; discours d'Ulysse; réponse d'Achille; discours de Phœnix; les Prières; réponse d'Achille à Phœnix; discours d'Ajax; réponse d'Achille à Ajax (182—656). Phœnix passe la nuit auprès d'Achille; retour des ambassadeurs à la tente d'Agamemnon; tristesse des Grecs en apprenant le refus inflexible d'Achille (657—695). Conseil courageux de Diomède (696—713).

Mais les Troyens veillaient. Les Grecs prennent la fuite,
Qui traîne la Terreur, pour compagne, à sa suite;
Tous les chefs principaux sont percés de chagrin.
Tels Zéphyr et Borée, en s'élevant soudain
5 Des confins de la Thrace, ont bouleversé l'onde;
Ils ébranlent les mers sous la vague profonde,

Et l'écume blanchit au loin les sombres flots.
Tel s'agite et frémit le grand cœur des héros.
Le noble Agamemnon, accablé de tristesse,
Ordonne aux messagers, qu'en même temps il presse,
De convoquer l'armée en silence et sans cris.
Lui-même, il prend le soin d'appeler ses amis.
Quand tous sont rassemblés, Atride, plein d'alarmes,
Se tient au milieu d'eux, versant de chaudes larmes,
Comme un ruisseau répand ses eaux du haut d'un mont.
Ainsi pleure en parlant le triste Agamemnon :
« Mes amis, chefs des Grecs, héros pleins de prudence,
» Sur mon cœur, Jupiter fait peser sa puissance.
» Jadis il m'a promis qu'un prochain avenir,
» Triomphant d'Ilion, me verrait revenir.
» Mais il nous a trompés ; et nos sujets fidèles,
» Sans gloire, auront péri pour nos vaines querelles.
» C'est là ce qu'a voulu Jupiter, dont le bras
» A détruit et plus tard détruira tant d'États,
» Pour montrer aux plus fiers combien sa force est grande.
» Pour vous, exécutez ce que je vous commande ;
» Reprenons nos vaisseaux ; partons et hâtons-nous ;
» Ilion ne peut plus succomber sous nos coups. »
Les nobles fils des Grecs l'écoutaient sans rien dire ;
Leur âme, en l'entendant, de douleur se déchire.
Mais Diomède enfin s'adressant au grand roi ;

« Comme j'en ai le droit, Atride, permets-moi
» De ne pas accepter l'avis que tu préfères.
» C'est toi qui le premier m'as reproché naguères
35 » De manquer de courage, et m'as fait devant eux
» L'affront qu'ils ont tous vu, les jeunes et les vieux.
» Tu tiens de Jupiter des dons bien dissemblables ;
» S'il t'a donné le sceptre et ses droits redoutables,
» Il ne t'a pas donné le cœur ferme et sans peur.
40 » Comment as-tu pensé que, frappés de terreur,
» Les fils des Grecs pourraient s'enfuir de ce rivage ?
» Ah ! si c'est là le but que poursuit ton courage,
» Le chemin est ouvert ; et tes nombreux vaisseaux
» Peuvent, quittant ces bords, passer encor les eaux.
45 » Mais d'autres Grecs ici resteront avec joie,
» Jusqu'à ce qu'ils aient pris, sans vous, les murs de Troie ;
» Et si les Grecs eux-même osaient fuir de ce bord,
» Sthénélus seul et moi nous resterions encor,
» Pour attendre des dieux l'infaillible promesse. »
50 L'armée a répondu par ses cris d'allégresse,
Admirant le discours du belliqueux héros.
Mais Nestor, se levant, leur parlait en ces mots :
« Tu montres aux combats, Tydide, un grand courage,
» Et tu vaux au conseil tous les gens de ton âge.
55 » A ton discours, tu vois que chacun applaudit ;
» Nul ne contestera. Mais tu n'as pas tout dit.

» Tu serais aisément mon fils par ta jeunesse,
» Quoique par tes discours tu prouves ta sagesse,
» En donnant à nos rois ce conseil généreux.
60 » Mais tu me permettras, puisque je suis plus vieux,
» D'en dire davantage ; et personne, je pense,
» Même Atride, n'aura contre moi défiance.
» Il faut être sans cœur, sans famille et sans foi,
» Pour aimer les discords où périt toute loi.
65 » Maintenant, croyons-en la nuit aux sombres ailes :
» Allons prendre un repas ; et que nos sentinelles
» Veillent hors du rempart, près du fossé profond.
» Je parle aux jeunes gens. Ton rôle, Agamemnon,
» Est de leur commander, comme un roi doit le faire.
70 » Puis offre à nos vieillards un repas salutaire ;
» Ta tente peut fournir le vin que nos vaisseaux
» T'apportent de la Thrace, en traversant les eaux.
» Interroge les chefs soumis à ta puissance ;
» Et si quelqu'un d'entr'eux fait preuve de prudence,
75 » Écoute ses conseils. Nous avons tous besoin
» Des plus sages avis ; l'ennemi n'est pas loin ;
» Ses feux sont près de nous ; cette nuit de détresse
» Va perdre notre armée ou sauvera la Grèce. »
Il dit ; et sur le champ ses conseils sont suivis.
80 Les gardes bien armés en foule sont conduits
Par un fils de Nestor, le prudent Thrasymède,

Par le fier Déïpyre, et le fort Lycomède,
Apharée, Ascalaphe, Ialmène, fils de Mars,
Et Mérion, savant aux belliqueux hasards.
85 Ces sept chefs conduisaient chacun une centaine
De gardes, lance en main, au travers de la plaine;
En deçà de la fosse, ils arrêtent leurs pas,
Et, leurs feux allumés, préparent leur repas.
Cependant, sous sa tente, Agamemnon Atride
90 Réunit les vieillards en un festin splendide.
Sur les mets du banquet chacun porte la main;
Puis, quand on a fait taire et la soif et la faim,
Nestor, dont la pensée a paru la meilleure,
Prend encor le premier la parole à cette heure;
95 Et le sage vieillard leur adresse ces mots :
« Illustre Agamemnon, chef de tant de héros,
» Par toi je dois finir, et par toi je commence.
» Jupiter t'a donné le sceptre et la puissance,
» Pour veiller au salut de tes nombreux sujets.
100 » Entends donc avec soin et pèse nos projets;
» Laisse dire à chacun le parti qu'il préfère;
» Mais le conseil donné, c'est à toi seul de faire.
» Pour moi, je te dirai mon avis franchement;
» Et nul n'aura, je crois, de meilleur sentiment.
105 » Je l'ai pensé naguère, et je le pense encore,
» Du jour où je te vis, ô grand roi que j'honore,

» De la tente d'Achille enlever Briséis.
» Ce fut malgré nous tous, et je t'en avertis;
» Mais ton cœur nourrissant un courroux magnanime,
110 » Tu blessas un héros, que le ciel même estime;
» Tu lui pris son butin. Il faut donc maintenant
» Obtenir qu'il renonce à son ressentiment,
» Par de riches présents et par un juste hommage. »
Agamemnon répond à ce prudent langage :
115 » Tu rappelles mes torts, vieillard, avec raison;
» Je ne puis les nier. Toute une nation
» Vaut moins qu'un seul guerrier que Jupiter appuie.
» Le ciel soutient Achille; et c'est nous qu'il châtie.
» Mais puisque j'ai failli, par les dons les plus beaux,
120 » Je consens volontiers à fléchir le héros;
» Et voici les présents qu'à votre choix j'indique :
» Sept grands trépieds tout neufs, dix talents d'or antique,
» Vingt coupes de fer noir; de plus, douze coursiers,
» Qui, vainqueurs dans la lice, ont porté leurs guerriers;
125 » Car on ne serait pas un homme sans fortune,
» Et l'on aurait en or une part peu commune,
» En comptant tous les prix qu'ont gagnés mes chevaux.
» Je donnerai de plus sept femmes de Lesbos,
» Qui furent mon butin dans le sac de la ville,
130 » Quand la riche cité succomba sous Achille.
» J'y joindrai Briséis, prise jadis par moi;

» Et, j'en fais le serment sous la plus sainte loi,
» Toujours loin de mon lit, j'ai gardé sa jeunesse,
» Sans lui donner jamais un gage de tendresse.
135 » Voilà pour le présent ; et si les dieux, un jour,
» Font tomber sous nos coups, Ilion, à son tour,
» Qu'il remplisse ses nefs d'or, d'airain, nos conquêtes,
» Quand les parts du butin entre nous seront faites.
» Qu'il prenne même encor vingt femmes d'Ilion
140 » Aussi belles qu'Hélène, en compensation ;
» Et si nous revoyons Argos, au sol agreste,
» Il deviendra mon gendre, et mon fils, comme Oreste,
» Qui s'élève et grandit comblé de mes bienfaits.
» J'ai trois filles aussi dans mes riches palais,
145 » Chrysothémis, Lôdice, avec Iphigénie.
» Achille emmènera l'enfant par lui choisie
» Au foyer de Pélée ; et je puis joindre en sus
» Les plus riches cadeaux qu'on ait jamais reçus ;
» Car je lui donnerai sept villes bien bâties ;
150 » Cardamyle, Énopée, Ire aux belles prairies,
» La divine Phérès, Anthée, aux vastes champs,
» La noble Æpé, Pédase, aux raisins odorants,
» Toutes près de la mer, et voisines de Pyle.
» Achille y trouverait un peuple riche, habile,
155 » Qui voudra le servir comme l'on sert les dieux,
» Lui payant des tributs réguliers et nombreux.

» Tels seront mes présents, s'il calme sa colère ;
» Pluton, qui n'a jamais fléchi son cœur sévère,
» Est aussi, des humains le dieu le plus haï.
160 » Achille peut céder ; je suis plus roi que lui,
» Et je suis plus âgé par le droit de naissance. »
Nestor a répondu, toujours plein de prudence :
« Illustre Agamemnon, les dons que tu promets
» Pour Achille et pour toi, sont de dignes bienfaits.
165 » Mais il faut qu'on se hâte ; et que, d'un pas agile,
» Ceux que nous choisirons aillent trouver Achille.
» Si même on le permet, je les désignerai :
» Tout d'abord c'est Phœnix, des dieux même honoré ;
» Puis Ajax, puis Ulysse ; enfin, je les invite
170 » A mener Odius, Eurybate à leur suite.
» Versez l'eau sur nos mains ; qu'un silence pieux
» Élève à Jupiter notre hommage et nos vœux. »
Ce discours de Nestor a charmé tout le monde.
Aussitôt sur les mains, les hérauts versent l'onde ;
175 Chacun d'eux prend sa coupe et la remplit du vin
Qu'offrent les jeunes gens, serviteurs du festin.
La libation faite, à boire on se contente ;
Et d'Atride bientôt on va quitter la tente.
Nestor rappelle encor tout ce qu'il a prescrit ;
180 Mais il presse surtout Ulysse, qu'il instruit
A désarmer Achille et son bouillant courage.

Ils côtoyaient des mers la mugissante plage,
En demandant au dieu, des flots dominateur,
De pouvoir apaiser Achille et son grand cœur.
Du chef des Myrmidons ils touchent le navire;
Ils trouvent le héros se charmant sur sa lyre,
Superbe, au joug d'argent, dont il fit son butin,
Lorsque d'Éétion il trancha le destin.
Il chantait les héros, leur gloire, et leur vaillance.
Patrocle, auprès de lui, se tenait en silence,
Prêt à continuer les chants, quand il cessait.
Devant ses compagnons, Ulysse s'avançait.
Achille, à leur aspect, tout étonné, se lève,
La lyre en main, quittant son siége qu'il soulève.
Patrocle aussi s'élance, en les apercevant,
Achille, aux pieds légers, leur prend la main, disant :
« Salut! Quoi, vous ici, mes amis ! Quelle affaire....!
» Oui, malgré mon courroux, votre vue est bien chère. »
Achille, en leur parlant, tous trois les a conduits
Sur des siéges de pourpre et de riches tapis.
Puis, tourné vers Patrocle, en ces mots il commande :
« Apporte, mon ami, la coupe la plus grande ;
» Mets-nous du vin plus pur, à chacun devant soi ;
» Ce sont de chers amis qui visitent mon toit. »
Patrocle, en l'entendant, à son ordre s'empresse ;
Achille, de ses mains, prend un billot qu'il dresse.

D'un agneau, d'une chèvre, il y pose un quartier,
Et d'un porc engraissé le filet tout entier.
Automédon l'aidait. Achille, qui s'approche,
210 Dépèce les morceaux, qu'il perce de la broche.
Le grand feu qui brillait, par Patrocle allumé,
Après un vif éclat est bientôt consumé.
Sur les charbons ardents, les broches sont placées ;
On saupoudre de sel les viandes dépecées ;
215 Puis lorsque tout est cuit, et prêt pour le festin,
Dans l'élégant panier, Patrocle a pris le pain.
Achille, qui découpe, a mis la viande en place.
Auprès de l'autre mur, Ulysse lui fait face.
Patrocle jette au feu, par Achille averti,
220 La sainte part des dieux, qu'on a prise au rôti;
Chacun ensuite, au plat met la main à son aise.
Cependant quand la faim avec la soif s'apaise,
Sur un signe d'Ajax, Ulysse offre au héros
Une coupe de vin, en lui disant ces mots :
225 « Achille, ce banquet est tout aussi splendide
» Qu'on pourrait en avoir à la tente d'Atride ;
» Car nous avons ici tous les mets les plus doux.
» Mais il ne s'agit plus de banquet entre nous.
» Un terrible malheur va bientôt nous atteindre :
230 » La perte des vaisseaux, voilà ce qu'il faut craindre,
» A moins qu'on ne revoie au combat ta valeur.

» Avec leurs alliés, les Troyens, pleins d'ardeur,
» Ont, tout auprès du mur, poussé leur insolence.
» Leurs feux brillent partout ; altérés de vengeance,
» Ils ne s'arrêteront que sur nos noirs vaisseaux.
» Jupiter les protége, en lançant ses carreaux.
» Hector, ivre d'orgueil du danger où nous sommes,
» Ne respecte plus rien, ni les dieux, ni les hommes.
» Dans sa rage insensée, il presse de ses vœux
» Le moment où l'Aurore allumera ses feux ;
» Il croit de nos vaisseaux pouvoir briser le faîte,
» Les incendier tous, et dans cette tempête,
» Aux torrents de fumée, égorger nos soldats.
» Les dieux le soutiendront peut-être en ces combats ;
» Et je crains que le ciel ne nous fasse avec joie
» Tous ici, loin d'Argos, succomber devant Troie.
» Il en est encor temps, prince, réfléchis bien ;
» Si tu laisses les Grecs périr au sol Troyen,
» Tu peux le regretter. Un mal irréparable
» Est accompli si tôt. Il est bien préférable
» De prévenir pour nous un si funeste jour.
» Pense à ce que t'a dit Pélée, en son amour,
» Quand près d'Agamemnon il t'envoya de Phthie :
» Par Minerve et Junon la gloire est répartie ;
» Tu l'auras, s'il leur plaît ; mais toi dompte ton cœur ;
» Se dominer, mon fils, est encor le meilleur.

» Évite les débats que la colère anime.
» C'est ainsi que des Grecs tu gagneras l'estime. »
» Ton père ainsi parla ; mais tu perds sa leçon.
260 » Apaise enfin ton cœur. Atride Agamemnon
» Te promet, si tu veux déposer ta colère,
» Les plus riches trésors que sa tente resserre.
» Tu pourras les connaître en daignant m'écouter ;
» Et je puis devant toi les dire et les compter.
265 » Voici donc les présents qu'à ton choix il indique :
» Sept grands trépieds tout neufs, dix talents d'or antique,
» Vingt coupes de fer noir, douze nobles coursiers,
» Qui, vainqueurs dans la lice, ont porté leurs guerriers ;
» Car on ne serait pas un homme sans fortune,
270 » Et l'on aurait en or une part peu commune,
» En comptant tous les prix qu'ont gagnés ces chevaux.
» Il donnera de plus sept femmes de Lesbos,
» Qui furent son butin dans le sac de la ville,
» Quand Lesbos succomba sous ton courage, Achille.
275 » Il rendra Briséis, qui fut toujours à toi ;
» Car il en fait serment sous la plus sainte loi :
» Loin de son lit royal il garda sa jeunesse,
» Sans jamais lui donner un gage de tendresse.
» Voilà pour maintenant ; et si les dieux un jour,
280 » Font tomber sous nos coups Ilion, à son tour,
» Tu empliras tes nefs d'or, d'airain, nos conquêtes,

» Quand les parts du butin entre nous seront faites.
» Tu choisiras encor vingt femmes d'Ilion,
» Aussi belles qu'Hélène, en compensation.
285 » Si plus tard il revoit Argos, au sol agreste,
» Tu deviendras son gendre et son fils, comme Oreste,
» Qui s'élève et grandit, comblé de ses bienfaits.
» Trois filles de sa race habitent ses palais,
» Chrysothémis, Lôdice, avec Iphigénie.
290 » Tu pourras emmener l'enfant par toi choisie,
» Au foyer de Pelée. Il doit t'offrir en sus
» Les plus riches cadeaux qu'on ait jamais reçus ;
» Car il te donnera sept villes bien bâties,
» Cardamyle, Énopée, Ire aux belles prairies,
295 » La divine Phérès, Anthée, aux vastes champs,
» La belle Æpé, Pédase, aux raisins odorants,
» Toutes près de la mer et voisines de Pyle.
» Tu pourras y trouver un peuple riche, habile,
» Qui voudra te servir comme l'on sert les dieux,
300 » Te payant des tributs réguliers et nombreux.
» Hais Atride et ses dons ; mais sauve au moins la Grèce ;
» Que ton âme ait pitié de l'armée en détresse.
» Tu peux, en nous aidant, gagner un grand honneur ;
» Fais tomber sous tes coups Hector, plein de fureur,
305 » Qui, dans sa rage aveugle et dans son insolence,
» Dit qu'il n'est plus un Grec digne de sa vaillance. »

Mais Achille répond, en repoussant ces vœux :
«Fils adroit de Laërte, Ulysse ingénieux,
» Je dois, malgré mon cœur, en tout te contredire,
310 » Et j'exécuterai ce que je vais te dire.
» Vous aurez beau parler, vous échouerez toujours ;
» Je hais comme l'enfer celui dont le discours
» Sait lâchement cacher ce qu'en son cœur il pense ;
» Moi, je dis mon avis sans peur, sans défiance.
315 » Atride ni les Grecs ne me fléchiront pas,
» Puisqu'ils ont méconnu les dangers, les combats
» Que j'ai souvent bravés dans cette affreuse guerre.
» On vous sait autant gré de rester à rien faire ;
» Et le brave et le lâche obtiennent même honneur ;
320 » L'actif au fainéant est égal, quand il meurt.
» Moi, je n'ai rien gagné, dans cette lutte impie,
» A risquer mille fois ma déplorable vie.
» Comme l'oiseau qui veille à ses tendres petits,
» Réservant pour eux seuls les morceaux qu'il a pris,
325 » Que de nuits sans sommeil, de sanglantes journées,
» Je supportai pour vous dans ces longues années,
» Ne pensant qu'à garder aux femmes leurs époux !
» J'ai déjà fait tout seul succomber sous mes coups
» Douze villes par mer, onze aux plaines de Troie ;
» Le butin que j'ai pris, toujours avec grand'joie,
» [illegible] d'Agamemnon, fut par moi déposé.

» Et lui, sur ses vaisseaux constamment reposé,
» Se fait la belle part, et donnant sans largesse,
» Répartit la moins forte aux princes de la Grèce !
35 » Du moins il la leur laisse ; à moi seul il m'a pris
» La femme qu'il possède et dont j'étais épris.
» Et pourquoi donc les Grecs font-ils ici la guerre ?
» D'où vient qu'Agamemnon mène une armée entière ?
» N'est-ce pas pour Hélène, et son fatal retour ?
40 » Les Atrides sont-ils seuls à sentir l'amour ?
» L'homme bon et sensé n'aime-t-il pas sa femme ?
» Celle-là, je l'avoue, avait touché mon âme,
» Bien que ma prisonnière et conquise par moi.
» Mais puisqu'il me l'a prise, et puisqu'il est sans foi,
45 » Il ne peut plus penser qu'à lui je me confie.
» Ulysse, grâce à toi, grâce aux rois qu'il convie,
» C'est à lui d'éloigner le feu de vos vaisseaux.
» Il a bien su sans moi faire d'autres travaux,
» La muraille, et la fosse immense, sur lesquelles,
50 » Il a, de loin en loin, mis de fortes tourelles.
» Il réussit moins bien à contenir Hector.
» Lorsque parmi les Grecs je combattais encor,
» Les phalanges d'Hector étaient moins empressées ;
» Lui, restait près de Troie, au Hêtre, aux Portes Scées;
55 » Là même, à peine il put se soustraire à mon bras.
» Mais puisque maintenant je cesse les combats,

» Demain, à Jupiter faisant la sainte offrande,
» Je lance mes vaisseaux sur la mer sombre et grande ;
» Toi-même tu pourras les voir, si tu le veux,
360 » Traverser, le matin, l'Hellespont poissonneux.
» Les marins pousseront leur rame infatigable ;
» Et si le fier Neptune est pour nous favorable,
» La Phthie avant trois jours nous verra sur ses bords,
» Où pour venir ici je laissai des trésors.
365 » J'emporterai d'ici le fruit de mes conquêtes,
» L'or, l'airain et l'argent, et les femmes bien faites,
» N'y laissant, malgré moi, que le noble butin
» Qu'Atride en m'insultant m'a ravi de sa main.
» Mais rapportez-lui bien ce que je viens de dire,
370 » Pour que les autres Grecs détestent son empire,
» S'il prend encor quelqu'un à son piége trompeur.
» Pour lui, je lui défends, malgré son impudeur,
» D'oser, tout chien qu'il est, regarder mon visage.
» Qu'ont à faire avec lui ma raison, mon courage ?
375 » Il ne peut me parler ; il m'a trompé, flétri.
» C'est trop m'en occuper. Qu'il continue ainsi ;
» Le ciel pour le punir le rend déraisonnable.
» A ses dons odieux, la mort est préférable,
» Voulût-il m'en offrir dix fois, vingt fois autant,
380 » Que tout ce qu'il convoite et qu'il a maintenant,
» Que tout ce qu'Orchomène, objet de ses largesses,

» Et la Thèbes d'Egypte enferment de richesses,
» Où cent portes, dit-on, vomissant des guerriers,
» Chacune offre passage à deux cents cavaliers.
385 » Ses dons seraient nombreux comme les grains de sable,
» Il ne me prendra plus dans un leurre semblable,
» Avant qu'il n'ait souffert ce qu'a souffert mon cœur.
» D'être son gendre un jour, je refuse l'honneur.
» Oui, sa fille, en beauté, passât-elle Aphrodite,
390 » Fût-elle dans les arts plus que Minerve instruite ;
» Qu'Agamemnon la donne à quelqu'autre que moi,
» Qui lui plaise un peu mieux et soit un peu plus roi.
» Mon père, si les dieux me conservent la vie,
» Saura bien me trouver une femme accomplie ;
395 » Dans la Phthie et la Grèce, il est des rois encor,
» Qui de filles aussi possèdent un trésor.
» A mon gré, j'obtiendrai celle qui peut me plaire;
» Mon cœur a dès longtemps voulu, sur cette terre,
» Prendre une fiancée en des nœuds solennels,
400 » Qui vivrait avec moi sur les biens paternels.
» Ma vie est au-dessus de toutes ces richesses
» Que la vaste Ilion garde en ses forteresses,
» Et qu'avant cette guerre accumulait la paix,
» Ou celles qu'Apollon, en ses sacrés palais,
405 » Amasse dans Pythos et ses rochers sauvages.
» On peut ravir des bœufs dans les gras paturages,

» Acheter des trépieds et des coursiers ardents,
» Mais quand l'âme a franchi le rempart de nos dents,
» Elle ne revient plus pour l'homme en sa misère.
410 » Car, dès longtemps j'ai su par Thétis, par ma mère,
» Que je pouvais choisir deux destins ici-bas :
» Si j'allais à la guerre et n'en revenais pas,
» Ma gloire pour jamais pouvait être assurée ;
» Mais si je revoyais ma patrie adorée,
415 » Ma gloire était perdue ; et la plus lente mort
» Ne devait me frapper que bien tard en ce port.
» A partir comme moi, vous tous je vous engage.
» Il est loin d'Ilion le jour de l'esclavage ;
» Car, Jupiter sur elle étend sa forte main ;
420 » Et son peuple orgueilleux de vous vaincre est certain.
» Allez aux chefs des Grecs porter cette nouvelle,
» Remplissant le devoir d'un message fidèle.
» Qu'ils cherchent avec vous quelques moyens nouveaux,
» Qui puissent les sauver, ainsi que leurs vaisseaux ;
425 » Car celui qui devait appaiser ma colère,
» Désormais impuissant, ne peut les satisfaire.
» Que Phœnix reste ici pour prendre le sommeil ;
» Je l'emmène, s'il veut, en Phthie à son réveil,
» Sans prétendre d'ailleurs user de violence. »
430 Il dit et les trois rois l'écoutaient en silence,
[illegible] du discours du refus du héros.

Le vieux Phœnix enfin prononce quelques mots,
En essuyant les pleurs qu'il verse sur la Grèce :
« Prince, si le retour jusqu'à ce point te presse,
» Si tu ne consens pas, conservant ton courroux,
» A défendre du feu nos vaisseaux avec nous,
» Peux-tu m'abandonner, mon fils, sur cette terre ?
» Je te fus envoyé, tu sais, par ton vieux père,
» Lorsque tu vins toi-même au camp du roi des rois,
» A ton âge ignorant les combats et leurs lois,
» Ignorant les conseils où brille l'éloquence.
» C'est moi qui dûs guider ton inexpérience,
» T'apprendre à bien parler, t'apprendre à bien agir.
» Me séparer de toi, je n'y puis consentir,
» Quand même un dieu voudrait me rendre la jeunesse,
» Et me donner encore, en m'ôtant la vieillesse,
» Cet âge où je quittai la Grèce et ses beautés,
» De mon père Amyntor fuyant les duretés.
» Je l'avais irrité pour une concubine.
» Ma mère, qu'à nos yeux au mépris il destine,
» Se jette à mes genoux, et m'engage avec art,
» En séduisant la fille, à punir le vieillard.
» Je cédai ; mais mon père apprit mes perfidies ;
» Et, dans ses sombres vœux invoquant les Furies,
» Jura de ne jamais reconnaître mon fils,
» Placé sur ses genoux. Ses vœux furent remplis

» Trop bien par Proserpine et par Pluton sous terre.
» Furieux, je voulais assassiner mon père.
» Mais un dieu m'appaisa, me rappelant soudain
460 » Qu'un jour la voix du peuple et le respect humain
» Pourraient bien chez les Grecs me nommer parricide.
» Je résolus, craignant quelque piége perfide,
» De fuir loin du palais par mon père habité.
» Des parents qu'assemblait son hospitalité
465 » Restaient sous notre toit surveillant ma présence,
» Les grands troupeaux de bœufs servaient leur table immense;
» Les grands porcs succulents, avec soin engraissés,
» Aux brasiers de Vulcain sans cesse étaient placés :
» Et le vin du vieillard remplissait les cratères.
470 » Je passai donc ainsi neuf longues nuits entières ;
» Car nos parents veillaient, allumant jusqu'au jour
» Deux vastes feux, dont l'un brillait dans notre cour,
» Et dont l'autre éclairait la porte et l'avenue.
» Mais la dixième nuit étant enfin venue,
475 » Je brisai de ma chambre une porte sans bruit ;
» J'escaladai le mur, très-haut et bien construit,
Sans qu'aucun d'eux me vît, ni gardes, ni servantes ;
» Et traversant la Grèce, aux plaines odorantes,
» J'arrivai dans la Phthie, aux abondants troupeaux.
» Mon père m'accueillit, et répara mes maux ;
» Il m'aima comme un père aime dans son vieil âge

» L'unique enfant qui doit avoir son héritage.
» Aux confins de la Phthie, il érigea pour moi
» Un empire, et me fit des Dolopes le roi.
» Mon cœur t'a bien rendu cet amour, noble Achille ;
» Car tu ne souffrais point, en ton âge débile,
» Q'aucun autre te prît au palais, au repas,
» Si tout d'abord sur moi tu ne t'asseyais pas.
» Tu me faisais goûter ton vin avant d'en prendre ;
» Parfois sur mon menton, je t'en ai vu répandre,
» Quand ta bouche d'enfant voulait s'en abreuver.
» J'ai souffert, et j'ai pris grand'peine à t'élever.
» Privé d'enfant, j'avais conçu cette espérance
» Que tu serais mon fils, et prendrais ma défense,
» Si je pouvais avoir besoin de ton secours.
» Calme donc ton courroux ; il ne faut pas toujours
» Avoir un cœur de fer. Les dieux, en leur puissance,
» Se laissent quelquefois toucher par la clémence.
» Des coupables humains les présents et les vœux,
» Et les libations obtiennent souvent d'eux
» Qu'ils absolvent le crime et les torts volontaires.
» Filles de Jupiter, les modestes Prières,
» Boiteuses, avec crainte, et les regards bien bas,
» De loin suivent l'Injure et marchent sur ses pas.
» Mais l'Injure hardie, à la démarche altière,
» Les devance et répand ses forfaits sur la terre,

» Que guérissent leurs mains. Trop heureux le mortel
» Qui sait ouvrir son âme à ces filles du ciel !
» Elles lui prêteront une oreille clémente.
510 » Mais quand on les repousse et qu'on les épouvante,
» Elles montent aux cieux supplier Jupiter
» De punir par l'Injure un cœur resté de fer.
» Et toi, mon cher Achille, honore ces déesses,
» Qui de plus d'un héros ont fléchi les rudesses.
515 » Si le prince d'Argos, sans t'offrir de présents,
» Conservait sa colère et ses ressentiments,
» Je ne te prierais pas de prendre la défense,
» Quels que fussent nos maux, des Grecs en leur souffrance.
» Mais il t'offre ces dons et reconnaît son tort,
520 » Sans te parler de ceux qu'il te députe encor,
» Pris parmi tes amis, dont la grave parole,
» Ni le conseil, ne peut te paraître frivole.
» Avant, nous concevions ton trop juste dépit.
» Nous savons bien d'ailleurs qu'en un pareil conflit
525 » D'autres héros jadis ont montré leur colère;
» Mais ils se sont laissé fléchir par la prière.
» Voici le fait ancien que moi-même j'ai vu ;
» Entre amis, il peut bien, de vous, être entendu.
» Les fiers Étoliens combattaient les Courètes,
530 » Autour de Calydon s'arrachant les conquêtes.
» Ceux-là gardaient les murs qu'ils devaient protéger ;

» Ceux-ci poussés par Mars les voulaient ravager.
» Artémis irritée avait causé la guerre,
» Parce qu'Œnée avait négligé de lui faire
535 » Un riche sacrifice offert aux autres dieux.
» Il n'avait omis qu'elle, enfant du roi des cieux,
» Soit erreur, soit oubli. Mais la fière déesse
» Le châtia bientôt de sa main vengeresse,
» Lançant sur la contrée un affreux sanglier,
540 » Qui ravagea d'Œnée un verger tout entier.
» Les arbres arrachés de leurs fortes racines
» Jonchaient le triste sol de fruits et de ruines.
» Méléagre, son fils, arrêta ces fureurs,
» En rassemblant au loin des chiens et des chasseurs.
545 » Pour abattre le monstre, il fallut beaucoup faire;
» Maint chasseur y trouva le bûcher funéraire.
» Quand on dut partager la hure avec la peau,
» Diane divisa, par un discord nouveau,
» La nation Courète et celle d'Étolie.
550 » On se bat ; Méléagre est chef de sa patrie;
» Les Courètes vaincus, quoique les plus nombreux,
» Sont contraints de cesser leurs assauts vigoureux.
» Mais Méléagre un jour sentit cette colère,
» Qui gonfle quelquefois le cœur le plus austère.
555 » Contre sa mère Althé, de courroux enflammé,
» Auprès de son épouse il restait enfermé,

» Sa Cléopâtre, enfant d'Idas et de Marpesse,
» Idas le plus hardi des héros de la Grèce,
» Puisqu'il tendit son arc contre Apollon-Phœbus,
560 » Pour défendre sa femme et ses chastes vertus.
» Aussi ses chers parents la nommaient Alcyone,
» Pour que toujours sa mère, en sa noble personne,
» Gardât le souvenir de cet autre Alcyon,
» Qui tomba terrassé sous la main d'Apollon.
565 » Méléagre implacable exécrait donc sa mère,
» Qui sans cesse faisait une affreuse prière,
» Pour que le ciel permît un meurtre désiré.
» Elle invoquait la Terre et Pluton abhorré,
» Et priait à genoux la sombre Proserpine;
570 » Elle inondait de pleurs sa brûlante poitrine,
» Demandant à l'enfer le trépas de son fils,
» Vœu fatal recueilli trop bien par Érinnys!
» La guerre avec ses maux est bientôt rallumée;
» Les murs sont assiégés. Les vieillards de l'armée,
575 » Les pontifes du dieu vont prier le héros,
» Implorant son appui par les dons les plus beaux.
» C'étaient cinquante arpents du sol le plus fertile,
» Pour fixer son séjour près des murs de la ville.
» La moitié produisait le plus excellent vin;
580 » Le reste, non moins riche, était semé de grain.
» Même son père Œnée, à cette heure suprême,

» Alla dans sa demeure, et restant au seuil même,
» Il voulait se jeter aux genoux de son fils;
» Sa mère vint aussi l'implorer par ses cris.
585 » Il résistait toujours, et ses amis d'enfance
» Les plus chers ne pouvaient vaincre sa résistance.
» Il n'apaisa son cœur que, quand près de sa cour
» Les Courètes vainqueurs apparurent un jour,
» Pillant la ville en feu, qu'avaient conquis leurs armes.
590 » L'épouse du héros accourut, avec larmes,
» Le prier, lui contant tous les maux endurés
» Dans les remparts brûlants au pillage livrés,
» Des guerriers égorgés l'effroyable carnage,
» Les femmes, les enfants traînés en esclavage.
595 » Son cœur s'émut enfin à ces tableaux sanglants;
» Il sort, et tout armé se mêle aux combattants.
» C'est ainsi qu'en cédant il sauva l'Étolie,
» Sans d'ailleurs accepter les dons de sa patrie.
» Mais il avait calmé le feu de sa fureur.
600 » N'attends pas pour céder, mon fils, un tel malheur,
» Ni les vaisseaux brûlés, pour venir nous défendre;
» Reçois notre prière avant qu'ils soient en cendre.
» Viens; à l'égal des dieux les Grecs t'honoreront.
» Mais si tu refusais les présents qu'ils te font,
605 » Ils t'auraient moins de gré de repousser la guerre. »
Achille lui répond, en gardant sa colère:

« Mon ami, je n'ai pas besoin de cet honneur ;
» Jupiter m'en donne un qui suffit à mon cœur,
» Et que je puis garder, Phœnix, sur mon navire,
610 » Tant que mon bras est fort et tant que je respire.
» Mais je dois te le dire, et retiens cet avis :
» Ne viens pas par tes pleurs désoler mes esprits.
» N'aime point tant Atride ; et crains qu'en ma tristesse,
» Ce vif amour pour lui ne t'ôte ma tendresse ;
615 » Ceux qui m'aiment devraient seuls être aimés de toi.
» Partage mes honneurs ; et sois maître avec moi.
» Nos amis vont partir ; quant à toi, reste encore ;
» Un lit moelleux t'attend ; nous verrons, à l'aurore,
» Si nous devons partir, ou demeurer ici. »
620 Il dit ; Patrocle a vu son signe de sourcil ;
Il a fait préparer, dans la salle voisine,
Un doux lit. Mais Ajax, à la force divine,
En ces mots s'exprimait, prêt à s'éloigner d'eux :
« Fils adroit de Laërte, Ulysse ingénieux,
625 » Partons ; ici, crois-moi, nous n'avons rien à faire.
» Courons apprendre aux Grecs cette réponse altière,
» Toute triste qu'elle est. On nous attend là-bas ;
» Le camp est inquiet. Mais je ne savais pas
» Qu'Achille eût en son cœur cette atroce rudesse.
630 » Je le plains, s'il résiste à ceux dont la tendresse
» Le chérit et l'honore entre tous dès longtemps.

» Son cœur est sans pitié. Pourtant bien des parents
» Ont pardonné le meurtre, ou d'un fils ou d'un frère.
» Lui, tout vengé qu'il est, conserve sa colère.
635 » Un autre eût à ces dons apaisé sa fureur.
» Mais les dieux t'ont donné cet inflexible cœur,
» Bien que pour une femme, une seule, la Grèce
» T'en offre sept en place, avec d'autre richesse.
» Apaise donc ton âme, et calme tes esprits,
640 » Par respect pour le toit où tu nous accueillis,
» Nous qui, de tous les Grecs, dans notre armée entière,
» Devrions t'inspirer l'estime la plus chère. »
Achille, aux pieds légers, doucement lui répond :
« Chef des peuples, Ajax, fils du grand Télamon,
645 » Tu viens de me parler en toute confiance.
» Mais mon cœur est gonflé de courroux, quand je pense
» Que je fus, devant vous, par Atride traité
» Comme un esclave abject, sans l'avoir mérité.
» Allez donc, et rendez aux Grecs cette réponse :
650 » Pour ma part, désormais aux combats je renonce,
» Tant que le grand Hector, vainqueur de vos héros,
» Ne viendra pas toucher ma tente et mes vaisseaux,
» Répandant sur les Grecs le meurtre et l'incendie.
» Mais je crois cependant que, malgré sa furie,
655 » Hector n'osera point ici porter ses feux. »
Il disait, et chacun a fait l'offrande aux dieux.

Ils retournent au camp; Ulysse est à leur tête.
Patrocle, aux serviteurs, ordonne qu'on apprête
Le lit qui recevra Phœnix pendant la nuit.
660 On s'empresse à son ordre; on dispose du lit
Les peaux, la couverture et la laine légère.
Le vieillard y repose, attendant la lumière.
Dans sa tente splendide, Achille dort aussi;
La fille de Phorbas était auprès de lui,
665 Diomède, à Lesbos, par sa valeur conquise.
Patrocle, à ses côtés avait la jeune Iphise,
Qu'Achille lui donna, quand, de Scyros vainqueur,
Aux remparts d'Ényée, il montra son grand cœur.
Les messagers rentraient à la tente d'Atride.
670 Chacun des Grecs leur offre une coupe splendide;
On les presse, on leur parle, on vient les supplier;
Le grand Agamemnon leur disait le premier :
« Eh bien! dis-nous, Ulysse, honneur de la patrie :
» Veut-il de nos vaisseaux repousser l'incendie?
675 » Ou garde-t-il toujours la colère en son cœur? »
« Oui, lui répond Ulysse, invincible au malheur,
» Auguste Agamemnon, illustre fils d'Atrée,
» Le courroux brûle encore en son âme ulcérée;
» Il refuse tes dons, en son cœur furieux.
680 » C'est à toi, prétend-il, c'est aux Grecs seuls entr'eux,
» De sauver les vaisseaux, s'il est possible encore.

» Pour sa part, il menace, au retour de l'Aurore,
» De tirer à la mer ses vaisseaux pour partir.
» Il nous conseille à nous aussi de revenir :
685 » Nous ne prendrons jamais Ilion, l'infidèle;
» Car le grand Jupiter étend son bras sur elle.
» Le jour fatal est loin pour ce peuple orgueilleux.
» Ajax, et ces hérauts, qui nous suivaient tous deux,
» Pourraient vous confirmer que ce fut son langage.
690 » Phœnix est avec lui; car Achille l'engage
» A reprendre demain la route du pays,
» Sans lui vouloir d'ailleurs imposer son avis. »
Il dit; et tous restaient en un profond silence,
Admirant ce discours fait avec véhémence;
695 Mais les enfants des Grecs sont percés de chagrin.
Le vaillant Diomède au roi s'adresse enfin :
« Illustre Agamemnon, noble et puissant Atride,
» Il aurait mieux valu ne pas prier Pélide;
» Il dédaigne, tu vois, ta libéralité;
700 » Et tu n'auras rien fait qu'accroître sa fierté.
» Nous devons le laisser, qu'il reste ou qu'il s'en aille.
» Il viendra, s'il le veut, reprendre la bataille,
» Quand son cœur et le ciel lui diront d'y courir.
» Mais vous, à mes conseils, hâtez-vous d'obéir :
705 » Que le repas d'abord et le sommeil ensuite
» Nous rendent le courage et la force au plus vite.

» L'Aurore, à son retour, devra voir les héros
» Presser leurs bataillons en avant des vaisseaux.
» Je veux au premier rang que nul ne me devance. »
710 Il dit; et tous les rois, admirant la prudence
Du vaillant Diomède, approuvent son conseil.
Dans sa tente, chacun va goûter le sommeil,
Après avoir offert les libations saintes.

NOTES DU CHANT IX.

Vers 18 *à* 25 *Sur nous tous.*

Ces vers se trouvent déjà presque complétement identiques plus haut, chant II, vers 110 à 118.

V. 63-64 *Sans cœur.*

Cette pensée d'Homère est rappelée et approuvée par Aristote dans sa Politique, livre Ier, ch. 1, § 9. Cette horreur pour les guerres civiles est assez remarquable de la part des héros grecs.

V. 72 *T'apportait de la Thrace.*

Un peu plus haut, chant VII, vers 468, c'est de Lemnos que la flotte amène les vins que les Atrides vendent à l'armée; mais il est possible que ces vins eussent été déjà transportés de la Thrace à Lemnos.

V. 145 *Lôdice.*

Ou Laodice.

V. 148 *Les plus riches cadeaux.*

Ainsi Agamemnon donnera une dot, tandis que l'usage de ces temps était tout à fait contraire; le futur faisait des présents à son beau-père, au lieu d'en recevoir; c'était plus naturel.

V. 149 *Sept villes bien bâties.*

Les sept villes nommées plus bas étaient dans la Messénie, qui

appartenait alors à Agamemnon. Elles sont encore assez loin de la Pylos de Nestor; mais elles étaient voisines de cette partie de la Messénie qui portait aussi le nom de Pylos.

V. 235 *En lançant ses carreaux.*

Plus haut, chant VII, vers 478, il a été dit que Jupiter frappe toute la nuit des coups affreux.

V. 341 *N'aime-t-il pas sa femme?*

On est surpris et charmé d'entendre Achille exprimer des sentiments si délicats et si vrais; voir plus bas, vers 399.

V. 363 *La Phthie avant trois jours.*

Socrate cite ce vers à Criton, quand il le remercie, et qu'il refuse de se sauver de la prison; voir la traduction de M. Cousin, Criton, page 130. Cicéron, De la Divination, livre I, chapitre 15, a traduit aussi ce vers d'Homère, en rappelant ce passage du Criton.

V. 381 *Orchomène.*

Ville de Béotie, à laquelle, sans doute, Agamemnon avait fait de riches offrandes pour le temple de quelque dieu.

V. 382 *Et la Thèbes d'Égypte.*

On voit quelle grande idée les Grecs se faisaient alors de la Thèbes d'Égypte. Les ruines qui jonchent encore aujourd'hui ce sol, quarante fois séculaire, attestent que les Grecs ne se trompaient pas, quoique bien peu d'entr'eux eussent sans doute visité la fameuse capitale, qui est à peu près à deux cents lieues de la mer. — *Cent Portes.* De là le nom de la Thèbes, aux cent portes, pour la distinguer des autres Thèbes.

V. 385, 388, 389, 390.

Aristote cite ces vers, Rhétorique, livre III, chapitre XI, § 22, pour montrer comment la colère pousse à l'hyperbole,

V. 399 *Prendre une fiancée en des vœux solennels.*

Voir plus haut, vers 341.

V. 405 *Pythos.*

Ou Pytho, ville de la Phocide, où était le temple fameux d'Apollon Pythien, et où était aussi la Pythie.

V. 430 *Il dit.*

Je ne crois pas que la véhémence de Démosthène lui-même dépasse celle d'Homère dans ce discours d'Achille.

V. 485 *Ton cœur m'a bien rendu.*

Il est assez étonnant que Bayle, article Achille, note C, n'ait pas été frappé de ces détails si touchants et si naturels, et qu'il ait critiqué sur ce point la prolixité de Phœnix. Il semble résulter de ce que dit Phœnix, qu'il a été le premier précepteur d'Achille ; Chiron ne serait venu que plus tard. Voir plus loin, chant XI, vers 831.

V. 502 *à* 512 *Filles de Jupiter.*

Voltaire a paraphrasé, plutôt que traduit, ce passage de l'Iliade, qu'il admirait beaucoup ; mais il a fait dix-sept vers au lieu de onze, et il a mis dans la bouche des Prières un discours direct qui n'est pas dans Homère ; T. XIII, p. 367, éd. Beuchot.

V. 529 *Les fiers Étoliens.*

L'Étolie était au nord-ouest de la Grèce, et au sud-ouest de la Phthiotide. Les Courètes étaient quelque peuplade voisine, en Acarnanie. Calydon était sur un fleuve qui traverse une partie de l'Étolie du nord au sud, pour se jeter dans le golfe de Corinthe, à son extrémité occidentale. Le sanglier de Calydon est célèbre dans la mythologie ; et comme le vieux Phœnix dit avoir vu Méléagre, la chasse de Calydon n'était antérieure à la guerre de Troie que d'un demi-siècle environ.

V. 563 *De cet autre Alcyon.*

Il est possible que par là Homère veuille faire allusion au chant plaintif de l'Alcyon, ou Martin-Pêcheur ; mais le sens est obscur, et les scholiastes l'ont interprété de diverses façons.

V. 605 *De repousser la guerre.*

On ne peut nier que ce discours de Phœnix, qui ne contient pas moins de 171 vers, doive paraître un peu long ; mais il faut se rappeler qu'on parle plus vite qu'on ne lit ; et Phœnix ne parle certainement pas plus d'un quart-d'heure. Tous les sentiments de ce discours sont d'ailleurs fort naturels, et les arguments en sont pressants. L'exemple de Méléagre ne fait qu'ajouter du poids à celui même de Phœnix.

V. 619 *si nous devons partir.*

Cette réponse d'Achille à Phœnix peut paraître bien sévère; mais il faut se rappeler quel est le caractère du héros ; au fond, il est blessé que Phœnix ait accepté d'être l'ambassadeur d'Agamemnon.

V. 624 *Fils adroit de Laërte.*

Ajax, dans sa rude franchise, ne s'adresse même plus au héros qu'il voit inflexible; c'est une nuance très-vraie dans le caractère du fils de Télamon. Mais, bientôt, il revient à Achille, vers 636 ; et après avoir semblé l'abandonner, il lui parle directement, sans cependant encore l'appeler par son nom.

V. 667 *De Scyros vainqueur.*

On distingue deux Scyros : l'une, celle dont il s'agit ici, est une île au sud-est de la Thessalie ; l'autre est, selon les scholiastes, une ville de Phrygie ou de Lydie, qu'Achille aurait aussi ravagée. L'île de Scyros avait été colonisée, dit-on, par des Dolopes qui s'étaient soustraits à l'autorité de Pélée. Achille alla les châtier pen-

dant que la flotte était encore en Aulide avant de passer à Troie. Homère d'ailleurs ne connaît pas la légende des amours d'Achille et de Déiodamie, fille de Lycomède, à Scyros. Cette légende paraît postérieure ; mais cependant Achille a laissé son fils Néoptolème à Scyros, comme il le dit lui-même, chant XIX, vers 327.

V. 668 *Ényée.*

Fils de Bacchus et d'Ariadne.

V. 684 *à* 687.

Voir plus haut les mêmes vers dans la bouche d'Achille, vers 417 à 420.

CHANT X.

LA DOLONÉE.

Anxiétés d'Agamemnon durant la nuit; il se lève; son frère Ménélas vient le trouver; sa visite à Nestor qui lui propose de convoquer un conseil de guerre; Agamemnon et Nestor vont trouver Ulysse, et tous trois se rendent à la tente de Diomède! (1—179) Inspection des postes, qui sont en bon ordre; conseil des rois tenu au delà du fossé; Nestor recommande qu'on aille faire une reconnaissance dans le camp Troyen; Diomède accepte et désire avoir Ulysse pour compagnon; ils s'arment tous les deux; leurs prières à Minerve; leur départ (180—298). Hector, de son côté, fait une proposition pareille à ses amis; Dolon, fils d'Eumède, l'accepte; départ de Dolon; Ulysse le découvre dans la nuit; Diomède et Ulysse le poursuivent et l'atteignent; dialogue de Dolon et des deux guerriers grecs, qui tirent de lui les plus utiles renseignements; Diomède le tue sans pitié (299—468). Ulysse et Diomède pénètrent dans le camp des Thraces; Diomède tue Rhésus, après avoir d'abord pris ses chevaux; carnage que font les deux héros dans le camp Troyen; ils rentrent dans le camp des Grecs; joie de leurs amis; (469—579).

Les autres rois dormaient durant la nuit entière,
Dans les calmes liens d'un repos salutaire.
Mais le sommeil fuyait le seul Agamemnon,
Dont l'esprit s'agitait en un chagrin profond.

5 Ainsi quand, dans le ciel, Jupiter multiplie
Les éclairs précurseurs ou de grêle ou de pluie,
Et de neige qui doit niveler les guérêts,
Ou qu'il va déchaîner la guerre et ses forfaits ;
Autant le cœur d'Atride est inondé de larmes,
10 Et son âme accablée est tremblante d'alarmes.
Car sur les champs Troyens s'il porte ses regards,
Il s'étonne des feux brillants de toutes parts,
Du fracas des guerriers, des clairons, des trompettes.
S'il regarde les Grecs et leurs troupes défaites,
15 Le cœur tout oppressé, s'arrachant les cheveux,
Il offre à Jupiter ses inutiles vœux.
Le dessein que choisit son âme désolée,
C'est de voir avant tout Nestor, fils de Nélée,
Afin de combiner avec lui les moyens,
20 En délivrant les Grecs, de chasser les Troyens.
Il se lève aussitôt et revêt sa tunique.
Sur ses pieds délicats le brodequin s'applique.
La peau d'un lion fauve, enveloppe ses reins,
Tombant jusqu'à ses pieds ; sa lance arme ses mains.
25 Ménélas n'est pas moins agité que son frère ;
Le doux sommeil ne peut lui fermer la paupière.
C'est pour lui que les Grecs, passant les vastes eaux,
Souffrent sous Ilion la guerre et tant de maux.
La peau d'un léopard pour le vêtir est prête ;

30 Et le casque d'airain couvre sa large tête;
Une lance pesante arme son bras nerveux.
Il va pour réveiller son frère valeureux,
Que les Grecs vénéraient comme un dieu qu'on adore.
Revêtant son armure, il le rencontre encore
35 Sur son vaisseau ; sa vue a charmé le héros.
Ménélas le premier lui parlait en ces mots :
« Pourquoi t'armer ? Veux-tu qu'un d'entre nous s'en aille
» Observer les Troyens et leur plan de bataille ?
» Mais je crains que personne ne veuille, en cette nuit,
40 » Dans leur camp bien gardé s'introduire sans bruit,
» Et s'y rendre tout seul, quel que soit son courage. »
Atride Agamemnon répond à ce langage :
« Il nous faut, Ménélas, un conseil à tous deux
» Qui sauve nos vaisseaux et les Grecs avec eux.
45 » Jupiter a changé ses pensers favorables;
» Et les présents d'Hector lui sont seuls agréables;
» Car je n'ai point appris, et je n'ai vu jamais
» Qu'un homme ait en un jour commis tant de forfaits,
» Qu'Hector, aidé du ciel, en commet sur la Grèce,
50 » Sans être fils d'un dieu ni fils d'une déesse.
» Les Grecs se sentiront sans doute bien longtemps
» Du mal qu'il leur inflige en ces cruels moments.
» Mais va, cours, et ramène Ajax, Idoménée;
» Je joindrai de Nestor la tente détournée;

55 » Je le ferai lever, pour qu'il vienne, avec nous,
» Aux gardes donner l'ordre, et les visiter tous.
» Aidé de Mérion, c'est son fils qui commande ;
» En ses prudents avis, j'ai la foi la plus grande ;
» Et toujours nous pourrons nous en remettre à lui. »
60 Ménélas est tout prêt à donner son appui :
« Mon frère, explique-toi ; que faut-il que je fasse ?
» En demeurant près d'eux, dois-je rester en place ?
» Avec toi, dois-je aussi convoquer les héros ? »
Le noble Agamemnon lui répond en ces mots :
65 « Reste plutôt près d'eux ; nous ne pourrions sans peine
» Rejoindre dans le camp notre course incertaine.
» Réveille ceux encor qui seront endormis ;
» Rappelle à chacun d'eux son père, son pays ;
» Encourage-les tous, sans fierté, sans envie.
70 » Redoublons nos efforts ; jamais de notre vie,
» Le ciel ne fit sur nous peser un mal pareil. »
Il quitte alors son frère, en donnant ce conseil.
Puis il va voir Nestor, au sage et doux empire ;
Il le trouve en sa tente, auprès de son navire.
75 Il sommeillait encor, ses armes près de lui,
Son bouclier, deux dards, et leur brillant étui,
Et le fort ceinturon dont il ceignait sa taille,
Lorsque, guidant son peuple, il marche à la bataille,
Sans que l'âge pesant puisse arrêter ses pas.

80 Nestor lève la tête, appuyé sur son bras,
Et s'adresse, en ces mots, au magnanime Atride :
« Quel es-tu, toi qui viens ici seul et sans guide,
» Durant la nuit obscure, où tout est endormi ?
» Cherches-tu ton coursier ? Cherches-tu quelqu'ami ?
85 » Garde-toi d'approcher. Dis, quel dessein te presse ? »
Aussitôt, de répondre Agamemnon s'empresse :
» Honneur du peuple grec, reconnais, ô Nestor,
» Le triste Agamemnon, que tu peux plaindre encor.
» Tu sais si Jupiter m'épargne la souffrance,
90 » Tant qu'il veut me laisser la vie et la puissance.
» Le sommeil, à cette heure, a fui loin de mes yeux.
» Je ne pense qu'aux Grecs, et je crains tout pour eux.
» Je ne puis maîtriser l'effroi qui me domine ;
» Je sens mon cœur bondir du fond de ma poitrine,
95 » Et mes membres tremblants se dérober sous moi.
» Mais puisque le sommeil fuit aussi loin de toi,
» Viens, visitons la garde avec sollicitude,
» Peut-être nos soldats, vaincus de lassitude,
» Cèdent-ils au repos après tant de combats.
100 » Les ennemis sont près, et nous ne savons pas
» S'ils vont encor la nuit revenir dans l'arène. »
Sur le champ, lui répond le vieillard de Gérène :
« Prince, je ne crois point que Jupiter encor
» Remplisse de sitôt les vœux que forme Hector.

105 » Bien plus que nous souffrons, il souffrira, je pense,
» Quand Achille voudra nous rendre sa présence,
» Apaisant le courroux de ses esprits altiers.
» Mais je te suis; allons réveiller les guerriers,
» Ulysse, Diomède, ardent à la mêlée,
110 » Et le rapide Ajax, et le fils de Phylée.
» Que le second Ajax, Idoménée aussi,
» Promptement convoqués soient amenés ici;
» Leurs vaisseaux sont trop loin pour pouvoir nous y rendre.
» Et quant à Ménélas, dûsses-tu m'en reprendre,
115 » Je lui reprocherai de céder au sommeil,
» Et de te laisser seul pour un travail pareil.
» Qu'il aille aussi prier tous les rois de la Grèce;
» Nous n'avons éprouvé jamais tant de détresse. »
Au généreux Nestor, Atride a reparti :
120 « Avec toi, contre lui, j'ai souvent pris parti;
» Mais bien souvent pourtant, s'il reste sans rien faire,
» Ce n'est pas par paresse ou tort de caractère;
» C'est qu'il attend mon ordre, et veut tout me fier.
» Il est venu me joindre, éveillé le premier,
125 » Convoquant nos amis, quand ici je demeure.
» Près des portes, allons les trouver à cette heure;
» Car ils ont dû se rendre aux lieux fixés par moi. »
Mais le vieux cavalier, Nestor, répond au roi :
« Puisque tu l'en chargeas, j'ai pleine confiance

130 » Qu'à l'ordre ainsi transmis tous auront déférence. »
Il dit ; de sa cuirasse, il se couvre le dos ;
Il attache à ses pieds ses souliers les plus beaux ;
Un long manteau de pourpre en laine la plus fine,
S'agrafe, et fait deux fois le tour de sa poitrine.
135 Il prend sa forte lance, à la pointe d'airain ;
Et dans le camp des Grecs, il s'avance soudain.
Ulysse est le premier, que d'abord il éveille,
En faisant retentir son nom à son oreille.
Le bruit est parvenu jusqu'au cœur du héros,
140 Qui, sortant de sa tente, a prononcé ces mots :
« Comment allez-vous seuls en ces ténèbres sombres ?
» Qui vous oblige ainsi de traverser les ombres ? »
Nestor a répondu, lui parlant pour tous deux :
« Fils adroit de Laërte, Ulysse ingénieux,
145 » Pardonne-nous ; des Grecs tu connais la souffrance ;
» Suis-nous pour réunir tous ceux dont la prudence
» Peut nous donner conseil, pour combattre ou pour fuir. »
Ulysse, dans sa tente a hâte de saisir
Son vaste bouclier, et s'avance à leur suite.
150 Auprès de Diomède ils arrivent bien vite.
Il est devant sa tente ; et ses vaillants guerriers,
Pour dormir, sous leur tête ont mis leurs boucliers.
Leur lance est fixe en terre ; au loin l'airain scintille,
En projetant ses feux comme un éclair qui brille.

155 Sur le cuir d'un taureau, le prince reposait;
Sur un brillant coussin, sa tête s'appuyait.
Se tenant devant lui, le vieillard de Gérène
Le touche au bout du pied et l'éveille sans peine :
« Fils de Tydée, allons ; tu dors toute la nuit !
160 » Eh quoi ! du camp Troyen n'entends-tu pas le bruit ?
» Ils sont là sur le tertre, et leur troupe nous touche. »
Il dit; et le héros a bondi de sa couche,
S'adressant à Nestor en ces rapides mots :
« Je te plains, ô vieillard; tu n'as pas de repos !
165 » De plus jeunes que toi devraient bien à cette heure
» Aller chercher nos rois, chacun en leur demeure.
» Mais rien ne te fatigue, ô vieillard généreux. »
Nestor a répondu d'un ton affectueux :
« Ce que tu dis, mon cher, est rempli de justesse.
170 » Oui, j'ai beaucoup d'amis, des fils dont la jeunesse
» Pourraient bien convoquer les rois en ce moment.
» Mais les Grecs n'ont jamais souffert si rudement ;
» Car leur vie et leur mort, de tous la destinée,
» Au tranchant d'un rasoir, est comme abandonnée.
175 » Mais toi, va convoquer Ajax et Mérion,
» Puisque tu sais me plaindre en cette occasion. »
De la peau d'un lion s'étant couvert la taille,
Tydide prend en main sa lance de bataille,
Et s'en va réveiller les héros, ses amis.

180 Quand, auprès de la garde ils se sont réunis,
Ils en trouvent les chefs remplis de vigilance ;
Tous assis, l'arme en main, demeuraient en silence.
Tels les chiens, dans la cour, veillent près des moutons,
En entendant un loup venir du haut des monts ;
185 Le bruit des aboiements a rempli la chaumière ;
Les chiens ne dorment plus de la nuit tout entière ;
Ainsi, loin des gardiens, le doux sommeil a fui ;
Dans l'ombre, ils écoutaient, attentifs, chaque bruit
Que faisaient les Troyens en marchant dans la plaine.
190 Nestor, en les voyant, contient sa joie à peine ;
Et ces mots de sa bouche ont volé tout-à-coup :
« C'est fort bien, mes enfants ; prenez garde surtout
» Qu'un instant de sommeil vous livre sans défense. »
Il dit ; et de ce pas, franchit la fosse immense,
195 En conduisant les rois à la réunion
Où le suivent son fils et le fier Mérion,
Qui devaient tous les deux en faire aussi partie.
Les rois passent la fosse ; et sur la plaine unie,
S'arrêtent dans des lieux qu'on a débarrassés
200 Des cadavres de ceux qu'Hector a terrassés,
Quand la nuit arrêta la sanglante mêlée.
Là, les rois réunis tiennent leur assemblée.
Ainsi parlait Nestor, le fameux cavalier :
« Mes amis, parmi nous quelqu'un, sans s'effrayer,

205 » Pourrait-il pénétrer dans la ligne ennemie?
» Peut-être il y tuerait quelque garde endormie ;
» Peut-être il y pourrait surprendre habilement
» Les plans que les Troyens forment en ce moment,
» S'il vont rester ici, près de la flotte agile,
210 » Ou, fiers de leurs succès, retourner dans la ville.
» Dès qu'il l'aura connu, vers le camp s'il revient,
» Pas un nom sous le ciel, n'égalera le sien.
» Puis il aura de nous une superbe offrande;
» Tout roi qui, chez les Grecs, à des vaisseaux commande,
215 » Lui donnerait en don une noire brebis,
» Dont un agneau bêlant doublerait le haut prix;
» Dans les fêtes, de plus, il aurait préséance. »
Il dit ; et tous d'abord demeuraient en silence.
Puis le fier Diomède, en ces mots s'exprimait :
220 « Nestor, mon cœur me pousse à tenter le projet
» D'entrer au camp Troyen, qui nous fait voisinage.
» Mais je serai plus sûr encor de mon courage,
» Si quelqu'autre guerrier veut avec moi venir.
» Quand on est deux ensemble, on peut mieux réfléchir;
225 » On voit mieux ce qu'il faut; et l'homme solitaire,
» Pensant d'abord moins bien, ne peut pas si bien faire. »
Avec lui, tous voulaient partager les hasards;
Les Ajax le voulaient, ces champions de Mars;
Puis le fils de Nestor; Mérion, l'intrépide;

230 Puis le blond Ménélas, le magnanime Atride.
Le patient Ulysse avait la même ardeur
De courir les périls, que défiait son cœur.
En ces mots généreux, Agamemnon s'exprime :
« Fier Diomède, ô toi que j'aime et que j'estime,
235 » Choisis le compagnon que tu préfèreras,
» Puisque tant de héros veulent suivre tes pas.
» D'un faux respect, ici ne te fais pas l'esclave ;
» Laisse le moins vaillant, et choisis le plus brave,
» Fût-il d'un sang moins noble, ou fût-il moins grand roi. »
240 Il dit ; de Ménélas il redoutait le choix.
Mais sur-le-champ, répond le vaillant Diomède :
« Puisque je peux choisir qui j'appelle à mon aide,
» Comment donc oublierais-je Ulysse, dont le cœur,
» Par sa rare prudence égale la valeur ?
245 » Pallas, dans les dangers, guide toujours son âme ;
» Je suis sûr avec lui de traverser la flamme,
» Et de nous en tirer par son conseil prudent. »
Mais lui répond Ulysse, adroit et patient :
« Tydide, épargne-moi ; fais trève à la louange ;
250 » Tu sais qu'à ton avis chacun des Grecs se range.
» Hâtons-nous ; car l'Aurore aura bientôt lui ;
» On a déjà passé les deux tiers de la nuit ;
» Et nous n'avons qu'un tiers pour tenter l'aventure. »
Ils prennent tous les deux leur redoutable armure.

255 Thrasymède à Tydide offre un glaive tranchant,
Pour remplacer le sien, qu'il laissa dans son camp,
Et puis un bouclier ; il lui met sur la tête
Un casque en cuir de bœuf, sans cimier, sans aigrette,
Armet souvent porté par les chasseurs adroits.
260 Mérion arme Ulysse avec son beau carquois,
Son arc, son puissant glaive, et place sur sa tête
Un casque tout en peau, d'une forme bien faite ;
Des lanières de cuir garnissaient le dedans ;
Tout autour, figuraient d'un sanglier les dents,
265 Ornant cette coiffure et la rendant solide.
Autolycus la prit d'Amyntor, Orménide,
Lorsque dans Éléon, il pilla ses états.
Lui-même il la transmit au grand Amphidamas,
De qui Molus, son hôte, un jour l'avait reçue ;
270 Molus à Mérion, son cher fils, l'a rendue ;
D'Ulysse maintenant elle couvre le front.
Lorsque les deux guerriers se sont armés à fond,
De leurs nobles amis, ils quittent la cohorte.
Sur leur droite, un héron de Pallas les escorte ;
275 Mais bien qu'il échappât à leurs regards surpris,
Malgré la nuit obscure, ils entendaient ses cris.
Content de cet augure, ainsi priait Ulysse :
« Fille de Jupiter, sois-moi toujours propice ;
» Jamais je ne t'oublie au plus grave danger ;

280 » C'est maintenant surtout qu'il faut me protéger.
» Fais que sur ses vaisseaux l'un et l'autre revienne,
» Après quelques exploits dont chacun se souvienne. »
Diomède, après lui, formait les mêmes vœux :
« Fière Atrytone, enfant du souverain des cieux,
285 » Suis-moi, comme jadis ta main suivit mon père,
» Lorsque dans Thèbe il vint braver la Grèce entière.
» Laissant ses compagnons aux bords de l'Asopus,
» Il osa parler seul aux enfants de Cadmus,
» Montrant, à son retour, sa force et son adresse,
290 » Grâce à ton ferme appui, grande et sainte déesse.
» Sois-moi présente aussi ; daigne me secourir.
» Sur tes sacrés autels, je jure de t'offrir
» La génisse d'un an, au joug encor rebelle ;
» L'or couvrira son front pour la rendre plus belle. »
295 Telle était leur prière, et Minerve l'entend.
Puis quand les deux guerriers ont fait ce vœu prudent,
Ainsi que deux lions, ils vont en la nuit sombre,
Dans le meurtre et le sang, parmi des morts sans nombre.
Hector ne laissait point non plus dormir les siens ;
300 Il convoquait aussi les plus braves Troyens,
Tous ceux dont il connaît la force et la prudence ;
Et voici le discours qu'il tient en leur présence :
« Qui promet parmi vous d'accomplir mon projet ?
» Je lui garde un présent digne d'un tel haut fait,

305 » Je donne, avec le char, le meilleur attelage
» Que les Grecs aient jamais conduits sur ce rivage,
» A celui qui pourra, gloire immense pour lui,
» Savoir, près des vaisseaux, dans le camp ennemi,
» Si l'on est résolu d'en prendre la défense ;
310 » Ou, si reconnaissant enfin notre puissance,
» Les Grecs pensent à fuir, en ne s'occupant plus,
» Accablés de fatigue, à des soins superflus. »
Il dit ; mais d'accepter personne ne s'empresse,
Sauf Dolon, fils d'Eumède, à l'immense richesse.
315 Seul fils sur six enfants, possesseur d'un grand bien,
Il était assez laid ; mais il courait très-bien ;
De cinq sœurs, il devait seul avoir l'héritage.
Au magnanime Hector, il tenait ce langage :
« Hector, mon cœur vaillant me pousse à ce projet
320 » De savoir maintenant chez les Grecs ce qu'on fait.
» Mais lève-moi ton sceptre, et fais-moi la promesse
» Que j'aurai les coursiers, le char plein de vitesse,
» Qui font voler Achille au milieu des combats.
» A tes desseins, sois sûr, je ne faillirai pas.
325 » Je m'enfonce en leur camp jusqu'à ce que j'arrive
» Aux noirs vaisseaux d'Atride, où leur foule craintive
» Discute si l'on doit ou combattre ou partir. »
Hector fait le serment, qu'il jure de tenir :
« Par l'époux de Junon, Jupiter, je m'engage

30 » Qu'aucun autre que toi n'aura cet attelage ;
» Dolon chez les Troyens tout seul en jouira. »
Hector ainsi jurait, et Dolon s'élança.
Sur son épaule, il jette un arc brillant, qu'il penche.
Autour de lui, d'un loup il a mis la peau blanche ;
35 Un casque sur la tête, une lance à la main,
Vers les vaisseaux des Grecs il s'avance soudain,
Devant au noble Hector ne pas tenir promesse.
Dès qu'il quitte les siens, il marche avec vitesse.
Mais Ulysse bientôt a découvert ses pas ;
40 Et parlant à Tydide, il lui disait tout bas :
« Cet homme des Troyens a dû quitter l'armée,
» Ou pour espionner notre flotte alarmée,
» Ou bien pour dépouiller dans la nuit quelque mort.
» Laissons-le quelque peu nous dépasser d'abord ;
45 » Nous pourrons à nous deux le rejoindre bien vite ;
» Et s'il nous échappait, malgré notre poursuite,
» Nous devrons le chasser, à coups de javelots,
» En l'éloignant des murs, toujours vers les vaisseaux. »
A ces mots, chacun d'eux parmi les morts s'efface ;
50 Et l'imprudent Dolon aussitôt les dépasse.
Quand il est aussi loin qu'entr'eux, dans les guérêts,
En traçant leur sillon, sont de nerveux mulets,
Préférables aux bœufs, pour la sente bien faite,
Tous deux courent. Dolon, frappé du bruit, s'arrête ;

355 Il croit que ses amis par les ordres d'Hector,
Accourus sur ses pas, le rappellent encor.
Mais lorsqu'il n'avait plus qu'une longueur de lance,
Il sent les ennemis, et pour fuir il s'élance.
Tous les deux, après lui, se sont précipités.
360 Ainsi quand deux grands chiens, par la chasse emportés,
Poursuivent dans les bois un lièvre, un faon timide ;
L'animal en criant s'enfuit d'un pas rapide ;
Tels Ulysse et Tydide, à Dolon, qui s'enfuit,
Coupent toujours retraite entre les murs et lui.
365 Mais quand il va passer près d'une sentinelle,
Pallas donne à Tydide une force nouvelle,
De peur que, quelque Grec le frappant le premier,
Diomède, après coup, n'arrivât le dernier ;
Et brandissant sa lance, il bondit et s'écrie :
370 « Arrête, ou je te perce ; et je te certifie
» Que tu vas recevoir le trépas sous mes traits. »
Il a jeté sa lance, en le manquant exprès ;
Sur la droite passant, le fer s'enfonce en terre.
Dolon tremblant s'arrête ; il ne sait plus que faire ;
375 Ses dents claquent de peur, et l'effroi l'a pâli.
Les deux Grecs essoufflés ont mis la main sur lui ;
Et Dolon, tout en pleurs, aux deux héros s'adresse :
« Je puis me racheter ; épargnez ma faiblesse ;
» J'ai de l'or, j'ai du fer, de l'airain par monceaux ;

80 » Mon père vous ferait les présents les plus beaux,
» S'il savait que les Grecs tiennent mon existence. »
Ulysse lui répond, en sa rare prudence :
« Tu peux te rassurer ; la mort est loin de toi.
» Mais à nos questions, franchement réponds-moi.
85 » Pourquoi, si loin des tiens, seul dans cette nuit sombre,
» Quand tout est endormi, viens-tu vers nous dans l'ombre ?
» Viens-tu pour dépouiller, si tu peux, quelque mort ?
» Viens-tu nous observer par les ordres d'Hector ?
» Ou bien n'obéis-tu qu'à ton propre courage ? »
90 Tremblant de tout son corps, Dolon tient ce langage :
« Hector, par son adresse a séduit mes esprits ;
» Et, pour me décider, c'est lui qui m'a promis
» Les chevaux et le char de l'invincible Achille.
» Je devais cette nuit aller, d'un pas agile,
95 » Savoir au camp des Grecs s'ils jugeaient à propos
» De défendre toujours contre nous leurs vaisseaux ;
» Ou si, reconnaissant enfin notre puissance,
» Ils fuyaient, sans vouloir prolonger leur défense,
» Vaincus par la fatigue et par les longs travaux. »
00 Ulysse, en souriant, lui répond en ces mots :
« Ton cœur convoitait là des dépouilles bien belles !
» Les coursiers d'Æacide ! A d'autres mains mortelles
» Jamais n'obéissant, ils ne furent soumis
» Qu'à celles du héros enfanté par Thétis.

405 » A d'autres questions, réponds avec franchise.
» Hector, que faisait-il, lors de ton entreprise ?
» Comment disposait-il les hommes, les chevaux ?
» Et les gardes du camp prenaient-ils du repos ?
» Les Troyens restent-ils près de la flotte agile ?
410 » Ou vont-ils retourner vers les murs de la ville,
» Satisfaits du succès contre nous remporté ? »
Dolon répond tremblant : « Avec sincérité,
» Je te raconterai ce qu'Hector fait et pense.
» Réunissant les chefs fameux par leur prudence,
415 » Près du tombeau d'Ilus, il les doit rassembler.
» Pour la garde, ô héros, dont tu viens de parler,
» Personne n'est chargé de veiller sur l'armée.
» Quant aux feux, dont la flamme est toujours allumée,
» Les Troyens seuls ont soin de les entretenir,
420 » Pour que les alliés puissent au moins dormir,
» Comptant que les Troyens veillent avec courage ;
» Leurs femmes, leurs enfants sont loin de ce rivage. »
Ulysse, astucieux, poursuit cet entretien :
« Les alliés sont-ils mêlés au camp Troyen ?
425 » Ont-ils un camp à part ? Dis, et viens à notre aide. »
Mais lui répond encor, Dolon, le fils d'Eumède :
« Je puis sur ces détails être exact et très-clair.
» Péons et Cariens sont au bord de la mer,
» Réunis aux Caucons, Lélèges et Pélasges ;

430 » Près de Thymbrée, on a placé sur les rivages
» Mysiens, Lyciens, Phrygiens et Méons.
» Mais pourquoi m'adresser toutes ces questions?
» Si dans le camp troyen vous pénétrez, en face,
» Ceux qui sont le plus loin sont les fils de la Thrace.
435 » Enfants d'Éïonée, ils ont pour chef Rhésus.
» Ses grands chevaux sont bien les plus beaux que j'ai vus,
» Aussi prompts que les vents, et blancs comme la neige.
» D'or et d'argent, son char est orné jusqu'au siége;
» Ses armes sont en or, travail si précieux
440 » Qu'il semblerait vraiment être digne des dieux,
» Bien plus que d'un mortel. Mais sur votre navire,
» Vous pouvez maintenant tous les deux me conduire;
» Ou bien garottez-moi pour me laisser ici,
» Avant d'aller tous deux voir si, dans mon récit,
445 » Ma langue fut pour vous exacte ou mensongère. »
Tydide lui jetant un regard de colère:
« Ne crois pas me fléchir par ces avis certains;
» Ta vie est désormais, Dolon, entre nos mains.
» Si nous te relâchons, tu reviendras bien vite
450 » Ou nous espionner, ou bien combattre ensuite,
» En guidant les Troyens, aux vaisseaux contre nous;
» Tandis que, si tu meurs à l'instant sous nos coups,
» Tu seras hors d'état de pouvoir nuire encore. »
Lui touchant le menton, Dolon en vain l'implore.

455 Tydide, par le col aussitôt le prenant,
Coupe les deux tendons de son glaive tranchant.
Dolon parlait encor ; sa tête roule à terre.
Ils ramassent tous deux son casque sans visière,
Sa peau de loup, son arc, sa lance dans sa main ;
460 Et suppliant Pallas, qui préside au butin,
Voici les vœux qu'Ulysse en cet instant adresse :
« Accepte ces présents, bienfaisante déesse,
» La première en nos cœurs ; permets que maintenant
» Nous allions visiter les Thraces dans leur camp. »
465 Puis il cache l'armure au sommet d'une épine ;
Il unit des roseaux aux jets de sa racine,
Marque qui doit plus tard avec fidélité
Leur indiquer l'endroit en cette obscurité.
Ils marchent dans le sang, où s'impriment leurs traces ;
470 Et parviennent enfin au sombre camp des Thraces.
Ces guerriers, au sommeil demandant le repos,
Avaient mis devant eux leurs armes, leurs chevaux,
Qui formaient sur le sol trois lignes régulières :
Rhésus était au centre ; et de longues lanières
475 Retenaient les coursiers du héros endormi.
Ulysse, en le voyant, le montre à son ami :
« Tydide, voici l'homme, et voici l'attelage,
» Dont nous parlait Dolon, qu'immola ton courage.
» Allons, prépare-toi ; montre tes bras nerveux.

480 » Détache les chevaux ; et va-t-en avec eux ;
» Ou bien, si je les prends, viens égorger leur maître. »
Tydide, plein des feux qu'en lui Pallas fait naître,
Égorge les guerriers, et tout autour de lui,
Ils roulaient sur le sol, qui de sang est rougi.
485 Tel un lion trouvant des troupeaux au pacage,
Privés de leur gardien, les égorge avec rage ;
Tel Tydide a déjà frappé douze guerriers.
Ulysse, auprès de lui, les prenant par les pieds,
Les tirait à l'écart, afin que le passage
490 Restât libre aux chevaux à travers le carnage,
Et qu'ils pussent sortir au milieu de ces morts,
Sans avoir à frémir de passer sur leurs corps.
D'emmener les chevaux ils ont tous deux l'idée.
Quand Rhésus fut frappé par le fils de Tydée,
495 L'immolant le treizième, un songe l'oppressait ;
La bouche haletante, à peine il respirait ;
Dans son rêve, Pallas lui faisait voir Tydide.
Ulysse a délié l'attelage splendide ;
Il tire les chevaux, qu'il avait mis à part,
500 Les frappant de son arc ; car le fouet reste au char,
Où le héros alors oublia de le prendre.
Puis il siffle Tydide, afin de bien s'entendre.
Diomède hésitait, s'il devait dérayer
Le char qui renfermait les armes du guerrier,

505 S'il devait emporter seul cette charge immense ;
Ou bien sur les soldats poursuivre sa vengeance.
Dans son cœur incertain, il s'attardait ainsi,
Quand Minerve lui parle, en s'approchant de lui :
« Songe au retour, Tydide, et surtout prends bien garde
510 » Qu'on revient avec peur alors que l'on s'attarde ;
» Un dieu peut réveiller les Troyens et leurs rois. »
De Minerve, Tydide a reconnu la voix ;
Sautant sur les chevaux, que touche l'arc d'Ulysse,
Ils volaient aux vaisseaux d'une course propice.
515 Phœbus avait compris leur funeste projet,
Dès qu'il a vu Pallas, que Tydide suivait.
Au camp troyen, le dieu, plein de courroux contre elle,
Réveille Hippocoon, le conseiller fidèle,
Le cousin de Rhésus. Sur le champ, le héros,
520 Voyant vide la place où restaient les chevaux,
Et les soldats baignés dans ces flots de carnage,
Déplore son ami, qu'il appelle avec rage.
Les Troyens, à ce bruit, courent pleins de douleur ;
De ces meurtres hardis, ils contemplent l'horreur ;
525 Les coupables ont fui, sans que nul les punisse.
Sur les lieux où Dolon périt, le sage Ulysse
Arrête les chevaux, et Tydide en descend,
Pour chercher la dépouille au tamaris sanglant.
Ulysse l'ayant prise, aussitôt il remonte ;

530 Et les coursiers fouettés, d'une course plus prompte,
Volaient vers les vaisseaux, que cache encore la nuit.
Nestor le premier parle, en entendant le bruit :
« Mes amis, me trompé-je ? Ou bien mon espérance
» Vous semble-t-elle aussi mériter confiance ?
535 » J'entends comme des pas de rapides coursiers.
» Plaise aux dieux que bientôt nos deux braves guerriers
» Ramènent les chevaux ou quelque noble prise !
» Mais je crains en mon cœur que, pour cette entreprise,
» Ils n'aient beaucoup souffert dans le camp ennemi. »
540 Les héros arrivaient, qu'il n'avait pas fini ;
Ils mettent pied à terre ; et chacun dans l'ivresse,
En leur prenant les mains, les loue et les caresse.
Mais le prudent Nestor leur parle le premier :
« Habile Ulysse, honneur du peuple grec entier,
545 » Prîtes-vous ces chevaux aux fiers guerriers de Troie ?
» Ou quelque dieu propice en fit-il votre proie ?
» Les rayons du soleil sont moins éblouissants.
» Je suis à ces Troyens mêlé depuis longtemps,
» Car je vais aux combats encor malgré mon âge ;
550 » Mais je n'ai jamais vu de si bel attelage.
» Je crois qu'un dieu vous fit ce don si précieux ;
» Jupiter, je le sais, vous aime tous les deux,
» Non moins chers à Pallas, sa fille souveraine. »
Mais Ulysse répond au vieillard de Gérène:

555 « Les dieux, s'ils le voulaient, admirable Nestor,
» Pourraient nous en donner de bien meilleurs encor
» Tant au-dessus de nous leur puissance les place !
» Les chevaux que tu vois sont issus de la Thrace.
» Diomède immola leur maître cette nuit,
560 » En en tuant, de plus, douze autres avec lui.
» Un espion qu'Hector nous envoyait lui-même,
» Pour observer l'armée, est tombé le treizième,
» A ceux qui l'envoyaient, sans avoir repassé. »
Mais Ulysse aux coursiers fait sauter le fossé.
565 Tous les Grecs l'accueillaient par des cris d'allégresse.
Aux tentes de Tydide, ils vont, et l'on s'empresse
D'attacher les chevaux par de puissants liens,
Aux crèches où Tydide avait aussi les siens,
Mangeant le pur froment et l'avoine abondante.
570 Ulysse à son vaisseau met l'armure sanglante
De Dolon, pour en faire une offrande à Pallas ;
Et puis les deux héros courent laver leurs bras,
Leurs jambes et leurs reins au sein des mers profondes.
Quand ils ont nettoyé leur sueur dans les ondes,
575 Et rafraîchi leur corps par la froideur de l'eau,
Dans la baignoire ils vont se plonger de nouveau ;
Leurs membres sont frottés sous une huile onctueuse ;
Et gagnant du festin la table somptueuse,
A Minerve ils offraient les prémices du vin.

NOTES DU CHANT X.

V. 38 *Observer les Troyens.*

C'est Ménélas qui a le premier cette pensée ; Nestor, un peu plus loin, vers 204, fait la même proposition, qui acquiert plus de poids en passant par sa bouche.

V. 61 *Mon frère, explique-toi.*

Il y a ici quelque obscurité, puisqu'un peu plus haut, vers 53, Agamemnon vient d'ordonner à son frère d'aller convoquer les rois. Voir aussi un peu plus bas, vers 65. Ménélas veut savoir si, après avoir porté la convocation, il doit attendre son frère avec les autres chefs, ou s'il doit revenir le trouver au rendez-vous ; voir plus bas, vers 127.

V. 110 *Le fils de Phylée.*

C'est Mégès, roi de quelques îles à l'ouest de l'Élide ; voir plus haut, chant II, vers 627 et 628.

V. 174 *Au tranchant d'un rasoir.*

C'est le sens exact du texte grec ; mais on a douté cependant que du temps d'Homère on pût connaître l'usage du rasoir.

V. 180 *Auprès de la garde.*

C'était sans doute le point principal de cette partie du camp ; le service des sentinelles y était concentré. Les gardes formaient sept compagnies, sous sept chefs, chacun à la tête de cent hommes ; voir plus haut, chant IX, vers 80 à 86.

V. 197 *Les rois passent la fosse.*

On s'est étonné de ce conseil tenu hors du camp, et où les rois pouvaient courir tant de dangers ; on en a donné diverses raisons, qui ne sont peut-être pas très-bonnes. Il est possible que le choix de ce rendez-vous fût justifié par la configuration des lieux.

V. 205 *Dans la ligne ennemie.*

Voir plus haut, vers 38, le même conseil donné par Ménélas.

V. 266 *D'Amyntor.*

Qui régnait dans Éléon, bourg de la Béotie.

V. 268 *Amphidamas.*

Qui régnait à Scandie, dans l'île de Cythère, comme le dit le texte, au sud de la Laconie.

V. 287 *Aux bords de l'Asopus.*

Le petit fleuve de l'Asopus coule au sud de Thèbes, et va se jeter dans la mer, en face de l'Eubée. Cet exploit de Tydée, resté célèbre, est raconté plus au long, chant IV, vers 382 à 398. A son retour de Thèbes, Tydée se tira, avec un courage prodigieux, de l'embûche qui lui avait été tendue par les fils de Cadmus.

V. 314 *Eumède.*

Héraut des Troyens, qui passait pour être fort riche ; voir plus loin, vers 379 et 380.

V. 415 *Près du tombeau d'Ilus.*

Ce tombeau se trouvait en deça du Scamandre, en dehors de la porte Scée. Voir plus loin, chant XI, vers 166 et 371. Ilus était fils de Tros et frère de Ganymède ; il fut le père de Laomédon, et le fondateur de la forteresse de Troie, Ilion.

V. 428 *Péons et Cariens.*

Pour le dénombrement des Troyens, voir le second chant, vers 840 et suivants.

V. 430 *Thymbrée.*

C'était une plaine arrosée par la rivière Thymbrius, qui se jette dans le Scamandre. En face de l'embouchure, avait été élevé, suivant Strabon, le temple fameux d'Apollon Thymbréen.

V. 435 *Enfant d'Éïonée.*

Il paraît qu'Éïonée était l'ancien nom du fleuve Strymon, dans la Thrace ; et Rhésus passait pour le fils de ce fleuve. Le Strymon traverse aussi une partie de la Macédoine. Dans le dénombrement, chant II, vers 844, Rhésus n'est pas encore le chef des Thraces ; aussi Homère a-t-il soin de dire que Rhésus était récemment arrivé avec ses troupes, au camp des Troyens.

CHANT XI.

LA VALEUR D'AGAMEMNON

Dès l'aurore, Agamemnon s'arme et veut recommencer le combat; sortie des Grecs et des Troyens; exploits d'Agamemnon (1—182). Jupiter veut arrêter son triomphe, et il envoie Iris vers Hector, dont elle ranime le courage (183—214). Agamemnon continue ses exploits; mais Coon, fils d'Anténor, le blesse, pour venger son frère Amphidamas; Agamemnon, souffrant de sa blessure, est obligé de se retirer du combat (215—282). Hector reprend l'avantage; Diomède et Ulysse l'arrêtent; Diomède le blesse sans pourtant le forcer à se retirer; Pâris, à son tour, blesse Diomède, qui se retire à ses vaisseaux (283—400). Ulysse, resté seul, fait bravement tête aux Troyens; blessé, il appelle ses amis à son secours; Ménélas l'entend et vient à son aide, suivi d'Ajax, fils de Télamon; Ulysse retourne aux vaisseaux pour panser sa blessure (401—488). Ajax soutient le choc d'Hector; Pâris blesse Machaon, le médecin, que Nestor, d'après le conseil d'Idoménée, ramène aux vaisseaux sur son char (489—520). Ajax tient bon ; Eurypyle est blessé par Pâris; Achille, apercevant de loin Nestor et le blessé qu'il ramène, envoie Patrocle auprès de lui; Nestor, avec Hécamède dans sa tente, soigne Machaon; Patrocle survient; entretien de Patrocle et de Nestor; long récit du vieillard; il invite Patrocle à presser Achille de nouveau (521—803). Patrocle, en retournant vers Achille, rencontre Eurypyle blessé et le secourt (804—848).

L'Aurore, de Tithon laissant la couche altière,
Aux mortels comme aux dieux apportait la lumière.

Jupiter envoya la Discorde aux vaisseaux,
A sa suite amenant la guerre et ses fléaux.
5 La déesse se pose au navire d'Ulysse,
Qui, placé dans le centre, était le plus propice
Pour qui hélait, d'Achille au fils de Télamon.
Tous deux, aux bouts du camp, ont mis leur station,
Comptant sur leur vigueur et leur mâle courage.
10 La déesse, de là poussant un cri sauvage,
Ranime au cœur des Grecs la fureur des combats,
Sans que rien désormais puisse arrêter leurs pas ;
Et la guerre plaît mieux à leur âme ravie
Que le prochain retour en leur chère patrie.
15 Atride a rassemblé les guerriers par ses cris ;
Et lui-même il s'armait, en poussant ses amis.
D'abord de beaux cuissarts sa jambe est revêtue ;
Des clous brillants d'argent en ornaient l'étendue.
Puis il met la cuirasse au superbe ornement,
20 Dont Cinyre, son hôte, un jour lui fit présent ;
Car Chypre avait aussi connu sa renommée,
Quand sous les murs de Troie il menait son armée.
Cinyre, aimant le roi, lui donna ce trésor ;
Elle avait dix rayons en airain, douze en or,
25 Et vingt autres en plomb ; de plus, sur chaque face.
Trois dragons en azur y tenaient large place,
Semblables aux Iris que parfois Jupiter,

Effrayant les mortels, fait resplendir dans l'air.
Son épée à clous d'or sur son épaule est mise ;
30 Le fourreau tout d'argent, dans lequel elle est prise,
Par des tenons en or s'attache au baudrier.
Le héros a saisi son brillant bouclier ;
Dix cercles en airain en composaient les tranches ;
Vingt bossettes de plomb y brillaient toutes blanches ;
35 Et le centre en était formé d'un émail noir.
Sur ce lourd bouclier, Gorgone, affreuse à voir,
Lançait par ses regards l'épouvante et la crainte.
Sa courroie a reçu la merveilleuse empreinte
D'un dragon azuré, qui semble, en ses efforts,
40 Soulever en rampant trois têtes d'un seul corps.
Le casque à double fond, qu'il pose sur sa tête,
Porte, aux crins d'un cheval, une quadruple aigrette.
Deux traits sont dans sa main ; de bronze armés tous deux,
Ils lancent vers le ciel de redoutables feux.
45 Pallas, qui le protége, et Junon l'Argienne,
Tonnent pour faire honneur au fier roi de Mycène.
Les cochers cependant, par leurs maîtres pressés,
Retiennent les coursiers en deça des fossés ;
Et les héros à pied s'avancent sans rien craindre.
50 L'Aurore entend un cri qui ne doit plus s'éteindre.
Les piétons ont marché sur des rangs réguliers ;
A quelques pas derrière, allaient les cavaliers ;

Et Jupiter, qui doit, dans l'affreuse tempête,
Envoyer chez Pluton plus d'une illustre tête,
55 Lance du haut des cieux une averse de sang.
Mais les Troyens aussi s'avancent dans le champ,
Dirigés par Hector, Polydamas, Énée,
A qui l'affection du peuple était donnée,
Obéissant en outre à trois fils d'Anténor,
60 Beaux et vaillants, Polybe, Acamas, Agénor.
Hector, aux premiers rangs, de tous frappe la vue.
Tel un astre brillant apparaît sous la nue,
Pour se cacher bientôt dans la nuit tout entier;
Tel dans le premier rang, et tantôt au dernier,
65 Hector commande à tous ; sur lui, l'airain scintille,
Comme un éclair aux cieux, qui s'allume et qui brille.
Ainsi des moissonneurs les doubles bataillons
S'avancent l'un vers l'autre, en fauchant les sillons
Des épis qui couvraient quelque riche domaine.
70 Tels les Troyens, les Grecs s'avancent dans la plaine.
La peur un seul instant n'arrête point leurs pas ;
Comme des loups, de front ils volent aux combats.
La Discorde ressent de la joie à leur vue;
Car seule elle est des dieux à terre descendue.
75 Les autres, renonçant à de sanglants projets,
Absents, sont retirés aux splendides palais,
Que leur offre l'Olympe, en ses plis de lumière.

C'est contre Jupiter qu'ils montrent leur colère ;
Car il veut le succès des Troyens valeureux.
80 Le Père tout-puissant, sans être occupé d'eux,
A l'écart, et gardant sa majesté tranquille,
Voyait, en contemplant les vaisseaux et la ville,
Les lueurs de l'airain, les vaincus, les vainqueurs.
Tant que le jour croissant augmente ses ardeurs,
85 Des traits de part et d'autre a volé la tempête ;
Mais à l'heure où, lassé, le bûcheron apprête,
Dans le creux d'un vallon, son modeste repas,
Quand les arbres coupés ont fatigué ses bras,
Et qu'il sent le désir d'un repas salutaire ;
90 A cette heure les Grecs, en ligne régulière,
Ont rompu les Troyens. Atride avait d'abord,
Frappant un chef de peuple, immolé Biénor,
Et puis son compagnon, l'écuyer Oïlée,
Qui, laissant ses chevaux, sautait dans la mêlée,
95 Vers le milieu du front, le javelot l'atteint,
Sans être repoussé par le casque d'airain.
Il traverse le fer, les os, et la cervelle,
Qui s'épand sous le casque sanglante y ruisselle.
Le roi laisse leurs corps si jeunes et si beaux,
100 Satisfait d'enlever leurs splendides manteaux.
Contre Isus, contre Antiphe, il s'élance et s'anime,
Tous deux fils de Priam, bâtards et légitime.

Ils ont le même char; c'est Isus qui menait;
Et tout prêt à combattre, Antiphe se tenait.
105 Pasteurs au mont Ida, tous deux pris par Pélide,
Ils furent délivrés au prix d'un don splendide.
Atride les attaque, et la lance à la main,
Il en frappe un d'abord et lui perce le sein;
A l'oreille blessé, l'autre meurt sans défense.
110 Pour ravir leur armure, Agamemnon s'élance;
Car il se les rappelle, alors que de l'Ida
Achille, en ses vaisseaux, captifs, les amena.
Tel un lion surprend des faons pleins d'épouvante,
Pénètre dans leur gîte, et de sa dent puissante,
115 Les écrasant sans peine, aime à les égorger;
La mère, tout près d'eux, ne peut les protéger;
Aux plus épais fourrés, tremblante, hors d'haleine,
De sueur inondée, elle peut fuir à peine
La bête, qui la suit et qui rugit toujours;
120 Ainsi nul des Troyens n'a pu sauver leurs jours;
Car ils doivent songer eux-même à se défendre.
Atride immole encore Hippoloque et Pisandre,
Les deux fils d'Antimaque, ami du beau Pâris,
Qui, gagné par son or et ses dons d'un grand prix,
125 Voulut qu'à Ménélas on refusât Hélène.
Agamemnon tous deux les a saisis sans peine,
Au char où l'un et l'autre unissaient leurs coursiers.

Les rênes échappaient à la main des guerriers ;
Et lui, comme un lion, à frapper, il s'apprête,
30 Tandis qu'à ses genoux l'un et l'autre se jette :
« Atride, épargne-nous ; reçois notre rançon ;
» Notre père Antimaque, a rempli sa maison
» D'or, d'airain, et de fer utile à tant d'usages ;
» Certe il viendrait t'offrir les plus précieux gages,
35 » S'il nous savait vivants sur vos sombres vaisseaux. »
C'est ainsi qu'en pleurant ils priaient le héros ;
Mais ils ont entendu cette voix implacable :
« Si vous êtes les fils de cet homme coupable,
» Qui, jadis, se mêlant à d'odieux débats,
40 » Conseillait aux Troyens de tuer Ménélas,
» Quand il vint en vos murs suivi du sage Ulysse,
» Expiez son forfait par un juste supplice. »
Pisandre, à la renverse, est tombé de cheval,
En plein dans la poitrine atteint d'un trait fatal.
45 Hippoloque s'élance, et sa tête frappée,
Tombant avec ses mains d'un même coup d'épée,
Va rouler, comme un bloc, au milieu des soldats.
Aux rangs les plus épais, le roi porte ses pas,
Entouré des guerriers qu'il entraîne à sa suite.
50 Fantassins, cavaliers, on se joint, on s'évite ;
On se frappe, on s'égorge ; et sous leurs pieds sanglants,
Les chevaux font voler la poussière des champs.

Le fier Agamemnon poursuivait le carnage,
Des Grecs qui le suivaient enflammant le courage.
155 Ainsi, quand le feu prend aux immenses forêts,
Le vent le souffle au loin, et les arbres épais,
Dans l'effrayant brasier, ont vu tomber leurs faîtes ;
Tel, des Troyens fuyant, Atride abat les têtes ;
Et l'on entend les chars, qu'emportent les coursiers,
160 Retentir dans les rangs, vides de leurs guerriers,
Qui tombent sur le sol en exhalant leurs âmes ;
Spectacle bien plus doux aux vautours qu'à leurs femmes !
Jupiter égarait Hector, qu'il a séduit,
Loin des traits, loin du sang, de la gloire et du bruit ;
165 Et tandis que les Grecs sont menés par Atride,
Les Troyens au tombeau d'Ilus, le Dardanide,
Se sont jetés en foule et courent dans le champ.
Le brave Agamemnon, toujours les poursuivant,
Verse le sang à flots de ses mains empressées.
170 Mais quand ils sont au Hêtre et près des portes Scées,
Ils s'arrêtent enfin, se rassurant entr'eux.
D'autres restés en plaine y sont comme des bœufs
Qu'un lion a surpris à la faveur de l'ombre ;
Le terrible animal en prend un dans le nombre,
175 Et lui brisant le col, de sa puissante dent,
Lui déchire le ventre et savoure le sang.
Tel Atride, toujours les suivant par derrière,

Portait sur les derniers une main meurtrière.
Ainsi bien des Troyens, de face ou sur le dos,
180 Sous son glaive acéré, tombaient de leurs chevaux.
Atride allait atteindre aux remparts de la ville,
Quand, aux sommets d'Ida, tout puissant et tranquille,
S'assit le souverain des hommes et des dieux;
La foudre, dans ses mains, brillait de tous ses feux.
185 Il appelait Iris, la déesse légère :
« Va-t-en trouver Hector, va prompte messagère;
» Dis-lui que tant qu'il voit le fier Agamemnon,
» Luttant aux premiers rangs, briser tout bataillon,
» Il doit se retirer ; le peuple qu'il convie,
190 » A sa place engagé, soutiendra la partie.
» Mais quand le roi blessé fuira sur ses chevaux,
» Alors je lui permets d'aller jusqu'aux vaisseaux,
» D'y porter le carnage et des meurtres sans nombre,
» Avant que le soleil ne s'éclipse dans l'ombre. »
195 Iris, aux ailes d'or, obéit, et d'Ida
Vers la sainte Ilion, rapide, elle s'en va.
Elle y rencontre Hector entre les chars splendides ;
Et, s'adressant à lui, parle en ces mots rapides :
« Hector, tant que tu vois le fier Agamemnon,
200 » Luttant aux premiers rangs, briser tout bataillon,
» Tu dois te retirer ; et le peuple en furie,
» Par tes ordres poussé, soutiendra la partie.

» Mais quand le roi blessé fuira sur ses chevaux,
» Jupiter te permet d'aller jusqu'aux vaisseaux,
205 » D'y porter le carnage et des meurtres sans nombre
» Avant que le soleil ne s'éclipse dans l'ombre.
» Hector, fils de Priam, par ta raison fameux,
» Voilà ce que te dit le souverain des dieux,
» Qui m'envoya vers toi porter cet ordre utile. »
210 A ces mots, disparaît la messagère agile.
Hector, sautant à terre, armé quitte son char ;
Et, ses dards à la main, il va, de toute part,
Souffler aux combattants l'ardeur qui le dévore,
Et contre l'ennemi les ramener encore.
215 Les Grecs, de leur côté, forment leur bataillon.
Au premier rang toujours paraît Agamemnon,
Qui brûle du désir de devancer les autres.
Muses, dans les palais du ciel, qui sont les vôtres,
Dites quel est celui qui, dans ce peuple entier,
220 S'est, au glaive d'Atride, exposé le premier.
Ce fut Iphidamas, grand, fort et plein d'audace,
Élevé dans les champs de la fertile Thrace.
Dans son enfance, il vit protéger son berceau
Par l'illustre Kissès, père de Théano,
225 Qui, plus tard, à cet âge où la jeunesse brille,
Le prit en son palais et lui donna sa fille.
De l'hyménée à peine il quittait les flambeaux,

Quand il vint sur ces bords avec douze vaisseaux ;
Et laissant à Percote une flotte légère,
230 Sous les remparts de Troie, il se rendit par terre.
Le premier vers Atride, il vole à pas pressés ;
Quand ils se sont tous deux l'un vers l'autre avancés,
Agamemnon le manque, et sa lance est peu sûre.
Iphidamas le touche au bas de la ceinture,
235 En pesant sur le dard que sa main tient baissé.
Mais le beau ceinturon ne fut pas traversé :
L'argent a rebroussé la pointe qu'il émousse.
Atride attire à lui, d'une forte secousse,
La lance qu'il arrache aux mains d'Iphidamas,
240 Et, le frappant au col, à ses pieds il l'abat.
Un sommeil d'airain clôt sa paupière oppressée.
Il tombe, infortuné, loin de sa fiancée,
Dont il paya la main des dons du plus grand prix ;
Car il donna cent bœufs, promit mille brebis,
245 Mille chèvres paissant dans le gras pâturage.
Atride-Agamemnon l'immole en ce carnage ;
Et prenant son armure, il l'emportait d'abord.
Mais Coon l'aperçoit, autre fils d'Anténor ;
Voyant son jeune frère expirant et sans vie,
250 D'un voile de douleur, son âme est obscurcie.
Il frappe Agamemnon, qui ne le voyait pas,
Et lui perce la main, en déchirant le bras ;

La pointe a pénétré dans la chair qu'elle creuse.
Agamemnon frémit d'une douleur affreuse ;
255 Mais il ne quitte point encore les combats ;
Il darde sur Coon un trait, qu'il ne perd pas.
Appelant ses amis, Coon, dans la poussière,
Entraînait par les pieds le corps mort de son frère ;
Le fer d'Agamemnon l'a, sous son bouclier,
260 Atteint d'un coup profond, qui sera meurtrier ;
Puis, sur Iphidamas, il lui tranche la tête.
Des deux fils d'Anténor la destinée est faite ;
Et, sous les coups d'Atride, ils trouvent le trépas.
Le roi vers d'autres rangs porte toujours ses pas.
265 Il tient encor ses dards d'une main assez sûre,
Tant que coule le sang tout chaud de la blessure.
Mais la plaie essuyée et le sang arrêté,
Atride alors souffrit avec atrocité.
Tels sont les traits aigus qu'aux mères affaiblies,
270 Lors de l'enfantement, lancent les Ilithyes,
Quand rien ne peut calmer ces filles de Junon.
Tel est le mal affreux que souffre Agamemnon ;
Et montant sur son char, en sa douleur amère,
Il se fait reconduire à la flotte légère,
275 En disant aux guerriers, qu'il rassemble à ses cris :
« Chefs valeureux des Grecs, ô héros, mes amis,
» Défendez les vaisseaux ; allez, puisqu'à cette heure,

» Jupiter ne veut pas qu'avec vous je demeure,
» Pour pouvoir tout le jour combattre les Troyens. »
280 A ces mots, les coursiers l'emportent loin des siens.
Le char court aux vaisseaux ; il vole, et par derrière,
Sous les pas des coursiers s'élevait la poussière.
Mais quand Hector apprend que le héros soudain
A dû se retirer, d'une blessure atteint,
285 En poussant de grands cris, aussitôt il s'élance ;
« Troyens et Lyciens, soldats pleins de vaillance,
» Au combat, mes amis, revenez courageux ;
» Atride n'est plus là ; le ciel comble mes vœux.
» Tentez sur vos coursiers une charge nouvelle ;
290 » Gagnez contre les Grecs une palme plus belle. »
Ces mots ont ranimé l'ardeur dans tous les rangs.
Ainsi quand un chasseur pousse ses chiens courants
Contre un lion terrible, un sanglier sauvage ;
Tel Hector des Troyens enflamme le courage,
295 Pareil en son audace à l'homicide Mars.
Plein de ses fiers projets, il court de toutes parts,
Superbe, dans les rangs, ainsi qu'aux mers profondes
S'abat un ouragan, qui soulève les ondes.
Avec l'aide du ciel, quel était le guerrier
300 Qu'Hector frappa d'abord, et quel fut le dernier ?
Asée est le premier ; Autonoüs, Opite,
Opheltie, Agélas, Dolops ; il frappe ensuite

Æsymne, Orus, le brave et fier Hipponoüs,
Tous fameux, sans compter des guerriers moins connus.
305 Ainsi lorsque Zéphyr repousse les nuages
Qu'amassait le Notus, sous les coups des orages,
Le flot gonflé se roule, et l'écume jaillit,
Par les vents dispersée, au rivage, à grand bruit.
Tel Hector abattait les têtes avec rage.
310 L'armée allait périr dans cet affreux carnage,
Et les Grecs, en fuyant, se sauvaient aux vaisseaux,
Quand au vaillant Tydide, Ulysse dit ces mots :
« Notre âme à s'effrayer est-elle donc si prompte ?
» Ami, viens près de moi. Dans ce jour, quelle honte
315 » Si nos vaisseaux vaincus étaient pris par Hector ! »
Diomède répond, d'un cœur vaillant et fort :
« Je demeure avec toi ; mais nous aurons à faire ;
» Car je crains qu'aujourd'hui Jupiter ne préfère
» Accorder la victoire aux Troyens plus qu'à nous. »
320 Il disait ; et Thymbrée est tombé sous ses coups,
Percé dans le sein gauche. En même temps qu'il tombe,
Molion, son ami, sous Ulysse succombe.
Les héros ont laissé les deux corps renversés,
Et sur les rangs troyens ils se sont élancés,
325 Comme des sangliers contre des chiens de chasse ;
Tous deux font tête ainsi, tandis qu'Hector se lasse ;
Et les Grecs respiraient en le voyant loin d'eux.

Les héros immolaient deux frères valeureux,
Fils de Mérops, devin le plus grand de la terre,
330 Qui détourna ses fils de cette affreuse guerre ;
Mais ils n'écoutaient point le conseil paternel ;
Leur destin les poussait à ce combat mortel.
Ils perdent tous les deux, sous la main de Tydide,
Avec leur vie éteinte, une armure splendide.
335 Sous le glaive d'Ulysse, Hippodamas tomba.
Cependant Jupiter des sommets de l'Ida
Balance entr'eux la gloire encor peu décidée.
Agastrophe est blessé par le fils de Tydée ;
Le coup frappe la cuisse, et déchire les os.
340 Agastrophe est, pour fuir, trop loin de ses chevaux ;
Son écuyer les garde ; et sur la plaine unie,
Il s'avançait à pied, pour y perdre la vie.
Hector voit le danger ; et poussant de grands cris,
Il entraîne, en courant, ses belliqueux amis.
345 Tydide l'aperçoit, se pressant dans la lice ;
Et le héros ému prévient l'habile Ulysse :
« Voilà notre fléau ; voilà le grand Hector.
» Restons, et tous les deux soutenons son effort. »
Il disait ; et sa lance, à voler toute prête,
350 Vient aussitôt toucher le héros à la tête,
Au-dessus du cimier ; l'airain en retentit.
Mais le coup n'atteint pas la peau, que garantit

Le cimier qu'a donné Phœbus, dieu de la lyre.
Hector, parmi les siens, accablé se retire,
355 Tombant sur les genoux, appuyé sur sa main,
Un nuage à ses yeux s'est répandu soudain.
Mais tandis que Tydide allait, d'un pas célère,
Chercher au loin son dard enfoncé dans la terre,
Hector reprend haleine ; et sur son char monté,
360 Il s'est contre la mort dans la foule abrité,
Quand, sa lance à la main, accourait Diomède :
« Ah ! chien, tu fuis encor ! Phœbus, qui toujours t'aide,
» T'a cette fois de près laissé voir le trépas ;
» Tu dois bien le prier quand tu viens aux combats !
365 » Mais dans peu, sois en sûr, j'achève ta défaite,
» Si j'ai de quelque dieu le secours qu'il te prête.
» Sur d'autres maintenant mes coups retomberont. »
Il immole, à ces mots, un des fils de Péon.
Cependant contre lui Pâris, l'époux d'Hélène,
370 Tendait son arc fatal, en se montrant à peine,
Derrière un des piliers du noir tombeau d'Ilus,
L'ancien conseil de Troie, et fils de Dardanus.
Tydide d'Agastrophe alors prenait l'armure,
Son bouclier, le casque avec sa couverture,
375 Quand Pâris, retirant en arrière le bras,
Lance un rapide trait, qui ne s'égare pas.
Il touche au pied Tydide ; et le fer, qui traverse,

S'enfonce dans le sol, sous le pied qu'il transperce.
Alexandre en riant s'écriait aussitôt :
380 « Ma flèche a bien touché ; mais qu'en ai-je plutôt
» Atteint au ventre, en plein, pour t'arracher la vie ?
» J'eusse fait un instant respirer ma patrie ;
» Ils ont plus peur de toi, que les cerfs, d'un lion. »
Mais sans s'inquiéter, Tydide lui répond :
385 « Archer, bouffon, bellâtre et séducteur aimable,
» Quand d'en venir aux mains tu te croiras capable,
» Ton carquois et ton arc seront d'un faible appui.
» D'avoir atteint mon pied te voilà réjoui ;
» J'en eusse autant reçu d'un enfant, d'une femme ;
390 » Les traits sont émoussés quand l'archer est sans âme.
» Mon dard, quand je le lance, est un peu plus certain,
» Et je mets qui je touche à l'abri du destin ;
» Sa veuve, en sa douleur, voit se creuser sa joue ;
» Ses fils sont orphelins ; son corps a, dans la boue,
395 » Des femmes près de lui, bien moins qu'il n'a d'oiseaux. »
Ulysse, devant lui, se mettait à ces mots ;
Et Tydide, à l'écart, tirait de sa blessure
Le trait qui lui causait une affreuse torture ;
Et sautant sur son char, le cocher plein d'ardeur
400 Le menait aux vaisseaux soulager sa douleur.
Ulysse est resté seul dans la plaine sanglante ;
Car tous ses compagnons sont remplis d'épouvante ;

Et, dans son noble cœur, il se parlait ainsi :
« Que faire ? C'est un mal si je m'enfuis aussi !
» Mai si je suis pris seul, le mal est encore pire.
» Tous cèdent à l'effroi que le ciel leur inspire.
» Mais pourquoi donc mon cœur est-il si combattu ?
» Les lâches de la lutte ont toujours disparu ;
» Mais quand sincèrement en brave on sait se battre,
» Soit blessé, soit blessant, on persiste à combattre ! »
Tels étaient les pensers qu'il agite en son cœur,
Quand survient des Troyens le bataillon vainqueur ;
Ils l'ont bientôt cerné dans leur terrible groupe.
Ainsi quand de chasseurs et de chiens une troupe
Relance un sanglier, il sort du fond des bois,
De sa blanche défense aiguisant les parois ;
On l'entoure, on le presse, avec un bruit immense ;
Mais la meute le craint et se tient à distance ;
Tels sur le héros seul, les Troyens ont fondu.
Mais Ulysse d'abord blesse d'un trait aigu,
Sur le sommet du bras, le vaillant Déiopite.
Ennomus et Thoon sont immolés ensuite.
Chersidame est atteint, malgré son bouclier,
Quand il descend de char, par un coup meurtrier ;
Il tombe dans la poudre, et la mord avec rage.
Ulysse frappe aussi Charops, au fier courage,
Un des enfants d'Hippase, et jumeau de Socus,

Qui vient défendre un frère, en ses sens éperdus,
Et qui, tout près d'Ulysse, a dit ces mots rapides :
430 « Impitoyable Ulysse, homme aux ruses perfides,
» Ou tu te vanteras, en ton cœur orgueilleux,
» De nous ravir la vie et l'armure à tous deux,
» Ou toi-même tu vas succomber sous ma lance ! »
D'Ulysse il a frappé le bouclier immense ;
435 Dans toute l'épaisseur, le fer a traversé ;
Et jusqu'à la cuirasse il a même percé ;
Il déchire la peau. Mais Pallas, sans paraître,
Empêche que le trait plus avant ne pénètre ;
Et le héros, qui sent que le coup est manqué,
440 S'adressant à Socus, qui l'avait provoqué :
« Ah, lâche ! sous mes pieds je vais ici t'abattre
» Tu m'as contre les tiens détourné de combattre.
» Mais je m'en vais d'un coup assurer ton destin ;
» Et toi tu donneras, en tombant sous ma main,
445 » A moi ce que je veux, à Pluton ta visite ! »
Socus s'est retourné pour s'enfuir au plus vite
Mais la lance l'atteint dans le milieu du dos,
Et sort par la poitrine, en lui brisant les os.
Il tombe avec fracas. Mais Ulysse s'écrie :
450 « O fils du sage Hippase, ô Socus, ton envie
» De rencontrer la mort ne t'a pas mené loin :
» A tes nobles parents j'épargnerai le soin

» De recueillir tes os ; et les oiseaux sauvages
» Sauront t'ensevelir sous leurs sombres plumages,
455 » Tandis que si je meurs, les Grecs m'honoreront. »
Ulysse, de Socus, prenant le dard profond,
L'arrache au bouclier et de sa peau sanglante.
Mais le héros éprouve une douleur cuisante ;
Et les Troyens, voyant à flots couler son sang,
460 Le serrent de plus près et rapprochent leur rang.
Appelant ses amis, Ulysse fait retraite ;
Il a crié déjà trois fois à pleine tête ;
Et trois fois, de bien loin Ménélas l'entendit ;
Se tournant vers Ajax, qui s'approche, il lui dit :
465 « Fils du grand Télamon, honneur de la patrie,
» Ajax, j'entends la voix d'Ulysse, qui nous crie.
» On dirait qu'il est seul et séparé des siens,
» Dans la lutte inégale entouré des Troyens.
» Épargnons, s'il se peut, cette perte à la Grèce ;
470 » Ah ! courons l'arracher au destin qui le presse !
» Quelque brave qu'il soit, seul, il ne tiendra pas. »
En entendant ces mots, Ajax suit Ménélas.
Ils trouvent les Troyens environnant Ulysse.
Ainsi des loups-cerviers, au fond d'un précipice,
475 Hurlant, suivent le cerf qu'un chasseur a frappé ;
En ses rapides bonds, le cerf s'est échappé ;
Tout en perdant son sang, il peut fuir assez vite ;

Lorsque le trait fatal l'épuise dans sa fuite,
Les loups l'ont rattrapé ; mais par occasion
480 Arrive tout à coup un terrible lion ;
La proie aux loups-cerviers est sur-le-champ ravie ;
Tels autour du héros, les Troyens, en furie,
Se sont précipités. Ulysse, calme et fort,
Repousse, tant qu'il peut, une imminente mort.
485 Mais Ajax, le couvrant du bouclier qu'il porte,
Puissant comme une tour, repousse leur cohorte ;
Et le fier Ménélas dégageant le héros,
Le donne à l'écuyer, qui mène les chevaux.
Puis Ajax, s'élançant, abat, dans la mêlée,
490 Pandoce, et le bâtard de Priam, Doryclée.
Il perce Pylartès, Lysandre, et Pyrason.
Tel un torrent gonflé descend du haut d'un mont,
Quand les eaux de l'hiver le jettent dans les plaines,
Traînant les peupliers et les énormes chênes,
495 Et portant leur dépouille au sein des vastes mers ;
Tel Ajax entraînait les bataillons divers
D'hommes et de coursiers : car aux bords du Scamandre,
Hector trop occupé ne pouvait les défendre.
Sur la gauche, c'est là qu'au plus fort du combat,
500 S'accumulent le sang, les corps qu'Hector abat,
Autour du vieux Nestor, autour d'Idoménée,
Exerçant sa fureur sur la foule acharnée ;

Sous ses traits, ses chevaux, il broyait les soldats.
Mais les Grecs n'auraient point reculé d'un seul pas,
Si le bel Alexandre, heureux époux d'Hélène,
N'arrêtait Machaon, d'une atteinte soudaine,
En lui blessant l'épaule au dessus du bras droit.
Les Grecs, en cet instant, tremblent, remplis d'effroi,
Qu'un hasard des combats tranche sa destinée.
Nestor entend ces mots que dit Idoménée :
« Nestor, fils de Nélée, ô noble et vaillant roi,
» Prends ton char, et plaçant Machaon près de toi,
» Va gagner les vaisseaux, du pas le plus agile.
» Point de mortel qui vaille un médecin habile
» A retirer les traits, à calmer tous les maux. »
Nestor, en s'empressant, obéit au héros.
Sur son char, Machaon, savant fils d'Esculape,
Montait à ses côtés, et les coursiers qu'il frappe
L'entraînaient aux vaisseaux à pas précipités,
L'arrachant aux dangers qu'il avait redoutés.
Cébrion, en voyant les siens prenant la fuite,
S'en allait vers Hector l'avertir au plus vite :
« Nous sommes dans la lutte ici fort avancés,
» Noble Hector ; mais ailleurs les Troyens repoussés,
» Cavaliers et chevaux, doivent battre en retraite.
» C'est Ajax qui les rompt ; j'ai reconnu sa tête,
» Et le grand bouclier qu'il porte sur le dos.

» En hâte poussons donc nos chars et nos chevaux,
» Aux lieux où fantassins et cavaliers en lutte
» Font le plus retentir leurs cris et leur dispute. »
Il disait, et du fouet animait les coursiers,
Qui, comprenant ce bruit, font voler les guerriers,
En un rapide instant, au plus fort des batailles.
Leurs pieds foulent les morts, les armes, les entrailles ;
Les jantes, les essieux, et les bandes du char
Sont inondés du sang lancé de toute part.
Mais Hector, indomptable en son impatience,
Brûle aussi d'immoler les Grecs à sa vengeance.
Il fait voler de loin ses dards aux rangs profonds ;
Et se jette bientôt sur d'autres bataillons,
Qu'il brise à coups d'épée, et de lance et de pierres.
Puis il évite Ajax et ses mains meurtrières ;
Car Jupiter éloigne un combat inégal.
Puis le dieu dans Ajax jette un effroi fatal ;
Le bouclier au dos, tout surpris il s'arrête ;
Il rentre dans les rangs, tournant parfois la tête,
Et comme un animal, se retire à pas lents.
Ainsi lorsque les chiens et les pasteurs veillants
Repoussent un lion, que craint la bergerie,
Sans qu'il puisse toucher au butin qu'il envie,
La nuit entière on veille ; et lui, quoiqu'affamé,
Rôde sans pénétrer ; car tout est alarmé ;

Brandons, épieux, lancés par des mains vigoureuses,
Éloignent de l'enclos ses courses dangereuses ;
555 Et lorsque vient l'Aurore, il s'enfuit à regret ;
Tel devant les Troyens Ajax se retirait.
Pour les vaisseaux des Grecs, il était peu tranquille.
Tel un âne a forcé d'enfants la main débile ;
Il brise la clôture, et sautant dans un pré,
560 En dépit de leurs coups, s'y repaît à son gré ;
Contre lui, des enfants la résistance est vaine ;
Mais après son repas, ils l'entraînent sans peine ;
Contre Ajax, qui cédait à ses sens effrayés,
Ainsi les fiers Troyens, avec leurs alliés,
565 Ne faisaient que frapper son bouclier immense.
Parfois Ajax reprend son ancienne vaillance ;
Il revient et fait fuir les tremblants bataillons ;
Parfois, pour fuir lui-même, il tourne les talons ;
Et tous vers les vaisseaux se jettent sur sa trace.
570 Puis de nouveau, sans peur, aux Troyens il fait face ;
Et les traits, échappés à de robustes mains,
Au pied du bouclier tombent faibles et vains.
Beaucoup qui s'envolaient, désireux de l'atteindre,
S'enfoncent dans le sol, encore moins à craindre.
575 Mais le fils d'Évémon, Eurypyle, voyant
Ajax, devant les traits à contre-cœur fuyant,
Près de lui se transporte, et brandissant sa lance,

Atteint Apisaon, chef rempli de prudence,
Qui, frappé dans le foie, expire en vains efforts.
80 Eurypyle a bondi pour dépouiller le corps;
Mais il est aperçu par le bel Alexandre,
Qui, d'un trait de son arc, qu'il s'est hâté de tendre,
Frappe à la cuisse droite Eurypyle baissé.
Le bois du trait s'y rompt, et l'os en est froissé.
85 Eurypyle recule, et veut sauver sa vie;
Priant ses compagnons, aussitôt il leur crie :
« Mes amis, de ce peuple et l'honneur et l'amour,
» Repoussez loin d'Ajax l'impitoyable jour ;
» Les traits vont l'accabler ; et je ne saurais dire
90 » Si déjà sain et sauf le héros se retire.
» Secourez vîte Ajax, le fils de Télamon ! »
Ainsi parle Eurypyle, et chacun lui répond,
En resserrant les rangs, en relevant sa lance,
Et son lourd bouclier. Ajax alors s'avance,
95 S'arrête, et se retourne, en voyant ses amis.
Ainsi, comme un grand feu, luttaient les deux partis.
Dirigés par Nestor, les coursiers de Nélée
Emportaient Machaon, soustrait à la mêlée.
Mais le divin Achille a cru l'apercevoir;
100 Aux poupes des vaisseaux, il est monté, pour voir
Le terrible combat et la lutte cruelle.
Le hélant à son bord, le fier Achille appelle

Patrocle à ses côtés; son ami, qui l'entend,
Quitte aussitôt sa tente et près de lui se rend.
605 De là, vint son malheur! Au héros, il s'adresse :
« Pourquoi m'appelles-tu? Dis; quel besoin te presse? »
Achille, à son ami, répond avec douceur :
« O fils de Ménœcée, ami cher à mon cœur,
» La Grèce à mes genoux va venir lamentable,
610 » Ne pouvant résister au destin qui l'accable!
» Mais va trouver Nestor pour connaître de lui
» Quel guerrier si blessé son char rapporte ainsi.
» Par derrière, il ressemble à Machaon, le sage;
» Mais mes yeux n'ont pas pu distinguer son visage,
615 » Tant les chevaux couraient, devant nous en passant. »
A son ami, Patrocle obéit à l'instant;
Il dirige aux vaisseaux une course rapide.
Dès que Nestor arrive à sa tente splendide,
Sur la terre aussitôt descendent les guerriers,
620 Tandis qu'Eurymédon détèle les coursiers.
Ensuite les héros, que la sueur inonde,
Respirent la fraîcheur du vent qui vient de l'onde,
Et retournent s'asseoir au délicat festin
Qua la belle Hécamède apprête de sa main.
625 Dans Ténédos, Achille à Nestor l'a donnée;
Fille d'Arsinoüs, les Grecs l'ont emmenée,
En l'honneur du vieillard, prudent et valeureux.

Elle dresse la table aux pieds d'azur, pour eux,
Superbe, bien polie; et pose la corbeille
630 Où sont mis, le doux miel qu'elle a pris à l'abeille,
La farine et l'oignon, condiment sain et fort,
Avec la belle coupe où boit le vieux Nestor.
Quatre anses entouraient du vase l'étendue;
Par deux colombes d'or chacune était tenue.
635 Ce vase avait deux pieds, et quand il était plein,
Un autre aurait eu peine à le prendre à la main;
Mais Nestor le pouvait lever avec aisance.
Hécamède y fait fondre, en juste convenance,
Du fromage de chèvre, et du vin de Pramnos,
640 Et la blanche farine aspergée à propos.
Elle présente ensuite aux deux rois ce mélange;
Ils apaisent leur soif; et des discours l'échange
Vient consoler bientôt leur esprit abattu.
Patrocle sur le seuil tout à coup a paru;
645 Nestor, qui s'est levé, vers lui se précipite;
Et, lui prenant la main, au repas il l'invite.
Mais Patrocle refuse, et dit pour s'excuser :
« Je ne puis pas m'asseoir, et dois te refuser.
» Je respecte celui qui m'envoie, et désire
650 » Connaître le blessé que tu viens de conduire.
» Mais j'ai vu Machaon, et je vais promptement
» Calmer par mon message Achille, qui m'attend.

» Tu le connais aussi ; malgré mon innocence,
» Il me reprocherait bientôt ma négligence. »
655 Mais Nestor lui répond, exprimant un regret :
« D'où vient-il donc qu'Achille ait autant d'intérêt
» Pour nos guerriers blessés ? Ah ! sans doute il ignore
» Les désastres affreux que nous souffrons encore.
» Il n'est pas un seul chef qui n'ait été blessé.
660 » Le vaillant Diomède a le pied traversé.
» Le grand Agamemnon est blessé, comme Ulysse.
» Eurypyle est blessé par un trait à la cuisse.
» Celui qu'ici j'ai pu ramener de bien loin,
» D'une flèche est blessé ! Mais Achille n'a point
665 » Pour les enfants des Grecs une pitié si vive.
» Attend-il donc qu'enfin nos vaisseaux, sur la rive,
» Malgré tous nos efforts, par le feu soient détruits,
» Qu'après eux, nous tombions aux mains des ennemis ?
» Je n'ai plus dans mon corps ni vigueur ni souplesse.
670 » Ah ! que n'ai-je aujourd'hui la force et la jeunesse,
» Que j'avais quand jadis les traîtres Éléens
» Faisaient paître leurs bœufs dans les enclos des miens !
» Leur chef Itymonée, un fier Hypérocide,
» En défendant Élis, était bien intrépide ;
675 » Mais, dans les premiers rangs, il tomba de ma main ;
» Et ces pauvres bergers s'épouvantaient soudain.
» Des nôtres, la victoire en ce jour fut certaine ;

» De bœufs et de brebis les troupeaux par centaine,
» Des chèvres et des porcs, formaient notre butin;
680 » Cent cinquante juments allaitaient leur poulain.
» En une seule nuit, tout fut conduit en ville.
» Nélée était joyeux, dans les remparts de Pyle,
» De me voir revenir, tout jeune que j'étais,
» De ce premier combat, avec tant de succès.
685 » Mais des hérauts sacrés convoquent dès l'Aurore
» Tous ceux qui contre Élis ont des dettes encore.
» Le partage fut fait par les chefs Pyliens;
» On réclama beaucoup contre les Épéens.
» Nous étions peu nombreux et fort souffrants dans Pyle ;
690 » Car jadis bien des maux avaient atteint la ville;
» Hercule avait tué nos plus vaillants héros,
» Douze fils de Nélée, intrépides et beaux ;
» J'avais échappé seul de ma famille entière.
» Les traitres Épéens, voyant notre misère,
695 » Méditaient contre nous des projets désastreux.
» Mais mon père, prenant leurs chèvres et leurs bœufs,
» Avec trois cents bergers, fit un butin splendide.
» On lui devait beaucoup aux champs sacrés d'Elide.
» Il avait envoyé quatre coursiers courir,
700 » Pour le prix du trépied, qu'il voulait conquérir.
» Augias avait pris son superbe attelage,
» Renvoyant l'écuyer, honteux de cet outrage,

» Pour se venger, mon père alla piller ses biens,
» Et les fit partager entre les citoyens,
705 » Afin que nul d'entr'eux ne souffrît d'injustice.
» Le partage fini, l'on fit un sacrifice.
» Mais le troisième jour, l'ennemi revenant,
» Fantassins, cavaliers, fond sur nous à l'instant.
» Leurs chefs, les Molions, jeunes, pleins d'imprudence,
710 » N'avaient dans les combats aucune expérience.
» Au haut d'une montagne est le bourg de Thryos,
» Sur l'Alphée, aux confins des sables de Pylos.
» La ville est entourée, et l'ennemi l'observe :
» Il traversait déjà la plaine, quand Minerve
715 » Descendit de l'Olympe et vint nous avertir
» D'être tous, cette nuit, préparés à sortir.
» Le peuple est tout joyeux du combat; mais mon père,
» Me cachant mes chevaux, m'interdit de rien faire;
» Il me trouvait trop jeune aux conflits meurtriers.
720 » A pied, je me glissai parmi nos cavaliers.
» Pallas me promettait une heureuse journée.
» Bientôt, tout près d'Arène, aux bouches du Minée,
» Nos cavaliers campaient attendant, jusqu'au jour,
» Les piétons attardés, qui vinrent à leur tour;
725 » Sur les bords de l'Alphée en masse ils arrivèrent.
» De là, tous nos soldats à midi s'avancèrent;
» Et, pour sacrifier, offrirent de nouveau

» Un taureau pour Neptune, à l'Alphée un taureau.
» Une vache à Pallas. Puis notre armée ensuite
730 » Prépara le repas, qu'elle prit au plus vîte.
» Sur le bord du torrent, nos soldats aguerris
» Dormirent tout armés. Mais nos fiers ennemis,
» De toutes parts cernaient la malheureuse ville.
» Mars ne leur rendit pas leur œuvre très-facile;
735 » Car dès que le Soleil eut reparu dans l'air,
» Nous en vînmes aux mains, en priant Jupiter.
» C'est moi qui le premier commençai le carnage;
» Je frappai Moulius, et pris son attelage.
» Guerrier brave, il était le gendre d'Augias,
740 » Ayant sa fille aînée, Agamède, aux beaux bras,
» Qui connaissait à fond tous les simples de terre.
» Moulius, sous mon dard, tomba dans la poussière;
» Et sautant sur son char, aux premiers rangs des siens,
» Je me précipitai. Les vaillants Épéens
745 » S'enfuirent effrayés, quand ils virent sans vie
» Celui qui commandait à leur cavalerie.
» Pour moi, je m'élançai comme un orage affreux;
» Je pris cinquante chars; et près de chacun d'eux,
» J'abattis deux guerriers sous les coups de ma lance.
750 » Les frères Molions tombaient sous ma vengeance,
» Si leur père Neptune, à mes terribles traits
» Ne les eût dérobés dans un nuage épais,

» Jupiter nous couvrit d'honneur dans la journée ;
» Et nous les faisions fuir dans la plaine étonnée,
755 » Massacrant les traînards, dépouillant les guerriers,
» Jusqu'aux murs de Bouprase, où vinrent nos coursiers,
» Jusqu'aux coteaux d'Alise, aux rochers d'Olénie,
» D'où Pallas ramena notre armée assouvie.
» Puis on quitta Bouprase, et chacun fit ses vœux
760 » A Nestor sur la terre, à Jupiter, aux cieux ;
» Ce fut encor ma main qui frappa la dernière.
» Avec de braves gens, tel j'étais à la guerre.
» Mais Achille jouit tout seul de sa vertu ;
» Certe il plaindra plus tard tout ce peuple abattu !
765 » Ah ! Patrocle, ton père avait tracé ta vie,
» Quand vers Agamemnon il t'envoya de Phthie,
» Étant alors présents, le sage Ulysse et moi,
» Nous avons entendu tous les conseils du roi ;
» Car nous étions venus auprès du grand Pélée,
770 » Afin de mieux agir sur la Grèce assemblée.
» Ton père, Achille et toi, vous y logiez déjà ;
» Et l'illustre Pélée immolait, ce jour-là,
» Les cuisses d'un bœuf gras au maître du tonnerre.
» Au milieu de sa cour tenant un grand cratère,
775 » Il versait un vin noir sur les morceaux sacrés ;
» Et les membres étaient par vous seuls préparés.
» Nous restions sur le seuil, quand Achille, de suite,

» Nous prenant par la main, au festin nous invite,
» Et nous offre les mets aux hôtes destinés.
780 » Les plaisirs du repas une fois terminés,
» Mes discours n'eurent pas grand'peine à vous séduire.
» Vos deux pères avaient beaucoup plus à vous dire;
» Car Pélée instruisit Achille, en vieux guerrier,
» Lui recommandant bien d'être en tout le premier.
785 » Ton père te donna cet avis fort utile :
« Mon fils, bien que tu sois un peu plus vieux qu'Achille,
» Sa naissance est plus haute; il est plus vigoureux.
» Il faut donc l'avertir, lui soumettre tes vœux;
» Sois sûr qu'à tes désirs il aura déférence. »
790 » Tels furent ses avis, dont tu perds souvenance;
» Tu peux les invoquer près d'Achille aujourd'hui.
» Qui sait si, grâce aux dieux, tu n'auras pas sur lui
» Le pouvoir qu'a toujours une parole amie?
» Si son cœur s'est ému de quelque prophétie,
795 » Si Jupiter a pu par Thétis l'avertir,
» Qu'il permette du moins que tu puisses venir,
» Suivi des Myrmidons, soulager nos alarmes.
» Qu'il t'accorde un instant de revêtir ses armes;
» Les Troyens cèderont, trompés, devant tes coups;
800 » Et ce sera du moins quelque répit pour nous.
» Nous nous reposerons de la guerre inhumaine;
» Vous, sortant du repos, vous chasserez sans peine

» L'ennemi fatigué bien loin de nos vaisseaux. »
Il disait ; et Patrocle est saisi par ces mots ;
805 Il se met à courir aux navires d'Achille.
Mais près de ceux d'Ulysse allant d'un pas agile,
Aux lieux où sont placés pour les Grecs valeureux
L'Agora, la Justice et les autels des dieux,
Il rencontre Eurypyle, atteint de la blessure
810 Qui lui cause à la cuisse une affreuse torture ;
Il revient du combat, inondé de sueur
Sur le dos, sur le front, mais gardant son grand cœur.
Le sang tombait à flots de sa jambe blessée.
Tout ému de pitié, le fils de Ménœcée,
815 Admirant son courage, a prononcé ces mots :
« Malheureux chefs des Grecs, déplorables héros,
» Loin de votre patrie et dans les champs de Troie,
» Des oiseaux et des chiens, serez-vous donc la proie !
» Eurypyle, dis-moi, les Grecs sont-ils encor
820 » De force à repousser le formidable Hector ?
» Ou vont-ils donc vaincus succomber sous sa lance ? »
Eurypyle lui donne une triste assurance :
« Prince, rien désormais ne peut nous secourir ;
» Les Grecs sur leurs vaisseaux n'auront plus qu'à mourir ;
825 » Car chacun de nos chefs, couché sur son navire,
» Blessé mortellement, du combat se retire.
La fureur des Troyens à tout moment s'accroît,

» Me portant aux vaisseaux, Patrocle, sauve-moi;
» Viens m'arracher ce trait, et panser ma blessure.
» Achille, en sa science infaillible et si sûre,
» T'a transmis les secrets qu'il tenait de Chiron,
» Qui fut le plus savant des Centaures, dit-on;
» Car pour nos médecins, Machaon, Podalire,
» L'un, blessé comme nous, du combat se retire,
» Lui-même ayant besoin d'un savant médecin;
» Et l'autre encor prend part à ce combat sans fin! »
Aussitôt lui répond le fils de Ménœcée :
« Ah! que faire en ces maux dont la Grèce est pressée!
» Je porte au fier Achille, au nom du grand Nestor,
» L'avis que le vieillard lui veut donner encor.
» Mais ne crains pas qu'en hâte, et sans toi je m'en aille. »
Il dit; et le portant, il le prend par la taille.
Pendant qu'un serviteur l'aide, tout empressé,
Sur des peaux, avec soin, il étend le blessé,
Tire le trait, lavant la plaie à l'eau tiède;
D'une racine amère, il y met le remède,
Qu'il pétrit de ses mains; et le sang arrêté,
La douleur disparaît avec rapidité.

NOTES DU CHANT XI.

V. 1 *De Tithon.*

Fils de Laomédon et frère de Priam, de Lampus, de Clytius et d'Ikétaon; voir plus loin, chant XXI, vers 237. L'Aurore l'avait enlevé à cause de sa beauté merveilleuse. Ainsi ce mythe avait cours dès le temps d'Homère.

V. 5 *Au navire d'Ulysse.*

Cette position du navire d'Ulysse, au centre de l'armée, a été déjà indiquée dans le chant VIII, vers 222 et suivants.

V. 20 *Cinyre.*

Ou Cinyras. Selon les scholiastes, Cinyre était fils de Bias, et roi de Chypre. Il avait promis aux Grecs, après les avoir bien accueillis, de leur fournir des provisions en abondance; mais il ne tint pas ses promesses, et Agamemnon devint son ennemi. Plein d'orgueil, il osa lutter contre Apollon lui-même dans un concours de musique. Le dieu, pour se venger, fit périr dans la mer les cinquante filles de Cinyre. On prétend aussi que Cinyre avait été d'abord roi de Syrie, et qu'il était passé de là en Chypre.

V. 27 *Iris.*

Il s'agit ici de l'arc-en-ciel, comme on le voit.

V. 36 *Gorgone.*

Voir plus haut, chant VIII, vers 349.

V. 73 *La Discorde.*

Voir plus haut, dans ce chant, vers 3.

V. 100 *L'airain de leurs manteaux.*

C'est-à-dire leurs cuirasses.

V. 125 *Voulut... qu'on refusât Hélène.*

Quand, au début de la guerre, les Troyens délibérèrent pc savoir s'ils satisferaient aux réclamations des Grecs; voir plus h vers 140.

V. 170 *Au Hêtre et près des portes Scées.*

Le Hêtre, ou le Figuier, était au devant des portes Scées, au l de la colline sur laquelle était bâtie Ilion, non loin des deux sour qui allaient se jeter dans le Scamandre.

V. 182 *Quand aux sommets d'Ida.*

L'Ida est assez loin d'Ilion et du champ de bataille ; mais la v d'un dieu est étendue et longue.

V. 195 *Vers la sainte Ilion.*

Et non pas dans Ilion, où Hector, en effet, n'était pas à ce m ment.

V. 224 *Théano.*

Femme d'Anténor et prêtresse de Minerve à Troie ; voir pl haut, chant V, vers 70, et chant VI, vers 298.

V. 226 *Lui donna sa fille.*

Ceci semble assez singulier ; car Iphidamas, étant le fils Théano, est par conséquent le neveu de celle qu'il épouse. Mais n'est pas impossible. Madame Dacier fait remarquer que ces m riages étaient assez communs, et que Diomède aussi avait épou sa tante.

V. 239 *Percôte.*

Ou Percoté, ville sur l'Hellespont, entre Abydos et Lampsaque, appartenant à la Mysie ; voir plus haut, chant II, vers 834.

V. 270 *Les Ilithyes.*

Filles de Junon et de Jupiter ; elles président à l'enfantement, comme leur mère préside aux mariages.

V. 328 *Deux frères valeureux.*

Ils se nommaient Adraste et Amphius, comme le poëte l'a dit, chant II, vers 830 et suivants, où le conseil inutile du devin et du père est déjà indiqué.

V. 371 *Le noir tombeau d'Ilus.*

Il semble que ce détail fixe assez bien le lieu où se passe le combat ; c'est au-delà du Scamandre, sur la droite des Grecs, en avant du ruisseau formé par les deux sources et qui se jette dans le Scamandre ; voir plus haut, vers 166, et dans le chant X, vers 415 ; voir en outre la Topographie de l'Iliade par M. Nicolaïdès.

V. 374 *Des loups-cerviers.*

Dans cette partie de l'Asie mineure, ce sont plutôt encore des chacals que des loups-cerviers proprement dits.

V. 499 *Sur la gauche.*

Il est difficile de savoir si c'est la gauche des Grecs ou celle des Troyens. Ce détail n'a pas d'ailleurs grande importance.

V. 506 *Machaon.*

Voir plus haut, chant II, vers 732. Dans le chant IV, vers 193 et 213, Machaon montre son habileté en soignant Ménélas, blessé par Pandare.

V. 534 *à* 537.

Voir les mêmes vers, à peu près, chant XX, vers 499 et suivants.

V. 605 *De là, vint son malheur !*

Patrocle est ému de la détresse des Grecs en voyant tous le rois blessés, et sa sympathie lui inspire le fatal désir d'aller a combat.

V. 639 *Du fromage.*

Il est difficile de se rendre bien compte de la saveur d'un breu vage où se mêle à la fois le vin, la farine et le fromage de chèvre — *Pramnos.* Un scholiaste prétend que ce vin tirait son nom de l montagne de Pramné en Carie, où on le récoltait.

V. 662 *Eurypyle est blessé.*

Ces vers sont répétés plus loin, chant XVI, vers 27.

V. 670 *à* 762.

Ici commence et se poursuit pendant 92 vers une de ces longue digressions si habituelles à Nestor. Celle-ci paraît d'autant moin naturelle que le moment est plus critique. Nestor et Machaon sont à table ; mais Patrocle est fort pressé, et il a déjà témoigné son désir de retourner au plus vîte vers Achille. Le vieillard n'en répète pas moins son prolixe récit. Tout ce qu'on peut dire pour excuser l'interminable discours, c'est qu'il était beaucoup plus rapide à prononcer par la bouche de Nestor qu'il ne l'est à lire pour nous.

V. 671 *Éléens.*

Les Éléens ou les Épéens, comme on l'écrit quelquefois, car c'est le même peuple. En supposant que le Pylos de Nestor fût dans la Triphylie à l'ouest du Peloponnèse, l'Élide était au nord, et la guerre était fréquente entre les deux peuples voisins.

V. 701 *Thryos... sur l'Alphée.*

Thryos ou Thryon. L'Alphée, prenant sa source au centre du Péloponnèse, et coulant de l'est à l'ouest, séparait les États de Nes-

tor au sud, et l'Élide au nord-ouest ; voir plus haut, chant II, vers 592.

V. 722 *Tout près d'Arène, aux bouches du Minée.*

Ces localités sont peu connues ; et Strabon, qui a discuté tout au long ce récit de Nestor, livre VIII, ch. 3, §§ 28 et 29, n'a pas pu en éclaircir les obscurités géographiques.

V. 742 *Moulius.*

Ce Moulius est différent des deux frères Molions, dont il est parlé plus haut, vers 709, et un peu plus bas, vers 750.

V. 751 *Leur père Neptune.*

Les Molions passaient pour les fils de Neptune et de Molione, fille de Molius. Ils étaient passionnément attachés l'un à l'autre, et ne se quittaient jamais. Cette affection fraternelle donna naissance à des fables qui eurent cours plus tard, mais qu'Homère ne connaît pas.

V. 755 *Bouprase.*

La Bouprasie est placée d'ordinaire à l'extrémité de l'Élide, tout à fait au nord. Alise, Olénie, sont fort éloignées l'une de l'autre, d'après les données ordinaires de la géographie. Alise est un peu au nord de l'Alphée, tandis qu'Olénie est dans l'Achaïe, au nord-est de l'Élide. Il est difficile de croire que dans une expédition aussi rapide, on ait pu parcourir une telle étendue de pays. Il est probable que diverses localités portent des noms pareils, et qu'ainsi l'on a pu les confondre. Mais si déjà Strabon avait tant de peine à dissiper ces ténèbres, il n'est pas probable que nous puissions être aujourd'hui plus heureux. Ces détails d'ailleurs n'ont pas une grande importance.

V. 762 *Mais Achille.*

Nestor revient, après cette longue digression, à Achille et à Patrocle.

V. 786 *Un peu plus vieux qu'Achille.*

Ce détail est à remarquer; car en général, on croit au contraire qu'Achille est plus âgé que son ami Patrocle.

V. 798 *Qu'il t'accorde un instant.*

Voilà l'origine de la pensée qui perd Patrocle, quand il demande à Achille de se revêtir de ses armes; voir plus loin, chant XVI, vers 40.

V. 807 *L'Agora, la Justice...*

C'est au centre du camp où sont placés les vaisseaux d'Ulysse, à égale distance de ceux d'Achille à gauche, et de ceux d'Ajax à droite.

V. 830 *Achille en sa science.*

Qu'il tenait de Chiron. Plus haut, chant IX, vers 485, c'est Phœnix qui a élevé Achille et qui semble avoir été son précepteur; mais Achille a pu recevoir plus tard d'autres leçons de Chiron. Voir chant I, vers 58, la note.

V. 845 *Tire le trait.*

Patrocle paraît presque aussi habile qu'Achille lui-même le serait; sans doute, son ami l'avait instruit, en lui transmettant une partie de la science de Chiron.

CHANT XII.

LE COMBAT SUR LA MURAILLE.

Prédiction de la chute de Troie et de la destruction de la muraille élevée par les Grecs, qui n'ont pas invoqué les dieux en la construisant (1—34). Hector est arrêté devant le fossé et la muraille; Polydamas conseille de mettre pied à terre pour les franchir; Hector donne cet ordre, et les Troyens livrent l'assaut, partagés en cinq corps (35—107). Asius seul ne veut pas suivre ce conseil, et il se présente avec son char à la porte défendue par deux Lapithes, Polypœtès et Léontée (108—195). Présage qui effraie et arrête les Troyens; Polydamas conseille à Hector de battre en retraite; refus altier d'Hector; il fait donner l'assaut (196—264). Les deux Ajax sont sur les tours qui défendent la muraille, et ils exhortent les guerriers; Sarpédon et Glaucus s'élancent de concert; Ménesthée, qui défend les portes, appelle les Ajax à son secours; Ajax, fils de Télamon, s'oppose à Sarpédon, que Glaucus, blessé, est obligé d'abandonner; Hector arrive en personne près de la porte; il la brise avec un énorme rocher; il entre dans le camp; fuite des Grecs (265—471).

Le fils de Ménœcée, ainsi soigne, en sa tente,
D'Eurypyle alité la blessure saignante.
Cependant le combat continuait toujours.
Le mur fait par les Grecs, inutile secours,
Ne peut plus désormais leur servir de défense.

Ils n'avaient point des dieux invoqué l'assistance,
Pour que ce mur énorme et d'une fosse enceint,
Pût conserver intacts leur flotte et leur butin.
Construit malgré les dieux, il doit tomber à terre.
10 Mais tant que vit Hector, qu'Achille est en colère,
Tant qu'Ilion n'est pas pris et réduit à bout,
La muraille des Grecs doit demeurer debout.
Mais quand Troie aura vu tous ses héros sans vie,
Que ceux des Grecs seront aussi morts en partie,
15 Qu'après dix ans de siége, Ilion sera pris,
Et les Grecs retournés en leur lointain pays,
Apollon et Neptune, unissant leur vengeance,
Rassembleront alors des eaux la force immense,
Et les fleuves d'Ida vers la mer descendus,
20 Rhésus, Heptaporos, Carèse et Rhodius,
Grénique et l'Æsépos, Simoïs et Scamandre,
Qui virent dans leurs flots tant d'armures descendre,
Et périr sur leurs bords tant d'hommes demi-dieux.
Apollon, détournant leurs cours impétueux,
25 Neuf jours battra le mur. Jupiter, par la pluie,
Fera pour les vaisseaux comme une mer unie.
Neptune, avec ardeur, des coups de son trident,
De ce mur orgueilleux brisant le fondement,
Nivellera des Grecs le travail et la peine;
30 Il fera pénétrer l'Hellespont dans la plaine;

Et le cachant enfin sous le sable en monceaux,
Effacera le mur, et remettra les eaux
Dans le lit où jadis elles coulaient chacune.
Voilà ce que feront Apollon et Neptune.
35 Mais alors près du mur retentissent les cris ;
Les traits sifflent, perçant les tours et leurs abris.
Du fouet de Jupiter, la Grèce épouvantée
S'enfuit vers les vaisseaux, qui l'avaient apportée.
Hector est pour les Grecs un objet de terreur ;
40 Il est comme toujours dans toute sa fureur.
Tel un fier sanglier, tel un lion sauvage
Contre chiens et chasseurs se retourne avec rage ;
Tous réunis en rond, l'on dirait une tour
D'où s'élancent des cris et des dards tour à tour ;
45 Mais lui ne ressent point un seul instant la crainte ;
Et son grand cœur l'expose à la mortelle atteinte ;
Parfois il se retourne et vient les braver tous ;
On fuit, quand il s'approche ; on évite ses coups ;
Tel s'agitait Hector, excitant son armée
50 A franchir le fossé, dont elle est enfermée.
Les chevaux hennissants s'arrêtaient sur le bord,
Car le large fossé les épouvantait fort.
Sauter ou traverser n'est pas plus praticable ;
La crête aux deux sommets le rend infranchissable.
55 Les pieux nombreux et forts dont il est hérissé

Sont un puissant rempart que les Grecs ont placé,
Afin d'éloigner mieux une attaque soudaine.
Un cheval et son char n'y passeraient qu'à peine ;
Mais les piétons ardents vont y risquer leurs pas.
60 Au grand Hector, s'adresse alors Polydamas :
« Hector, et vous Troyens, évitons l'imprudence
» D'engager nos chevaux dans cette fosse immense.
» Il est très-malaisé de franchir ce fossé,
» Que les Grecs ont, de pieux et d'un mur hérissé.
65 » On n'y peut à cheval combattre ni descendre ;
» Et dans ce défilé, l'on ne peut se défendre.
» Si Jupiter contre eux a de mauvais desseins,
» Et pour quelques instants veut nous prêter les mains,
» Ce qu'ici pour ma part ardemment je désire,
70 » Bien des Grecs en ces lieux iront au sombre empire.
» Mais si, se retournant, ils osaient faire front,
» Nous pourrions tous périr en ce fossé profond,
» Sans même qu'il restât un messager fidèle
» Pour aller jusqu'à Troie en porter la nouvelle.
75 » Mettons donc pied à terre, et croyez mon avis :
» Qu'on garde les chevaux, sur le bord réunis ;
» Puis sur les pas d'Hector, élançons-nous en masse.
» Les Grecs, en nous voyant, ne tiendront pas la place ;
» Et le terme fatal sera venu pour eux. »
80 Comme Hector approuvait ce discours généreux,

Tout armé, de son char il saute sur la terre.
A cheval, les Troyens non plus ne restaient guère ;
A l'exemple d'Hector, tous se sont mis à pied ;
Et chacun recommande à son brave écuyer
D'empêcher qu'au fossé son cheval ne s'avance.
Puis en cinq bataillons, mesurant leur distance,
Tous ils suivent leurs chefs, et marchent sur leurs pas.
Autour du fier Hector et de Polydamas,
Les plus braves volaient au mur, qu'il faut abattre,
Pour aller aux vaisseaux encor plus près combattre.
Cébrion, avec eux, affronte les hasards ;
Car à de moins vaillants Hector remet ses chars.
L'autre rang suit Alcathe, Agénor, Pâris même.
Déiphobe, Hélénus, conduisent le troisième.
A leur suite, venait Asius, le héros,
Asius fils d'Hyrtax, que ses fameux chevaux
Ont amené d'Arisbe, aux rives du Sellise.
Le quatrième rang suivait le fils d'Anchise,
Énée, accompagné des deux fils d'Anténor,
Archiloque, Acamas, au casque brillant d'or.
Sarpédon, Lycien, a la cinquième place,
Aidé d'Astéropée, et Glaucus, plein d'audace ;
Ces deux guerriers passaient pour les plus valeureux ;
Mais Sarpédon l'emporte encor beaucoup sur eux.
Les soldats, s'appuyant aux boucliers solides,

Marchent droit sur les Grecs, et jurent, intrépides,
D'aller jusqu'aux vaisseaux, par eux incendiés.
Ainsi tous les Troyens et leurs fiers alliés
Ont de Polydamas suivi l'avis si sage.
Mais le seul Asius, aveugle en son courage,
N'a pas voulu quitter son char et son cocher ;
Avec eux, il prétend des vaisseaux s'approcher.
L'insensé ne doit pas, fuyant la Parque avide,
Ramener ses coursiers, fiers de leur vaillant guide,
Dans la sainte Ilion, que bat toujours le vent.
Un funeste destin le frappe auparavant ;
Il doit tomber aux coups du grand Idoménée.
A la gauche, gagnant la porte détournée,
Par où fuyaient des Grecs les chars et les guerriers,
Asius y dirige, imprudent, ses coursiers.
Les leviers, les verroux ne ferment plus la porte ;
Les battants sont ouverts, sous l'œil d'une cohorte,
Qui recueillait les Grecs fuyant vers les vaisseaux.
Asius, plein d'audace, y lançait ses chevaux ;
Ses amis l'y suivaient poussant des cris immenses,
Et jurant que les Grecs tomberaient sous leurs lances.
Les insensés devaient rencontrer au dedans
Deux magnanimes fils des Lapithes vaillants,
Polypœtès, de qui Pirithoüs fut père,
Et le fier Léontée, invincible à la guerre.

Debout, devant la porte, ils ressemblaient tous deux
A ces chênes altiers dont la cîme est aux cieux,
Qui peuvent opposer leurs racines unies
Aux coups quotidiens et des vents et des pluies.
Tous les deux, se fiant à leur force, à leurs bras,
Attendent Asius et ne le craignent pas.
A sa suite, Adamas, Thoon, le fier Oreste,
Jamène, Œnomaüs, contre le mur funeste,
Se sont précipités, en poussant de grands cris,
Sur leur tête levant leurs boucliers unis.
Les deux gardiens du camp soutiennent la défense,
Tant que pour les vaisseaux ils ont quelqu'espérance ;
Mais en voyant l'assaut des Troyens pleins d'ardeur,
Et des Grecs effrayés la fuite et la clameur,
Ils sortent seuls tous deux, luttant devant la porte,
Comme deux sangliers, qui bravent la cohorte
Des chasseurs et des chiens sur leur trace élancés;
Tout autour d'eux, les bois s'inclinent écrasés;
Ils aiguisent leurs crocs; le bruit au loin éclate,
Jusqu'à ce qu'un chasseur plus adroit les abatte;
Tels frappés par devant, sur eux l'airain bruït.
Tous deux avec fureur engagent le conflit,
Soutenus par leur force, et par des jets de pierres,
Les Grecs lançant des tours des roches meurtrières,
Pour sauver leurs vaisseaux et leurs positions.

Ainsi tombe en hiver la neige à gros flocons,
Quand un vent violent, amassant les orages,
La verse sur la terre et couvre les herbages;
Ainsi pleuvent les traits lancés par les guerriers.
160 Les casques sont broyés; et les lourds boucliers
Résonnent sous les coups qui brisent leurs hélices.
Mais Asius gémit, et frappant sur ses cuisses,
Dit ces coupables mots, qu'il laissait échapper :
« O puissant Jupiter! tu te plais à tromper!
165 » J'espérais qu'en ce jour les héros de la Grèce
» Ne pourraient se soustraire à ma main vengeresse.
» Mais à les voir ainsi l'on dirait des frêlons,
» Sur un chemin poudreux bâtissant leurs cloisons,
» Qui, lorsque le chasseur arrive pour les prendre,
170 » Protégent leurs essaims, et veulent les défendre;
» Tels je les vois tout seuls ces deux héros si fiers
» Braver devant la porte ou la mort ou les fers! »
Il dit; mais Jupiter lui refuse la gloire;
C'est pour Hector qu'il veut réserver la victoire.
175 Aux portes, on luttait avec divers succès.
Je voudrais être un dieu pour conter ces hauts faits!
C'était sur les remparts un feu roulant de pierres;
Les Grecs se font tuer pour leurs flottes légères;
Car les dieux, qui jadis leur donnaient leur appui,
180 Se sont tous, malgré soi, retirés aujourd'hui,

Les Lapithes montraient cependant leur vaillance.
Polypœtès d'abord abattit de sa lance
Damasus, dont le casque est du coup transpercé.
Dans l'airain, tout entier le fer a traversé;
185 Il va briser le crâne; et soudain la cervelle
Se répand dans le casque, et sanglante y ruisselle.
Il tue encor Pylon et le fort Orménus.
D'autre part Léontée, enfant d'Antimachus,
D'un dard perce Hippomaque, atteint à la ceinture.
190 Puis le glaive à la main, d'une horrible blessure,
Il immole Antiphate; et le blessé soudain
Retombe à la renverse, en élevant la main.
Puis il terrasse encor, d'un coup non moins funeste,
L'un sur l'autre entassés, Ménon, Jamène, Oreste.
195 Le Lapithe enlevait les armes à leurs bras.
Polydamas, Hector, entraînent sur leurs pas
Tous ceux des plus ardents qui cherchent la bataille,
Pour brûler les vaisseaux, en sautant la muraille.
Au fossé, tout à coup ils se sont arrêtés;
200 Par un présage affreux, ils sont épouvantés.
Sur leur gauche, un aiglon, volant à tire d'aile,
Tient un dragon vivant sous sa serre cruelle.
Mais le dragon résiste, et combattant encor,
Il retourne son dard contre l'oiseau qu'il mord.
205 L'aiglon blessé lâchait sa victime sanglante,

Au milieu des soldats tout tremblants d'épouvante;
Et, poussant un grand cri, volait au gré des vents.
En voyant le dragon tout sanglant dans leurs rangs,
Les Troyens redoutaient ce terrible présage.
210 Polydamas tenait, près d'Hector, ce langage :
« Hector, de moi toujours aux conseils tu te ris;
» Quoiqu'obscur, j'ai pourtant parfois de bons avis,
» Et ne dois pas sans cesse, au conseil, à la guerre,
» Rester pour tes desseins un simple auxiliaire.
215 » Je crois qu'en ce moment, parler est à propos :
» N'allons pas attaquer les Grecs sur leurs vaisseaux.
» Je crains de voir bientôt s'accomplir le présage
» Dont cet oiseau nous vient d'effrayer au passage.
» L'aigle sur notre gauche a volé devant nous,
220 » Pour faire succomber le dragon sous ses coups;
» En regagnant son aire, il a lâché sa proie,
» Sans pouvoir en nourrir ses petits pleins de joie.
» Tel pour nous ce chemin est tout aussi peu sûr.
» Quand même nous pourrions renverser ce grand mur,
225 » Et que les Grecs fuiraient, vaincus dans la bataille,
» Nous perdrons bien du monde au pied de la muraille,
» Où, pour sauver leur flotte, ils nous tueront toujours.
» Tout habile devin te tiendrait ce discours,
» S'il voulait se montrer digne de confiance. »
230 Mais Hector joint ces mots aux regards qu'il lui lance :

« Polydamas, tu viens d'affliger mes esprits.
» Tu sais, quand tu le veux, donner d'autres avis.
» Si c'est vraiment ton cœur qui maintenant t'inspire,
» Les dieux t'auront sans doute infligé ce délire.
235 » Quoi ! tu veux que déjà nous ayons oublié
» L'ordre que Jupiter m'a lui-même envoyé !
» Dans le vol des oiseaux, tu mets toute science ;
» Mais pour moi, je le dis : il est sans importance
» Que, tantôt sur la droite, ils aillent au levant,
240 » Ou qu'ils aillent à gauche, au ténébreux couchant.
» Que du grand Jupiter les ordres s'accomplissent !
» Les mortels et les dieux à sa voix obéissent.
» Défendre sa patrie est l'augure meilleur.
» Mais d'où vient que la lutte épouvante ton cœur ?
245 » Quand même ici la mort pourrait tous nous atteindre,
» Près des vaisseaux des Grecs, tu n'aurais guère à craindre ;
» Car tu n'adores pas à ce point les combats.
» Mais si je t'aperçois reculer d'un seul pas,
» Ou détourner quelqu'un des nôtres de la guerre,
250 » Je t'abats aussitôt sous ma main meurtrière. »
Hector commande alors ; et ses pas sont suivis
Par de vaillants soldats, qui poussent de grands cris.
De l'Ida, Jupiter envoyait des orages
Qui couvraient les vaisseaux de poudre et de nuages.
255 Les Grecs sont tout tremblants ; les Troyens, en fureur,

Aux promesses du ciel abandonnent leur cœur.
Ils battent les créneaux, et le rempart immense ;
Ils arrachent des tours la première défense,
Et les blocs que les Grecs en avant ont plantés
260 Pour que les ennemis y fussent arrêtés.
Ils se croyent déjà maîtres de la muraille,
Quoique les Grecs n'aient pas déserté la bataille,
Et qu'encore à l'abri de leurs grands boucliers,
Ils puissent loin du mur repousser les guerriers.
265 Les Ajax sur les tours ont eu soin de se rendre,
Encourageant partout les Grecs à se défendre ;
S'ils voyaient un guerrier montrant quelque langueur,
Ils parlaient tour à tour avec force ou douceur :
« Que nous soyons vaillants ou faibles à la guerre,
270 » Nous avons tous ici, mes amis, fort à faire.
» Il faut bien le savoir : non, en ce jour fatal,
» Personne, quel que soit son mérite inégal,
» Ne doit vers les vaisseaux tourner son espérance.
» Qu'au combat, plein d'ardeur, chacun de nous s'élance,
275 » Et puisse Jupiter combler bientôt nos vœux !
» Nos ennemis chassés vont retourner chez eux. »
Ainsi, les deux Ajax excitaient les courages.
Telle la neige tombe en hiver des nuages,
Quand le grand Jupiter, révélant ses décrets,
280 Fait neiger tout un jour sur les vastes guérets.

Il endort tous les vents, pendant que les montagnes,
Les rochers les plus hauts et les grasses campagnes,
Et les travaux de l'homme, et les rives des mers,
Jusqu'aux bords de leurs flots, disparaissent couverts ;
Le reste est nivelé, tant que cette tourmente,
Que cause Jupiter, continue et s'augmente ;
C'est ainsi des deux parts que les pierres volaient.
Les Grecs et les Troyens tour à tour s'accablaient ;
Tout le mur retentit d'un bruit épouvantable.
Mais Hector en ce jour n'eût point été capable
De forcer le rempart avec ses fiers amis,
Si Jupiter n'avait lancé son noble fils,
Sarpédon, sur les Grecs, comme un lion sauvage.
Son vaste bouclier était un assemblage
De longs cuirs et de fer, que l'artisan encor
Avait fortifié de baguettes en or,
Et d'airain, en dedans de leurs cercles immenses.
Sous ce lourd bouclier, Sarpédon tient deux lances.
Il va comme un lion, qui, pressé, par la faim,
Des monts qui l'ont nourri, s'est élancé soudain,
Pour aller égorger des troupeaux dans sa rage ;
Mais il les a trouvés entourés au pacage
De chiens et de bergers armés de longs épieux ;
Cependant sans combat, il ne fuit pas ces lieux ;
Il enlève sa proie, ou bien meurt, intrépide,

Sous le trait décoché par une main rapide ;
Tel, aussi beau qu'un dieu, s'avançait le héros,
Pour franchir la muraille et briser les créneaux.
Il adresse à Glaucus cette parole amie :
310 « Pourquoi, mon cher Glaucus, sommes-nous en Lycie
» Tous deux aimés des dieux, honorés des humains,
» Et placés les premiers aux conseils, aux festins ?
» Pourquoi possédons-nous, sur les rives du Xanthe,
» Et les riches palais et la terre abondante ?
315 » C'est pour paraître ici les premiers aux combats,
» Au milieu des dangers, exemple des soldats,
» Pour que les Lyciens se disent, pleins de gloire :
« Nos rois ont mérité qu'on garde leur mémoire ;
» S'ils ont des vins exquis, s'ils ont de gras troupeaux,
320 » Ils montrent bien aussi leur courage à propos,
» Et leur place au péril est toujours la première. »
« Ami, si nous devions, en fuyant cette guerre,
» Devenir immortels sans désormais vieillir,
» Tu ne me verrais point dans vos rangs revenir,
325 » Ni faire en ce moment appel à vos courages ;
» Mais puisqu'à nous la mort s'offre sous tant d'images
» Que jamais un mortel n'y saurait échapper,
» Avançons, et sachons ou mourir ou frapper. »
Ces mots ont à Glaucus rendu son énergie ;
330 Et tous deux entraînaient les peuples de Lycie.

Ménesthée a frémi, quand il les voit tous deux
Approcher de sa tour à pas impétueux,
Et sur le vaste mur jette un regard rapide,
Afin d'y découvrir quelque chef intrépide.
Il y voit les Ajax, que rien ne peut lasser,
Et Teucer, des vaisseaux qui vient de s'élancer.
Mais il a beau crier dans ce tumulte immense;
Son inutile voix se perd par la distance;
On n'entendait partout que chocs de boucliers,
Et les portes craquant sous l'effort des leviers;
Car il n'en est pas une alors qui ne chancelle.
Il envoie aux Ajax son messager fidèle :
« Va chercher les Ajax; il les vaut mieux tous deux;
» Car il n'est, Thootès, rien de trop valeureux
» Pour conjurer la mort, qui contre nous s'avance.
» Les Lyciens jamais n'ont eu tant de vaillance;
» Ils étaient autrefois moins ardents aux combats.
» Si les Ajax eux même ont par trop d'embarras,
» Qu'à notre aide du moins l'un des deux nous arrive,
» Le fils de Télamon, et que Teucer le suive. »
Il dit; et Thootès aussitôt a couru
Vers le rempart sanglant par les Grecs défendu;
Il trouve les Ajax debout sur les murailles :
« Fiers Ajax, chefs des Grecs, si vaillants aux batailles,
» Ménesthée, accablé, vous invite tous deux

» A venir lui porter un secours généreux.
» Il faut même accourir en toute diligence,
» Pour pouvoir le sauver en ce désastre immense.
» Les Lyciens jamais n'ont montré tant d'ardeur,
360 » Eux qui dans les combats ont toujours tant de cœur.
» Si vous avez vous-même ici trop rude tâche,
» Qu'à notre aide du moins l'un de vous se détache,
» Le fils de Télamon, et Teucer le suivra. »
Ajax, en l'écoutant aussitôt l'approuva;
365 Et dit, en se tournant vers le fils d'Oïlée :
« Reste avec Lycomède au fort de la mêlée;
» Soutenez la valeur de nos braves soldats.
» Moi, je vais sur la tour affronter les combats.
» Je reviens, dès que j'ai rétabli la défense. »
370 Le fils de Télamon, après ces mots, s'élance,
Et son frère Teucer marche aussi sur ses pas.
Pandion prend les arcs, dont il charge son bras.
Dans l'enceinte des murs, leur marche est abritée
Jusqu'aux lieux où, pressé, combattait Ménesthée.
375 Il soutenait l'effort des Lyciens en rang,
Qui se jetaient sur lui, pareils à l'ouragan.
La présence d'Ajax ranime la mêlée.
Le fils de Télamon d'abord frappe Épiclée,
Magnanime guerrier, ami de Sarpédon;
380 D'une pesante pierre, il l'atteint dans le front.

Un homme vigoureux, comme on l'est dans notre âge,
Pour la prendre en ses mains se mettrait tout en nage.
Mais, d'une main, Ajax la jetait au guerrier,
Lui fracassant les os sous le brillant cimier;
385 Et lui, comme un plongeur qui dans les eaux s'élance,
Tombe du haut des murs, en perdant l'existence.
Teucer, d'un de ses traits, qu'il n'a jamais perdus,
Blesse le bras que montre à cet instant Glaucus.
Sautant en bas du mur, le guerrier se retire,
390 De peur que, le voyant, un Grec ne puisse dire,
En triomphant de lui, des propos outrageants.
Sarpédon est chagrin quand Glaucus sort des rangs;
Mais il garde pourtant toute son énergie.
Il transperce Alcmaon, qu'il prive de la vie;
395 Il retire sa lance, et le corps qui la suit
Retombe sur la face, en faisant un grand bruit.
Puis Sarpédon saisit d'une main vigoureuse
Un vaste pan de mur, qui s'écroule, et qui creuse
Une brèche entr'ouverte à tout son bataillon.
400 Mais Ajax et Teucer ont manqué Sarpédon;
L'un de son bouclier n'atteint que la lanière.
Jupiter ne veut pas qu'une mort trop vulgaire
Frappe, près des vaisseaux, son fils, le fier guerrier.
Ajax atteint aussi son large bouclier,
405 Que la lance traverse; et le héros s'arrête.

Du mur, quelques instants il a quitté la crête;
Il recule d'un pas; mais toujours valeureux,
Il crie aux Lyciens, en revenant vers eux :
« Lyciens, pourquoi donc fuyez-vous la bataille?
410 » Je ne puis à moi seul abattre la muraille,
» Ni, tout fort que je suis, vous frayer le chemin;
» Les choses iront mieux, tous y mettant la main. »
Il dit; et les soldats que son appel rassemble,
Aux côtés de leur roi se pressent tous ensemble.
415 Les Grecs également, dans ce péril affreux,
En dedans du rempart serrent leurs rangs nombreux.
En vain les Lyciens, attaquant la muraille,
Tentent jusqu'aux vaisseaux de porter la bataille;
Et non moins vainement les Grecs, en leur ardeur,
420 Veulent chasser des murs le bataillon vainqueur.
Tels deux voisins, voulant délimiter leur terre,
La mesure à la main, disputent en colère
Sur les champs contestés, qu'ils voudraient faire égaux;
Tels les uns repoussés s'arrêtaient aux créneaux;
425 Et les autres lançaient, du haut des meurtrières,
Sur les forts boucliers, des piques et des pierres.
Bon nombre de guerriers succombaient à l'instant,
S'ils venaient à tourner le dos en combattant;
D'autres tombaient percés sur leurs boucliers même.
430 Les Troyens et les Grecs, en cet assaut suprême,

Inondaient de leur sang les remparts tout rougis.
Mais la peur cependant n'atteint pas les esprits.
Tels sont les deux plateaux d'une balance pleine,
Où l'honnête ouvrière égalise la laine,
435 Pour mesurer le gain qui nourrit ses enfants ;
Tel le sort reste égal entre les combattants,
Avant qu'au noble Hector Jupiter ne permette
De franchir le premier des murs la forte crête.
Mais il est sur le mur, et poussant de grands cris :
440 « Renversez la muraille ; en avant, mes amis ;
» Brûlons tous leurs vaisseaux ; réduisons-les en cendre. »
A ses cris, les Troyens, enivrés de l'entendre,
Ont en foule des murs encombré le chemin ;
Et tous ils y montaient leurs piques à la main.
445 Hector voit une pierre au devant de la porte ;
Toute énorme qu'elle est, sans peine il la transporte ;
Jupiter lui rendait le fardeau plus léger.
Deux mortels d'aujourd'hui ne pourraient la charger,
Sur le plancher d'un char, en la prenant à terre ;
450 Hector la saisit seul et d'une main légère.
Tel le pasteur sans peine apporte à la maison,
Dans l'une de ses mains, d'un bélier la toison ;
Tel Hector élevait le bloc près des charpentes,
Qui formaient les battants des deux portes puissantes.
455 Elles sont en dedans closes par des verroux.

Une seule cheville affermit les deux bouts.
Le héros, s'approchant, sur la terre s'appuie,
Et jette, en plein milieu, la pierre avec furie.
Les panneaux sont rompus ; et le bloc élancé
Passe à travers le bois de ce coup fracassé,
Dispersant devant lui les gonds et la serrure.
Puis l'intrépide Hector saute par l'ouverture,
Aussi prompt que la nuit ; son armure d'airain
Brille terrible au loin ; deux dards sont dans sa main ;
Ses yeux lancent la flamme ; et nul n'aurait l'audace,
A moins qu'il ne fût dieu, de demeurer en place.
Cependant, à grands cris, il presse les soldats
De franchir le rempart, en volant sur ses pas.
Les uns sautent le mur ; d'autres passent les portes.
Les Grecs épouvantés dispersent leurs cohortes,
Fuyant vers les vaisseaux avec un bruit affreux.

NOTES DU CHANT XII.

V. 5 *Leur servir de défense.*

En effet, un peu plus loin, dans ce chant, le mur des Grecs va être franchi par les Troyens, Hector en tête. Lorsque les Grecs l'ont construit, chant VII, vers 436, ils n'ont pas invoqué la faveur et l'assistance des dieux.

V. 20 *Rhésus, Heptaporos.*

Ce sont des cours d'eau de peu d'importance; mais tous réunis ils pouvaient faire une masse assez considérable; ils descendent de l'Ida et vont se jeter dans l'Hellespont, en coulant de l'est à l'ouest. Le Scamandre est encore le plus grand de ces fleuves.

V. 32 *Effacera le mur.*

Il est assez probable que du temps même d'Homère, il ne restait déjà plus rien du mur élevé par les Grecs; et de là, la prophétie faite par le poëte, qui, sans doute, avait visité les lieux et n'y avait plus trouvé de vestiges.

V. 97 *Arisbe.*

Voir plus haut, chant II, vers 836, et chant VI, vers 13; voir aussi plus loin, chant XXI, vers 43.

V. 115 *Que bat toujours le vent.*

Parce que Ilion est construit sur une hauteur.